ANCIEN
THÉATRE FRANÇOIS

ou

Collection des ouvrages dramatiques
les plus remarquables
depuis les Mystères jusqu'à Corneille

Publié avec des notes et éclaircissements

par

VIOLLET LE DUC

TOME V

Librairie Plon
1855

ANCIEN

THÉATRE FRANÇOIS



AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

Les œuvres dramatiques de Pierre de Larivey forment les tomes V et VI de l'*Ancien Théâtre françois*, et commencent le tome VII. Ce n'est pas sans quelque hésitation que nous avons fait à cet écrivain une place aussi large. Nous devons compte au public des raisons qui nous y ont déterminé.

Nos trois premiers volumes ont fait connoître la littérature dramatique antérieure à la Renaissance. Le quatrième présente les premiers essais de tragédie et de comédie faits à l'imitation des anciens.

Les deux tragédies de Jodelle, qui ne sont pourtant pas des chefs-d'œuvre, peuvent soutenir la comparaison avec celles qui ont vu le jour jusqu'au commencement du XVII[e] siècle. La tragédie françoise ne date réellement que de Corneille. Comme nous n'avons pas l'intention d'imposer aux lecteurs

des pièces qui n'offrent d'intérêt ni par la forme ni par le fond, les tragédies seront en petit nombre dans notre Recueil.

Les commencements de la comédie ont été plus heureux que ceux de la tragédie. Le genre comique exige moins impérieusement que le genre tragique les beautés du style ; la marche de l'intrigue, la peinture, même grossière, des caractères et des mœurs, attachent le lecteur ; l'intérêt du fond fait oublier les défauts de la forme. D'ailleurs, les auteurs comiques paroissent avoir été mieux inspirés que les auteurs tragiques, uniquement peut-être parceque leurs œuvres sont plus appropriées au caractère de la nation. L'*Eugène*, de Jodelle, nous semble mieux écrit que sa *Cléopâtre* ou sa *Didon*, et les comédies de Grevin et de Remy Belleau seront lues avec plaisir. Nous connoissons bon nombre de pièces du même genre, de la fin du XVIe siècle et du commencement du siècle suivant, qui méritent des éloges moins timides.

Le bagage littéraire des écrivains dramatiques de la Renaissance n'est pas très considérable. L'un fait une pièce comme par hasard ; l'autre, deux ou trois. Larivey apparoît le premier comme un auteur fécond. Il fait coup sur coup douze comédies, dont neuf sont parvenues jusqu'à nous. Nous avions d'abord l'intention de ne faire entrer dans notre Recueil qu'une ou deux de ses pièces ;

mais le choix étoit difficile. Chaque pièce de Larivey a son importance particulière, introduit sur la scène françoise un caractère, un personnage jusque alors inconnu, et qu'on n'oubliera plus. La lecture d'une de ses pièces ne suffiroit pas; c'est par l'ensemble seul qu'on peut apprécier son influence sur notre théâtre. Nous avons donc pris le parti de publier les neuf comédies qu'il nous a laissées.

Les biographes ne donnent sur Pierre de Larivey que des renseignements inexacts et incomplets. Ils le font naître vers 1550 et mourir vers 1612[1]. Pour arriver à reconstruire sa biographie, nous avons cherché dans ses ouvrages, dont quelques uns ne sont cités nulle part; nous n'avons trouvé que de rares indications. Nous allons les reproduire, et nous verrons ensuite quelles conclusions nous en pourrons tirer.

Vers 1572, Pierre de Larivey publie le second livre des *Facétieuses nuits du seigneur Stra-*

1. Grosley (*OEuvres inédites, publiées par Patris-Debreuil, Paris*, 1812, in-8°, t. I, p. 19) dit que Larivey « étoit fils d'un *Giunti*, Florentin venu à Troyes, soit en compagnie des artistes florentins qui nous ont laissé tant de monuments de leurs études sous Michel-Ange, soit pour y suivre, à l'exemple de plusieurs de ses compatriotes, des affaires de commerce ou de banque.» On a dit même que son nom étoit une traduction du nom de Giunti. Grosley ajoute que notre Pierre de Larivey s'occupoit d'astrologie, ce qui ne nous paroît nullement démontré.

parole [1]. C'est son premier ouvrage, il le dit lui-même ; mais déjà il en a d'autres sur le métier, et il promet au Lecteur de le faire « en bref jouir de quelque chose de meilleur et plus sérieux. » Larivey s'est permis avec son auteur des libertés assez grandes ; il a substitué aux énigmes et aux contes originaux des contes tirés d'ailleurs et des énigmes dont il est sans doute l'auteur [2].

En 1577 paroît la *Filosofie fabuleuse* [3]. Dans la dédicace à René de Voyer, vicomte de Paulmy, seigneur d'Argenson, etc., datée du 20 janvier 1577, Larivey parle à ce seigneur de vers qu'il avoit faits sur le trépas de monseigneur son père.

1. M. Brunet (*Manuel*, IV, 354) assigne cette date à la première édition de la traduction de Larivey, qui a été réimprimée plusieurs fois, jointe à celle du premier livre, faite par Jean Louveau ; la dernière édition, dans laquelle on trouve une préface de La Monnoye et des notes de Lainez, est de 1726, 2 vol. in-12.

2. Voyez les notes de Lainez dans l'édition de Straparole donnée en 1726.

3. Cet ouvrage, tiré des *Discorsi degli animali*, de Firenzuola, et de la *Moral filosofia* de Doni, fut réimprimé à Lyon en 1579, et à Rouen en 1620. Voici le titre de l'édition de 1579 : *Deux livres de filosofie fabuleuse, le premier prins des Discours de M. Ange Firenzuola, Florentin, par lequel, souz le sens allegoric de plusieurs belles fables, est monstrée l'envie, malice et trahison d'aucuns courtisans ; le second, extraict des traictez de Sandebar Indien, philosophe moral, traictant, soubs pareilles allégories, de l'amitié et choses semblables ; par Pierre de Larivey, champenois.*

Du Verdier dit que ces vers ont été imprimés à Paris, mais nous ne les avons jamais vus.

En 1579 parurent les six premières comédies de P. de Larivey [1]. Nous avons reproduit la dédicace à François d'Amboise, qui contient des renseignements curieux.

Le 31 mai 1580, on accorde au libraire Abel L'Angelier un privilége pour l'impression de la *Philosophie et Institution morale* d'Alexandre Piccolomini, traduite par Pierre de Larivey. Nous avons sous les yeux une édition de 1585 [2]. Larivey dédie ce volume à *Monsieur de Pardessus, conseiller du Roy en la cour de Parlement à Paris*, et lui dit: « Je vous l'ay ozé dedier, » non pour rendre vostre nom plus illustre, jà de » soy-mesme assez esclarcy, mais afin de vous » faire cognoistre par ce petit devoir combien je » suis vostre, *et desire continuer l'humble ser-* » *vice que depuis vingt ans j'ay commencé vous* » *faire*, et par cecy vous rendre tesmoignage de

1. *Les six premières comedies facecieuses de Pierre de Larivey, Champenois, à l'imitation des anciens Grecs, Latins, et modernes Italiens... Paris*, Abel l'Augelier, 1579, in-12. Ce premier volume fut réimprimé à Lyon en 1597, à Rouen en 1600 et en 1601, ou plutôt en 1611.

2. Paris, Abel l'Angelier, grand in-8° de 8 feuillets non chiffrés, 902 pages et un feuillet pour le privilége. Grosley (*loc. cit.*) mentionne une édition de 1581, chez le même libraire. Ainsi, cet énorme volume auroit été imprimé au moins deux fois.

» ceste mienne bonne volonté : *joint que, ce grand* » *politique Piccolomini ayant apprins la langue* » *françoise en vostre maison et à vos despens*, » il m'a semblé raisonnable le vous addresser... »

Cette dédicace est suivie de vers à la louange du traducteur, par Guillaume Le Breton, que nous reconnoissons à sa devise : « *Mas honra que vida*[1] » ; par François d'Amboise, Claude Binet, Pierre Tamisier, un anonyme, et par Guillaume Chasble, Chartrain. Nous allons transcrire le sonnet de ce dernier :

Larivey traduisant le thuscan Straparole, ,
Et du faux courtisan les discours fabuleux[2],
Ou soit qu'il mette en jeu son comique joyeux,
Il tient les ecoutans penduz à sa parole[3].

Mais alors qu'à son tour Apollon il accolle[4]

1. Cette devise se trouve notamment à la suite de la *Tragédie d'Adonis*, de Guillaume le Breton, publiée par François d'Amboise, au plus tard en 1579, mais composée en 1574, date d'un sonnet du même François d'Amboise imprimé en tête de la pièce. La dédicace de F. d'Amboise nous apprend que G. le Breton avoit composé d'autres pièces, qui n'ont pas été imprimées. Il parle de sa *Tullie*, sa *Charite*, sa *Didon*, sa *Dorothée*, et de « ses belles poésies. »

2. La *Filosofie fabuleuse*.

3. Ses six premières comédies venoient d'être imprimées, et Guillaume Chasble nous semble indiquer assez explicitement qu'on les représentoit.

4. Allusion aux *Vers sur la mort de Voyer d'Argenson*, ou à d'autres poésies de Larivey qui nous sont inconnues.

Ou habille en françois les Latins serieux[1],
Or' d'un texte elegant, or' d'un vers gracieux,
Il ravit les neuf Sœurs et toute leur ecolle.

Aussi les dieux benings, à son naistre, l'ont faict
(Le comblant de leur mieux) en tout estre parfaict,
Afin qu'il fust un jour l'honneur de sa Champagne,

Et qu'il peust (immortel) d'un art laborieux,
Sur la Parque meurtrière estre victorieux:
Car celuy ne meurt point qui des Sœurs s'accompagne.

En 1595, Larivey publie une traduction des *Divers discours de Laurent Capelloni*[2]. La dedicace à Monseigneur de Luxembourg, duc de Piney, qui ne nous apprend rien d'ailleurs, offre ceci de particulier qu'elle n'est qu'une reproduction presque mot pour mot de la dédicace faite, dix-huit ans auparavant, à M. de Voyer d'Argenson, de la *Filosofie fabuleuse*. Notre auteur n'aimoit pas à se mettre en frais d'imagination pour une dédicace. Ses ouvrages nous en fournissent d'autres exemples.

Le 13 juin 1603, Pierre Chevillot, libraire à Troyes, obtient un privilége pour l'impression de deux nouveaux volumes de Pierre de Larivey.

Le premier de ces volumes est une traduction de *l'Humanité de Jésus-Christ*, de Pierre Aretin.

1. Nous ne connoissons point de traductions du latin faites par Larivey.

2. Troyes, pour Jean le Noble, et Paris, Michel Sonnius, in-12. Le nom du traducteur n'est pas sur le titre, mais il se trouve à la suite de la dédicace.

Ce livre parut en 1604, in-8. Ce n'est pas, à proprement parler, une traduction : Larivey s'est contenté de rajeunir le style de Jean de Vauzelles, qui avoit déjà mis en françois cet ouvrage pieux du trop célèbre Aretin. Il est à remarquer que le nom de l'auteur a été prudemment omis dans la traduction de Larivey. Sur le titre et dans le privilége, nous trouvons la confirmation d'un fait peu connu, bien qu'indiqué par Grosley dans l'ouvrage déjà cité : Pierre de Larivey étoit *chanoine en l'église royalle et collegialle de S.-Estienne de Troyes*[1]. Le volume est dédié à maistre Jean Vilevault, procureur en la cour de Parlement à Paris. Après la dédicace, nous trouvons des vers latins de J. Dacier, docteur médecin à Paris, et un sonnet de C. Thorelot, chanoine en l'église Saint-Urbain de Troyes, que nous transcrivons :

Le cygne, plus est vieil, plus aussi est joyeux,
Et plus il sent sa fin, plus doucement il chante :

1. Le titre des *Veilles de B. Arnigio* donne, de plus, à Pierre de Larivey, la qualité de *Prestre*. Il étoit donc engagé dans les ordres, et n'étoit point, comme on pourroit le croire, un simple chanoine séculier. Il remplissoit même les fonctions de greffier de son chapitre, et, le dimanche 20 novembre 1605, il signe le procès-verbal de translation d'une côte de S. Aventin, de l'église de Saint-Étienne de Troye en l'église parrochiale de la même ville. (Desguerrois, *La Sainteté chrestienne, contenant la vie, mort et miracles de plusieurs Saints de France*... Troyes, 1637, in-4°, fol. 324 r°.)

Ainsi, Delarivey, *plus ton age s'augmente*,
Plus est grave ton chant et plus melodieux.

Mais, comme le phœnix par mort, ingenieux,
Se va renouvelant, par la vie presente
Tu rendras à jamais la tienne renaissante,
Malgré les envieux, les temps et les ans vieux.

Venerable vieillard, tu as, prudent et sage,
Pour avoir autre vie entreprins cet ouvrage,
Et traduit en françois la vie de celui

Qui est la vie mesme, et qui, pour la mortelle,
T'en donnera là haut une perpetuelle,
Exempte entièrement de tout mal et ennuy.

Le second des ouvrages pour lesquels un privilége fut accordé en 1603 est intitulé *Veilles de Barthelemy Arnigio*[1]. Il est dédié à Messire Loys Largentier, baron de Chappelenes, bailly de Troyes. Après la dédicace viennent des vers latins de C. Merille, de Thobie Tonnelot, de I.-B. C., et un quatrain françois signé des mêmes initiales. Tout cela ne donne aucun renseignement utile.

Enfin, en 1611 parurent trois comédies qui jusque là n'avoient pas vu le jour[2]. Dans sa dédicace à François d'Amboise, que nous avons re-

1. Nous avons sous les yeux une édition de 1608, in-12. Peut-être en existe-t-il de plus anciennes.

2. Bien qu'on remarque des différences dans le titre de ce volume, selon que le tirage étoit destiné à tel ou tel libraire, il n'en existe qu'une édition. Ces différences se remarquent non seulement dans le titre général, mais encore dans le titre particulier de chaque pièce.

produite, Larivey raconte qu'il a retrouvé ces comédies dans ses vieux papiers, et qu'il s'est décidé à les faire imprimer. Probablement ces trois pièces datent à peu près de l'époque de la composition des six premières. Comment Larivey a pu les garder en portefeuille pendant trente ans, surtout après le succès des premières, c'est ce que nous n'essaierons pas d'expliquer. Le caractère dont il étoit revêtu et la nature de ses derniers travaux ne peuvent être invoqués, puisqu'il ne paroît se faire aucun scrupule de les livrer à l'impression. Il annonce même l'intention d'en publier trois qui restent encore inédites, et il y a tout lieu de croire que la réalisation de ce projet n'a été empêchée que par la mort de l'auteur.

Larivey, en effet, devoit être dans un âge avancé en 1611, et probablement ne survécut pas longtemps à la publication de ses trois comédies. C'est à tort, croyons-nous, qu'on le fait naître vers 1550. Nous avons vu qu'il publia le second livre des *Nuits de Straparole* vers 1572. Qu'un jeune homme de vingt-deux ans eût traduit un volume, cela n'a rien d'invraisemblable; mais il est douteux qu'il se fût permis de traiter son auteur avec le sans-façon qui caractérise l'œuvre de Larivey. En 1580, il parle à M. de Pardessus de *l'humble service que depuis vingt ans il a commencé;* quel service auroit-il pu commencer à l'âge de dix ans? Notons en passant que, dans la même

dédicace, il dit en termes ambigus que sa traduction de Piccolomini a été faite dans la maison et aux dépens de M. de Pardessus, ce qui indiqueroit que Larivey remplissoit des fonctions quelconques chez ce conseiller. Mais revenons à l'âge de Larivey. En 1603, C. Thorelot, qui le connoissoit bien, puisqu'il étoit chanoine à Troyes comme lui, l'appelle *vénérable vieillard*. Si Larivey étoit né en 1550, il avoit alors cinquante-trois ans! Jusqu'à la découverte de quelque document qui permette de fixer d'une manière précise la date de la naissance de Larivey, nous croyons qu'il faut la reporter à 1540 au plus tard.

D'après cette supposition, Larivey avoit environ quarante ans lorsqu'il aborda le théâtre. Il étoit versé dans les littératures classiques, mais surtout dans la littérature italienne. Il conçut le projet de mettre sur la scène françoise les caractères, les intrigues, les tableaux de mœurs de la comédie italienne. Il ne fut pas absolument le premier qui fit cette tentative : les *Esbahis*, de Jacques Grevin, en sont une preuve. De même il ne fut pas le premier qui écrivit en prose : Louis le Jars, son ami, celui qui lui adressoit des vers en 1572, avoit, dès 1574, composé une pièce en prose, *la Lucelle* [1]. Même avant cette époque, Jean de la Taille avoit traduit en prose et fait imprimer deux

1. Nous n'avons pas reproduit cette pièce, parceque la lecture ne nous en a pas paru supportable.

comédies de l'Arioste. Mais ce sont là des tentatives isolées, que Larivey ne connoissoit peut-être même pas, et qui ne lui ôtent rien de son mérite. Ses comédies exercèrent sur notre théâtre une influence considérable; les nombreuses éditions qui s'en firent coup sur coup témoignent de la faveur avec laquelle elles furent accueillies, et les œuvres dramatiques de ses contemporains et de ses successeurs prouvent suffisamment que ce genre d'ouvrages ne plaisoit pas moins sur la scène qu'à la lecture. Non seulement il a le mérite d'avoir attiré l'attention des auteurs dramatiques contemporains sur le théâtre italien, mais encore ses propres pièces ont été largement utilisées par eux et par leurs successeurs. Dans son cours de poésie françoise à la Faculté des Lettres de Paris, M. Saint-Marc Girardin a signalé, par d'ingénieux rapprochements, les nombreux emprunts faits à Larivey par l'incomparable Molière [1].

On ne s'est pas suffisamment rendu compte jusqu'à présent du procédé d'appropriation employé par Larivey. On croit généralement qu'il s'est contenté d'imiter, d'une manière générale, le théâtre italien du seizième siècle, et que le plan de ses pièces lui appartient; c'est une erreur. — Erreur encore si l'on veut faire de Larivey un

1. Voy. le compte-rendu du Cours de M. Saint-Marc Girardin, par M. Georges Guiffrey, dans le *Journal général de l'instruction publique*, 1854, nos 7 et 11.

simple traducteur. Larivey ne composoit pas et ne traduisoit pas : il arrangeoit. Il prenoit le plan d'une pièce, et le modifioit à sa fantaisie ; il changeoit le lieu de la scène, souvent le nom des personnages, les événements, de manière à rendre les pièces intéressantes pour le public françois. Parfois il supprimoit des scènes et des rôles, surtout des rôles de femmes ; il ajoutoit rarement. Quant au dialogue, il le traduisoit presque toujours fidèlement, en ayant soin cependant de le franciser autant que possible, tirant grand parti pour cela des locutions proverbiales ou populaires. Les indications données par Larivey lui-même dans la dédicace de son premier volume nous ont mis sur la trace de la plupart des pièces dont il s'est inspiré. Un peu de mémoire et quelques recherches ont fait le reste. Nous avons sous les yeux les neuf pièces italiennes que Larivey a habillées à la françoise.

Les personnes qui s'occupent d'histoire littéraire seront peut-être bien aises de trouver ici, sur ce sujet, quelques détails qu'elles chercheroient vainement ailleurs. Nous n'indiquerons de ces pièces italiennes que les éditions dont nous nous sommes servi, mais il en existe d'autres.

La première comédie de Larivey, *le Laquais*, est tirée du *Ragazzo* de L. Dolce [1]. Le prolo-

1. Il Ragazzo, comedia di M. Lodovico Dolce. *In Vinegia*, 1539, in-8.

gue est de l'auteur italien. La pièce est traduite assez fidèlement. A la fin, Larivey a supprimé quelques scènes qui retardoient le dénouement.

La seconde comédie, *la Veuve*, est tirée de *la Vedova* de Nicolo Buonaparte, gentilhomme d'une famille dès long-temps illustre, de la famille qui règne en France[1]. L'auteur françois a supprimé plusieurs personnages et plusieurs scènes. Dans celles qu'il a conservées, la traduction est assez exacte. Le prologue est de l'auteur italien.

La troisième comédie, *les Esprits*, est l'*Aridosio* de Lorenzino de Médicis[2], que Larivey confond avec Laurent le Magnifique, père de Léon X. Cette pièce exigeoit des changements importants. Larivey a supprimé plusieurs personnages, entre autres celui de *Livia, schiava del Ruffo*, que son maîtrefaisoit valoir d'une manière plus lucrative qu'honnête. Le prêtre *ser Jacomo* est devenu maître Josse le sorcier. Le prologue de l'auteur italien eût paru fort cavalier au public françois : Larivey en a fait un tout neuf, à moins qu'il ne l'ait pris en tête d'une autre pièce, ce que nous croyons avoir reconnu, sans pouvoir l'affirmer.

1. La Vedova, comedia facetissima di M. Nicolò Buonaparte, cittadino fiorentino. *In Fiorenza, appresso i Giunti*, 1568, in-8. — La medesima. *Parigi, Molini*, 1803, in-8.

2. Aridosio, comedia del signor Lorenzino de' Medici. *In Firenze, appresso Giunti*, 1605, in-8.

La quatrième pièce, *le Morfondu*, n'est guère qu'une traduction de *la Gelosia* de Grazzini [1]. Larivey a supprimé les intermèdes, et des deux prologues de l'auteur italien, adressés l'un aux hommes et l'autre aux femmes, prologues passablement étranges, il a fait le sien.

La cinquième pièce, *les Jaloux*, est une traduction à peu près littérale de *i Gelosi*, de Vincent Gabbiani [2]. Larivey a supprimé quelques personnages secondaires. Le prologue est de l'auteur italien.

La sixième pièce, *les Escolliers*, est une traduction de *la Zecca* de Razzi [3]. Le prologue est tiré de celui de l'auteur italien.

La septième comédie, *la Constance*, qui est la première du volume publié en 1611, est une traduction à peu près littérale de *la Gostanza* de Razzi [4]. La pièce italienne est précédée d'un prologue en vers dont Larivey a tiré doublement parti : ce prologue lui a fourni sa dédicace du

1. La Gelosia, comedia, dans les Comedie d'Antonfranc. Grazini, academico fiorentino, detto il Lasca... *Venetia, appresso Bernardo Giunti e Fratelli*, 1582, in-8.

2. I Gelosi, comedia di M. Vincenzo Gabiani, gentilhuomo et academico bresciano. *Vinegia, appresso Gabriel Giolito de' Ferrari*, 1550, in-12.

3. La Zecca, comedia piacevole et ridicolosa di M. Girolamo Razzi. *Vinegia*, 1602, in-8.

4. La Gostanza, comedia di Girolamo Razzi. *In Firenze, appresso i Giunti*, 1565, in-8.

second volume à François d'Amboise, et le prologue de *la Constance.*

La huitième pièce, *le Fidèle*, est une traduction du *Fedele* de L. Pasqualigo [1]. Le prologue est de l'auteur original.

Enfin la neuvième pièce, *les Tromperies*, est traduite à peu près littéralement d'une pièce italienne intitulée *gl'Inganni* [2], de N. Sechi. Le prologue est de l'auteur italien.

Nous avons vu que les six premières comédies de Larivey obtinrent un grand succès, constaté par plusieurs éditions. Les trois dernières n'ont été imprimées qu'une fois, ce qui s'explique par la mort de l'auteur, et surtout par cette circonstance que ces trois pièces n'avoient pas, comme les premières, l'attrait de la nouveauté. Ce volume, n'ayant eu qu'une seule édition, est devenu très rare et se paie au poids de l'or dans les ventes publiques.

Si les pièces de Larivey obtinrent un grand succès à la lecture, il est difficile de dire si elles réussirent également à la représentation. Peut-être même ne furent-elles jamais représentées publiquement. Il n'y a aucun éclaircissement,

1. Il Fedele, comedia del clarissimo M. Luigi Pasqualigo. *In Venetia, appresso Francesco Ziletti*, 1579, in-8.

2. Gl' Inganni, comedia del signor N. S. (Sechi), recitata in Milano l'anno 1547, dinanzi alla maestà del Re Filippo... *In Fiorenza, appresso i Giunti*, 1562, in-8.

sur ce point, à tirer des prologues, puisque ces prologues, ainsi que nous l'avons vu, sont l'œuvre des auteurs italiens. Cependant nous inclinons à croire que ces pièces furent représentées devant le public. Le sonnet de Guillaume Chasble, que nous avons rapporté page x, le donne à entendre assez clairement, et le soin que prenoit Larivey de mettre dans ses pièces le moins possible de rôles de femmes (on sait que ces rôles étoient joués par des hommes, ce qui nuisoit à l'illusion) indique positivement qu'il travailloit pour la scène. Si ses pièces ne furent pas jouées sur des théâtres réguliers, elles furent assurément représentées sur des scènes particulières, comme la plupart des pièces de ce temps-là.

Nous avons trop peu de renseignements sur notre auteur pour qu'il nous soit possible d'indiquer les circonstances qui le portèrent à s'occuper de ce genre de littérature. Nous le voyons lié avec plusieurs auteurs dramatiques. Louis Le Jars, auteur de la *Lucelle*, lui adresse des vers en 1572[1]. Guillaume Le Breton, auteur de la *Tragédie d'Adonis* et de plusieurs autres pièces, fait de même en diverses circonstances. François d'Amboise, à qui Larivey a dédié son théâtre, est auteur des *Neapolitaines*, que nous donnerons dans le tome VII,

1. Un sonnet imprimé en tête de la traduction de Straparole.

et fut l'éditeur de la tragédie de G. Le Breton. Larivey engagea-t-il ses amis dans la carrière dramatique, ou bien y fut-il entraîné par eux ? C'est ce que nous ne pouvons décider. Peut-être Larivey, en s'occupant de ses comédies, cédoit-il tout simplement au penchant qu'il éprouvoit pour un genre de travail ordinairement assez ingrat, c'est-à-dire pour les traductions. Quoi qu'il en soit, il n'a pas à se plaindre : de ses traductions, il reste un livre qui sera quelque jour tiré de l'oubli : *la Filosofie fabuleuse ;* il reste deux ouvrages qui survivront à bien des compositions originales : sa traduction de *Straparole* et son *Théâtre*.

P. JANNET.



LES SIX

PREMIÈRES COMEDIES

FACECIEUSES

DE

PIERRE DE LARIVEY

CHAMPENOIS

A l'imitation des anciens Grecs, Latins et modernes Italiens

A SÇAVOIR

LE LAQUAIS, LA VEFVE
LES ESPRITS, LE MORFONDU
LES JALOUX, LES ESCOLLIERS

A PARIS

Chez Abel l'Angelier, tenant sa boutique au premier pillier de la grand'salle du Palais

M. D. LXXIX

AVEC PRIVILÉGE DU ROY



A MONSIEUR D'AMBOISE

ADVOCAT EN PARLEMENT.

Monsieur. J'ay tousjours pensé que ma nouvelle façon d'escrire en ce nouveau genre de Comedie, qui n'a encores esté beaucoup praticqué entre noz François, ne sera tant bien receüe de quelques uns trop sevères, comme je serois ayse me le pouvoir persuader ; occasion qui m'a long temps fait doubter si je devoy faire veoir le jour à ce mien petit ouvrage, basty à la moderne et sur le patron de plusieurs bons auteurs Italiens, comme Laurens de Medicis, père du pape Leon dixième, François Grassin, Vincent Gabian, Jherosme Razzi, Nicolas Bonnepart, Loys Dolce et autres, qui ont autant acquis de reputation en leur vivant et esperé de memoire après leur decès, s'esbatans en ces Comedies morales et facecieuses, comme s'exerceans en l'histoire ou en la filosofie, esquelles ils n'estoient pas moins versez qu'en toutes bonnes sciences. Toutesfois, considerant que la Comedie, vray miroüer de noz œuvres, n'est qu'une morale filosofie, donnant lumière à toute hon-

neste discipline, et par consequent à toute vertu, ainsi que le tesmoigne Andronique, qui premier l'a faict veoir aux Latins, j'en ay voulu jetter ces premiers fondemens, où j'ay mis, comme en bloc, divers enseignemens fort profitables, blasmant les vitieuses actions et louant les honnestes, affin de faire cognoistre combien le mal est à eviter, et avec quel courage et affection la vertu doibt estre embrassée, pour meriter louange, acquerir honneur en ceste vie et esperer non seulement une gloire eternelle entre les hommes, mais une celeste recompense après le trespas. Et voylà pourquoy mon intention a esté, en ces populaires discours, de representer quelque chose sentant sa verité, qui peust par un honneste plaisir apporter, suyvant le precepte d'Horace, quelque profit et contentement ensemble. J'ay dict que j'en jette les premiers fondemens, non que par là je veulle inferer que je sois le premier qui faict veoir des Comedies en prose, car je sçay qu'assez de bons ouvriers, et qui meritent beaucoup pour la promptitude de leur esprit, en ont traduict quelques unes; mais aussi puis-je dire cecy sans arrogance, que je n'en ay encores vu de françoises, j'enten qui ayent esté representées comme advenues en France. Or, si je n'ay voulu en ce peu, contre l'opinion de beaucoup, obliger la franchise de ma liberté de parler à la severité de la loy de ces critiques qui veullent que la Comedie soit un poëme subject au nombre et mesure des vers (ce que, sans me vanter, j'eusse pu faire), je l'ay faict parce qu'il m'a semblé que le commun peuple, qui est le principal personnage de la scène, ne s'estudie

tant à agencer ses paròles qu'à publier son affection, qu'il a plutost dicte que pensée. Il est bien vray que Plaute, Cecil, Terence, et tous les anciens, ont embrassé, si non le vray cors, à tout le moins l'ombre de la poësie, usans de quelques vers iambiques, mais avec telle liberté, licence et dissolution, que les orateurs mesmes sont, le plus souvent, mieux serrez en leurs periodes et cadances; qui a donné occasion de rappeller en doubte s'il falloit mettre la Comedie entre les poëmes parfaicts, bien qu'elle soit sœur germaine de la Tragedie, issues toutes deux de mesmes parens, encor que ceste cy, comme puis-née, n'ayt pas esté mariée en si haut lieu. Et, comme vous sçavez, c'est l'opinion des meilleurs antiquaires, que le QUEROLUS *de Plaute, et plusieurs autres Comedies qui sont peries par l'injure du temps, ne furent jamais qu'en pure prose. Joint aussi que le cardinal Bibiene, le Picolomini et l'Aretin, tous les plus excellens de leur siècle, et les autres dont j'ai parlé cy dessus, et lesquels j'ay voulu principalement imiter et suyvre en ce que j'ay pensé m'estre possible et permis, n'ont jamais, en leurs œuvres comiques, jaçoit qu'ils fussent des premiers en la poësie, voulu employer la rithme, comme n'estant requise en telle manière d'escrire, pour sa trop grande affectation et abondance de parolles superflues. Et ce sont les raisons desquelles vous et Monsieur le Breton, que j'honore beaucoup pour ses rares vertus, m'avez plus eguillonné de donner commencement à ces fables, qu'icy je vous offre et desdie, comme au meilleur de mes meilleurs amis, affin que vous, qui estes mon*

auteur et garand formel, preniez, s'il vous plaist, la cause pour moy, et qu'au moyen des bonnes raisons que vous pourrez puiser en la vive source des bons livres qui sont entre voz mains, vous me serviez d'une levée et ferme rampart contre les inondations et torrens de quelques envieux qui me voudroient blasmer, et calomnier la bonne et sincère affection que j'ay de profiter au public; me semblant, puisqu'avez mis entre mes mains la pierre dont j'ay faict ce coup, que me devez garantir envers et contre tous de l'offense qu'en cet endroit je pourrois avoir faicte. Et je vous en supplie, Monsieur, d'aussi bon cueur que je desire estre recommandé à voz meilleures graces.

A Paris, ce premier jour de Janvier 1579.

Vostre affectionné serviteur et meilleur amy,

PIERRE DE LARIVEY.



ADVERTISSEMENT.

Affin que le lecteur ne s'ebahisse de ces trois lettres, A, B, C, qu'en quelques lieux du quatriesme acte de la comedie des Jaloux j'ai mis en teste de quelques lignes, je l'advise que je l'ay fait pour embellir aucunement la scène, et exprimer une certaine impatience d'hommes courroussez; ne sachant comme mieux faire cognoistre que deux ou trois personnes parlent ensemble en mesme temps, sinon par la transposition des lignes de leur discours, lesquelles, pour mieux les faire entendre et rapporter ensemble, j'ay distinguées par ces caractères, l'A monstrant que touttes les lignes marquées de ceste lettre se suyvent et doivent estre leuës jusques au bout, et ainsi des autres consecutivement.

AU SEIGNEUR DE L'ARRIVEY.

Quel honneur ont acquis ces feintes dramatiques
Chez le peuple Gregeois, et puis chez le Latin,
On le voit aujourd'huy, malgré le fier destin,
Qui ne peut effacer leurs theatres antiques.

C'estoit une coustume aux bonnes Republiques
D'enrichir les sçavans d'un honneste butin,
Quand ils venoient flater le courage mutin
Du vulgaire revesche, en leurs actes sceniques.

Terence, Carthageois, qui souvent attendit
Le Romain spectateur, son Eunuque vendit
Si grand somme d'argent qu'elle nous est estrange.

Mais, gentil L'Arrivey, qui donnes aux François
Ce comique labeur que docte tu conçois,
Combien te devons-nous de bruict et de louanges?

Mas honra que vida.

LE LAQUAIS

PREMIERE COMEDIE

DE PIERRE DE LARIVEY

CHAMPENOIS

LES PERSONNAGES.

SYMEON, viellard.
VALÈRE, serviteur.
THOMAS, maquereau.
MAURICE, amoureux.
LUCIAN, maistre ès artz.
HORATIO, Italien.
JACQUET, son laquais.
CATHERINE, servante de Symeon.
FRANÇOISE, fille de Symeon.
BELLE-COULEUR, servante.
MESSER ANTHOINE, secretaire.



PROLOGUE.

Messieurs, il y a une sorte d'hommes, lesquels, encor qu'ils soient du tout ignorans, veullent estre estimez plus sages que les autres, et, faisans paroistre en leurs habits la sainctelé de Hilarion et en leurs propos l'eloquence de Ciceron, crient que le monde va de travers, et que nous sommes au temps des calamitez et tribulations. Pour leur respondre avec toute patience, je dy qu'à la verité, c'est un grand peché que tels personnages vivent, comme ceux qui, ayans le cerveau gasté, cherchent alterer celuy des autres, parce qu'il n'y eut jamais temps plus plaisant ny plus heureuse vie que celle du jourd'huy. Et qu'il soit vray, vous le voyez par ces bons pères à qui l'aage a desjà mis un de leurs pieds en la fosse, lesquels voudroient estre rajeunis de trente ans pour vivre encores autant d'années avecques nous et oyr reciter tant de belles comedies que je sçay que noz François nous feront voir cy après, dressans un theatre autant magnifique, superbe et glorieux que nation qui soit au monde, affin de n'aller plus chercher ailleurs qu'en nos propres maisons ces honnestes plaisirs et utiles recreations. Il y en a encore d'autres (Mes dames) qui, ventans par paroles la doctrine de Platon, et suyvans par effect la vie d'Epicure, vous fuyent comme on faict les bestes cruelles, et combien que soyez l'ornement du monde, la consolation des hommes, la reparation du genre humain, et la doulceur de nostre vie, vous portent neantmoins une telle haine qu'il n'y a aucun d'eux

qui veulle lever les yeux pour vous regarder au front ; et Dieu sçait si j'en suis fasché et en pren grande compassion. Mais, laissant pour ceste heure les temps, les influences et les plaintes, je vous veux faire entendre que je suis icy envoyé pour vous supplier daigner escouter ceste comedie avec autant de patience qu'avez accoustumé veoir le bal, les festins et les mascarades qu'on faict en ceste ville, non seulement aux jours gras, mais tousjours generalement, sans mesme en excepter le caresme, et je m'asseure qu'on vous fournira de matière non seulement pour rire, mais pour aprendre, enseignant aux viellards a estre plus moderez, et moins addonnez aux plaisirs de Venus, et conseillant les jeunes à laisser la trame amoureuse et suyvre la vertu, pour ce que le bois sec se convertyt incontinent en cendrès, et le verd se seiche au feu, puis en fin se consomme en sa braise. L'auteur l'a voulu intituler le Laquais, non sans cause, d'autant qu'en un mesme tems vous verrez par trois diverses tromperies decevoir un viellard, lequel, epris des beautez d'une jeune fille de laquelle son fils estoit amoureux, pensant la nuict estre couché avec elle, trouve entre ses bras un laquais desguisé; ce pendant son fils joyt de ses amours, sa fille propre s'enfuyt avec son amy, et sa servante le desrobbe. Le faict se decouvre, et le trouble est grand et brouillé. En fin tout succede si bien que les amans sont espousez ensemble, le laquais recogneu pour frère de la fille amye du fils au viellard, et la servante rapporte son larcin, qui faict redoubler la feste. Mais, quand j'y pense, je vous ay sans y penser dict l'argument de la comedie; s'il est advis à aucun que quelque fois on sorte des termes de l'honnesteté, je le prie penser que, pour bien exprimer les façons et affections du jourd'huy, il faudroit que les actes et paroles fussent entierement la mesme lasciveté. Or, pour ce qu'il est temps de commancer, prenant vostre silence pour augure que nous vous serons agreables, je vas trouver mes compagnons et leur dire qu'ils se hastent sans trop vous faire attendre ; mais voicy desjà le viellard, escoutez-le.



LE LAQUAIS

COMEDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Symeon, viellard; *Valère*, serviteur.

SYMEON.

En fin, quand j'y ay bien pensé, je trouve qu'amour est un grand seigneur.

VALÈRE. Mais un grand fol, deviez-vous dire.

SYMEON. Que dis-tu?

VALÈRE. Je dy qu'il a une sœur beaucoup plus grande dame que luy; aussi est-elle suyvie d'un monde de courtisans.

SYMEON. Voilà dont je n'avois jamais oy parler. Et comme a-elle nom?

VALÈRE. Dame folie, laquelle n'est seulement sœur, mais corps et ame d'amour.

SYMEON. Tu veux inferer par là que tous amoureux sont fols, non pas?

VALÈRE. Je ne dy pas tous, mais bien la plus grande partie.

SYMEON. Ainsi tes parolles s'adressent à moy?

VALÈRE. J'estime qu'elles s'adressent plus à vous qu'à autre.

SYMEON. Fay un peu de distinction; dy moy, quelle sorte d'amoureux enten-tu estre fols?

VALÈRE. Les viellards qui vous ressemblent.

SYMEON. Tu veux donc dire que je suis fol?

VALÈRE. Pardonnez-moy, ce seroit trop; mais je dy qu'amour a faict de vostre entendement le mesme qu'il a accoustumé faire de celuy des autres viellards.

SYMEON. T'est-il advis qu'un serviteur doive ainsi parler à son maistre?

VALÈRE. Voulez-vous que je parle plus correctement? Tous amoureux sont fols, et les viellards plus que les autres.

SYMEON. Sçais-tu qu'il y a? Je t'envoyeray au gibet.

VALÈRE. Ce sont les larrons qu'on y envoye, et non les fidelles serviteurs.

SYMEON. Ta langue te portera dommage, glorieux outrecuydé que tu es.

VALÈRE. Monsieur, je sçay bien que qui n'est flateur, au temps où nous sommes, est estimé meschant et arrogant. Mais ce m'est tout un, j'ayme mieux vostre bien et honneur sans grace que grace avec vostre honte et dommage; paravanture que quelque jour vous apprendrez à me cognoistre.

SYMEON. Cestuy-ci est devenu philosophe.

VALÈRE. Je vous dy, Monsieur, et le diray nonobstant vos menasses, que l'amour n'est bien seant à un viellard comme vous estes.

SYMEON. Ha, ha, ha ! mon maistre.

VALÈRE. Vous en riez, mais vous en devriez pleurer, considerant qu'estes aagé de plus de soixante ans; qu'avez une femme encor belle et fresche, un fils de dix-huict ans, et une fille preste à marier, laquèlle, etc.

SYMEON. Ne mets point ta langue en mon honneur, car, par Dieu, je t'en ferois repentir.

VALÈRE. Voilà qui est beau que l'on dise par Paris.

SYMEON. Tay-toy, que tu ne me faces devenir fol à tes despens.

VALÈRE. Qui se pourroit taire que la fille d'un des plus riches bourgeois de ceste ville.....

SYMEON. Or sus, je le veux dire moy-mesme : un soir estant en la chambre de ma fille, j'oy je ne sçay quoy tomber sur la fenestre; et, regardant que c'estoit, je trouvé une missive lyée à l'entour d'un petit caillou, laquelle luy estoit envoyée par un gentilhomme de la maison du cardinal que sçavez, ainsi que je peu apprendre par la soubscription d'icelle. Et bien! est-ce un si grand cas ?

VALÈRE. Je suis plus beste m'en soucier, puis que n'en faictes autre conte. Hé, Monsieur, Monsieur, ouvrez les yeux, et vous souvenez qu'estes père et en l'aage où devriez enseigner les autres.

SYMEON. Valère, fay tes affaires sans te mesler des miennes; je sçay bien comme en venir à bout.

VALÈRE. Pleust à Dieu que je le peusse faire sans passion!

SYMEON. Si tu m'aymois, tu ne me contredirois en mes amours, ains chercherois tous moyens pour m'y ayder.

VALÈRE. Hé mon Dieu ! retournez à vous-mesmes, sans vous laisser ainsi transporter où après ne voudrez estre entré.

SYMEON. Amour a souvent dompté plus braves cerveaux que le mien, mais tu es tant grossier que ne peux comprendre ses miracles.

VALÈRE. Le plus grand miracle que jamais fit amour, selon mon opinion, est de vous avoir osté l'entendement au temps qu'en aviez plus de besoin. Pardonnez-moy si je dy la verité.

SYMEON. Devant, pendart! oste-toy d'icy, belistre, car, par la mort!...

VALÈRE. A la bonne heure! vous le cognoistrez à la fin.

SYMEON. Maintenant que je suis demeuré seul, je veux confesser verité : mon Valère ne m'a jamais esté que fidelle, et m'a tousjours bien conseillé; aussi a-il l'esprit meilleur et l'ame plus droicte que beaucoup d'autres serviteurs. Mais quoy ! qui est amoureux est ennemy de conseil. Il n'est besoin remonstrer au malade qu'il ne devoit faire les excez cause de sa maladie, ains le faut secourir par medecines. Mais où pourray-je trouver ce glouton de Thomas, qui seul peut conduire à port la barque de mes desirs. Il me promit hier qu'il ne failliroit me venir trouver à ceste heure. Ha! le voylà !

SCÈNE II.

Symeon; Thomas, maquereau.

SYMEON.

Tu sois le bien venu, Thomas.

THOMAS. Et vous le bien trouvé, Monsieur. O quelle belle face ! quel air delicat ! quelle aparance imperiale vous avez maintenant ! Par ma foy, Monsieur, vous rajeunissez comme le formis.

SYMEON. Ha, ha, ha ! tu veux dire comme le fœnix.

THOMAS. Comme le fœnix, oy, vous dites vray.

SYMEON. C'est tout un, la faute n'est pas grande ; mais l'amour que tu me portes te faict veoir en moy ce que tu voudrois, non ce qui s'y void, car je me trouve mal.

THOMAS. Comment, mal! Ceux de vostre qualité sont-ils malades ?

SYMEON. Mon mal est dedans.

THOMAS. Il y a plusieurs sortes de maux : les fievres, le catarre, le mal de costé, des reins, de l'estomach, et autres semblables.

SYMEON. C'est bien autre chose pire que tout cela.

THOMAS. J'obliois les gouttes, la gratelle, la verolle, la peste, etc.

SYMEON. Saches, Thomas, que les maux que tu viens de nommer peuvent estre appellez biens en comparaison du mal qui me tormente.

THOMAS. Feste aux diables! je me veux donc retirer de vous.

SYMEON. N'ayez pœur : car, encor que mon mal soit dangereux, si n'est-il point contagieux.

THOMAS. Comme le nommez-vous ?

SYMEON. Je voudrois volontiers te le dire, et serois bien aise ne le dire point.

THOMAS. Que craignez-vous ? de qui avez-vous honte ?

SYMEON. De moy-mesme.

THOMAS. De vous-mesmes ! Dictes, dictes-le hardiment, car je vous ose asseurer qu'on meurt souvent faute de deceler ce qu'on a sur le cœur. Dictes-le moy.

SYMEON. J'en suis content.

THOMAS. Là donc.

SYMEON. Amour est le mal qui me tourmente.

THOMAS. Ha, ha, ha !

SYMEON. Tu t'en ris?

THOMAS. Qui n'en riroit, entendant qu'estes malade d'amour ? Je pensois que ce fust quelque estrange maladie où n'y eust point de remède.

SYMEON. Ne te semble-il pas qu'amour soit de la qualité que je t'ay dicte ?

THOMAS. Nous sommes appointez contraires, car amour est la plus douce et sucrée chose du monde; demandez-le à ces petits bestions qui meurent sur le trou.

SYMEON. Que ce me seroit une douce chose me trouver entre les bras de....

THOMAS. De qui ? de la mort ?

SYMEON. De la mort ! Ha, Thomas !

THOMAS. Oy, de la mort; vous seriez hors de

ces peines, si amour est un si grand tourment que vous dictes.

SYMEON. Qui l'a éprouvé comme moy en sçauroit bien dire quelque chose.

THOMAS. Or sus, Monsieur, j'ay entendu vostre maladie, dont je suis bien marry; mais comme ferez-vous pour en guerir?

SYMEON. Mon bedon, si tu m'aymes, tu peux estre mon medecin.

THOMAS. Que voulez-vous que je face? Si j'estois vostre amoureux, je vous mettrois au paradis d'Adam, et par ainsi gueririez de tous vos maux.

SYMEON. Autre que toy ne m'y sçauroit mettre.

THOMAS. Me voilà prest s'il est en ma puissance; mais je m'esbahy beaucoup comme craignez n'obtenir ce que desirez.

SYMEON. Ha! mon amy, si j'estois tel que je me trouvois jadis en l'aage de trente-cinq ou quarante ans, je ne craindrois point que tout ne me vint à souhet, car mille belles et gentilles dames rafoliroient en mon amour et se battroient à qui m'auroit; mais, comme tu vois, je suis vieil, et les jeunes ne demandent que les jeunes.

THOMAS. Il est vray, mais vous avez autre chose qui est beaucoup plus estimée que la jeunesse ny la beauté.

SYMEON. Quoy? la vertu?

THOMAS. Fi de la vertu! on n'en tient plus conte aujourd'huy; j'enten bien autre chose.

SYMEON. La noblesse?

THOMAS. Rien moins.

SYMEON. Quoy donc?

THOMAS. Que vous estes riche et avez force escus ; m'entendez-vous ?

SYMEON. Sentence divine !

THOMAS. Soyez donc asseuré de ranger à vostre volonté les flammes, et non les femmes.

SYMEON. Voilà aussi la seule esperance qui m'entretient en vie.

THOMAS. Et bien ! celle que vous aymez, est-ce quelque princesse ou royne ?

SYMEON. Celle que j'ayme est une belle jeune fille qui a encore sa mère.

THOMAS. Si elle estoit fille d'Alastraxerée ou d'Urgande la descogneue, vous l'auriez, ayant bourse plaine.

SYMEON. O, quelle nouvelle similitude !

THOMAS. J'en sçay un millier de telles par cœur, mais vous me semblez un de ceux qui attendent que le confesseur les interroge de leurs pechez. Qui est ceste amoureuse ? Voulez-vous qu'avec des tenailles je vous arrache de la bouche les mots l'un après l'autre ?

SYMEON. Il n'y a homme dans Paris qui la cognoisse mieux que toy, car tu demeures quasi tout auprès de son logis.

THOMAS. J'en suis bien aise. Comme a-elle nom ?

SYMEON. Cognoissois-tu pas bien monsieur Pomphile, ce viel advocat fameux ?

THOMAS. Jesus ! mieux que le pain. O le brave seigneur ! ô le gentil personnage ! Helas ! que je serois heureux s'il estoit encor en vie.

SYMEON. Si tu cognois sa fille, tu cognois mes amours.

THOMAS. Je m'en suis doubté. Sainct Jean !

vous ne vous estes mal adressé, car je vous ose dire qu'elle est la plus belle, la plus gaillarde et vertueuse fille qui soit en tout le monde.

SYMEON. Ne penses pas aussi que je puisse aymer autre chose que ce qui est beau et gentil.

THOMAS. Je le sçay bien. Mais il me semble que je vous ai faict une promesse assez legère, ne sachant encor que c'estoit elle ; il est vray que j'ay une recepte en ma gibecière qui peut guerir de tous maux.

SYMEON. Helas! mon mignon, fais-moi donc vivre.

THOMAS. Quatre choses sont icy necessaires : l'esprit, la vigilance, le courage et la Fortune ; mais surtout qu'il n'y ayt point faute de conquibus, car vous sçavez que la mère n'est des plus riches et que les procez l'ont ruynée.

SYMEON. Que veult dire conquibus?

THOMAS. J'enten des escus.

SYMEON. Ilz ne te manqueront, pourveu que tu ne manques point de courage, d'esprit et de diligence. Mais comme aurons-nous la Fortune?

THOMAS. Il la faut prendre.

SYMEON. Comment se prend-elle?

THOMAS. Avec des retz d'or.

SYMEON. Fay donc que j'aye la fille, et je te feray riche.

THOMAS. Je vous mercye humblement, Monsieur ; je sçay qu'estes magnifique et fort liberal.

SYMEON. Mais comme manierons-nous cet affaire?

THOMAS. Laissez-m'en la charge.

SYMEON. Je le veux bien. Allons en mon logis, et après souper tu me pourras plus à loisir et d'un

meilleur courage discourir sur ceste matière.

THOMAS. C'est bien dit. Allons.

SYMEON. Voicy venir mon fils avec Valère; prenons ceste aultre rue; je ne veux pas qu'ils me voyent.

THOMAS. Allons par où vous voudrez; ce m'est tout un, pourveu que je face bonne chère.

SCÈNE III.

Maurice, amoureux; *Valère*.

MAURICE.

Valère, as tu veu mon père avec Thomas?

VALÈRE. Je serais bien borgne si je ne l'avois veu.

MAURICE. O moy chetif! Je suis le plus miserable et mal'heureux homme qui vive. Qui jamais oyt dire que le père fust corival de son fils?

VALÈRE. Que sçait vostre père si vous estes amoureux?

MAURICE. Mon Dieu, que je voudrois bien que tu lui eusses dit.

VALÈRE. Pourquoy faire?

MAURICE. Affin qu'ayant honte de m'estre compagnon en mesme course amoureuse, il se deporte honnestement de son entreprinse.

VALÈRE. O les beaux propos! Lequel est plus honneste, ou que le père cedde à son fils, ou le fils à son père?

MAURICE. Doncques il faudra que je n'ayme pas ce que j'ayme bien?

Valère. Il en pourra dire aultant.

Maurice. J'ay en fantasie luy decouvrir mes amours.

Valère. Pauvret, vous estes fol. Que s'en ensuyvra-il après?

Maurice. Laisse-moy dire.

Valère. Achevez.

Maurice. Puis lui faire entendre que je desire espouser Marie.

Valère. Tant pis.

Maurice. Pourquoi?

Valère Escoutez.

Maurice. Dy.

Valère. Premierement, il vous fera une reprimende comme père.

Maurice. Qu'en sera-ce pour cela?

Valère. Il dira qu'il ne faut qu'un jeune homme riche, de bonne et ancienne maison, face la cour, mais qu'on la luy face, principalement quand c'est une qui n'a pas grandz moyens, comme ceste-cy.

Maurice. Quand je le ferois, je ne serois pas le premier.

Valère. Ou bien il dira que soignez seulement à vos estudes, et qu'il vous donnera femme quand il en sera temps.

Maurice. Comme si je prenois une femme pour luy, et non pour moy.

Valère. Et qui doubte qu'icelluy, aymant ardemment Marie, comme je sçay qu'il l'ayme, ne sçache trouver mille occasions, la moindre desquelles sera suffisante pour vous fermer la bouche, de façon que n'oserez plus parler de ses amours sans tomber en sa malegrace?

MAURICE. Je m'ymagine bien cela; mais qu'y dois-je faire? Conseille-moy: tu sçais ce que Thomas m'a promis.

VALÈRE. Il est vray; toutesfois je serois d'advis qu'oubliassiez ceste fantasie et adonnassiez votre esprit à chose plus honneste et profitable.

MAURICE. Quasi comme s'il estoit en ma puissance. C'est une chose bien aysée à l'homme sain reconforter les malades; cela ne me plaist point.

VALÈRE. C'est faict en homme bien advisé, croire bon conseil, principalement quand il tourne au profit de qui le reçoit.

MAURICE. Helas! on ne croit point le mal, qui ne l'esprouve. Je te dy, Valère, que, si je n'ay Marie, en bref je mourray.

VALÈRE. O le pauvret, il est cuyt! Mais regardez qu'il vient bien à propos.

MAURICE. Qui?

VALÈRE. Vostre precepteur.

MAURICE. Voyez que la fortune m'est ennemye! Allons, je te prie: car, si cest homme nous trouve icy, il nous tiendra jusques à la nuict.

VALÈRE. Quel danger?

MAURICE. Grand pour moy et pour toy: car, si mon père vouloit souper, qui le serviroit, veu que tu n'es au logis?

VALÈRE. La servante y est-elle pas? et puis il est fasché contre moy.

MAURICE. Voicy mon maistre; quant à moy, je ne le veux attendre.

VALÈRE. Si faictes, je vous prie, car nous aurons un peu de quoy rire.

SCÈNE IV.

Lucian, maistre ès artz; *Maurice, Valère.*

LUCIAN.

H*eus! Maurici.*

VALÈRE. Criez plus fort, il ne vous entend pas; haussez la voix.

LUCIAN. Je suis *aliquantulum raucus* pour ceste heure. Heus! à qui parlé-je?

MAURICE. O mon maistre, c'est donc vous! Bon jour vous doint Dieu.

VALÈRE. Ceste reverence vaut plus que le maistre ny que son sçavoir.

LUCIAN. *Bona dies de curia.*

VALÈRE. Galant homme!

LUCIAN. *Adesdum paucis te volo.*

VALÈRE. Si les poissons volent, les oiseaux nagent.

LUCIAN. *Quid?* cestuy a le cerveau obtus; m'entens-tu pas?

MAURICE. Mon maistre, pardonnez-moy, il faut que j'aille jusques au Palais pour quelques affaires de consequence, au moyen de quoy je ne puis icy demeurer davantage.

VALÈRE. C'est-à-dire, en cet endroit où amour me mène.

MAURICE. Paix! de par le diable.

LUCIAN. Que va barbottant ce *servus servorum* entre ses dentz?

VALÈRE. Je dy mon *Ave Maria.*

LUCIAN. Maurice, deux verbicules, puis je te donne planière licence.

MAURICE. Despeschez-vous donc, je vous prie.

LUCIAN. Le suc de nos melliflus propos est à bref dire ce que chante l'Eclesiaste : *Cum sancto sanctus eris, et cum perverso perverteris. Ideo, Cato, cum bonis ambula.*

VALÈRE. Voulant par la sapedantesque reverance parler de moy, et dire que je ne vaux rien.

LUCIAN. Tay-toy, car je n'adresse pas mes propos à tes semblables.

MAURICE. Tay-toy, Valère.

LUCIAN. D'avantage Sainct Paul : *Corrumpunt bonos mores colloquia prava.*

MAURICE. Je ne vous enten point.

LUCIAN. Je veux denotter que ceste familiarité qu'as nouvellement prinse avec cet Italien ne me peut plaire, pource que les Italiens sont *generatio mala.*

VALÈRE. Monsieur, il dict sainctement : il ne parle pas de moy.

MAURICE. Mon maistre, l'acointance et familiarité que j'ay avec cet Italien ne passe plus outre que bon jour et bon an, et fais cela pource qu'il commance le premier à me saluer quand il me void.

LUCIAN. Ce quand il me void est superflu.

MAURICE. Et me semble que je serois peu honneste si je ne luy rendois son salut.

VALÈRE. Il ne seroit pas Italien s'il faisoit autrement.

LUCIAN. *Tuus servulus* est presomptueux, *ne dicam* temeraire. Garçon, ne fay jamais que ta langue libertine se mesle parmy les sermons des

hommes doctes, *aliter* tu seras estimé un quadrupède.

Valère. Grand mercy, Monsieur. O cimbale de la pedanterie !

Lucian. *Itaque*, Maurice, mon fils, *te admonuisse volui.*

Maurice. Je vous remercye.

Lucian. D'abondant *habeo aliquid tibi dicere.*

Maurice. C'est assez, il est tard.

Lucian. *Arrige aures* et m'escoute avec attention.

Maurice. J'escoute.

Lucian. Je ne sçay d'où vient et procedde la cause qui t'a distraict de tes estudes et rendu discole.

Valère. Ce discole, est-ce quelque animal ou quelque homme sauvage?

Lucian. *Discolus, quasi a scola divisus* : *Boetius, De scolastica disciplina.* Et qu'il ne soit vray, tu n'avois accoustumé passer un jour sans me montrer quelque thème ou epigramme ; *nunc vero, et credo quæ luna quater latuit*, tu ne me monstres *amplius* ny prose ny vers, et ne hantes les escoles comme avois accoustumé, ou, si tu y vas, tu oy seulement une leçon, et puis à Dieu.

Maurice. Ne sçavez-vous que dict Terence?

Lucian. *Quid inquit comicus, noster fili?* Il a une memoire tresaguë.

Maurice. *Hæc dies aliam vitam adfert, alios mores postulat*, s'il m'en souvient.

Lucian. *Ita est*, mais tu ne penètres bien la mouelle de ceste tant belle sentence.

Maurice. Exposez-la.

Lucian. Terence veut inferer que, quand l'en-

fant est sorty de l'aage puerile et entré en l'adolescence, comme tu es : *tunc* alors, *hæc dies* ce temps, *adfert* ameine, *aliam vitam* une autre vie, *et ipsa subintelligitur ætas vel dies, postulat* requiert, *alios mores* autres mœurs ou façons de vivre : *id est* qu'il devroit retenir en soy-mesme un peu plus de gravité, et laisser *penitus*, du tout, les façons pueriles.

VALÈRE. Et ne hanter les Italiens, non pas?

LUCIAN. *Optime locutus est famulus.* Et ne hanter les Italiens, *id est* avec aucun courtisan : *namque pro quia*, pource, quand il n'y auroit autre chose, il donne occasion aux personnes encourir au blasme de murmuration, *quod grave est.*

MAURICE. Quoy ! les courtisans sont-ils si meschans ?

LUCIAN. Lisez les bonnes et salubres œuvres de ce profète veridique, *De re flagellum principum Petrus Aretinus, editæ in luce* pour l'enseignement de l'insolence et muliëbre jeunesse, et trouverez les courtisans estre le plus meschant et diabolique *genus hominum* qui soit *in toto orbe.* Et posé le cas qu'il fust *aliter quod non est*, iceluy *contra naturam* fut cause de submerger Rome, *olim caput mundi.*

VALÈRE. Ains tout le monde ensemble.

LUCIAN. *Ergo disce bonas artes*, *moneo*, *Romana juventus* : l'ingenieux Nason.

VALÈRE Monsieur, vostre venue ne sera sans mon grand profict, eu egard à la profondité de vostre penetrative science, et voudrois que m'esclarcissiez d'un doute.

LUCIAN. *Libenter*, pour faire plaisir à Maurice *subintelligitur;* je suis content.

VALÈRE. Je vous mercie.

LUCIAN. De quel genre est ce doubte?

VALÈRE. *Cujum pecus*, est-ce latin ou françois?

LUCIAN. C'est tresbon latin, et fut chanté par ce Mantuan qui modula *Titire*, *tu patulæ*. Ha, ha, ha! *Racca*.

VALÈRE. Qui diable est ce *Racca*? Ce doibt estre quelque Polonnois.

LUCIAN. *Imo* c'est une diction latine : *Da ridentis ut Racca*.

VALÈRE. Ha, ha, ha!

MAURICE. Ha, ha, ha!

LUCIAN *Attamen* je m'estois abusé, c'est : *Da indignantis*.

MAURICE. Cela n'importe.

VALÈRE. Comme estarnuë-on à l'antique?

LUCIAN. *Exhalant* l'esprit.

VALÈRE. Je voy bien qu'estes un magasin de toutes lettres.

LUCIAN. Or sus, *claudite jam rivos*, *pueri*, *sat prata biberunt*: *Virgilius metaphorice*.

MAURICE. L'heure est passée. A Dieu, mon maistre.

LUCIAN. Attendez la fin: *reliquum est* que t'adonnes à l'estude; *hæc nostrorum sermonum habetur conclusio*.

VALÈRE. Et qu'il ne hante plus les courtisans, c'est-à-dire l'Italien.

LUCIAN. *Per contrarium*, l'Italien, *id est* les courtisans.

VALÈRE. Vous n'entendez pas mon chiffre.

LUCIAN. *In hac materia*, Maurice, je te veux monstrer un mien epigramme *argutissime*.

MAURICE. Non pas s'il vous plaist, car je demeurerois trop ; ce sera pour une autre fois.

LUCIAN. Je ne te veux destourner de tes affaires. *Attende interim* à ce que je t'ay dict, par ce, *fili mi charissime*, que je suis ton precepteur, *et docebo te*, si tu ne veux *parvipendere præcepta mea. Cura ut valeas.*

VALÈRE. Allez au diable, qui vous emporte!

SCÈNE V.

Maurice, Valère.

MAURICE.

Ce jaseur est-il tourné le coin de la rue?

VALÈRE. Oy, sortez.

MAURICE. Je ne pense point qu'il y ait un plus cruel rompement de teste ny plus grand crève-cueur qu'estre contrainct prester l'oreille à ce pedant, principalement quand on a autre fantasie en la caboche.

VALÈRE. Par Dieu, vous ne devriez ainsi fuir sa compagnie, car ce sont toutes sentences ce qu'il dict.

MAURICE. Que diable ay-je affaire de luy ny de ses sentences? Que luy importe si je saluë ou si je ne saluë pas, si je parle à quelqu'un ou si je n'y parle pas?

VALÈRE. Il importe tant que c'est tout un, je le vous diray une autre fois.

MAURICE. Une heure me semble durer mille ans.

VALÈRE. Retournons à vos amours, et soyez asseuré que, n'eust esté pour une seule occasion à ce me mouvant, aucune de vos prières n'eust tant gaigné sur moy que me contraindre vous secourir, ny tellement solliciter ce maquereau que ceste nuict en puissiez veoir l'effect.

MAURICE. Quelle est ceste occasion?

VALÈRE. C'est que, si je faisois ceste menée pour vostre père, contentant son desir, il en pourroit advenir beaucoup plus de mal; et si je m'employois pour vous, je me pourrois asseurer que, l'affaire succedant à vostre souhaict, beaucoup de biens en pourroient reussir, entre lesquels celuy du mariage ne me semble estre des moindres.

MAURICE. Ne parlons point de mariage.

VALÈRE. Comme si le premier n'en aviez point parlé auparavant et n'en fussiez très content! Et sçachez que, ne la voulant espouser, vous vous travaillerez en vain. A quelle autre fin pensez-vous que se rapportent les signes d'amitié qu'elle vous monstre et tant de messagers qu'elle vous envoye? Je ne dy mot de la conclusion de ceste nuict.

MAURICE. A la bonne heure.

VALÈRE. Et devez croire que la bonne fille faict ce qu'elle faict par l'advis et conseil de sa mère, comme souvent font beaucoup de femmes, lesquelles par ceste voye trouvent moyen de marier leurs filles sans aucun douaire.

MAURICE. Advienne ce qui pourra; mais je te veux bien dire que j'ayme plus mon contentement que tout l'or du monde.

VALÈRE. Et vous sage, pource qu'avez à vivre et mourir avec vostre femme.) Et s'il advient

qu'elle se conforme à vos volontez, vous estes en un petit paradis; mais si elle est revesche, facheuse et mauvaise, comme sont presque toutes les femmes, c'est un enfer : que di-je? l'enfer est un tourment beaucoup plus doux, si voulez croire ceux qui l'ont esprouvé.

MAURICE. Si je ne suis bien, à mon dam! Pourveu que Thomas ne me trahisse.

VALÈRE. N'en ayez pœur; il vous ayme trop, et est pour jouer le meilleur tour du monde à vostre père.

MAURICE. S'il t'a repeu de bayes, et que ce fust à moy, que dirois-tu?

VALÈRE. Pensez-vous que je sois si grue? il sera bien fin qui me trompera. Et puis l'affaire chemine sur un autre pied; j'en suis l'auteur, si ne le sçavez.

MAURICE. Je ne trouve bon qu'on se mocque de mon père; ne sçauroit-on faire autrement?

VALÈRE. Avez-vous peur qu'il se tue?

MAURICE. Il se pourra tellement irriter contre moy qu'il ne me voudra plus veoir.

VALÈRE. Qu'il se fasche tant qu'il voudra, il faudra qu'il se rapaise; je le veux un peu chastier. Mais prenez garde qu'il ne s'aperçoive de vos amours: tout seroit gasté.

MAURICE. Ne te soucie que de me dire seulement que tu veux faire.

VALÈRE. Vous pouvez deviner à quelle fin j'ay prins accointance avec Bellecouleur, servante de Marie.

MAURICE. Je t'enten bien : tu la luy veux mener desguisée en Marie; mais je ne l'estime tant simple qu'il ne s'en aperçoive.

VALÈRE. Ains en ces faicts d'amour il est la mesme simplicité. Laissez-moy faire; allons.

MAURICE. Allons, car si tous nos discours estoient aussi longs que cestuy-ci, ce ne seroit meshuy faict. C'est trop causé.

ACTE II.

SCÈNE I.

Horatio, Italien; *Jacquet,* son laquais.

HORATIO.

Ah! injuste, trompeuse et traistresse fortune! combien me doy-je plaindre de toy!

JACQUET. Au contraire, Monsieur, avez occasion vous en louer plus qu'homme du monde, et luy devriez faire bastir une chappelle et la dedier en son nom.

HORATIO. Ha! glouton, tu te gosses!

JACQUET. Pardonnez-moy, Monsieur, mais je dy qu'estes le plus heureux homme de la terre.

HORATIO. Moy heureux?

JACQUET. Oy, vous heureux; et encor plus qu'heureux, ayant un tel heur que je pense que le Roy n'en sçauroit avoir un plus grand.

HORATIO. Quel heur, petit vilain, dy-moy?

JACQUET. Si estes aymé de celle que vous aymez, est-ce pas un de ces grands heurs dont on fait tant de cas?

HORATIO. Tu dis vray, car, mercé d'amor, je suis aimé de ma deesse, si on doit croire aux pa-

rolles et aux doux regards, vrais ambassadeurs du cueur.

JACQUET. Comment! vous pouvez parler à elle et vous plaindre encor de la fortune?

HORATIO. Ses lettres, que je porte tousjours en mon sein, sont au lieu de ses propos. Mais, Jacquet, que me sert estre aymé d'elle, si d'autre costé mon malheur ne veut souffrir que je cueille les fruicts de l'amitié que je sçay qu'elle me porte?

JACQUET. C'est un autre poinct.

HORATIO. Je suis comme tu pourrois estre si on t'avoit assis à la table de monsieur le cardinal...

JACQUET. Dieu m'en gard!

HORATIO. Et qu'icelle estant toute couverte de faisans, levraux, perdrix et autres telles viandes, on te liast les mains sur le dos si fort, que tu ne peusses prendre un seul morceau.

JACQUET. Vous me contez de grandes choses. Ne sçavez-vous qu'il est dict: Ayde-toy, Dieu t'aydera? comme je ferois et devriez faire. Encores, dict-on pas aussi qu'avec le temps l'on moissonne?

HORATIO. Voilà pourquoy je ne me veux du tout desesperer, car, si Thomas ne me deçoit, je recevray ceste nuict la recompense de mes services, en despit du malheur.

JACQUET. Vous estes de mon opinion.

HORATIO. St! tay-toy, car j'enten je ne sçay quoy.

JACQUET. J'oy une nouvelle musique.

HORATIO. Il m'est advis que c'est Thomas.

JACQUET. Vous dictes vray. Et bien! que vous dict le cœur?

HORATIO. Retirons-nous un peu pour oyr ce qu'il dict; il parle tousjours quand il est seul.

SCÈNE II.

Thomas, Horatio, Jacquet.

THOMAS.

Mes dames, si quelque testu
Veut croire qu'amour soit vertu,
Il est sans yeux, et ne void goute,
Et va errant par un chemin
Qui, le detournant de sa route,
Le faict eguarer à la fin.

Sçavez-vous qui est nostre mieux,
Et qui nous faict egaux aux Dieux?
C'est d'estre content en son ame
Et jamais rien ne desirer,
Car le desir est une flamme
Qui ne nous faict que martirer.

D'Amour tous debats sont venus,
Et les biens viennent de Venus,
Et de ce bon Dieu de la treille;
C'est pourquoy tousjours de bon cœur
Je sacrifie la bouteille
Et la pucelle à leur honneur.

Et puis dictes que je n'y enten rien! Suis-je pas bon poëte? Oy, par Dieu, et si jamais je ne me suis alambiqué le cerveau à lire en Ronsard, Baïf, et autres qui composent à leur mode, et moy à la mienne. O comme j'ay bien souppé au jourd'hui! comme j'ay beu à l'advantage! comme j'ay rempli ma bourse! Et puis dictes qu'amour

ne faict point de miracles ! Il a mis la courtoisie où ne fut jamais sinon une extresme avarice : je veux dire au sire Symeon, qu'il a faict devenir aumosnier, pensant par ce moyen joyr de Marie, laquelle doibt espouser son fils ; ainsi le sot devenu fol, s'asseurant coucher ceste nuict entre les bras de la pucelle, comme si c'estoit quelque garce du Huleu ou du Champ Gaillard, sans luy avoir escrit une seule missive ni envoyé aucun message. Ne pouvant autrement m'en deffaire, je lui ay promis tout ce qu'il m'a demandé, et luy promés encore davantage luy jouer un tel tour qu'on en entendra parler par tout Paris. Mais voici mon gentilhomme Italien, ce pauvre martir d'amour ; je le veux un peu mettre aux altères.

HORATIO. O mon grand amy Thomas, tu viens bien à propos.

THOMAS. A la charge que ne parlerez point de Françoise.

JACQUET. O quel larron !

HORATIO. Pourquoy ne veux-tu que je parle d'elle?

THOMAS. Pource que ce vous seroit peine perdue.

JACQUET. Ce pendu se mocque de luy.

HORATIO. Je perds donc mes peines ?

THOMAS. Signor siij.

JACQUET. Monsieur, mirez-vous un peu en son front.

HORATIO. Tay-toy.

THOMAS. Que veut dire ce babouin ?

JACQUET. Regarde ce filet, est-il verd ou jaune ?

THOMAS. Quel filet ?

JACQUET. Je dis que tu es yvre, sac à vin, et que tu ne sçais que tu dis.

HORATIO. Te veux-tu taire, poltron!

JACQUET. Je ne dy mot.

HORATIO. Vien ça, Thomas; est-ce cy la promesse que tu m'as faicte?

THOMAS. Messer, no.

HORATIO. La raison?

THOMAS. Pource que je ne puis.

JACQUET. Qu'eusses-tu les dents en la gueule aussi grandes, afin que tu mourusses de faim!

HORATIO. Pourquoy ne peux-tu?

THOMAS. Pource qu'elle me vous ayme plus.

JACQUET. Monsieur, laissez-moi faire, que je vous vange de ce coquin, cachant ma dague en ses trippes

HORATIO. Je fais veu à Dieu que, si tu ne te tais, je te casserai les os.

JACQUET. Bien! Qu'il dise ce qu'il voudra, je veux estre muet.

HORATIO. Ainsi donc, elle ne m'ayme plus?

THOMAS. Non, non, non.

JACQUET. Tu as menty par la gorge.

HORATIO. Il est force que je me defface de cestuy-cy.

THOMAS. Laissez-le, je me soucie bien de ce qu'il sçauroit dire. Sçavez-vous qu'il y a? Vous ne vous souvenez de moy, je ne me souvien point de vous.

HORATIO. Ne sçays-tu pas que j'ay six, voire dix escus à ton commandement. Tien, voylà ma bourse.

JACQUET. Nous aurons maintenant de bonnes nouvelles.

THOMAS. Jamais on ne pèche pour se monstrer honneste.

JACQUET. Qui se monstreroit honneste envers toy crucifieroit de rechef Jesus-Christ.

HORATIO. Si tu ne demandes, c'est ta faute.

THOMAS. Un plaisir qui se faict sans en estre requis en vaut trois autres; mais, si ce soir je vous fais avoir Françoise, que me donnerez-vous ?

HORATIO. Ce que tu voudras.

JACQUET. L'avois-je pas bien dict ?

THOMAS. Ma bonne sollicitude, les moyens dont j'ay usé et mes parolles pleines de grandes promesses ont eu telle force, que Françoise desire plus estre avec vous que vous avec elle.

JACQUET. Faictes bastir une chappelle, Monsieur.

HORATIO. O moy heureux, et toy encores, s'il est ainsi.

THOMAS. Fussé-je aussi bien abbé de Sainct Denys, j'aurois de quoy emplir ma bedaine jusqu'à crever.

HORATIO. Et bien! mon belaud, que feronsnous ?

THOMAS. Pardonnez-moi, je resvois contemplant le visage de ce glouton.

JACQUET. Mais de ce gentilhomme. Vous plaistil quelque chose ? Demandez.

HORATIO. Que veux-tu faire de luy?

THOMAS. Je veux qu'il soit le moyen de vous faire avoir Françoise.

JACQUET. N'est-ce pas assez d'un maquereau de ta force?

THOMAS. Tu ne sçais ce que je veux dire, afetté.

Horatio. Et moy encores moins.

Thomas. Sçachez donc.... Mais je voudrois qu'il n'y eust icy personne.

Horatio. Dy hardiment : ceux qui passent n'y prennent pas garde.

Thomas. Sçachez donc, dis-je, que Symeon, père de vostre Françoise, est eperduement amoureux d'une bien belle jeune fille, laquelle, pour tout l'or du monde, ne voudroit faire tort à son honneur, et d'autant plus qu'elle s'est vouée à Maurice, fils de ce viellard.

Jacquet. Quel beau conte nous veux-tu faire?

Thomas. Ainsi ce mouton est tant sot qu'encores que je le hante tous les jours, ne bougeant de sa maison, il n'a toutesfois jamais eu la hardiesse me deceler ses amours qu'aujourd'huy.

Horatio. Mais qu'a cecy de commun avec Françoise?

Thomas. Le voyant tant simple et neuf en ceste trame amoureuse, je luy ay promis mener la pucelle en la maison d'une bonne femme sa voisine.

Horatio. Et puis?

Thomas. Or j'avois pensé luy jouer un bon tour; mais, voyant vostre laquais, j'ay changé d'advis et luy veux donner une cassade beaucoup plus solennelle.

Jacquet. Quoy! cestuy-ci me voudroit-il bien faire devenir oyseau et m'attacher la queue derrière comme on faict aux espreviers?

Horatio. Je n'enten point ton langage.

Thomas. Ce petit pendart de vostre laquais (chose estrange) resemble en tout et par tout si parfaictement bien à ceste jeune fille, que je ne

sçay comme deux gouttes d'eau se pourroient mieux resembler.

JACQUET. Si elle est belle, je ne suis donc pas laid, non pas, Thomas?

THOMAS. Non, par cet element qui cuyt et faict rendre bonne odeur au rosty.

HORATIO. Laisse ces niaiseries et te tays, veux-tu?

JACQUET. Pourquoy ne parleray-je, quand l'affaire me touche?

THOMAS. Ainsi j'ai deliberé faire deguiser Jacquet en l'habit d'une fille, et le mener à ce viellard en change de son amoureuse.

HORATIO. Je ne sçay encor que tu veux dire, ny en quoy cela me touche.

JACQUET. Ay-je pas bien dict qu'il estoit yvre?

THOMAS. Il vous touche en ce que ce pendant je prendray ces habits de laquais et les porteray à Françoise, desquels elle se desguisera si tost que son père sera sorty, et vous viendra facilement trouver sans qu'aulcun s'en aperçoive, outre qu'ayant à cheminer de nuict, elle ira beaucoup plus seurement en cest habit d'homme qu'au sien de femme.

HORATIO. Je ne sçay.

JACQUET. Demandez-le moy; mais, par sainct Jean! vous ne m'y tenez-pas, tu bieu!

HORATIO. Ne pourra-elle pas bien faire cela sans que mon laquais soit desguisé en femme et mené au viellard?

THOMAS. Oy, mais non pas si bien pour vostre profict et le mien.

HORATIO. Fay ce que tu vouldras, pourveu que j'aye Françoise.

JACQUET. Comment! qu'il face ce qu'il voudra! Je dy que je ne le veux pas.

THOMAS. Pourquoy?

JACQUET. Pourquoy! hem!

THOMAS. Oy, pourquoy?

JACQUET. Pource : comme en serois-je si le vieillard s'apercevoit que je suis masle?

THOMAS. Crains-tu qu'il te taille en pièces?

JACQUET. Tant y a que tu ne m'y tiens pas. Monsieur, il y a icy de la meschanceté; prenez-y garde.

THOMAS. Quelle meschanceté?

JACQUET. Tu t'es accordé avec le vieillard, et veux en un coup decevoir mon maistre et moy.

HORATIO. La hierarchie des anges te sçauroit-elle faire taire?

JACQUET. Si l'affaire me touche, voulez-vous pas que je parle?

THOMAS. Crains-tu estre despucelé?

JACQUET. Despucelé, nenny; mais bien d'estre bastonné, et paravanture en danger d'avoir pis.

HORATIO. Pauvret!

THOMAS. Escoute, Jacquet, on ne te cognoistra point si tu veux faire ce que t'enseignera ceste teste; et, quand ainsi seroit, la coulpe m'en seroit imputée.

JACQUET. Oy, tu n'y seras pas, et j'y seray: tu seras en coulpe et moy en peine.

THOMAS. N'ayez pœur, monsieur le cardinal t'absoudra de coulpe et de peine.

JACQUET. Ce sont brides à veaux; je sçay bien que j'ay à faire.

HORATIO. Or sus, je veux que tu y ailles.

JACQUET. Vous m'y pouvez contraindre.

THOMAS. Que crains-tu? Je sçay bien qu'en gestes, en regardz, en parolles, tu contreferas bien la bourgeoise, et que, toutes les fois qu'il voudra mettre ses mains en ton sein ou ailleurs, le sçauras bien repousser ou faire semblant t'en vouloir fuyr; au pis aller, tu ne sçaurois que le baiser. Et bien! est-ce si grand cas?

JACQUET. Bien; le voulez-vous, Monsieur?

HORATIO. Je le veux.

JACQUET. Et moy aussi.

THOMAS. Voilà qui va bien. Faictes donc que, d'icy à deux heures pour le moins, j'aye ces accoustremens, affin de les faire tenir à Françoise.

HORATIO. Et comme les feras-tu tomber en ses mains sans qu'on s'en aperçoive?

THOMAS. Je les porteray moy-mesme chez le vieillard, et luy diray que je les ay gagnez à un qui les a jouez pour argent contant; après les bailleray en garde à la servante, qui est bien instruite de tout nostre faict, laquelle les portera à Françoise et l'aydera à s'abiller.

HORATIO. Cela me plaist.

THOMAS. Je le croy; mais je vous prie vous souvenir que je ne veux pas que mes peines soient employées *per dominum nostrum*.

HORATIO. Tien, pren, cecy n'est que d'avance; quand ce sera faict, je te donneray occasion te contenter de moy.

JACQUET. Monsieur, j'en veux avoir la moitié, puisque sans moy on ne peut rien faire.

THOMAS. Va, va, le vieillard t'emplira la bource. A Dieu, Monsieur.

HORATIO. A Dieu, Thomas, je me recommande.

SCÈNE III.

Thomas, Maurice, Lucian.

THOMAS.

Si je conduy à bonne fin la trame que j'ay ourdye en ceste cervelle, je suis le plus heureux homme de la terre. Ce soir, soubs la charge de ma conduite, trois doibvent marcher en campagne, asçavoir : le sire Simeon, son fils Maurice et cet Italien. Le fils assiegera et prendra d'assault la place, qu'il s'assujettira; le père, pensant desjà la posseder, se trouvera, sans y prendre garde, et à sa grand' honte et dommage, à la batterie d'un chasteau imprenable. Et, d'autre part, tandis qu'il pensera expugner les forteresses d'autruy, le tiers conquestera sa chose propre, dont il joyra. Ainsi je ne puis faillir que je ne tire profit de tous costez. Au pis aller, si j'en ren un malcontent, je m'obligeray à jamais les deux autres. Il y a tousjours plus d'aquest envers les jeunes qu'à l'endroit des vieux, qui meurent du jour au lendemain, laissans leurs enfans heritiers de leurs biens et possessions; c'est pourquoy j'ayme mieux caresser et entretenir Maurice que son vieil peteur de père. Mais qui est cestuy-là ? Par Dieu, c'est mon gallant; j'en ay desjà resuscité deux, il me faut encore redonner l'ame à cestuy-cy. Çà, çà, Monsieur, çà, embrassez-moy la cuisse et me baisez au front.

MAURICE. Je le veux. Et puis qu'y a-il?

THOMAS. Tout bien. Que vous a dict Valère?

MAURICE. Beaucoup de choses qui me plaisent infiniment, excepté la conclusion de ce mariage.

THOMAS. Ce que je prometz est evangile; contentez-vous qu'à ce soir vous parlerez avec Marie, ou il ne tiendra qu'en vous, car je la rendray entre voz bras.

MAURICE. Mon mignon, je suis tien; employe-moy, tu me trouveras à ton commandement.

THOMAS. Je ne croy point aux parolles; le seul effect me rend asseuré.

MAURICE. Tu me cognoistras à l'espreuve. Dy-moy seulement que nous ferons.

THOMAS. Ce soir, environ les neuf heures, vous irez seul vous promener devant la porte de son logis, et ferez le signe que je vous diray; lors verrez beau jeu, car incontinent serez introduit et mené en une chambre où jouyrez de la gloire du paradis de voz amours.

MAURICE. Quel est ce signe?

LUCIAN. *Quid ego intelligo ?*

THOMAS. Escoutez en l'oreille.

MAURICE. Pourquoy en l'oreille?

THOMAS. Escoutez en l'oreille, vous dis-je.

LUCIAN. *Habuit spiritum propheticum.*

MAURICE. Bien, je t'entends bien; mais y puis-je aller seurement?

THOMAS. Quoy, seurement?

MAURICE. Que sçay-je? de peur de quelque embusche.

THOMAS. Quelle embusche? Qui l'auroit dressée? Doubtez-vous de moy?

MAURICE. Nenny; mais je crain que son frère

ou quelque sien parent survienne et me face quelque tort.

LUCIAN. *Non sine quare.*

THOMAS. N'ayez peur de ce costé; vous y pouvez aller en chemise : je sçay bien que je dy.

MAURICE. Advienne ce qui pourra, on ne peut sans danger entreprendre choses haultes. Amour sera protecteur de ma vie.

LUCIAN. *Intellectu caret.*

THOMAS. Allez en seureté et vous fiez en moy.

LUCIAN. *Meretrices fuge,* precepte catonien.

THOMAS. Qui diable est ce prescheur?

LUCIAN. *Nec lacrymis crudelis amor nec fraude capellæ,* dict le grand Virgile.

MAURICE. Helas! je suis perdu! Voicy, il n'y a point de remède.

THOMAS. Comment, perdu?

MAURICE. Vois-tu pas mon maistre? Je suis descouvert, et, si tu n'employe toutes tes finesses, tout est gasté.

THOMAS. Et qui grand diable est-il?

LUCIAN. Qui est cet animal *irrationale* qui parle ainsi du Diable?

THOMAS. C'est moy; estes-vous son frère, qui en prenez la querelle?

MAURICE. Monsieur, je ne vous avois pas aperceu; mais où allez-vous ainsi à ceste heure?

LUCIAN. Voylà le *salve magister* que me devois donner. As-tu esté au Palais?

MAURICE. Ouy, Monsieur, et vous prie me pardonner si ne me suis souvenu vous saluer, car j'ay tant de tintouins en la teste que je m'en estois oublié.

LUCIAN. *O Maurici, Maurici, non bene se res habet!*

THOMAS Que grommelle cestui-cy?

LUCIAN. Tu es amoureux, ce que *nesciebam*, et te dy que ce n'est bien faict à toy.

MAURICE. Que voulez-vous que j'y face? suis-je pas de chair et d'os?

LUCIAN. Il est vray; aussi sont bien les quadrupèdes, comme, *verbi gratia,* sont les bœufs, les moutons, les chevaux, *in quibus non est intellectus. Et omnia hujusmodi animalia* sont de chair et d'os.

THOMAS. Ce resveur, avec ses propos entrelardez de latin, ressemble à ces monstres de l'antiquité, lesquels ont le visage d'hommes et les pieds de chèvres.

LUCIAN. Mes discours ne s'adressent à tes semblables. Doncques, *Maurici*, je te dy que je te voy en un tresmauvais chemin, si tu ne t'amendes.

MAURICE. Ne m'avez-vous mille fois leu aux Bucoliques que *omnia vincit amor?*

LUCIAN. Pauvret, tu n'interprètes les choses sainement: la lettre occit, dict l'escriture, *et spiritus vivificat.* Scays-tu que Virgile veult inferer par là? Il entend les animaux, *hinc est* qu'il introduict et faict parler un *cura ovium*; mais, si tu n'avois exhalé ta memoire, tu aurois souvenance en combien d'endroitz Terence appelle les amoureux *amentes*, *id est sine mente*, sans intellect; *et ita est,* car amour extropie l'entendement de l'homme et le fait devenir beste *penitus et omnino*, c'est-à-dire, en françois, entierement, de tout point.

THOMAS. O quelles divines parolles luy coulent de la bouche! *Domine*, voz propos dorez sont-ils bons à manger?

LUCIAN. Je t'ay dit que tu n'es digne de ma responce, et m'esbahy comme *ipse pater rerum* a mis une ame en un si meschant corps.

THOMAS. Comme au vostre, est-il pas vray?

MAURICE. Ne le metz point en colère.

THOMAS. Mais pourquoy m'a-il en ceste opinion? Or, *Domine* qui parlez de l'ame, je vous veux faire veoir que ne sçavez que c'est que l'ame

LUCIAN. Ha, ha, ha! cet ignorant *ignorantissime* et sans cervelle me faict rire.

MAURICE. Ses humeurs s'exhalent. Thomas, qu'est-ce que l'ame?

THOMAS. Laissez, je le vous diray; il n'en sçait rien.

MAURICE. S'il ne le sçait, comme veux-tu qu'il te le dise?

LUCIAN. Cestuy-cy pense estre ce belistre qui par son enigme fit qu'Homère se creva les yeux.

THOMAS. Je ne sçay que c'est de sonner lyme ny marteau, mais je sçay bien que ne sçavez que c'est que l'ame.

LUCIAN C'est un point de philosophie que tu n'entens pas.

THOMAS Ains c'est un point que vous ignorez.

MAURICE Si tu veux avoir du plaisir, ne le piques point jusques à ce que tout aille bien.

LUCIAN. Or escoute, et je te diray: *Anima ea est qua vivimus*, l'ame est ceste partie par laquelle nous vivons: car, quand l'ame laisse ceste masse corporelle et terrestre, *tunc actum est* de la vie,

alors on ne peut vivre. Que t'en semble? est-il pas ainsi?

THOMAS. Où avez vous pesché tout ce que vous dictes?

LUCIAN. Non seulement le Cornucopie et Calepin en parlent diffusement, mais tous les codes latins

THOMAS. Voz cornuz, voz pies, voz capelans, n'y entendent rien.

LUCIAN. Veux-tu que je te le deffinisse selon le haut et penetratif intellect du divin Platon, ou à la manière des professeurs de la sacrée theologie?

THOMAS. Tout cela n'empeschera pas que je ne croye que n'y entendez rien.

LUCIAN. Il n'y a chose plus miserable que l'homme ignare; comme *bene locutus est Terentius Apher*.

THOMAS. Je vous ay escouté, il est bien raisonnable que m'escoutez aussi.

LUCIAN. Il est honneste; mais il n'est proffitable, comme veult Ciceron en son premier livre *De officiis*, par nous illustré d'une tresclaire interpretation

THOMAS. L'ame, oyez la belle comparaison que ceste caboche a inventée, l'ame, dis-je, pour parler proprement, est pareille au vin.

LUCIAN. Ha, ha, ha!

MAURICE. Ha, ha, ha!

THOMAS. Qu'il en soit ainsi, voicy la raison: Le vin est bon de soy, l'ame est bonne de soy. Si le vin est mis en un bon vaisseau, il retient toujours sa bonté; si l'ame entre en un bon corps, elle retient tousjours sa bonté. Je retourne au vin:

si on le met en un tonneau qui ayt quelque mauvaise odeur, il reçoit soudain la qualité d'iceluy et se gaste ; ainsi, si l'ame entre en un meschant et vicieux corps, elle devient meschante et vicieuse. Ergo donc l'ame est comme le vin. Qu'en dictes vous ?

MAURICE. Ha, ha, ha!

LUCIAN. Ha, ha, ha!

THOMAS. Vous en riez!

LUCIAN. *Bene, optime, argutule ; sed de hoc jam sit satis*, à fin d'eviter le tiltre de *scurra*.

THOMAS. Ce *Scurra* est-il reistre, ou quelque bacha du grand Turc ?

MAURICE. Ha, ha, ha!

LUCIAN. C'est bien à propos, *scurra* vaut autant à dire comme bouffon ou plaisant.

THOMAS. Grand mercy! Vous me traictez donc en bouffon ?

LUCIAN. *Absit* le soupçon. Et quand ainsi seroit, tu ne le devrois trouver mauvais, veu que *in illo tempore* Ciceron a esté ainsi appellé

THOMAS. J'ai bien affaire s'il se rompt ou s'il demeure entier.

MAURICE. Monsieur, devant qu'entrer plus outre en propos, je vous veux advertir que je ne me mouche plus sur la manche et ne suis plus enfant.

LUCIAN. Ce dont me poise; mais tu fais comme les vieillards, tu retournes en enfance : *repuerascis, me hercle, Maurici, nam Amor puer est*, et les amoureux font tousjours je ne sçay quoy qui sent son enfance. Helas! tu ne sçays peut-estre de quelle ruine ny de quelle misère ceste beste est cause, *bestia, inquam, rapacissima facta, dominus Deus de gente vana*.

MAURICE. Vous n'avez paraventure leu les

livres qui louent l'amour et monstrent que tous biens viennent de luy.

LUCIAN. Et tu devrois lire ces autres qui enseignent qu'il est père de tous maux.

THOMAS. Comme peuvent ces deux contraires estre ensemble? car il est bon ou mauvais.

LUCIAN. Il est toujours mauvais, *imo* tresmauvais, et qui croit *aliter valde decipitur*.

MAURICE. Au contraire, amour est tousjours bon; seulement les vices du meschant le gastent, comme on peut dire d'aucuns de ceste ville, lesquels, sous ombre d'enseigner la vertu, corrompent tout.

THOMAS. Voilà des sentences, celles-là, et non les vostres.

LUCIAN. Maurice, on ne me peult attribuer *istam rem*.

MAURICE. Vous n'estes sainct non plus que les autres; je vous cognois estre de ceux qui veulent estre entendus aux signes seulement.

LUCIAN. Tu parles fort ironiquement; toutesfois tu ne doibs prendre en mauvaise part ce que je te dy, car tu sçais que *mea interest* t'enseigner bons preceptes.

MAURICE. Que parlez-vous de preceptes? Vous souvient-il pas qu'autresfois m'en avez voulu enseigner de tels qu'ils meritoient le feu? Et vous voulez encore causer! Mais je fais vœu à Dieu que, s'il vous advient ouvrir la bouche pour reciter les propos que m'avez oy tenir à cestuy-cy, je vous feray le plus miserable homme qui soit aujourd'huy en Paris. Cela vous suffise.

LUCIAN. *Fili mi dulcissime*, tu es en colère; je ne te diray meshuy rien.

THOMAS. Voilà! Souvenez-vous que le taire vous est maintenant plus de requeste que vostre latin.

MAURICE. Laisse faire. S'il cause, je l'aprendray à tourner au bout.

SCÈNE IV.

Maurice, Thomas.

MAURICE.

Tu vois, Thomas, si le malheur m'eust peu envoyer pire fortune que me faire aujourd'huy par deux fois rencontrer ce resveur. Je m'en estois deffaict un peu auparavant. Et toutesfois voicy il s'est presenté de rechef pour entendre ce que nous disons.

THOMAS. Pensez-vous qu'il nous ait oy?

MAURICE. Non, mais je le croy.

THOMAS. Et puis, quand ainsi seroit, vous luy avez si bien fermé la bouche qu'il ne l'oseroit ouvrir pour rien dire au vieillard, joint qu'il ne sçait de quelle fille nous parlions.

MAURICE. Si faict, de par Dieu, car tu l'as appelée Marie.

THOMAS. Et quoy! la cognoist-il?

MAURICE. C'est assez qu'il sçait son nom, et, le disant à mon père, il s'imaginera incontinent qui elle est : ainsi je tresbucheray du comble de tout bonheur au fond de toute misère.

THOMAS. Il ne luy en parlera jamais, je vous en responds; au surplus, souvenez-vous de ce qu'avons conclud. A Dieu, je m'en vay.

MAURICE. A Dieu donc jusques au reveoir.

THOMAS. Escoutez, quand aurez eu la bonne nuict, souvenez-vous de moy. Et vous soustenez sur vos bras, de peur de tuer la pucelle.

MAURICE. Aussi feray-je ; les bonnes creatures ne meurent pas en si doux assaut. A Dieu.

THOMAS. Cestuy-ci ne sera jamais, ce luy semble, assez à temps entre les bras de ceste fille, tant il est eschauffé. Toutesfois il peut bien faire à son aise, car la caille est sienne, ou, pour mieux dire, il mettra le rossignol en sa cage. Mais qui pense que je n'aye ourdy ceste trame par l'advis de la mère de Marie? Il le sçaura bien. Ainsi mon gain proviendra de tant d'endrois que je ne puis faillir que je ne sois riche.

SCÈNE V.

LUCIAN.

P*roh Deum atque hominum fidem !* O monde remply de tous vices et souillures ! Bien est veritable ceste tant divine sentence du docte Sannazar, quand il dict que le monde empire en vieillissant ! Certes, un homme de bien comme moy, un homme lettré, un homme facond, ne se peut avancer *in hac tempestate*, au moyen de la calomnie des meschans. Aujourd'huy on rejette les saints admonnestemens des sages pour prester l'oreille aux sots propos des maquereaux, flateurs et ganimèdes. Me voicy qui, pour reprendre *ex toto corde,* et avec un zèle charitable, la sotte insolence de Maurice, *de bono opere lapidatus sum !* Que faut-il donc faire? *Oportet* se reputer *elinguis et sine oculis*,

c'est-à-dire : si tu vois les vices, te taire et clorre les yeux : *aliter actum est*, te voilà mort. *Posthac nullum verbum faciam*, et me retireray en mon estude, où, *incumbendo* à la vertu, m'esloigneray du vulgaire ignorant.

ACTE III.

SCÈNE I.

MAURICE.

O nuict que j'ay tant desirée! nuict qui m'es plus luisante et claire que le plus beau jour des plus beaux jours ! ô douce et heureuse nuict, tu es finablement venue, après tant d'ennuis! O claire nuict! qui est plus fortuné que moy, puisque s'aproche l'heure que je doy joyr de celle que j'ayme sur toutes choses, et sans laquelle je ne puis vivre! Mais que dis-je? Qui me donne ceste asseurance! Qui ne sçait qu'entre la bouche et le verre souvent le vin tombe à terre? Qui est celuy tant asseuré à qui quelques fois l'amour n'emplisse les mains de vent? Je croy que Marie m'ayme, et que son dessein est coucher avecques moy ceste nuict. Mais qui m'asseurera que mille empeschemens ne surviennent, de sorte que ce qu'après tant de peines et travaux je me suis acquis ne s'evanouisse en un moment sans espoir de retour? Aussi, qui est l'homme tant advisé qui se puisse garentir des coups invisibles de Fortune? Doncques, ô souveraine déesse, qui peux comme il te plaist troubler la tranquillité d'Amour, je t'invoque; sois moy favorable, je te supplie, et ne t'oppose au plaisir de

mon bien, ains souffre que je puisse cueillir le fruict dès si long temps promis à ma pure et saincte fidélité. Mais je demeure trop ici; il vaut mieux que je me retire tout bellement vers l'amoureux logis où demeure mon bien.

SCÈNE II.

Thomas; Jacquet, déguisé en fille; *Horatio.*

THOMAS.

Sors, l'espousée; il n'y a personne.

JACQUET. Me voicy.

THOMAS. Ta voix est un peu aspre. Dy en ceste sorte : Me voyeecy.

JACQUET. Me voyeecy.

THOMAS. Bon; il faut que tu adoucisses et affiles ta langue le plus que tu pourras.

JACQUET. Je feray qu'il semblera que le miel et le sucre sortent de ma bouche : que veux-tu d'avantage?

HORATIO. Qui penseroit cestuy-cy estre masle? Quant à moy, je ne le puis bien croire, encor qu'il soit mon laquais.

JACQUET. Et il m'est advis à moymesme que je suis devenu femme.

THOMAS. Que sçait-on? il pourroit bien estre : laisse que j'y taste.

JACQUET. Après, laissez cela.

THOMAS. Vien çà, Jacquet. Par ta foy, voudrois-tu estre femme?

JACQUET. Je voudrois que quelque sainct me

changeast en l'un de ceux qu'on dict avoir l'un et l'autre sexe.

THOMAS. Pourquoi?

JACQUET. Pour essayer qui a plus de plaisir, ou l'homme ou la femme.

HORATIO. C'est trop babillé, le temps se passe.

THOMAS. Or sus, Jacquet; tu ne seras plus Jacquet, mais...

JACQUET. Jusques à quand?

THOMAS. Jusques à demain.

JACQUET. Pren donc garde qu'en m'appellant tu ne prennes un nom pour l'autre.

THOMAS. Mais garde-toy bien toy-mesme de faillir en tes responses.

JACQUET. Escoute si je feray bien. Si tost que je seray devant le vieillard, je le saluerai avec une basse et honteuse voix, et, s'il vient à me raconter ses amours, ses peines et tourmens, je tiendray la veüe basse tandis qu'il parlera.

THOMAS. Fort bien.

JACQUET. S'il me caresse, me prie, ou jette ses bras à mon col, lui lanceant une œillade ainsi, luy diray : Monsieur, vous semblé-je fille de ceste sorte?

THOMAS. Bon.

JACQUET. S'il veut faire du presompteux, et mettre ses mains à mon sein ou soubs ma cotte, luy donnant du poing contre l'estomach, je diray : Monsieur, laissez cela, ou je crieray.

THOMAS. Tresbon.

JACQUET. Et s'il se vouloit obstiner, je me prendray à crier tant que la bouche me pourra ouvrir, et à l'esgratigner et mettre mes jambes en croix.

THOMAS. Tu es un empereur.

JACQUET. Mais une impératrice! Regarde, tu as déjà failly.

THOMAS. Tu vaux un royaume.

JACQUET. Et s'il est modéré et honneste, je le contenteray d'un baiser.

THOMAS. Voire hardiment de deux, de quatre, de six : c'est peu de cas.

JACQUET. Plus peut estre que tu ne penses.

THOMAS. Comment?

JACQUET. Comment diable! n'est-ce rien baiser un vieil baveux puant, et qui n'a que trois dents en la bouche?

THOMAS. Il ne t'en mordra pas si tost.

JACQUET. Ce m'est tout un ; tant y a que je le baiseray le moins que je pourray.

THOMAS. Je voudrois sçavoir comme tu luy donneras ce baiser de manière qu'il sente sa pucelle.

JACQUET. Je le baiseray ainsi.

THOMAS. Ce baiser est trop stitic ; c'est à faire à une nourrisse.

JACQUET. Je ferai donc ainsi.

THOMAS. Cest autre sent sa garce ; je ne veux que tu mettes la langue en la bouche.

JACQUET. Je le baiseray donc en ceste façon.

THOMAS. C'est bien dict ; cestuy me plaist, car il sent sa simplette.

JACQUET. Je sçay bien maintenant comme il me faut gouverner ; mais tout cela et rien m'est tout un.

THOMAS. Pourquoy ?

JACQUET. Pour ce que je le pense tant sot qu'il ne cognoistra si je suis son amoureuse ou non. L'a-il pas veüe ?

THOMAS. Je te dy que tu resembles si parfaictement bien à la fille que j'ai souvent douté si vous estes tous deux sortis d'un mesme ventre.

JACQUET. Je ne veux pas dire que ma mère ayt esté plus femme de bien que les autres.

HORATIO. C'est assez causé; je pense qu'il est presque my-nuict.

THOMAS. Que dictes-vous? il n'est pas neuf heures.

HORATIO. Les heures de ceste nuict sont donc plus longues que les autres, ou elles portent envye à mon bonheur.

THOMAS. Nous irons trop tost; cachez-vous seulement leans, tandis que je conduirai madame.

JACQUET. C'est bien advisé; mais ou allons-nous?

THOMAS. Chez la bonne femme que j'ay apostée, puis j'iray trouver le viellard. Touteffois, devant que je parle à luy, il faudra que je face sortir le serviteur, afin que, Françoise demeurant seule avec sa servante, aucun ne l'empesche vous venir trouver en l'habit que vous savez.

HORATIO. Je crain que la mère s'en aperçoive.

THOMAS. Elle est malade.

HORATIO. La servante peut-estre l'en empeschera.

THOMAS. C'est bien rencontré! Vous ay-je pas dict que ce sont deux testes en un chapperon? Et puis, Dieu mercy, je l'ay estranglée avec ce métal, sainct Jean bouche d'or.

HORATIO. Que n'en as-tu faict autant au serviteur? Je t'eusse donné dequoy.

THOMAS. Il est trop homme de bien.

HORATIO. L'est-il plus que les autres?

THOMAS. Oy.

HORATIO. S'il est tant fidelle, tout l'or du monde ne le sçauroit payer.

THOMAS. Vous dictes vray.

HORATIO. Or sus, va mettre ordre à tout.

THOMAS. J'y vay; mais ne vous esloignez trop d'ici, entendez-vous?

HORATIO. Je n'ay garde. Suy-le, Jacquet. Ceux-là s'en sont allez, et je demeure. Et, comme dit l'espagnol, *el corazon esta sin fuerza, y el alma sin poder, y el juyzio sin memoria*; pource que, d'un costé, les promesses sont grandes, le temps bref, et qui me peut servir est empesché ailleurs; d'autre part, je crain, et me semble que je ne sçay quel esprit malin me dict que jamais je ne jouyray de mes amours. Mais j'oy ouvrir l'huys de ma maistresse : il me faut retirer, sans m'esloigner beaucoup.

SCÈNE III.

Symeon, Valère, Thomas.

SYMEON.

Grosse beste, penses-tu que je ne sçache cognoistre ce qui m'est bon ou mauvais, scandaleux ou honorable?

VALÈRE. Je le pense bien, car je sçay qu'avez l'esprit fort subtil.

SYMEON. Tu le peux croire.

VALÈRE. J'en croy encor plus qu'il n'y en a.

SYMEON. Mais vien ça. Te semble-il pas que

j'ay la plus belle amoureuse qui soit en France ?

Valère. Ains en tout le monde.

Symeon. Si elle est telle, t'est-il pas advis que j'ay juste occasion me reputer plus que bien heureux ?

Valère. Oy, Monsieur.

Symeon. Tu dis tantost d'un, et maintenant d'autre.

Valère. Qui veut vous complaire il faut qu'il parle comme vous voulez.

Symeon. Ains comme veut la raison, laquelle je suy.

Valère. C'est bien parlé.

Symeon. Laissons cela, et me dy si Maurice est allé soupper chez Philippes.

Valère. Oy; mais s'il estoit chez Aymée, qu'en seroit-ce ?

Symeon. Quoi ? je ne l'endurerois pas.

Valère. Pourquoy ?

Symeon. Pour ce que ce n'est à luy à faire.

Valère. Vous me ferez mourir desesperé ! Vous qui êtes vieil voulez faire l'amour, et ne voulez que vostre fils, qui est jeune et gaillard, soit amoureux; y a-il pas bien là de la raison ?

Symeon. Tout beau ! Je te dy, quand bien je serois tombé en un erreur, que je n'y veux laisser tomber mon fils.

Valère. Prenez exemple à vous, et mesurez les autres à vostre aulne.

Symeon. Tu ne me veux escouter, et semble que prennes plaisir me faire crier.

Valère. Il n'est besoin de crier, car vostre fils est trop homme de bien, trop bon et trop honneste.

SYMEON. Tant mieux pour luy : s'il faisoit autrement, il forligneroit de l'ancienne vertu de ses ancestres, lesquels ont tousjours esté magnifiques, sages, et d'esprit autant bon que marchant de ceste ville.

VALÈRE. Il les surpassera encor en honneur.

SYMEON. Je me contenteray s'il est autant homme de bien qu'eux. Mais voudroit-il bien demeurer là toute nuict ?

VALÈRE. Je pense qu'oy.

SYMEON. Cela ne me plaist point, et ne veux qu'il y demeure.

VALÈRE. Et s'il y est, comme voulez-vous qu'il n'y soit pas ?

SYMEON. Va le trouver, et dy à Philippes qu'il me le renvoie, et que je ne veux pas que mon fils descouche ma maison, pource que telles fois il me pourroit faire croire qu'il va soupper avec tel ou tel, et il sera couché entre les bras de Magdalaine, Vincente ou quelque autre. Je n'endureray jamais cela ; va.

VALÈRE. Vous estes un père fort soigneux. Toutesfois vous ne devez ja baisser la teste pour ce coup, car le pauvre enfant est si jeune qu'il a encor les lèvres taintes de laict, et ne sçait que c'est de femmes.

SYMEON. Je voudrois que de long temps il n'en sçeust encor' rien.

VALÈRE. Jusques à ce qu'il eust attaint l'aage que vous avez, non pas ?

SYMEON. Ce ne seroit que son meilleur, car je te dy que l'amour des putains est un rasouer qui escorche la peau, et un venin qui empoisonne les cœurs.

VALÈRE. Vous avez oublié un point.

SYMEON. Quel?

VALÈRE. Qu'elles estranglent la bourse, et luy font sortir l'ame du corps.

SYMEON. Mais l'honneur et la vie, qui est bien autre chose que la bourse.

VALÈRE. Au contraire, on estime plus aujourd'hui un escu que l'honneur ny que la vie. Et si voyez quelqu'un ne plaindre sa bourse qu'une putain luy a vuydée, asseurez-vous qu'il estime moins son honneur, si que le perdant il en fera beaucoup moins de cas.

SYMEON. Et de la vie?

VALERE. C'est un point un peu duret; neantmoins pensez que, si l'homme estimoit sa vie comme il doit, que tant sottement il ne la hazarderoit tous les jours à mille dangers comme il faict pour une femme. Mais voicy vostre fidelle, vostre tout, et le cabinet de vos secrets.

THOMAS. Valère! Maurice dict que tu ailles parler à luy.

SYMEON. Je sçauray maintenant la vérité. Thomas, vien çà. Où est mon fils?

THOMAS. Bien loing d'icy.

SYMEON. Où?

THOMAS. Voulez-vous le savoir? Il est au Chastelet.

SYMEON. Au Chastelet! Quoy! mon fils te semble-il homme de prison?

THOMAS. Il m'est advis qu'oy, puis que le guet l'y a faict mettre.

VALÈRE. O quel glouton!

SYMEON. Pourquoy?

THOMAS. Pour avoir esté trouvé saisy d'armes.

SYMEON. Comment! un bourgeois peut-il pas la nuict porter armes?

THOMAS. Vous oyez que c'en est.

SYMEON. Cependart de Valère m'a faict croire qu'il souppoit chez Philippes et devoit coucher avec luy.

THOMAS. Monsieur, je me mocque, il a dict vray: il est chez Philippes, où vient d'arriver une troupe de jeunes hommes qui se sont mis à discourir des plus belles choses du monde, asçavoir des lettres et de la poésie.

VALÈRE. O quel engeolleur!

SYMEON. Thomas, tu as tort : ce n'est icy qu'il se faut mocquer; tu m'as faict transir de frayeur.

THOMAS. Si je vous ay pour ceste nuict aprestée une mer de doulceur, ne puis-je, en me jouant, vous donner un peu d'amertume.

SYMEON. Tu peux faire de moy à ton plaisir. Valère, vien ça : va où je t'ay dict.

VALÈRE. Monsieur, je ne puis me retenir que je ne vous dise que, si vostre corps est sain, vous avez l'esprit bien malade.

SYMEON. Que te semble, Thomas, de la liberté de ce galant?

VALÈRE. Je dy vray; voicy: vous allez hors du logis, ma dame est au lict rongée d'une grosse fiièvre, et Françoise est si jeune que elle n'a pas la cognoissance qu'elle debvroit avoir. Si je m'en vay, qui voulez-vous qui garde la maison? Pensez-vous vostre fille seurement en la compagnie d'une servante?

SYMEON. Je sçavois bien que cestuy-cy tiroit le cul arrière, tant il a peur ne dormir assez ceste

nuict; mais je veux que tu y ailles, enten-tu?

VALÈRE. J'iray; et en advienne ce qu'il pourra.

THOMAS. Quelle manière de faire est-ce cy? Je suis d'advis que tu sois le maistre!

VALÈRE. Et je suis d'advis qu'on t'attache à une potence, effronté maquereau que tu es.

THOMAS. Ce chien a la rage, il le faut assommer.

SYMEON. Or sus, desloge, que je ne te le dise plus, mais escoute : s'il veut prendre son espée, dy luy qu'il la laisse.

THOMAS. Ha, ha! avez-vous peur qu'on le meine prisonnier.

SYMEON. Que sçait-on? Je ne voudrois estre en peine d'employer mes amis.

THOMAS. Comme si c'estoit quelque batteur de pavé et homme sans adveu.

SYMEON. Cela n'y faict rien; on ne cognoist aujourd'huy le gentil-homme auprès le savetier, tant chacun est maintenant brave.

THOMAS. Que voulez-vous! c'est la guerre.

SYMEON. Or laissons cela. As-tu mené ma maistresse où tu sçais?

THOMAS. Pensez-vous que j'aye dormy?

SYMEON. A quoy donc perdons-nous nostre temps, que ne nous en allons?

THOMAS. Sçavez-vous que premièrement je vous veux dire?

SYMEON. Non, je n'en sçay rien.

THOMAS. Il faut que pour ce premier coup vous vous monstriez honneste envers elle, car, comme vous sçavez, elle est vierge, et la plus honteuse que vistes jamais.

SYMEON. As-tu opinion que je sois autre qu'honneste?

THOMAS. Pource que, pensant vous advancer, vous seriez en danger d'encourir sa malegrace, car je lui ay dict de vous tout le bien qu'on en sçauroit dire ou penser, et l'ay conduite à ce passage avec grand et merveilleux artifice, luy jurant par tous les sermens du monde que où elle ne voudroit vous ne l'y forceriez pas.

SYMEON. Forcer! je ne veux d'elle que ce qu'elle vouldra, et rien de plus. Que veux-tu davantage? Mon vouloir est conjoint au sien.

THOMAS. C'est assez, il n'est donc besoin vous dire autre chose; vous la cognoissez. Allons.

SCÈNE IV.

Catherine, servante de Symeon; *Françoise*, fille de Symeon; *Horatio*.

CATHERINE.

Allez, mon maistre, allez; je puis bien dire qu'à vostre retour vous ne trouverez pas Françoise. La pauvre fille, elle seroit bien sotte demeurer tousjours les mains en croix sur son tablier, attendant de jour en jour que son père la mariast, veu qu'il est tant affollé après ses amours qu'il ne se souvient plus de luy mesmes. Françoise m'amye, nos affaires ne pouvoient mieux aller, puis que ce mal'heureux Valère n'est pas ceans. Une heure me semble durer mille ans, tant il me tarde veoir comme ces habits d'homme vous sieront bien. Là donc, des-

peschez-vous, car nous n'avons que tarder. Mais qui est celuy qui vient droit à nous? Il me semble vostre amoureux. Ma fy, aussi est-ce. Allez viste vous despecher.

FRANÇOISE. Mon Dieu, laisse que je le voye.

CATHERINE. Vous le verrez une autre fois tout à loisir; hastez-vous tost, que ce pendant vostre frère ne vienne, ou ce larron de Valère, ennemy de nostre bien.

HORATIO. Mon ame, la royne de mon cœur! Estoit-ce pas là ma maistresse? Je parle à vous, Madame; estoit-ce pas là mon ame?

CATHERINE. Oy, Monsieur.

HORATIO. Pourquoy s'est-elle si tost retirée?

CATHERINE. Elle est allée vestir les accoustremens que lui avez envoyez.

HORATIO. Ne pouvoit-elle pas bien venir vestue comme elle estoit?

CATHERINE. Elle sera plus commodement ainsi desguisée.

HORATIO. O Dieu! qu'il ennuye à qui attend!

CATHERINE. Elle viendra incontinent. Je la vay haster; faictes un tour ce pendant.

HORATIO. Dictes luy, je vous prie, qu'elle se despesche et ne laisse perdre si belle occasion.

CATHERINE. Elle sera icy tout à ceste heure. Pardonnez-moy si je ferme l'huys.

SCÈNE V.

Horatio, Catherine, Françoise.

HORATIO.

Ta douce pitié sera toujours par moy publiée, ô Amour, et n'adviendra jamais que je me plaigne de toy, ny de Fortune, puis qu'ores je me doy trouver avec ma chère Françoise, sans laquelle j'avois deliberé ne plus vivre. A ceste occasion, ô sainctes deitez, je vous offre, dedie et consacre ma vie, protestant ne blasphemer jamais comme j'ay faict contre vos divinitez, ains employer mon esprit et ma langue à publier partout, comme j'y suis tenu, la grandeur de vos forces et les graces que je reçoy de vous. Benits soient les tourmens, les douleurs, les peines et les travaux que j'ay souffertz pour bien aymer, puis que si cher et heureux guerdon m'est ores preparé! Benitz soient les soupirs et les pleurs qui si souvent sont sortis de ceste poitrine et de ces yeux ! Et benistes soient encores les nuicts que j'ay passées en veilles et lamentations, puis que telle doit estre la recompense de mon fidelle service. Mais j'oy ouvrir l'huys! Helas, ouvrez vous aussi, mes yeux, car voicy vostre soleil qui vous veut illuminer.

FRANÇOISE. Monsieur, je metz entre vos mains tout ce que j'ay de plus précieux, qui est mon honneur et ma vie.

CATHERINE. O Amour, que forte est ta puissance? Cestuy ne peut former une parolle, tant

grande est la doulceur qu'il reçoit de voir et embrasser sa dame. Of! quels doux et savoureux baisers! Mon Dieu! que je pense qu'ils sont aises!

Horatio. Imperatrice de mon ame, royne de mon cœur et tresorière de ma vie, que j'adore en pensée, puis que vostre courtoisie est si grande qu'elle me rend digne de son amour, que si long temps j'ay mis peine d'acquerir, le service que je vous doy est si grand, que, quand je mourrois pour vous, je m'asseure que je n'aurois encores satisfaict à la moindre des obligations dont je vous suis et seray eternellement redevable. C'est pourquoy je vous prie m'employer en ce où me penserez estre bon, et vous servir de moy comme d'un qui est tout vostre, et qui n'ayme sa vie que pour la despendre en l'obeissance de vos commandemens.

Catherine. Doulces parolles et sucrées.

Françoise, Monsieur, où me menez-vous?

Horatio. Où je vous mène, m'amour? En une maison qui est vostre à jamais, et où aurez plus de puissance que moi-mesme.

Françoise. Hastons-nous donc, je vous prie.

Catherine. Dieu vous benisse de sa saincte grace! Or puis que chacun se doit donner du bon temps, que fay-je ores que je me trouve seule, que je ne fais ma dernière main, devant que Maurice et Valère soient de retour? Aussi bien, quand mon maistre sera venu de sa chasse amoureuse, ne trouvant Françoise au logis, il fera le diable et me voudra escorcher, comme si j'estois cause de tout, et non sa grande nonchallance, qui l'a faict devenir fol après les femmes, ne se souciant de marier sa fille, comme si elle n'estoit de chair comme les

autres. Je dy que les hommes sont hommes, mais les femmes sont aussi femmes, et n'en desplaise à mon viel resveur de maistre. O pauvre ecervellé! vien quand tu voudras, tu trouveras besongne faicte, car quant à moi je ne delibère t'attendre. Mais que feray-je? J'ay icy besoin de conseil. Quel conseil? Dict-on pas ordinairement que c'est folie quitter un bien qui se présente? Serois-je pas bien folle m'en aller les mains vuydes, veu qu'il y a de quoy les emplir? Oy, par mon ance! Je sçay où est la vaisselle d'argent, et cognois homme qui me la changera en beaux escus au soleil; après je m'en iray ailleurs; je seray autant bien venue à Lyon qu'icy : on vit partout, qui a dequoy. Je vay donc entendre à mes pièces, et puis *vidi aquam*, l'eau beniste de Pasques. A Dieu, je me recommande.

SCÈNE VI.

Françoise, Valère, Horatio.

FRANÇOISE.

Ah! chetive que je suis! Combien brefve a esté ma félicité! Helas! que j'ay bien esté née au monde pour n'estre jamais heureuse! Que dis-je, heureuse? ains pour n'estre un seul jour sans larmes! Maintenant qu'estoit venu ce temps que plus je desirois, ce temps auquel je me devois trouver entre les bras de l'homme que j'ayme mieux en ce monde, o cruauté du ciel! helas! je n'avois encor faict trois pas avec luy que nous nous sommes trouvez

au milieu de cent espées, n'entendant autre chose que touche, frappe, tue! Je me doubte bien que ce n'estoit à nous à qui ils en vouloient, ains seulement à eux-mesmes; mais quoy! soit pour n'avoir accoustumé cheminer de nuict, soit pour la naturelle timidité qui est en nous, je n'entendy si tost ce tintamarre et le cliquetis des espées qui flamboyoient comme esclairs, que, transie de frayeur, oubliant toute chose, je me suis donnée à la fuite, et n'ay cesse de courir jusques à tant que me suis trouvée en ce lieu, sans sçavoir qu'est devenu mon amy. Hé! pauvrette que je suis, miserable et infortunée! que feray-je? que deviendray-je? Retourneray-je en la maison de mon père? Non, je ne le feray jamais. Que feray-je donc? où iray-je? Helas! si je trouvois au moins qui m'enseignast le logis du cardinal, j'irois sçavoir si mon bon seigneur et amy s'y est point retiré; sinon je l'y attendrois, ou pour le moins que j'en eusse des nouvelles, et s'il a receu quelque desplaisir ou non. Vray Dieu! on dict bien vray que fortune ne vient jamais seule: voicy mal sus mal, helas! C'est Valère; mais ce m'est tout un: advienne qui pourra, je suis resolue, et me laisseray plustost escarteler vive que retourner chez mon père.

VALÈRE. Voicy, voicy le laquais de ce bougre italien! Il y a plus d'un mois qu'un maquereau et luy ont prins leur assignation à ceste heure. Je l'accoustreray de toutes façons, et en sorte qu'il n'y retournera de sa vie qu'il ne luy en souvienne. Que fais-tu là, hé! petit pendart? Que cherche-tu ès environs de ceste maison? Tu fains ne m'entendre, et cependant passes outre; mais, par dieu! tu n'es pas eschappé. Ça, ça, demeure, et desve-

loppe ce manteau d'alentour ton visage. Il faut que je compte avec toy, si tu ne le sçais.

FRANÇOISE. Passe ton chemin, je te prie, et me laisse aller le mien; je n'ay que faire à toy ny peu ny point.

VALÈRE. Voyez l'audacieux vilain! Desveloppe ce manteau, te dis-je, et ne me tourne point les espaules; je ne veux encores faire trotter dessus Martin Baston.

FRANÇOISE. Je te dy que tu suives ton chemin, m'entends-tu?

VALÈRE. Quoy! je ne te descouvriray doncques pas?

FRANÇOISE. Retire-toy d'icy, larron que tu es! Me veux-tu voller en la rue?

VALÈRE. O mon dieu, mon dieu! qu'est-ce que je voy! Est-ce pas Françoise?

FRANÇOISE. Quelle Françoise? Je pense qu'il me voudroit faire à croire que je suis femme, pour donner plus de couleur à sa meschanceté, et plus aisement me mener avec luy.

VALÈRE. O pauvre folle! est-ce cy l'honneur que tu fais à tes parens? Sont-ce cy les joyes et allegresses que tu aprestes à ton père? Dy-moy, qui t'a tirée hors du logis en cet habit? Voyez avec quel œil elle me regarde! Où penses-tu aller, miserable? Retourne, Françoise, retourne en la maison, devant que ton père s'en aperçoive, et ne lasche tant la bride à ta sotte volonté, que tu ne te precipites au gouffre de toute misère. Mais voyez, la malheureuse, si elle se remuera!

FRANÇOISE. Qui ne riroit des follies de cet homme? Qui es-tu? quand te vy-je jamais? quand m'as-tu cogneuë pour femme? Pauvret! tu es fol,

ou yvre, ou insensé. Que je sois femme, Dieu m'en gard !

VALÈRE. Est-ce là l'honnesteté d'une fille de bien? Quels propos sont-ce là?

FRANÇOISE. Je te dy que tu es fol, et te le diray encore; es-tu content?

VALÈRE. Puis qu'ainsi est, nous verrons maintenant qui aura plus de force, ou tes paroles ou mes bras.

FRANÇOISE. Que dis-tu?

VALÈRE. Escoute, je voy bien que tu es sans cervelle, et ne sçais que c'est de raison. Voilà pourquoy, pour faire devoir de bon serviteur, je veux employer la force.

FRANÇOISE. La force! garde-t'en bien, car je t'aprendray que c'est que forcer les personnes.

VALÈRE. Quoy! te feray-je pas retourner au logis?

FRANÇOISE. Ah! traistre, volleur, assassin, tu me déchires! Que me demandes-tu?

VALÈRE. Que tu viennes d'amitié, et je quitteray la force.

FRANÇOISE. Je t'estrangleray, voy-tu! meschant bourreau que tu es! Tu me veux donc voller?

HORATIO. O ciel! comme en peu de temps se changent les effects d'amour et de fortune! Toute à ceste heure je tenois mon bien entre mes mains, et tout à ceste heure je l'ay perdu. Ah! par où commenceray-je ma plainte?

FRANÇOISE. Je t'arracheray les yeux de la teste! Me veux-tu laisser?

VALÈRE. Tu viendras, par Dieu! vueilles ou non.

HORATIO. Voy-je pas là ma maistresse? O Dieu! que luy veut faire ce poltron?

FRANÇOISE. Dieu soit loué! voicy qu'on vient à mon secours. Monsieur, voyez, je vous prie, l'audace de ce fier outrecuidé.

VALÈRE. O miserable! voicy donc ton bel amoureux. Va, va, je te fais la croix sur le dos.

HORATIO. Atten-moy, larron! atten, traistre! où fuy-tu?

FRANÇOISE. Monsieur, laissez-le aller. Jesus! que je suis aise de vous veoir en bonne santé! Par ma conscience, puis que je vous tiens, vous ne m'eschapperez plus.

HORATIO. Je voy bien, m'amour, que nostre conjonction est escrite au ciel, qui me faict croire qu'aucun accident ne nous pourra jamais separer.

ACTE IIII.

SCÈNE I.

Jacquet, en habit de fille, retournant d'avec le vieillard; *Thomas*.

JACQUET.

Arreste! je mourray si je ne te racomte de point en point comme le tout s'est passé.

THOMAS. Tu me le diras tout à loisir quand nous serons au logis, car il me tarde que je sçache comme se sont portées les affaires de ton maistre et de Françoise, pource que, si elles

ont succedé comme je pense, nous aurons de quoy rire un jour entier.

JACQUET. C'est tout un, je veux que tu m'escoutes; nous aurons tousjours cet advantage.

THOMAS. Depesche-toy donc!

JACQUET. Mais tu me la baillas belle.

THOMAS. Comment?

JACQUET. Tu m'avois promis ne bouger d'avec moy, et tu t'en allas si tost que je fus entré en la chambre du vieillard.

THOMAS. Te diray-je la verité? Il me graissa si bien les mains que je me laissay chasser.

JACQUET. Où as-tu esté cependant?

THOMAS. En un cabaret, car je mourois de faim et de soif.

JACQUET. Et toy sage. Or, escoute donc, et tu orras merveilles. Quand ce mouton m'eut veue, il entra en telle crainte qu'il n'osoit ouvrir la bouche pour me dire un seul mot.

THOMAS. Il te le sembloit, mais il est meschant comme un bœuf.

JACQUET. Tu dis vray. Après, et si tost qu'il t'eust fait sortir et fut demeuré seul avecques moy, il ferma la porte aux deux verroux, puis s'approchant de moy, qui faisois fort la honteuse, me fit les plus sottes caresses du monde, me voulant baiser à tous coups; mais il ne fut jamais en sa puissance.

THOMAS. Tu faisois trop la rencherie.

JACQUET. En fin, se jettant à genoux devant moy, commença me prier et conjurer avec les plus douces parolles dont il se pouvoit adviser; mais je ne le voulois oyr, luy disant tousjours : Mon Dieu, laissez-moy aller devant qu'il soit plus

nuict; car, si ma mère me demandoit, je serois battue.

THOMAS. Ha! ha! ha! il m'est advis que je vous voy ensemble.

JACQUET. M'ayant priée et repriée à sa mode, et me trouvant tousjours plus dure, me requist finablement que si je ne voulois rien faire pour l'amour de luy, qu'à tout le moins pour mon aise je me couchasse vestue comme j'estois sur le lict, car il ne me pouvoit veoir, disoit-il, ainsi debout et mal à mon aise.

THOMAS. Cela procedoit de grande amitié.

JACQUET. Ce que je luy accorday, aux conditions qu'il ne me toucheroit point.

THOMAS. Tu luy donnas le plus et luy refusas le moins; ainsi tu ne le sollicitois plus te laisser aller?

JACQUET. Si faisois plus que jamais, pour donner couleur à la fraude, disant quelquesfois avec une voix si triste qu'il sembloit que je pleurasse : Où est Thomas? Mon Dieu, je voy bien que je suis trahie! En fin, je me couchay, et luy auprès de moy.

THOMAS. Est-ce tout?

JACQUET. Nenny, de par Dieu! voicy le meilleur : si tost que je fus sur le lict, j'agencey ma robe entre mes jambes et alentour de moy, si proprement et estroittement que puce n'y eust pas entré.

THOMAS. Et bien?

JACQUET. Cependant le pauvre Landore, ayant bien souspiré, fit semblant dormir, et moy aussi.

THOMAS. Bon!

JACQUET. Et ayant demeuré quelque temps

en cet estat, je luy tourné le dos, faignant tousjours dormir bien fort.

THOMAS. Pourquoi cela?

JACQUET. Adonc le vieillard se retourna aussi, puis quelque temps après je senty que peu à peu il levoit le bord de ma robbe avec la main, qu'il couloit tousjours en amont, cherchant... tu m'entends bien?

THOMAS. Mais si les puces n'y eussent sçeu entrer, comme y pouvoit-il mettre la main?

JACQUET. Que tu es simple! vien çà : qui a plus de force, ou une main, ou une puce?

THOMAS. Passons outre.

JACQUET. En ces entre-faictes j'ouvre les jambes comme en dormant, quoy sentant le viellard, il poussa sa main jusques entre mes cuisses, où il trouva ceste racine qui distingue les hommes d'avec les femmes.

THOMAS. Et puis, qu'en fut-ce?

JACQUET. Je ne vy pas quelle grimasse il faisoit lors, mais je l'entendy jetter un grand cry, et dire : Qu'est-ce cy ? dors-je ou non ? A ce cry, faignant de m'esveiller, je me retourné vers luy, le regardant, et lui moy.

THOMAS. Que meritois-tu alors?

JACQUET. Cent mille escus ; mais escoute donc, si tu veux.

THOMAS. Achève, tu me romps la teste.

JACQUET. Pour le faire court, le bonhomme me demanda qui j'estois, et pourquoy je l'avois trompé en ceste manière.

THOMAS. Que respondis-tu?

JACQUET. Je luy dy que j'estois le frère à Marie, laquelle m'avoit envoyé ainsi desguisé vers

luy pour l'asseurer de son amitié, mais qu'elle vouloit qu'on n'en sçeust rien, joint qu'elle ne se fioit trop en toy, cognoissant ta mauvaise langue.

THOMAS. Grand mercy.

JACQUET. Que t'en semble? ay-je pas joué un tour de maistre Gonyn?

THOMAS. J'en suis bien tenu au lien de tes chausses.

JACQUET. Chose que le bon homme creut, lequel, pensant à l'advenir s'ayder de moy, me fist mille belles et grandes promesses, et, qui plus est, tirant un ruby de son doigt, me le bailla pour porter à ma sœur.

THOMAS. Monstre veoir... Par sainct Jehan, il est beau, pourtant! Voilà, je sçavois bien que j'aurois la peine, et un autre en emporteroit le profict.

JACQUET. Tu ne dis rien des testons qu'il t'a donnez.

THOMAS. Voilà un grand venez-y veoir! ce n'est que de la monnoye. Cependant tu as tout chargé sur mon dos.

JACQUET. Au contraire, je t'ay deschargé, lui ayant faict entendre que tu avois esté le premier trompé.

THOMAS. Ce m'est tout un. Tant y a que la trousse est belle.

JACQUET. Or sus, allons trouver mon maistre.

SCÈNE II.

Valère, Belle-Couleur, servante de la mère à Marie.

VALÈRE.

Je suis tant faché du nouveau malheur advenu à mon maistre par la fuite de sa fille, que je voudrois n'avoir jamais esté né. Je le conseillois si bien, lui disant tousjours qu'un jour il s'en trouveroit fasché, et lui adviendroit quelque scandale ; mais il ne m'a jamais voulu croire. Or, il cognoistra maintenant quel profit il eust retiré de mon conseil, s'il n'eust voulu resembler à ces sots qui pensent faire tort à leur reputation s'ils prennent l'advis de leurs serviteurs et les escoutent parler, encor qu'ils soient plus sages qu'eux. Il verra à ceste heure quel beau gain il recueillera de ses amours. Mais comme eussé-je jamais peu croire, si je ne l'eusse veu, que Françoise eust esté tant forte et courageuse, et eust eu si peu de respect à son honneur ? Helas ! que dira-on par la ville quand on sçaura que la fille d'un tel marchant s'en est fuye avec je ne sçay quel Italien, et s'est retirée en la maison d'un cardinal ? On en fera des comedies. Mon Dieu ! pourquoy mon malheur a-il voulu que je n'avois lors ny verge ny baston : car si j'eusse eu mon espée ou ma dague, j'y eusse peut-estre remedié, et me fusse plustost laissé tailler en pièces que la laisser emmener ; mais n'ayant dequoy me deffen-

dre, j'ay esté contraint cedder à la fureur et m'en fuir.

BELLE-COULEUR. Mananda, ce pauvre jeune homme me faisoit pitié.

VALÈRE. O mère infortunée! tu mourras de regret si tost que sçauras ces nouvèlles.

BELLE-COULEUR. Mais qui n'en eust eu compassion, voyant comme tous trois luy ont couru sus la dague au poing?

VALÈRE. Qui enten-je ici parler? Ho! c'est Belle-Couleur. Dieu gard, la belle! Et bien, quelles nouvelles apportes-tu de Maurice? comme vont les affaires? Je soupçonne qu'il y a encore de la diablerie de ce costé-là.

BELLE-COULEUR. Je pense qu'il a eu la dernière de ses pœurs.

VALÈRE. Comment cela?

BELLE-COULEUR. Je te le diray. Après qu'il fut entré chez nous, et tandis qu'il estoit en une chambre, devisant avec Marie, comme il avoit esté arresté, voicy à l'instant entrer le frère à ma maistresse, accompagné de ses deux fils, et encor d'un sien cousin, lesquels, trouvant le jeune homme avec la fille, luy coururent sus la dague au poing, disans qu'il failloit qu'il l'espousast ou qu'il estoit mort. Quoy voyant le pauvre Maurice, mesme qu'il sentoit desjà la dague chatouiller son gosier, pour sauver sa vie fut contraint faire ce qu'ils ont voulu.

VALÈRE. Bon! Ça donc esté par force?

BELLE-COULEUR. Soit de force, soit de gré, tant y a qu'elle est sa femme.

VALÈRE. Qui l'introduisit en la maison?

BELLE-COULEUR. Parce que tu n'en sçays rien!

VALÈRE. Comme veux-tu que je le sçache?

BELLE-COULEUR. Je ne sçay; qui m'en a prié que toy? pourquoy m'as-tu accostée, me promettant que c'est tout un?

VALÈRE. Comme si vous autres n'en eussiez esté d'accord.

BELLE-COULEUR. Dieu mercy à toy et à Thomas, qui ne me preschiez autre evangile.

VALÈRE. Je l'ay faict à bonne fin, et m'en debvroit ta maistresse sçavoir bon gré.

BELLE-COULEUR. Aussi fera-elle.

VALÈRE. Cela se pouvoit bien faire sans le contraindre par force, le cousteau sur la gorge. Mais ou vas-tu à ceste heure, qu'on sonne matines par tout?

BELLE-COULEUR. Je vay chercher un prestre pour les espouser.

VALÈRE. C'est bien faict. Va, que mon maistre ne te voye : le voicy qui vient.

BELLE-COULEUR. Escoute, souvien-toy de... tu m'entens bien.

VALÈRE. Aussi feray-je. A Dieu.

SCÈNE III.

Valère, Symeon.

VALÈRE.


vec quel visage me presenteray-je devant luy? Luy doibs-je tout declarer, ou feindre n'en sçavoir rien?

SYMEON. Par mon ame, voilà une

plaisante raillerie, que celle qu'on m'a faicte ceste nuict!

VALÈRE. Hé! qu'il y a bien pis. Mais il ne l'entend pas.

SYMEON. Comment diable, m'amener un garçon au lieu d'une fille!

VALÈRE. Voyez, ce poltron de maquereau luy aura joué d'une autre trousse qu'il ne m'avoit dicte.

SYMEON. Mais c'est tout un, puis que tout est reussy à bien.

VALÈRE. Oy, si le contraire n'y estoit.

SYMEON. Par ma conscience, je n'eusse jamais creu qu'une personne eust si parfaitement resemblé à une autre comme ce jeune gars resemble à Marie. Ce sont bourdes, tout ce que l'Arioste raconte de Richardet et de Bradamant. Je l'ay veu et touché par tout, et à peine puis-je encor croire que ce ne soit elle. Toutesfois il est masle, car j'ay tenu son pacquet. Voylà, la fortune m'en veut.

VALÈRE. Il est vray, si le malheur doit estre appelé fortune.

SYMEON. Or maintenant je ne puis qu'esperer avoir ce que je voudray, puis qu'à cest effect elle m'a envoyé son frère, pour ne hazarder son honneur à la discretion de ce villain maquereau. Et, à dire vray, je courois trop legerement; mais elle a esté bien sage.

VALÈRE. Oy, d'avoir espousé Maurice.

SYMEON. Que dira-elle quand elle verra l'anneau?

VALÈRE. Il m'a veu. Lui diray-je?

SYMEON. Oo Valère! je ne t'avois pas aperceu. Que faict Maurice?

Valère. Et bien, avez-vous esté avec Marie?

Symeon. Ce n'est à toi t'en informer. Respon seulement à ce que je te demande.

Valère. O pauvret que vous estes! où est vostre reputation?

Symeon. Cesseras-tu jamais d'estriver contre moy, dy, outrecuydé?

Valère. Pauvret, dis-je, vous estes vendu de tous costez, et pensez avoir bien besongné!

Symeon. Je suis vendu! que dis-tu, que je le scache?

Valère. Vostre cher maquereau, vostre conseiller, vostre tout, vostre fac totum, s'est mocqué de vous.

Symeon. Mocqué de moy?

Valère. Oy, mocqué de vous.

Symeon. Mocqué de moy! Comment?

Valère. Pensiez-vous pas que ce glouton portast vos messages à Marie?

Symeon. Oy.

Valère. Il n'en faisoit rien; il parloit pour vostre fils.

Symeon. Comment?

Valère. Vous pensiez que ce traistre vous deust ceste nuict faire coucher avec elle, et il l'a fait coucher avec Maurice.

Symeon. Oh Dieu! qu'est-ce que j'oy! Il a mené Maurice à Marie?

Valère. Il a mené Maurice à Marie, oy, à Marie.

Symeon. Tu t'es encor entendu avec eux?

Valère. Si je me fusse entendu avec eux, vous eussé-je dict ce qui vous devoit advenir?

SYMEON. N'est-ce pas bien s'y entendre, quand tu m'as dict qu'il estoit allé soupper chez Philippes? Voylà, voylà le beau soupper que vous avez preparé, desloyaux, meschans, traistres et parjures! Que le feu S. Anthoine vous arde!

VALÈRE. Si Maurice me l'a dict, pourquoy ne l'eussé-je creu, veu qu'on l'eust prins pour un sainct?

SYMEON. Doncques Maurice s'est amouraschē d'elle, scachant bien que je l'aymois. Voyez un peu l'amitié et obeissance des enfans du jourd'huy!

VALÈRE. Je vous dy encor d'avantage, qu'ils sont mariez ensemble.

SYMEON. Mariez! O chetif que je suis! Helas! je cognois bien maintenant la meschanceté de ce traistre Thomas, et à quelle fin il m'a amené ce garçon desguisé en fille. Qui oyt jamais parler de plus grande trahison?

VALÈRE. Vous seriez roy, Monsieur, s'il n'y avoit encor pis.

SYMEON. Comment, pis? O Dieu! qu'y pourroit-il avoir de pis?

VALÈRE. Vous m'avez demandé de Maurice, et vous devriez demander de Françoise, qui importe beaucoup plus, et dont je vous ay si souvent parlé.

SYMEON. Mon Dieu, fay, je te supplie qu'aulcun inconvenient ne me soit advenu de ce costé! Que veux-tu dire de Françoise?

VALÈRE. Ne vous ay-je autrefois dict qu'il ne vous estoit bien seant estre amoureux, ains que deviez prendre garde à ce qui vous touchoit de plus près? Maintenant vous cognoistrez à l'effect que je ne le disois pour vostre mal.

SYMEON. Dy-moy viste ce que tu sçais.

VALÈRE. Françoise s'en est fuye, Françoise a honny vostre maison, Françoise s'en est allée avec cet Italien dont tant de fois je vous ay adverty, vous disant ce qui en devoit advenir. Mais vous vous mocquiez de moy; m'entendez-vous à ceste heure?

SYMEON. O moy miserable! Helas! me voilà perdu. Je ne pense point qu'en tout le monde il y en ayt un plus infortuné que je suis. En es-tu asseuré?

VALÈRE. Je l'ay veu de mes propres yeux, et ay faict ce que j'ay peu pour empescher ses desseins; mais j'y ay pensé estre tué.

SYMEON. Donc tu pouvois reparer ceste faute, et tu n'en as rien faict?

VALÈRE. Pleust à Dieu que je l'eusse peu faire! Quand serez au logis, vous entendrez le surplus, car j'ay honte le dire devant tant de gens.

SYMEON. La chambrière en estoit-elle consentante?

VALÈRE. Je croy qu'oy.

SYMEON. Ah! mal'heureux que je suis! Va, fay ouvrir la porte. Helas! je creve de dueil.

VALÈRE. Tic, tac, toc.

SYMEON. Personne ne dict mot. Frappe plus fort.

VALÈRE. Tic, tac, toc.

SYMEON. Encore plus fort.

VALÈRE. Toc, toc, toc, toc, toc. Ou la chambrière est morte, ou elle s'en est allée?

SYMEON. Le mal'heur se plaist bien en ma ruyne. Frappe tant que tu pourras.

VALÈRE. Toc, toc, toc. Or il n'y a personne.

SYMEON. Ma femme y doit estre, si elle ne tient compagnie à sa fille.

VALÈRE. Voicy, on ouvre. Helas! c'est madame. La pauvre creature!

SYMEON. O mal'heureux, miserable et infortuné que je suis!

VALÈRE. C'est trop tard fermé l'estable, quand les chevaux sont perduz.

SCÈNE IIII.

Belle-Couleur, Lucian.

BELLE-COULEUR.

Que maudicts soient (à peine que je ne dy tous) les prestres! J'ay esté, je pense, en toutes les eglises de ce quartier, et ne m'a jamais esté possible en rencontrer un. Aussi, à vray dire, il est trop matin, et croy qu'ils ne sont pas encor levez. Mais, mon Dieu, qui est cestuy-cy qui vient droit à moy? Jesus! que j'ay peur! *Ave Maria, gratia plena, etc.*

LUCIAN. Que dict barbottant ceste muliercule?

BELLE-COULEUR. Monsieur, qui estes-vous, je vous prie?

LUCIAN. Parles-tu à moy, sexe profane, sexe diabolique, sexe insatiable?

BELLE-COULEUR. Je vous demande si estes un que je cherche.

LUCIAN Ha! ha! ha!

BELLE-COULEUR. De quoy riez-vous?

LUCIAN. Des parolles que tu as dictes.

BELLE-COULEUR. Et qu'ay-je dict?

LUCIAN. Si je suis celuy que tu cherches.

BELLE-COULEUR. Oy, je veux dire ainsi.

LUCIAN. Comme veux-tu que je pronostique et prevoye qui tu cherches, si tu ne me le dis premierement?

BELLE-COULEUR. Je cherche un prestre; estce vous?

LUCIAN. Oy, c'est moy-mesme. Voicy un syllogisme : elle sera doublement deceue.

BELLE-COULEUR. Dieu en soit loué! Monsieur, venez donc avec moy.

LUCIAN. Ha! ha! ha! *simplicitas feminæ!* Où veux-tu que j'aille, bonne dame?

BELLE-COULEUR. Parler à ma maistresse.

LUCIAN. De qui es-tu servante? Qui est maistresse?

BELLE-COULEUR. La cognoissez-vous pas?

LUCIAN Dame, non.

BELLE-COULEUR. Ne cognoissez-vous pas la vefve de feu monsieur Pomphile?

LUCIAN. Oy, mais je ne m'en advisois point. Voicy un autre sillogisme.

BELLE-COULEUR. Elle m'a envoyée vous prier que la vinsiez trouver.

LUCIAN. Que me veut-elle?

BELLE-COULEUR. Elle a marié Marie.

LUCIAN. C'est à propos. Qui est l'epoux? Qui est le mary?

BELLE-COULEUR. Un beau jeune homme.

LUCIAN. Son nom?

BELLE-COULEUR. Maurice.

LUCIAN. Qui l'a engendré? Qui l'a procreé? De qui est-il fils?

BELLE-COULEUR. Que sçay-je? d'un riche homme de bien.

LUCIAN. Te souvient-il point comme on l'appelle?

BELLE-COULEUR. Oy, c'est le sire Symeon.

LUCIAN. *Quam bene interrogavi eam! Nodum in scirpo querebam.*

BELLE-COULEUR. Allons, Monsieur, allons; vous direz vos heures une autre fois.

LUCIAN. Tu t'es trompée : je ne suis celui que tu cherches et ne suis faict *ad imaginem suam.*

BELLE-COULEUR. M'avez-vous pas dict que c'estoit vous-mesmes?

LUCIAN. Oy, et te dys encore que c'est moy-mesmes, et non le prestre.

BELLE-COULEUR. Qui estes-vous doncques?

LUCIAN. Filosophe, *hoc est* sçavant, docte et très-eloquent.

BELLE-COULEUR. Vrayement, vous avez beau vivre, puisque sçavez tant de mestiers. O quelle belle teste à faire marotte! A Dieu.

LUCIAN. Certes, la femme est un animal imparfait, irraisonnable et très dangerenx. Or çà, tout homme eust autrement respondu à ceste-cy, moy excepté, qui me gouverne tousjours avec la sage prevoyance de la prudence, ne me laissant transporter à la colère. *Sors omnia versat*, disent les sages, et certes ceste sentence est veritable, car le sort, la fortune, le destin, m'a envoyé au devant ceste nyaise pour entièrement m'informer et rendre certain de la meschanceté de Maurice. Or à son dam! Je lui ay remonstré, *meo sum officio functus*: qu'y ferois-je? On a beau prescher qui n'a cure de bien faire.

SCÈNE V.

Jacquet, en son habit de laquais; *Lucian*.

JACQUET.

Vray Dieu! qui eust peu se garder de rire, voyant rire le Cardinal, quand je lui ay faict le discours de la plaisante raillerie que j'ay jouée au vieillard? Il en a tant ry qu'il en rit encores, et mon maistre davantage, tant il est joyeux de tenir sa favorite, qu'il ayme mieux que sa propre vie, laquelle il veut espouser. Et voilà pourquoy le Cardinal m'envoye en diligence chercher le precepteur du fils au vieillard deceu, afin qu'il luy en parle et trouve moyen d'apaiser ce pauvre sot : sot, puis-je bien dire, car autre que luy ne m'eust jamais laissé eschapper, m'ayant cogneu masle, sans me faire crocheteur, et charger mon dos de falourdes et pesantes bourées. Mais quoy! il faut, pour embellir le monde, qu'il y ait de toutes sortes de gens. Je m'esbahy comme je resemble si bien à Marie, ainsi que l'on dit; il faut bien qu'il en soit quelque chose, et je le croy, car je l'ay moy-mesme cogneu par experience. Ha! voilà mon homme! Je le vas saluer à la grandeur. Docte et reverend seigneur, je prie Dieu maintenir en santé vostre doctissime et reverendissime seigneurie.

LUCIAN. Ne flatte point *humilitatem meam* avec la gloire et grandeur des epitetes : c'est aux prelats à qui ce tiltre appartient. Eh bien! Qu'y

a il? Si tu me veux dire quelque chose, despesche, car *brevis oratio.*

JACQUET. Escoutez, Monsieur; je vous prie me pardonner si je me monstre un peu presomptueux.

LUCIAN. Dy, parle, sermonne, car je te donne planière indulgence, je veux dire de confabuler avec moy.

JACQUET. J'ay tousjours oy dire que les sages ont accoustumé s'accommoder au temps.

LUCIAN. Sentence ciceronienne! *Optime est*; ton esprit est *perspicax*, *hoc est* aigu, subtil.

JACQUET. Monsieur, je vous prie parler françois, car je n'enten que des bœufs en vostre latin, et ne sçay que c'est de voz *cujus*: aussi ne vi-je jamais livre que par dehors; entendez-vous?

LUCIAN. *Intelligo.*

JACQUET. Me cognoissez-vous bien?

LUCIAN. Oy, par fisionomie spherique.

JACQUET. Sçavez-vous qui est mon maistre?

LUCIAN. Oy.

JACQUET. Or bien, sachez donc que monsieur le Cardinal vous mande que veniez parler à luy tout à ceste heure.

LUCIAN. Seroit-il bien advenu que sa grandeur se voulust ayder de l'acuité de mon esprit touchant la Bible ou contre Calvin, ou bien que je lui dresse quelque belle oraison *in hugnotos?*

JACQUET. Que dictes-vous?

LUCIAN. Je demande si tu sçais point qui l'occasionne tirer le suc de mon profond entendement.

JACQUET. Non, car je ne suis pas son secretaire.

LUCIAN. Que vas-tu donc augurant de l'importance de l'affaire?

JACQUET. Je sçay qu'il se veut servir de vostre jugement; mais je ne sçay si c'est en latin ou en françois.

LUCIAN. Allons le trouver, car ceste mienne faculté, ce mien tresor incorruptible, qui n'est subject à la fortune, je parle de ma doctrine et grande science, sont pour s'employer *læto vultu* aux occurrances de sa reverendissime seigneurie, laquelle me peut dire : *Sic volo, sic jubeo.*

JACQUET. C'est une grande cruauté que de la sotte arrogance de ce baudet.

LUCIAN. *Ideo*, comme as-tu nom?

JACQUET. Jacquet, à vostre commandement.

LUCIAN. Jacquet *suavissime*, quand il te plaira, nous irons. Est-ce cy le chemin?

JACQUET. Nenny; venez par deçà, c'est le plus court. Messieurs, je vous advise que ce gros mastin à long poil est ennemy mortel des femmes, et un grand meschant.

LUCIAN. Où es-tu, Jacquet mon mignon?

JACQUET. Allez, allez tousjours, je suis derrière. *Visibilium omnium et invisibilium;* je vous suy comme l'apostre Jesu Christ, *a longe.*

LUCIAN. Pourquoy *a longe?* Penses-tu que je sois un *noli me tangere?*

JACQUET. C'est pour vous faire l'honneur que meritez.

LUCIAN. Je t'en sçay gré. Va, tu vaux trop.

ACTE V.

SCÈNE I.

SYMEON.

Où m'iray-je cacher, que personne ne me voye, jusques à ce qu'éventant la douleur de mon âme, je me puisse plaindre de ma folie? Que me sert avoir esté prudent et accort tout le temps de ma vie, si ores que j'avois plus de besoing de sagesse j'ay esté moins advisé? O Valère, pourquoy ay-je eu à mespris tes bonnes et saintes remonstrances? Helas, si je t'eusse creu, je ne me verrois au destroit où ores je me trouve. Voyez comme en un mesme temps mon fils, ma fille, ma servante, et ce larron et traistre affronteur, m'ont destruict et ruiné! Mais, hélas! ce ne serait rien que tout cela, si ma fille n'eust commis la faute qu'elle a faicte; aussi c'est de là qu'est desgainé le couteau qui en bref me coupera la gorge et avancera mes jours: car, quand au tort que m'a faict Maurice, m'ayant osté des mains la recompense de mes maux, je l'excuse, pour avoir le jeune homme esté espris de l'amour de ceste belle fille, laquelle, jaçoit qu'elle soit pauvre des biens de ce monde, est neantmoins si riche en beauté, vertu et bonnes graces, qu'elle merite bien estre aymée, et mesmes espouser un prince, non seulement mon fils. Mais comme pourray-je jamais couvrir le blasme, le dommage et l'extreme vitupère que Françoise m'a procuré, s'en estant fuye avec un qui paravanture la tiendra

pour sa putain, et puis, quand il en sera bien saoul, la laissera aller au mal, comme on void souvent advenir à beaucoup d'autres. Et posé le cas qu'il l'espouse, qu'en sera-ce pour cela, cestuy estant, comme je puis comprendre, valet de chambre ou quelque petit officier du cardinal? Ah miserable que je suis, et vrayement miserable! quel party doy-je prendre? à quoy me puis-je resoudre? Ha meschant Thomas, meschant dis-je, et plus que meschant, tu es la seule occasion de ma ruine; mais je fais bon vœu à Dieu que je te donneray le payement dont l'on récompense les traistres et desloyaux qui te ressemblent.

SCÈNE II.

Lucian, Symeon.

LUCIAN.

Si je ne me trompe, si ma veuë ne me deçoit, je voy le père de Maurice, auquel on a faict cet *indignum facinus*. C'est pourquoy il faut (pource que le Cardinal, auquel ce jeune garçon m'a mené, m'envoye par devers luy pour appaiser et addresser à bon port toutes ces turbulentes discordes, passées, presentes et futures) que je premedite en mon esprit de luy faire, devant qu'entrer en matière, un salubre et docte preambule, pour captiver sa benevolence. J'ay desjà conceu en moymesme ce que je dois dire, donc je le vay aborder. *Salve, plurimum domine mi observande*. La douleur luy doit avoir offusqué les sens organiques d'où naist l'oye: ainsi

il ne m'a entendu. *Domine mi collendissime, tibi plurimum salutem impertio.*

SYMEON. Ho, voicy le pedagogue de mon fils. Monsieur, vos préceptes ont mal enseigné à Maurice l'adresse de bien vivre, et a sous vous tres-mal profité.

LUCIAN. Ce n'est la faute du grain que j'y ai semé, ny du terrouer qui a receu la semence, mais des tourbillons, gresle et orage des malheureuses persuasions d'un maquereau, et autres meschans hommes qu'il a voulu escouter et hanter. Mais pour ce que ce qui est faict ne se peut deffaire, à sçavoir le mariage, *necesse est* que la douleur succombe à la prudence.

SYMEON. A ce que je voy, vous entendez une partie de mes misères.

LUCIAN. Comment, une partie! mais toutes, *quia jam rumor est.*

SYMEON. Est-il possible que le bruict de ces choses soit si tost semé par Paris?

LUCIAN. *Fama mali vel malum quo nil velocius ullum mobilitate viget, etc.* : le divin Maron, au 4. de son Eneide. *Quanquam* que ceste-cy sera une œuvre saincte, comme je vous diray cy aprés, *verum* devez sçavoir que *Deus et natura nihil agunt frustra* : de mode qu'en ceste machine mondaine ne se bransle fueille d'arbre que ce ne soit *voluntate Trini et uni qui habitat in cœlis.* Et si (comme il ne se peut nyer) il mect la main en toutes choses, combien à plus forte raison est-il croyable qu'il la mettra au mariage, expressement approuvé ès saintes escritures? J'obmets icy les expositions de sainct Augustin; je ne parle de sainct Jerosme, et passe tant de sacrez Theologiens

qui ont escrit de ce sainct sacrement, me contentant vous proposer et mettre devant les yeux, comme un clair mirouer, ce seul exemple : à sçavoir que lors que *dominus Deus,* sous le voile de l'humanité, fouloit ceste fetide et puante terre...

SYMEON. Vous estes trop long en vos discours.

LUCIAN. Le premier miracle qu'il voulut monstrer fut aux nopces, quand il convertit l'eau en vin.

SYMEON. Voilà un pauvre confort à mes douleurs ! Que m'en revient-il, si de l'eau il en fist du vin ?

LUCIAN. Patience, escoutez, *hinc est* que sa grandeur a permis que les scandales qui sont advenus ceste nuict advinsent *non propter aliud* que pour le bien du mariage d'entre Maurice et Marie, et de Françoise avec le gentilhomme du cardinal.

SYMEON. Pleust à Dieu que sa bonté eust voulu permettre que j'eusse et l'un et l'autre marié plus honorablement et avec meilleurs partis !

LUCIAN. *Non oportet* que la caligineuse ignorance de l'homme impose loy à la divine sapience. *Ideo* la supreme bonté a institué, en l'oraison qu'il a faicte à son père, que l'on dict *fiat voluntas tua*, d'autant que, ignorans ce qui nous est necessaire, nous pourrions demander pour bon ce qui est très mauvais *nec obstat*, ne demandez que dict l'evangile, pource que *ipse sol justitiæ* entend les choses qui sont honnestes.

SYMEON. Vous me voulez du tout mettre au ballet, avec vostre theologie.

LUCIAN. Monsieur, escoutez, et vous cognois-

trez à la fin quel fruict et consolation mes paroles apportent à l'ame et au corps. Donc la conclusion est que ce qui est fait n'a esté sans divin mistère.

SYMEON. Je ne le puis penser.

LUCIAN. Vous estes donc heretique, et doibt vostre opinion erronée estre purgée par la medecine de la verité. Or, quant à vostre fille, de laquelle je pense que recevez plus d'ennuy, pour (comme il vous est advis) s'estre donnée à un homme de basse et servile condition, je vous advise qu'avez grand tort si n'aprouvez ce mariage, d'autant que (laissant à part toutes les autres raisons speculatives) ce jeune homme est de noble et ancienne maison, *et ex semine* d'une sœur du Cardinal; et s'il n'est François, ce n'est pourtant à dire que *extra Galliam* on ne trouve des personnages nobles et vertueux. Et jaçoit que quelquefois j'aye eu autre opinion, principalement touchant les Italiens, je l'ay maintenant toute contraire, *quoniam sapientis est mutare propositum*.

SYMEON. S'il est tel que le dictes, je croiray ma fille n'avoir si lourdement failly comme je pensois.

LUCIAN. *Ita se res habent*, et combien qu'elle ne deust faire ces choses sans l'exprès consentement de son père, si falloit-il que cela se fist, puisque c'estoit la volonté *omnipotentis*. A ceste cause je vous dy que ledict sieur Cardinal m'a envoyé par devers vous pour estre mediateur de ceste saincte paix, vous advisant au surplus que pour vous oster toute occasion de mescontentement et vous rendre joyeux à jamais, son *intentum est* douer vostre fille de dix mille francs, sur le plus beau et meilleur de son bien.

SYMEON. Seigneur, fay que toutes ces choses soient veritables, et je te beniray à jamais.

LUCIAN. Il est ainsi. *Preterea*, ledict sieur Cardinal veut que les parties se donnent la foy l'un à l'autre en vostre presence, et que rien ne se face sans vostre consentement, vous osant asseurer que Horatio *non habuit* jusques icy *rem cum ea*.

SYMEON. Pour n'en mentir, si j'estois à recommancer, peut estre que j'y penserois deux fois; mais puisque c'est un faire le fault, et n'y a point de remède, il faut de deux maux choisir le moindre. Tant y a que j'en suis bien tenu à Dieu, qui m'a mis hors de tant de peines.

LUCIAN. C'est bien et sagement dict à vous. Et quand y aurez bien pensé, vous cognoistrez que n'eussiez sceu trouver meilleur party à vostre fille que ce gentilhomme. Mais retournons à Maurice.

SYMEON. Laissons cela: je luy ai pardonné en mon cœur, la raison ayant surmonté mon apetit, qui me fait congnoistre qu'il est mieux seant et plus raisonnable que ceste jeune fille soit sa femme que ma concubine.

LUCIAN. *Laus tibi, Christe.*

SYMEON. Peut estre que ma grande mesaventure se changera en bonheur, mon grand mal en grand bien, et ma grande tristesse en grande joye.

SCÈNE III.

Thomas, Jacquet.

THOMAS.

Jacquet, hé! que veut dire que tu es si joyeux? Tu as beu quelque part.

JACQUET. Tu m'en veux conter. Ça, ça, mon mignon, embrasse-moy et te resjouy de mon bien, car tout en un coup je sortiray de servitude, et commanderay à mon tour.

THOMAS. S'il est ainsi, je te pardonne l'injure que m'as faicte ceste nuict.

JACQUET. Je t'en veux conter l'histoire en deux mots: je te dis donc que tout à ceste heure, estant empesché en la salle où estoit la mère de Marie, j'ay esté tout estonné qu'elle me contemploit sans cesse, de façon qu'il sembloit qu'elle ne peust lever les yeux de dessus moy, me regardant fort ententivement, comme aussi faisoit un chacun, s'esmerveillans grandement de me veoir tant semblable à Marie, que l'habit seul, ce sembloit, mettoit la difference entre nous. Finablement, la bonne dame, me faisant signe de la main, m'appella que j'allasse parler à elle.

THOMAS. Il me semble desjà que cestuy-ci doit estre son fils.

JACQUET. M'estant aproché, elle me demanda d'où j'estois, et comme avoit nom mon père. Je respondy que je n'avois jamais eu cognoissance de père ny mère, mais bien me pensois souvenir avoir oy dire à celuy qui me bailla à mon maistre

que j'estois de Paris, et qu'on m'avoit desrobbé à ma mère.

THOMAS. J'ay tousjours pensé cecy.

JACQUET. Et que, mon père mort, aucuns siens nepveux, voyans que j'estois seul demeuré masle, pensèrent que me faisans mourir ils seroient heritiers de ma succession paternelle; mais, leur cœur ne pouvant souffrir qu'ils me noyassent, comme ils avoient entrepris, ny souillassent leurs cruelles mains au sang d'un petit enfant innocent, tel que j'estois lors, me donnèrent à un marchant de Lyon, leur amy, qui avoit un procès en ceste ville, lequel leur promit m'emmener avec luy, et ne parler jamais à personne de ce faict. Toutesfois il le dict à mon maistre quand il me bailla à luy, lequel me l'a redict depuis trois jours.

THOMAS. O grande cruauté! ceux-là sont-ils encor en vie?

JACQUET. Si tost que la bonne dame m'oyt raconter ces choses, elle ne se peut garder de pleurer, ny qu'elle ne tombast evanouye.

THOMAS. J'en pleure quasi de pitié.

JACQUET. Lors y accoururent plusieurs dames et damoiselles, lesquelles, luy jettans force eau fresche sur le visage, luy firent revenir ses esprits; adonc joignant les mains et levant les yeux au ciel, jetta un profond soupir, s'escriant : Hé! laisse-moy; cestuy est mon fils unique, que j'ay si longuement pleuré; puis continuant, dit qu'en signe de ce, j'avois sur l'epaule gauche un petit poireau noir que j'apportay à ma naissance, ce qui fut trouvé depuis, dont la joie fut redoublée.

THOMAS. Hé! frère, hé! monsieur, embrasse-moi encore un coup, je te prie, car je ne suis

moins joyeux de ta fortune que toy-mesmes ; mais te mocques-tu point ?

JACQUET. Comment, mocquer? tu le sçauras tantost, si tu ne m'en veux croire.

THOMAS. Mais je m'emerveille comme, depuis que tu es en ceste ville, ceste verité ne s'est descouverte.

JACQUET. Il ne faut douter que si ma mère m'eust veu plustost, que plustost elle m'eust recogneu ; mais elle ne sort guères de son quartier, ainsi que j'ai oy dire.

THOMAS. Je m'esbahy d'une autre chose, que quelqu'un ne luy a esté dire : En un tel quartier demeure un laquais qui ressemble autant bien à vostre fille qu'elle mesme.

JACQUET. Tu lui pouvois mieux dire que pas un, veu que tu hantes en son logis, et me voys quasi tous les jours. Mais je ne puis plus icy demeurer. Adieu.

SCÈNE IV.

Messer Anthoine, secretaire du cardinal; *Lucian*, *Symeon*, *Françoise*, *Horatio*, *Valère*, *Thomas*.

ANTHOINE.

Seigneur Symeon, le Cardinal mon maistre vous faict sçavoir qu'il a bien au long esté adverty de l'offense qui ceste nuict vous a esté faicte par son jeune nepveu, ayant enlevé vostre fille, dont il a esté bien marry. Et maintenant, pour ce qu'il a

sceu que ceste chose est advenue par la volonté d'elle, et de son consentement.....

LUCIAN. *Exorditur ab officio, optime.*

ANTHOINE. Et non par violence qu'il luy ayt faicte, voulant suppleer à ce où son nepveu, comme jeune et subject à l'amour, auroit failly, il delibère, pourveu que le trouviez bon, les marier ensemble, donnant à vostre fille pour douaire prefix la somme de dix mil livres. Au surplus, quant à la qualité et bonne condition de ce jeune gentilhomme, je pense qu'aujourd'huy elle vous est assez notoire, si auparavant n'en avez eu quelque cognoissance. Tant y a que je vous ose dire que mon dit seigneur le tient et ayme comme son propre fils.

LUCIAN. *De hoc multum locutus sum illi.*

SYMEON. Mon bon seigneur, si le Cardinal, vostre maistre et le mien, s'est plaint de mon infortune, il a faict ce qui appartient à sa grandeur. Et si de sa grace il luy prend ores envye faire du bien à ma fille, elle et moy luy en serons redevables, pour à jamais luy faire treshumble et devot service. Sçachez donc que je suis autant content accepter ceste alliance, que luy de me l'offrir. Et si premierement j'eusse cogneu la qualité du jeune gentilhomme, peut-estre que j'eusse esté le premier qui l'en eust requis.

VALÈRE. Quels gens sont-ce là?

ANTHOINE. Je vous remercye en son nom.

LUCIAN. *Quam bene locutus est*, à ceste heure, le seigneur Symeon, *rethorice quidem, et ornate !*

SYMEON. Sus donc les amoureux; ça, venez. Voy, aprochez-vous.

VALÈRE. Voicy, voicy ! Ho que je suis aise que les affaires prennent ce chemin !

LUCIAN. *Quam pulchra est !* Vrayement, *digna fuit* d'estre ravie.

FRANÇOISE. Mon trescher père, je vous requier mercy de la faute en laquelle, comme jeune et trop esprise d'amour, je me suis laissée aller, vous suppliant d'avantage ne me vouloir nier vostre benediction.

SYMEON. Ma fille, Dieu te benisse et pardonne, comme je te beny et pardonne.

HORATIO. J'en dis autant, Monsieur, et vous supplie bien humblement me pardonner le tort que je vous ay faict par mon peu de discretion, et comme ayant esté contraint, ains forcé à ce faire, par l'amitié que je porte et porteray toute ma vie à vostre fille.

SYMEON. Il n'est besoin de pardon où il n'y a point d'offense ; car, si j'ay esté offencé, la faute ne vient de vostre part, ains du costé de ma fille. A ceste cause, levez-vous, et souffrez que je vous baise.

ANTHOINE. Qui a esprouvé les effects d'amour ne blasmera la faute de l'un ny de l'autre.

LUCIAN. *Sævus amor docuit, etc.*

ANTHOINE. Monsieur, ce n'est pas tout; je vous veux encor prier de quelque chose.

SYMEON. Il n'y a rien que je ne face pour l'amour de vous : commandez-moy.

ANTHOINE. Je vous mercye. Ce dont je vous veux supplier est que pardonnez à Thomas les peines qu'il vous a données, puis que le tout est reussi à bonne fin.

SYMEON. Très volontiers, pour l'amour de vous. Où est-il ?

THOMAS. Me voicy, Monsieur. Hélas! j'ay failly : je vous prie avoir pitié de moy.

SYMEON. Va, pour l'obligation dont je suis redevable à ce gentilhomme, et puis que les choses que par malice, inadvertance ou autrement, tu avois brouillées sens dessus dessous, à mon grand dommage et confusion, ont prins heureuse fin, je te pardonne, aux conditions qu'une autre fois tu seras plus sage, et apprendras à l'advenir à ne decevoir les hommes de ma sorte.

THOMAS. Je le vous promets.

VALÈRE. Tu le peux bien faire, car tu n'y retourneras de ta vie.

LUCIAN. Vois-tu, pauvret, ce que sçait faire mon semblable? Toutesfois tu te mocquois de moy. Apren que tout est sans saveur, sans le sel de la doctrine des hommes doctes.

SYMEON. Vien çà, Thomas : va querir Maurice, et luy dy qu'il vienne à moy, que je luy ay pardonné, et ne l'aime moins qu'auparavant.

ANTHOINE. Luy, sa nouvelle femme et sa belle-mère sont en la maison de Monsieur le Cardinal, qui, ayant sçeu toutes ces choses, veut que les nopces de tous les deux se facent en son logis.

SYMEON. Hé, Valère, je ne te voyois pas; cours, va annoncer ces nouvelles à ma femme. Non, ne bouge; Thomas ira, et tu viendras avecques moy.

VALÈRE. J'y puis bien aller maintenant sans crainte, puis qu'il n'y a plus personne au logis.

ANTHOINE. Pourquoy ne vient vostre femme?

SYMEON. Elle est malade; mais je pense qu'elle sera guerie sitost qu'elle entendra ces bonnes nouvelles.

ANTHOINE. Allons donc.

SYMEON. Marchez le premier.

ANTHOINE. Je ne le feray jamais, tant pour beaucoup de bons respects que pour la reverence que je doy à vostre viel aage.

SYMEON. Par ma conscience, si ferez, car vous representez la personne de Monsieur le Cardinal.

LUCIAN. Laissez ces disputes : il faut que ce soient les nouveaux mariez, car ils sont chefs de la feste.

ANTHOINE. Passez devant, Monsieur le docteur.

LUCIAN. Je ne feray ceste incongruité.

SYMEON. Allons donc ; je ne veux estre obstiné.

LUCIAN. *Nos ambulabimus una.*

ANTHOINE. Mettez-vous donc au dessus.

LUCIAN. Ainsi qu'on se trouve. *Adsit lætitiæ Bacchus dator et bona Juno.*

SCÈNE V ET DERNIÈRE.

CATHERINE.

Qui peche et s'en repent est sauvé, disoit feu de bonne memoire frère Josse. Je ne voudrois que quelque diable me fist maintenant tomber entre les mains des sergens, qui me faict penser que je ne feray mal m'en retourner au logis avec mon butin. J'ay oy par la ville je ne sçay quel bruict de mariage, et que les nopces se faisoient en la maison du Cardinal, mesmes que mon maistre avoit pardonné à chacun. S'il est ainsi, je croy qu'il me voudra par-

donner comme aux autres. Quelqu'un demandera : Qui te l'a dict, Catherine? Vous suffise que je l'ay entendu, et me suis trouvée en lieu ou j'ay veu passer toute la compagnie l'une après l'autre. J'ay veu Françoise toute vestue de velours cramoisy violet, ayant sur sa teste un riche scoffion d'or semé de pierreries, et tant de bagues et riches joyaux à l'entour de son col qu'il sembloit que ce fust une royne. Bon prou luy face ; si m'est-elle redevable de tout son heur, car, si je n'eusse consenty à ses volontez, elle ne fust ce qu'elle est maintenant, non, par mon anse. Mais que veux-je faire icy? Fault-il que pour si peu de chose la feste ne soit complette, et que je ne me resjouisse comme les autres? Ma foy, nenny ; je m'en vas tout reporter, et le mettre gentiment où je l'ay prins. Toutesfois, Messieurs et Dames, n'attendez que j'entre leans tandis que serez icy, pour ce que je ne trouve bon que soyez tous tesmoings de ce que je veux faire de cette vaisselle. Ainsi je vous conseille vous retirer, joint que les espousées ne sortiront que pour aller à la grand'messe. A Dieu, et vous resjouissez.

FIN.



LA VEFVE

SECONDE COMEDIE

DE PIERRE DE LARIVEY

CHAMPENOIS

1579.

LES PERSONNAGES.

BONAVENTURE, estranger.

M. ANCELME, prestre.

ALEXANDRE, amoureux.

GOURDIN, escornifleur.

AMBROISE, LEONARD, } vieillards.

GUILLEMETTE, maquerelle.

CONSTANT, amoureux.

MAD. CLEMENCE, reputée vefve.

SAINCTE, sa servante.

CLEMENCE, courtisane.

VALENTIN, fils de Leonard.

ROBERT, serviteur d'Alexandre.

CROQUET, serviteur de Bonaventure.



PROLOGUE.

Affin de vous honorer (Messieurs), nous vous representons ceste comedie, spectacle beaucoup plus plaisant et recommandable que les chasteaux, les chasses, les joustes et autres tels passe-temps, qui recreent seulement la veue, mais cestuy-cy delecte les yeux, les oreilles et l'entendement : les yeux, par la varieté des gestes et personnages y representez, et par l'assemblée de tant honorables seigneurs et belles dames, comme vous, qui ravissez l'esprit d'un chacun en la contemplation du parfaict de vos perfections; les oreilles, par les plaisans et sentencieux discours qui y sont meslez; et l'entendement, par ce que, la comedie estant le mirouer de nostre vie, les vieillards aprennent à se garder de ce qui paroist ridicule en un homme d'aage, les jeunes à se gouverner en l'amour, les dames à conserver leur honesteté, et les pères et mères de famille à soigner aux affaires de leur mesnage. Bref, si les autres spectacles delectent et sont propres à la jeunesse, cestuy-cy delecte, enseigne, et est propre aux jeunes, aux vieux, et à un chacun. Et si les autres monstrent la dexterité du corps, cestuy-cy monstre la dexterité de l'esprit: car, comme une peinture est recommandée si, representant une belle histoire, elle est bien accommodée de couleurs, de beaux traits, lineamens, proportion, prospective, et finablement enrichie de festons, bordures et vernis, ainsi est belle la comedie, si premierement la fable est embellie par industrieuses tromperies et gaillards et improveuz evenemens, puis tissue de graves et plaisans discours, plains de sentences, comparaisons, me-

tafores, railleries, et promptes et aigues responses, non d'inepties qui, comme choses goffes et peu honnestes, font rire les ignorans, mais d'une modeste gayeté et soigneuse prudence qui emeuvent encores les plus doctes. Or, si ceste-cy n'a toutes ces perfections et n'est telle que meritez et comme l'auteur voudroit bien, il pense toutesfois que ne la blasmerez, ains excuserez sa bonne intention, qui ne souhette autre chose que vous servir, et donner une envie à nos François de faire mieux que luy. Cependant (mes dames) n'attendez l'argument, parce que, pour quelques occasions, l'auteur n'en a point voulu faire. Quant à nous, nous vous le ferions voluntiers, mais nous voudrions qu'il n'y eust tant d'yeux, car vous sçavez qu'en telles choses on ne demande pas si grande compagnie, de façon que vous vous en passerez, s'il vous plaist, pour ce coup, attendant meilleure occasion et lieu plus convenable. Toutesfois, si vous en enchargez et pensez qu'à ceste cause vos enfans en naistront bossus ou contrefaicts, pour obvier à ces inconveniens, ceux-ci qui successivement se presenteront sur le theatre satisferont à vos desirs, lesquels, pour estre jà transformez, par les enchantemens de vos beautez, en diverses personnes, et ayans jà dressé leurs pensées envers vous, feront ce qui leur sera possible, pourveu que les vouliez escouter, et ils vous en supplient d'aussi bon cœur qu'ils desirent voz bonnes graces.





LA VEFVE

COMEDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Bonaventure, estranger; *M. Ancelme*, prestre.

BONAVENTURE.

Je vous jure, Monsieur, que tous les plus cruels assaults de la fortune ne me peurent jamais esbranler. Toutesfois, par ce seul object, l'amour m'a reduict en l'extremité que me voyez. J'en rougy, et suis honteux que l'aage auquel je me trouve et la souvenance de ma feue femme ne m'ont donné le courage me deffendre contre ce jeune ennemy.

M. Ancelme. Toutes ces excuses ne servent de rien en mon endroit, car, Dieu mercy, je ne suis tant sot ni mal apris que je ne sache que peut l'amour. Ainsi donc, la dame qui vous rend tant passionné est ceste vefve nouvellement venue

de Bretaigne, laquelle a une fille preste à marier.

BONAVENTURE. Je croy qu'elle en a deux, l'une appellée Anne et l'autre Emée.

M. ANCELME. Vous vous trompez, car Emée est sa niepce, fille de son frère qui est en Escosse.

BONAVENTURE. Quoy que c'en soit, tant y a que je suis arrivé assez à temps à Paris pour m'envelopper en un nouveau filet. Mais je ne sçay si, pour ce que ma femme avoit nom Clemence, ce beau nom, qui me sonne encores si doux, auroit point servy d'amorce pour me surprendre en ceste façon. Croyez que ce peu de resemblance qu'elle a d'elle faict que mes yeux ne se peuvent lasser de la regarder ; aussi n'ay-je maintenant autre chose en l'esprit que le pourtraict de son image. J'ai faict parler à elle une certaine Guillemette ; mais j'ai semé dessus le sable, n'en ayant recueilly aucun profict n'y esperance.

M. ANCELME. Vous avez aussi tresmal besongné d'avoir employé ceste femme, pource qu'elle est la plus solennelle messagère d'amours qui soit dedans Paris, à raison de quoy madame Clemence, qui la peut cognoistre, ne luy aura jamais voulu prester l'oreille, ny mesmes endurer sa compagnie : car l'honneur d'une dame souffre beaucoup quand elle est veue avec une maquerelle.

BONAVENTURE. Que feray-je donc?

M. ANCELME. Si pensez que je vous y puisse servir, regardez, je suis à vostre commandement.

BONAVENTURE. Monsieur, je vous mercye bien humblement, ce vous seroit trop de peine; toutesfois, vous me feriez beaucoup d'honneur s'il vous plaisoit estre moyen que je la peusse espouser : car, jaçoit que depuis la mort de ma première,

j'eusse deliberé ne me marier jamais, si est-ce que ceste seulle m'a tant reschauffé l'ame, que, comme vaincu, je baisse de rechef le col sous le joug.

M. Ancelme. Vrayement, je m'y employeray de bien bon cœur.

Bonaventure. J'y trouve une difficulté : c'est que je suis estranger, et ne suis en ceste ville gueres cogneu d'autres que de vous.

M. Ancelme. Ceste difficulté ne vous en doit retarder, vostre requeste estant fondée sur l'honnesteté : car, demandant une vefve à femme, c'est accroistre le los de sa bonne renommée. Et si vous estes estranger, elle n'est naturelle de ce pays. Et puis, nous estans tous hommes, tous de ce monde et tous chrestiens, l'on ne doit regarder à cela quand les partyes s'entrayment bien, ny souffrir que la diversité des nations rompe une bonne aliance.

Bonaventure. Vous me faictes revenir le cœur, et proteste que, si vos raisons avoient autant de puissance sur elle qu'elles ont sur moy, ce seroit desjà faict ; mais elle n'en est capable.

M. Ancelme. Ne vous souciez. Je vous dy que les femmes sont d'une nature très capable. Vous est-il advis que je la doive conforter à la mort? Mon discours sera tant confit en sucre et miel, qu'il luy prendra envye d'en gouster Ne sçavez-vous qu'on ne peut faire plus grand plaisir aux femmes que leur parler de les marier !

Bonaventure. Si elle s'enquiert de moy, vous lui direz que je suis de Bretagne, que j'ay nom Bonaventure, et que j'ay esté marié ; et, si elle veut sçavoir plus outre, que, dès les premiers troubles, il y peut avoir quinze ou seize ans, vou-

lant faire un voyage en Angleterre avec ma femme, qui estoit grosse, nostre vaisseau donna de fortune contre un escueil, où il s'ouvrit, de manière que pour me sauver je me jettay sur un ais, qui, par la grace de Dieu, me porta en une plage, laissant ainsi ma pauvre femme sur le vaisseau, qui, s'emplissant d'eau, alla finablement au fonds, sans qu'il fust en ma puissance la pouvoir secourir. Ainsi, estant privé d'elle et de tous mes biens, je ne voulus retourner en mon pays, pour ne rafraichir la memoire de mes douleurs. Depuis, ayant tousjours erré çà et là par diverses contrées et nations, j'ay acquis plusieurs joyaux et autres choses precieuses, que j'ay en une bouëtte icy avec moy. Je vous dy ces choses affin que (d'autant qu'entre les vertus qu'on recherche en un mary, les richesses tiennent le premier rang), vous luy puissiez affermer que je la pourray honorablement nourrir et entretenir.

M. ANCELME. Je luy diray tout en temps et lieu.

BONAVENTURE. Et si le trouvez bon, luy direz encores que ma feue femme avoit nom Clemence, comme elle, et que si, pour mon bonheur, son mary avoit nom Bonaventure, comme moy, il se pourroit resveiller en elle quelque scintille de l'amour qu'elle a eu à ce nom.

M. ANCELME. Les femmes regardent plustost à la nature de leurs maris qu'à leurs noms.

SCÈNE II.

Le S. Alexandre, amoureux; *Gourdin*, escornifleur.

ALEXANDRE.

Et bien, Gourdin, que te semble de mon mal?

GOURDIN. Il me semble que ce ne sera rien.

ALEXANDRE. Tu monstres bien que tu n'as jamais aymé que toymesmes.

GOURDIN. Et vous, vous monstrez bien que n'endurastes jamais la faim: c'est elle, de par Dieu, c'est elle qui est le vray et seul tourment qui nous afflige, et non ces baliverneries et sottes fantasies des hommes, engendrées de l'oisiveté et trop grand aise.

ALEXANDRE. Il ne faut mesurer mes apetis avec les tiens, car j'ay la vertu en l'ame, et tu l'as au gosier. N'est-ce rien que Leonard cerche par tous moyens faire espouser Emée à son fils Constant, et haste ce mariage tant qu'il peut, d'autant qu'il sçait que je m'entens avecques elle? Ne considères-tu que sa sœur a espousé le fils aisné de ce vieillard, et qu'à ceste cause (afin que les deux sœurs soient mariées aux deux frères) le père et la tante la bailleront plustost à Constant qu'à moy? Mon Dieu, que je suis malheureux!

GOURDIN. Comme vous osez-vous dire malheureux, veu qu'estes jeune, beau, gaillard, riche

d'amis, de parens et de biens, et gentilhomme de bonne part?

ALEXANDRE. La felicité des choses deppend de l'esprit qui les possede, car les biens de fortune donnent repos à un esprit paisible et travail à un qui est remuant. Que me servent les biens, la jeunesse, la race et les amis, sans Emée, sinon pour me tourmenter de passions et de rage? Si pour toutes ces bonnes parties je merite espouser l'une des plus riches damoiselles de Paris, pourquoy ne puis-je avoir ceste-cy? Ha! que son père vint bien à mon malheur demeurer en ceste ville, puis que je doibs tant endurer pour l'amour d'elle! Et qui rengrege mon mal, c'est que tu te mocques encores de moy, au lieu que me devrois conseiller.

GOURDIN. Que voulez-vous que je face? Où il n'y a point de remède, il ne faut point de conseil.

ALEXANDRE. Au moins si, pour ma consolation, tu te plaignois avec moy, je serois content, car la commiseration d'autruy n'est pas peu de refrigère aux affligez.

GOURDIN. Que voulez-vous que je die! Il me poise, j'en suis marry, le cœur m'en creve? Mais faites ce que je vous diray: laissez-la là; vous en trouverez bien une autre. Avez-vous pœur que les femmes vous faillent?

ALEXANDRE. Hé! Gourdin, si je pouvois autant facilement oublier Emée pour une autre, je suivrois ton conseil; mais je ne la puis laisser non plus que le corps.

GOURDIN. Si ce premier advis ne vous plaist, faictes autrement: enlevez-la, ou par force ou par amour, de la maison de sa tante, et vous en allez avec elle.

Alexandre. Comme tes conseils vont d'une extremité en autre ! Premierement tu voulois que je la laissasse, maintenant tu veux que je l'enlève. Te semble-il honneste à un gentilhomme comme moy desbaucher une fille?

Gourdin. Il faut tousjours aux plus grands dangers user des derniers remedes. Je vous voy tant enflammé en l'amour de ceste-cy, que, si la perdez, vous voudrez vous noyer, vous voudrez vous pendre; vaut-il pas mieux prevenir que d'estre prevenu?

Alexandre. Helas! faut-il que je commette ceste faute! Gourdin, je t'advise que l'erreur d'une vile et basse personne la souille seule; mais la faute d'un gentilhomme le honnit, et toute sa race. Que diroit-on de moy quand le peuple en seroit adverty ?

Gourdin. On diroit qu'avez faict en jeune homme ; car les fautes commises par amour sont tousjours excusées, mesmement quand on sçaura que l'avez fait en bonne intention de l'espouser, et qu'il n'y avoit autre moien.

Alexandre. Tu me conseilles une chose que Dieu veuille ne m'estre prejudiciable.

Gourdin. Si Emée vous oyoit, elle diroit qu'estes un froid amoureux, car qui ayme ardamment ne pense à tant de dangers. Comme si la chose n'estoit facile!

Alexandre. Il n'y a rien tant facile qui ne soit trouvé difficile quand on le faict à regret.

Gourdin. Prenez courage, et nous diligentons, car son père, qu'on attend, pourra arriver, et Leonard conclure.

Alexandre. Tu me tue avec ceste diligence.

GOURDIN. Le diable vous emporte si je le veux ! Allez, je voy bien que n'y avez pas grande envie.

ALEXANDRE. Ainsi te print-il envie de faire diette !

GOURDIN. Que songeons-nous donc ? Qui ne se leve au matin perd sa journée.

ALEXANDRE. Hé ! Gourdin, pensons-y un peu plus à loisir.

GOURDIN. J'y ai pensé et repensé ce que j'y penseray jamais.

ALEXANDRE. Tu n'y employes que tes parolles, mais j'y hazarde ma vie et mon honneur.

GOURDIN. Vous voulez aymer, vous voulez jouyr, et ne voulez vous hazarder aux dangers ; on ne peut cueillir la rose sans se picquer. Il vous faut resouldre chercher vostre contentement entre les perils, ou laisser tout là.

ALEXANDRE. Ne sçaurions-nous penser quelque moyen plus honneste et asseuré ?

GOURDIN. Pensez-y seul.

ALEXANDRE. Escoute, je te prie.

GOURDIN. Je suis sourd.

ALEXANDRE. Retourne, si tu veux, et me gouverne à ta fantasie.

GOURDIN. Par ma foy, je n'en ferois rien si je ne vous avois promis à disner.

ALEXANDRE. Et bien, que doy-je faire ?

GOURDIN. Il faut qu'escriviez une lettre à Emée, narrative des desseins de Leonard et du vostre, la priant sur la fin que, si elle desire estre vostre femme, qu'elle se trouve ce soir après soupper sur le quay des Augustins, où serez prest avec un bateau pour la recevoir. Si elle vous ayme,

elle n'y faillira pas. Et puis Guillemette, qui luy portera les lettres, la sçaura bien convertir.

Alexandre. Elle a tant d'envie estre mienne qu'elle passeroit au travers les flammes. Or sus, menez-moi donc chez Guillemette, affin que j'escrive.

Gourdin. Il y a ici du desordre.

Alexandre. Quel?

Gourdin. Si vous y allez, je ne disneray pas.

Alexandre. Tu ne considères que ma faulte m'en sera plustost pardonnée, pour-ce que, si je pèche par larrecin, tu en feras la penitence par jeusne.

Gourdin. Stt! voicy Leonard et son frère. Ma foy, je gage qu'ils parlent d'Emée.

Alexandre. C'est tout un. Allons!

SCÈNE III.

Ambroise, Leonard, vieillards.

Ambroise.

Te semble-il peu de chose, Leonard, que je t'ay donné le loisir d'accommoder ta famille? Tu n'as plus que Valentin et Constant : Valentin marié avec Magdaleine, et Constant sur le point d'espouser Emée, sa sœur. Ainsi donc, pour parfaire entierement ceste alliance, il ne reste plus sinon, comme je t'ay dict, que j'espouse madame Clemence, leur tante, femme qui merite beaucoup pour son honnesteté, beauté et bons moyens.

Leonard. Ambroise, je ne voudrois que tu

eusses opinion que, pour ne sçay quel sinistre desir, je te conseille autrement que bien. Tu en penseras toutesfois ce que tu voudras, mais j'aime mieux me repentir de t'avoir dict la verité que de m'estre teu. Je te dy donc que tu es hors d'entendement.

AMBROISE. Comment! hors d'entendement?

LEONARD. Oy, hors d'entendement. T'est-il advis qu'en cest aage auquel l'on pense à des gendres et petits nepveux, tu doives penser à me bailler une belle-sœur? Fay ton compte que la messe de tes espousailles t'est une extrême onction. Mettre une femme aux costez d'un semblable à toy! eh!

AMBROISE. Quoy! Je me presenterois à la bouche d'un canon?

LEONARD. Il t'adviendra encores pis, car le canon tue soudainement, et les femmes font mourir petit à petit. Ambroise, c'est une aire à jouvenceaux. Il y a telle proportion entre l'homme et la femme qu'entre le feu et le bois : car, comme le bois vert se maintient longtemps au feu par son humeur, et les estouppes, comme choses seiches, bruslent soudainement, ainsi les jeunes hommes, par l'abondance de leur sang, s'entretiennent avec les femmes, et les viellards, comme seiches estouppes, s'y consomment en moins de rien.

AMBROISE. Leonard, ta comparaison n'est bonne, me mesurant à ton aulne. Souvien-toi qu'il y a six ans à dire entre nous deux; que dès ta jeunesse tu as tousjours eu une femme à tes costez, qui a bien faict seicher ton bois, et que j'ay tousjours vescu seul, sans compagnie, et par ainsi gardé mon suc en moy-mesme.

Leonard. Ce suc sera comme celui du figuier de Bagnollet, dont les premières figues sont bonnes, mais les tardives ne vallent rien. Et puis ton tonneau ne rendra desormais que de la lie.

Ambroise. Tu me fais rire. Il n'y a en tout le monde un plus gaillard et brusq que je suis ; je sçay chanter, je sçay jouer des instrumens, et mille autres gaillardises propres pour entretenir les dames.

Leonard. Il faut sçavoir autre chose que cela, car on n'emplit pas de vent le ventre des femmes

Ambroise. Ces choses sont gallanteries pour leur donner plaisir.

Leonard. Elles veullent que ce plaisir se convertisse en chose nerveuse, et non estre tousjours entretenues de bayes. O le brave jouvenceau ! qu'il luy sieroit bien faire service aux dames !

Ambroise. Je me sens tel que m'y puis presenter. J'ay, Dieu mercy, bonne veue, la main assez ferme. Je suis agille de ma personne et ne chancelle point.

Leonard. Combien les hommes se trompent en ceste folie d'amour ! Ne cognois-tu, pauvret, que où il te semble estre tant dispos, tu commances à cheminer courbé le nez vers la terre, que tes yeux se crespent en estoiles tout à l'entour, et que la bave te tombe de la bouche.

Ambroise. Je me regarde tous les matins en un mirouer ; mais je n'y voy point tant de miracles. Et si je n'ay le visage tant beau, beau, comme ces petits godronnez, qu'on ne sçait s'ils sont femmes ou hommes, ce m'est tout un ; ceste-cy n'est une espreuve qui se doibve faire au jour.

LEONARD. La viellesse est un vice qui se cognoist au plus obscur des tenèbres.

AMBROISE. Il ne faut rechercher en moy tant de brouilleries, car ceste madame Clemence n'est une pucelle. Elle a pour le moins trente cinq ans sur la teste, qui me fait croire qu'elle a oblié tous ces petits tourdions et gaillards remuemens qui chastouillent la jeunesse.

LEONARD. Ains elle y prendra plus de plaisir que jamais. Et puis va t'y fourrer : tu trouveras un terrouer tant reposé, que jour et nuict il ne te faudra faire autre chose que le labourer, et avoir tousjours la houe dedans.

AMBROISE. L'amour est de telle vertu qu'il eveille la vigueur aux jeunes et aux vieux.

LEONARD. L'amour faict comme le scorpion, il tue en flattant. Mais nous perdons autant de temps en ces disputes. Vien ça, dy-moy un peu : qu'as-tu besoin de femme? Ou c'est pour avoir lignée, ou pour gouverner toy et ton mesnage. Si c'est pour lignée, sçais-tu pas que qui se marie en l'aage où tu es est inhabile à la generation, ou, s'il engendre, qu'il laisse sa femme grosse, et son nom à un enfant qni n'est pas encores né? Si c'est pour te gouverner, qui le fera mieux que mes enfants tes nepveux, et ma bru? Si donc tu vis heureux, pourquoy vas-tu cherchant ton malaise? Ne sçais-tu, pauvre homme, quel tourment donnent les femmes? Quantesfois ceste dame Clemence, pour le moindre desplaisir que tu luy ferois, te reprocheroit : Mon autre mary ne me faisoit pas ainsi, jamais il ne me desdit, il eust esté marry de me fascher ou donner quelque mescontentement. Et tant d'autres nyaiseries que c'est

assez pour devenir fol. Considère un peu la despense des femmes : il leur faut robbes, cottes, manteaux, pelissons, toutes sortes de collets, chaisnes, carcans, perles, ceintures, anneaux, bracelets, deux servantes, un serviteur, la provision tous les mois, une maison pour vous seuls, et tant d'autres choses, que dès le premier jour tu t'en morderois les poulces.

Ambroise. Fua! fuu! Vertu sainct gris ! ces femmes sont-elles diables?

Leonard. Elles sont encores pires, car le diable ne faict perdre que l'ame, et elles font perdre l'ame, le corps et les biens.

Ambroise. Ce m'est tout un; quand j'aurois despendu tout le mien pour contenter ma volonté, qu'en seroit-ce!

Leonard. Rien, sinon que tu ne le ferois qu'une fois, et serois reputé un fol, ne te souciant d'estre riche.

Ambroise. Celui n'est riche qui amoncelle les escus, mais celuy qui ne diminue ses desirs : car les biens sont à qui les possède, et le monde à qui plus en prend. Je la veux, je t'en ay adverty pour mon devoir, et afin que m'aydes en ceste poursuite, et non pour te demander conseil.

Leonard. On ne peut faillir d'entendre le conseil d'autruy.

Ambroise. On peut bien faillir à le suyvre.

Leonard. Il n'est sage qui faict tout à sa teste.

Ambroise. Il n'est sage qui faict tout selon la volonté d'autruy. Si en autre chose j'ay faict à ta fantasie, je veux maintenant faire à la mienne.

Leonard. A la bonne heure! Fay ce que tu voudras. Je suis assez empesché de mes affaires,

sans m'embrouiller des tiennes : aussi je te proteste que je ne m'en mesleray jamais.

SCÈNE IIII.

Ambroise, *Gourdin*, *Guillemette*, maquerelle.

AMBROISE.

Ce taquin de mon frère ne pense pas que je l'entende. Il a telle esperance en ma succession, qu'il craint que, si je me marie, je n'aye des enfans, et qu'ainsi il en soit privé, à raison de quoy il crye qu'il semble que je luy couppe la gorge. Voilà que c'en est : qui se marie en cest aage experimente l'amitié de ses parens. Il a tousjours eu ceste mauvaise coustume, se courrousser toutes les fois que j'ay voulu disposer du mien à ma volonté. Quand je me suis separé de luy, il s'en plaignoit à tout le monde ; mais je ne fis jamais mieux que de quitter sa pouilleuse et mecanique manière de vivre, et, jaçoit que demeurions tous deux en une mesme maison, si est-ce que j'ay mon logis et mesnage à part, où je vy paisiblement et y mène qui bon me semble.

GOURDIN. Si je n'eusse beu quand j'ay eu trouvé Guillemette, je sçay bien qu'Alexandre eust esté contraint augmenter son ordinaire, car il n'y en eust eu pour ma dent creuse.

AMBROISE. Ho! voicy ce plaisant Gourdin. Et bien que dis-tu?

GOURDIN. Hé! monsieur mon grand amy, je

prie Dieu qu'il vous donne le bon jour, la bonne pasque, dix mille escus, et reculle vostre aage de vingt ans, ha! ha! he! monsieur mon petit roy.

Ambroise. Tu es bien guilleret; tu as beu.

Gourdin. Ne m'avez-vous jamais veu rire à jeun?

Ambroise. Oh! diable, je te voulois mener disner avec moy; mais ce sera pour un autre fois.

Gourdin. Non, non, j'iray; quand j'ay bien desjeuné, je n'en disne que mieux.

Ambroise. Manges-tu de tout?

Gourdin. Non, je ne mange jamais le fer ny les pierres, et me laisserois plustost mourir de faim qu'en avaler un seul petit morceau.

Ambroise. Par ma conscience, je seray ayse que tu viennes manger avecques moy.

Gourdin. Pour vous faire plaisir, j'iray soir et matin, à toutes heures.

Ambroise. Tu me feras passer le temps par tes mots nouveaux.

Gourdin. Vous n'en aurez faute. Et bien, que vous dict le cœur?

Ambroise. Mon frère m'a mis en colère.

Gourdin. Que vous a-il dict? Que despendez trop?

Ambroise. Non; mais, pour te dire vray, je delibere me marier, et quand je luy ay dict, il sautoit comme un bouc.

Gourdin. Vert et bleu! vous luy touchiez une trop mauvaise corde; c'estoit assez pour le faire mourir. Et qui est ceste femme, s'il est permis le demander?

Ambroise. C'est madame Clemence; regarde si elle merite pas estre recherchée.

GOURDIN. Oy vrayement; mais, bon seigneur, vous aurez des peines à l'avoir.

AMBROISE. Pourquoy? A-elle occasion me refuser?

GOURDIN. Elle a esté demandée plusieurs fois par beaucoup de braves hommes, neantmoins elle n'y a jamais voulu entendre.

AMBROISE. Que me dis-tu?

GOURDIN. Ce qui en est.

AMBROISE. Que feray-je, si elle est ainsi obstinée!...

GOURDIN. Il faut mettre peine d'entrer en grace; elle pourra changer d'oppinion.

AMBROISE. Helas! Gourdin, ne m'abandonne, ains pense un peu qu'il seroit bon de faire.

GOURDIN. Ce seroit bien vostre cas qu'une certaine Guillemette, si elle vouloit faire cela, pource que tel affaire est mieux seant à une femme de basse condition qu'à un homme de bien, car elles parlent plus seurement aux dames que les hommes, sçavent mieux trouver la jointure de leur cruel courage, sont plustost escoutées, et avec moins de crainte.

AMBROISE. Il n'est honneste se procurer une femme par l'adresse d'une maquerelle.

GOURDIN. Si la femme est belle et bonne, il n'importe comment ce soit, parce que si tost que le mariage est descouvert, on demande qui est la dame de la feste, et non qui a moyenné ceste aliance.

AMBROISE. Tu dis vray; je me gouverneray à ta mode. Allons, nous en deviserons à table. A quelle heure manges-tu?

GOURDIN. Toutes et quantes fois que j'ay les

yeux ouvers, et me suis beaucoup de fois plaint de nature, qu'elle n'a faict que je peusse manger encor en dormant. Allez devant, car j'ai encor un peu affaire.

Ambroise. Tu oublieras à venir.

Gourdin. Je vous prie n'en rien croire, et n'appeller un autre en ma placc. Je vas parler à Guillemette, que je voy là bas.

Ambroise. C'est bien faict; mais ne te fais pas attendre.

Gourdin. Sçay-je pas bien qu'on ne doit mener des chiens en la maison d'autruy, n'estre fascheux prendre place à table, et ne se faire attendre? Je suis ayse qu'il s'en va, car il faut que je parle à ceste femme. Et d'où diable venez-vous? Il y a plus de quatre heures que je vous cherche.

Guillemette. De me confesser. Penses-tu que je te resemble?

Gourdin. Je vous trouveray donc bien disposée pour ayder à vostre prochain.

Guillemette. Je fais volontiers bonnes œuvres. Que me veux-tu?

Gourdin. Qu'aydiez Alexandre à enlever une fille.

Guillemette. Comment! enlever une fille! Quoy! Veult-il que je souffre pour luy?

Gourdin. Il ne l'entreprendroit s'il y avoit danger.

Guillemette. Au pis aller, il ne seroit chastié que de parolles; mais je le serois avec le fouet, et peut-estre un bannissement au bout. La justice resemble au filet d'une araigne : il retient les petitz moucherons, mais les grosses mouches le percent et passent à travers.

GOURDIN. Vous n'avez accoustumé estre tant craintive.

GUILLEMETTE. Je vouldrois volontiers le contenter, pourveu que je n'en eusse point de mal. Qui est-elle? La niepce de madame Clemence, non pas?

GOURDIN. Mon Dieu, que vous devinez bien! C'est elle-mesme. Il a entendu que Leonard la veut faire espouser à son fils; et ne trouvant, le pauvre Alexandre, aultre moyen de l'avoir, il veut que luy portiez ceste missive, et la sollicitiez se trouver ce soir sur le quay des Augustins, où il l'attendra en un bateau.

GUILLEMETTE. Appelles-tu cela enlever une fille? Vrayment, tu me la bailles belle! C'est luy moyenner son bien. Va, dy luy que je le feray de bien bon cœur, tant pour luy faire plaisir que pour ayder à la fille.

GOURDIN. Prenez donc ceste lettre, et faictes diligence.

GUILLEMETTE. Laisse faire à moy.

GOURDIN. Au moins vous sçavez ce qu'avez à dire?

GUILLEMETTE. Il ne me le faut recorder. Sçais-tu pas que dict le proverbe? Donne charge au sage et le laisse faire.

GOURDIN. Où vous trouverai-je?

GUILLEMETTE. A Nostre-Dame, pour achever mon chapelet: je n'estois qu'au deuxiesme pater.

GOURDIN. Voicy une autre chose: Ambroise desire espouser madame Clemence.

GUILLEMETTE. Comment! Le mois de mars aproche, les humeurs s'esmeuvent.

Gourdin. Et pour gaigner sa bonne grace il veut user de vostre moyen.

Guillemette. A la bonne heure! Je pense que ma contrition m'apportera profict, puis que je suis acheminée à œuvres tant bonnes.

Gourdin. Soyez soigneuse de le bien peler, car les vieillards se rasent de tout point, et vous souvenez que pour vous avoir moyenné ceste pratique j'en dois avoir ma part.

Guillemette. Il est bien raisonnable.

Gourdin. Je disneray aujourd'huy avecques luy; laisse-moy faire, je le vous envoyeray tout cuit et tout assaisonné. Si en beaucoup de choses les vieillards sont plus sages que les jeunes, ils sont, en matière d'amour, plus fols qu'eux. Ce pendant allez chez madame Clemence : vous luy pourrez jetter quelque mot à la traverse.

Guillemette. Elle est tant retirée que je ne la gouverne comme tu penses.

Gourdin. Souvenez-vous de la bien taster. A Dieu.

SCÈNE V.

Guillemette, Constant, amoureux.

GUILLEMETTE.

Enfin, qui est accoustumé faire plaisir ne s'en peut garder. Je commancé en ceste beniste heure à servir dès l'aage de douze ans, et de là en avant je n'ay fait autre chose que servir, asçavoir : de ma personne tandis que j'estois jeune, que j'avois les rains

soupples, et que je les pouvois remuer; et maintenant que je suis cassée, j'ayde un chacun de mon conseil : Qui fait ce qu'il peut doit estre excusé. Il ne me faut ores mettre en jeu pour faire la monstre des belles, car je suis desormais defleurie; mais pour persuader quelque bonne affaire, j'en sortiray à bout aussi bien qu'une autre, et, toute vieille que me voyez, je sçay, par la grace de Dieu, faire beaucoup de choses. Je guary de toutes sortes de gratelles, j'oste les mailles, j'efface les lentilles et rousseurs. Je ne dis mot des fards : pour faire estendre la peau, pour empescher qu'elle se crève, pour suppleer au pucelage perdu dès plus de dix ans, pour reserrer maujoint, pour faire les cheveux blondz, le sein relevé, les tetins fermes, et peler les sourcils, il n'y a qu'une Guillemette au monde. Vous en riez! si n'en pensez-vous pas pourtant moins; vous aurez quelque jour affaire de moy, ne vous souciez. Mais laissez-moy aller porter mes lettres. Oh ! voicy ce chien de Constant, qui faict mourir ceste pauvre Anne, fille de madame Clemence, et pour la tourmenter d'avantage faict l'amour à Emée sa cousine, qui toutesfois ne l'ayme point. Tu veux donc de tout point faire mourir ceste pauvre fille? Constant, escoute : Qui fuyt qui l'aime et suit qui ne le veut aimer laisse la bonne terre pour semer sur l'areine. Enten, enten à Anne, qui est un terrouer qui n'attend sinon que tu mettes ta charrue dedans, et il te raportera l'amoureux fruict de tes labeurs : car, quant à Emée, l'amye d'Alexandre, il ne faut que tu t'attendes d'en recueillir que ronces et chardons.

CONSTANT. Vous me ronpez la teste et à vous

aussi! Vous ay-je pas mille fois dict que je veux Emée, puis qu'il plaist à mon père? Et puis il n'est honneste à un homme de bien qui s'est voué une femme mettre son amour en une aultre. Anne se trompe si elle pense que je la vueille espouser.

GUILLEMETTE. Pauvre homme! si tu sçavois que c'est aymer, tu n'aurois tant d'egard à l'honnesteté. Ma foy, tu es un peu trop scrupuleux; mais celles-cy sont reigles pour donner à qui a l'esprit libre.

CONSTANT. Je l'ay libre, ainsi je les doy donc observer. Et vous qui me voyez obstiné, cognoissez-vous pas que me guerroyant à toute heure n'est autre chose que vous lasser la langue, et à moy les oreilles?

GUILLEMETTE. Qui souvent combat retourne quelquesfois victorieux; penses-tu point que quelque jour je te feray cognoistre ta faulte?

CONSTANT. Je ne sçay, car je n'ay failly; mais je faillirois si je faisois à vostre volonté.

GUILLEMETTE. Ce que j'en dis, je n'en parle pas. Je suis marrye de ceste pauvre fille, et me faict mal que tu ne sçais user de ton bien. Va, va, tu cognoistras un jour que c'est se marier sans estre aymé. Oh! quel bon fils d'obedience est cestuy-cy, qui veult faire à la mode de son père. Eh! petit garçonnet, cherche, de par Dieu, cherche t'acompagner avec qui t'aime : Car un morceau pris d'appetit fait plus de profit que cent mangez à contrecœur.

SCÈNE V.

Guillemette, *madame Clemence*, reputée vefve (je l'appelle tousjours madame, à la difference de la Courtizanne); *Saincte*, sa servante.

GUILLEMETTE.

Pauvrette! tu as bien donné de la teste contre le mur! Que dois-je dire, maintenant que je vas en son logis? Il la faut paistre d'esperance, autrement elle courroit les rues comme une folle. Amour de filles, eh! je te sçay dire que c'est une flamme et une fureur. Tic, toc.

CLEMENCE. Qui est là.

GUILLEMETTE. Oh! Madame, Dieu vous gard.

CLEMENCE. Que dictes-vous, Guillemette?

GUILLEMETTE. Je voulois monstrer quelques petits ouvrages à voz filles.

CLEMENCE. Entrez, elles sont en la chambre, qui cousent.

GUILLEMETTE. Elles font bien de travailler dès maintenant, pource que elles auront bien autre fusée à desmeller quant elles seront mariées; et le devez souhetter, car, en verité, une maison sans homme est pire qu'une paroisse sans prestre. Est-il pas vray, Madame?

CLEMENCE. Nous y sommes accoustumées.

GUILLEMETTE. Oy, par mon enda; puis marier des filles est soulager l'esprit. Mon Dieu!

qu'elles sont gentilles et propres ! Mais vous ne leur en devez rien, Madame.

CLEMENCE. Nous mettons peine nous y maintenir.

GUILLEMETTE. Sur tout vous estes recommandée d'avoir si long temps demeuré vefve pour l'amour de vostre fille ; il la faut marier et vous après, car je ne vous conseillerois jamais demeurer ainsi, car vous estes trop jeune.

CLEMENCE. Allez, allez, taisez-vous ; ces propos ne vous sont bien seans.

GUILLEMETTE. Non, non, c'est par manière de dire. Je suis entrée comme desireuse de vous voir en bonne santé. Toutesfois il m'est advis que pechez, vivant comme vous vivez, car vous estes trop gentille pour dormir seule.

CLEMENCE. Ne me parlez plus de cela ; on ne parle en ma maison que d'ouvrages telz que vous portez.

GUILLEMETTE. Of, je ne parle aussi sinon de ce que je porte. Par mon anse, ta maistresse est bien farouche.

SAINCTE. Vous voyez, je vous sçay dire qu'il faut faire le petit bec quand on parle à elle.

GUILLEMETTE. Et toy, ma fille, es-tu de son naturel ?

SAINCTE. Ma foy nenny, le sçavous pas bien ?

GUILLEMETTE. Ainsi faut-il faire, Saincte, m'amie : car la courtoisie est une partie de la beauté. Laisse faire, je te veux donner un compagnon de ta sorte : car pource que tu es petite, je pense que tu n'aimes pas ces si grands grands.

SAINCTE. C'est ce que je demande : les choses grandes m'adviennent bien : car, combien que

je sois petite, je ne laisse pas d'estre creuse.

GUILLEMETTE. A la bonne heure! Avez-vous bon vin en broche?

SAINCTE. Celuy qui est en perse tire au bas, mais il y en a un tonneau de blanc, doux comme hypocras.

GUILLEMETTE. Hé! m'amie, fay moi un plaisir: emply m'en ma bouteille.

SAINCTE. Je le veux bien.

GUILLEMETTE. J'ay une si mauvaise bouche que je ne pren goust à rien, sinon à quelque rostie trempée au vin. Va donc cependant que j'entretiendray les filles; mais garde que ta maistresse ne te voye.

ACTE II.

SCÈNE I.

Léonard, Guillemette, madame Clémence.

LEONARD.

Ha! meschante, vilaine, traitresse! Tu ne sortiras pas encores, maquerelle!

GUILLEMETTE. Monsieur, croyez-moy sur ma conscience que je ne sçavois le contenu d'icelles.

LEONARD. Se peut-il faire que tu portes des lettres aux filles sans sçavoir l'intention de qui les envoye?

GUILLEMETTE. J'y allois à la bonne foy, pour ce que ce matin j'avois esté à confesse.

LEONARD. Qui ne te cognoistroit, bonne beste,

vieille hypocrite? Va, desloge; oste-toy d'icy, et ne t'advienne jamais mettre le pied ceans, car je te... J'ay tousjours eu peur de telle fredaine.

GUILLEMETTE. Je dis bien qu'Alexandre seroit cause de mon mal. Il ne m'est pas demeuré une goutte de sang quand j'ay veu cet homme avec Emée. Aussi cette sotte de chambrière m'en eust elle sceu advertir! Pensez, je vous prie, qu'elle j'estois quand il m'a trouvée saisie de ces lettres: j'estois plus morte que vive. Il m'a chassée de la chambre, et poussée si rudement qu'il m'a faict descendre plus de demie douzaine de degrez sans conter, me disant plus d'injures et de villenies qu'il ne passe d'eau sous Petit-Pont. Encores si j'avois ma bouteille, patience; mais quoy! elle sera perdue, car je n'oserois la retourner querir. Ha! je l'enten qui s'en va. Dieu me soit en aide!

LEONARD. Elle sera plus seurement et avec moins de soupçon en religion jusques au retour de son père.

CLEMENCE. C'est à vous à en faire ce que voudrez, puisqu'elle est destinée à vostre fils Constant, et que desjà sa sœur est vostre bru.

LEONARD. Aussi y sera-elle. Et veux que l'y envoyez devant qu'il soit nuict.

CLEMENCE. Tout à ceste heure, et ma fille Anne avec elle: au moins j'en seray hors de peine.

LEONARD. Ouvrez, une autre fois, les yeux, quand telles femmes vous viendront veoir.

CLEMENCE. Il est autant malaisé garder les oreilles des filles d'entendre des nouvelles de leurs amans comme empescher qu'un homme nud au soleil ne soit offensé des mousches.

SCÈNE II.

Guillemette, Saincte.

GUILLEMETTE.

A la fin il s'en est allé! Que le diable luy puisse rompre le col! Voilà, je ne puis partir d'icy que je n'aye ma bouteille. O douce bouteille, hélas! que tu as prins une mauvaise adresse que de passer par la salle! J'ai ouvert les aumoires (car, quand je vas chez autruy, je m'efforce tousjours prendre quelque chose, de pœur qu'on ne m'ait en estime d'une lourde et trop niaise) et ay prins ce morceau de pain, pensant en faire une souppe en vin. Mais, je crains qu'il ne me la faille faire en l'eau. Ay-je peché d'avoir desrobbé un morceau de pain? Je croy que nenny : c'est sur et tant moins des aumosnes que madame Clemence me doibt faire, et puis le pain d'achapt est si mauvais que je n'en puis avaller une bouchée. Escoutez, on ouvre l'huis. O ma bouteille, est-ce point toy qu'on m'apporte?

SAINCTE. Où estes-vous? Hé! Où allez-vous?

GUILLEMETTE. Je ne demande rien, Madame.

SAINCTE. Venez querir vostre bouteille.

GUILLEMETTE. O ma douce amie, que beneiste sois tu, ma douce amie! Hé! ma pauvre bouteille, je pensois t'avoir perdue! Est-ce du doux?

SAINCTE. Essayez.

Guillemette. Of! qu'il a bonne odeur. Je le veux premier beneistre.

Ma bouteille, si la saveur
De ce vin respond à l'odeur,
Je prie Dieu et saincte Heleine
Qu'ils te maintiennent tousjours plaine.

Saincte. Elle tire comme si elle succçoit le tetin.

Guillemette. En bonne foy, il est bon et prompt à boire.

Saincte. Y voulez-vous point d'eau ?

Guillemette. Non, non, il est bon ainsi : car, quand j'y mets de l'eau, il me faict mal au ventre et me cause l'amarry.

Saincte. Sus donc, buvez à tous vos amis, tant vivans que trespassez.

Guillemette. O! Dieu soit loué que je me porte bien maintenant! Je suis bien marrie que je n'en ay apporté une plus grande. Va-t'en, ma fille, va t'en que tu ne sois tancée; laisse faire, je me souviendray du plaisir que tu m'as faict. A Dieu donc, et grand mercy.

Saincte. Guillemette, escoutez, j'ai quelque chose à vous dire.

Guillemette. Qu'y a-il, mon cœur?

Saincte. Je voudrois.....

Guillemette. Quoy, m'amie?

Saincte. Que me trouvassiez quelque bonne maison pour estre nourrisse.

Guillemette. Ho! es-tu grosse?

Saincte. Il se peut faire.

Guillemette. Et de qui?

Saincte. Voilà le malheur : je n'en sçay rien, ny de quand!

SCÈNE III.

Clemence, courtisane; *Guillemette.*

CLEMENCE.

Tu ne devois jà revenir; vrayement, tu as fait la belle allée. Mon Dieu, Guillemette, qu'il y a long-temps que je vous attend!

GUILLEMETTE. Je me suis mis en chemin si tost que j'ay eu parlé à vostre servante. Et bien! qu'y a-il?

CLEMENCE. Vous cognoissez le seigneur Bonaventure?

GUILLEMETTE. Oy, est-ce pas l'amoureux de madame Clemence?

CLEMENCE. C'est luy sans autre. Or je suis de son païs, où je l'ay tousjours cogneu, sa femme et toute sa famille, d'autant que j'estois sa proche voisine; mesmes, par le moyen d'une sienne servante que je hantois, ils n'eussent sceu tourner un œuf que je n'en fusse advertie; de mode que je sçavois plus de leurs affaires que des miennes propres; et, pour vous dire la verité, je vous advise que madame Clemence est sa femme.

GUILLEMETTE. Comment, sa femme!

CLEMENCE. Je dis vray. Cestuy, pensant qu'en un certain naufrage qu'ils encoururent sur mer, y peut avoir quinze ou seize ans, sa femme fust perie, comme desesperé, ne voulut plus retourner au païs, de façon que chacun a, depuis, pensé qu'il estoit mort. Elle, qui se sauva, retourna à

Nantes, où elle vendit ce qu'elle y avoit, puis vint demeurer en ceste ville avec son frère, père d'Emée, que voyez avec elle, qui est cause que Bonaventure, qui la pense submergée, joint aussi le changement de contrée, ne la peut cognoistre.

Guillemette. Je luy veux aller porter ces bonnes nouvelles, affin qu'elle me donne mon vin.

Clemence. Escoutez, nous aurons meilleur que du vin. Estant ce matin à ma fenestre, j'ay oy qu'il contoit à un prestre qu'il avoit une bouette plaine de perles et autres joyaux; or, pour l'attraper, j'ay deliberé ceste nuict aller coucher avec luy, faignant que je suis madame Clemence, sa femme.

Guillemette. Comme ferez-vous?

Clemence. Estant encore au pays, je fus advertie de ce naufrage. J'ai nom Clemence comme elle; je suis de son aage et la ressemble aucunement, de manière qu'il ne s'appercevra si tost de la tromperie que je n'aye loisir de le desrobber. A ceste cause, je vous ay envoyé querir pour vous prier luy aller dire que je veux parler à luy, et je vous promets, si le tout se porte bien, que je vous en feray bonne part.

Guillemette. Clemence, c'est un acte digne du gibet, pensez-y bien.

Clemence. Que craignez-vous? j'iray.

Guillemette. La conscience!

Clemence. Quelle conscience? La nature a mis toutes choses en commun, affin que chacun print ce qu'il peust; si les hommes ont amené pour loy ces seditieux mots, mien et tien, qu'en avons-nous affaire? car nous sommes femmes, et

comme telles n'y sommes tenues, d'autant que, quand ceste loy fut faicte, nous autres ne fusmes appelées au conseil. Et puis les biens ont par larrecin passé par tant de mains qu'ils ne trouvent plus un vray maistre, et a l'usage et accoustumance de desrobber si fort alteré la loy et desrogé à icelle, que sans aucun scrupule chacun en prend maintenant par où il peult.

GUILLEMETTE. En ma conscience, vos raisons sont bonnes, et vous ayme pour ce que venez de dire, car jusques icy j'en ay tousjours doubté. Vray Dieu! que je suis marrye que je ne le sçavois plustost! j'eusse prins à un mien voysin une belle pièce de toille qui m'eust bien servy pour me faire des chemises.

CLEMENCE. Il faut que trompions, desrobions, et facions aux hommes du pis qu'il nous sera possible, pour ce qu'ils ne cherchent qu'à nous decevoir, abuser, et saouller en nous leurs plus ardents appetits au meilleur marché qu'ils peuvent. Et si quelqu'un nous entretient, c'est seulement tandis que la beauté dure; car si tost qu'elle se passe, au fouet! ils mettent leur esprit ailleurs et nous ferment leur boutique.

GUILLEMETTE. Nous nous apercevons trop tard de leur meschanceté : aussi voyez-vous que la pluspart d'entre nous se reduisent, comme moy, à chercher leur pain et mendier leur vie; nous debvrions aprendre de la formis à nous pourveoir dès jeunesse. Si j'estois belle et jeune, comme quelqu'une que je cognois, je pelerois, j'escorcherois, j'arracherois le cœur de qui me caresseroit, je changerois tous les jours d'amoureux; car, comme tant plus le poisson est frais plus il a de

suc et se peut assaisonner en plusieurs sortes, ainsi est-il des amoureux, car plus ils sont neufs, plus sont-ils aisez à prendre et manier à toutes mains.

Clemence. Je m'en suis advisée trop tard, aussi bien que les autres, et toutesfois d'assez bonne heure si mes desseins reüssissent à bien.

Guillemette. Advisez (afin que Bonaventure ne s'en doubte) de vous abiller comme elle, et me donner à manger, car je suis encores à jeun.

Clemence. Mon Dieu ! voilà le prestre qui va pour persuader madame Clemence d'espouser cest homme ; si elle le recognoist pour mary, nos desseins s'esvanouyront en fumée.

SCÈNE IIII.

M. Ancelme, madame Clemence.

Ancelme.

Tic toc. Hola ! dictes à madame que je voudrois parler à elle.

Clemence. Je vous ay bien entendu, car j'estois cy bas mettant ordre aux petites besongnes de mes filles, que j'envoye en religion. Voy ! quel vent vous mène? Vous n'avez pas accoustumé me venir veoir.

Ancelme. Je n'y viens pas, voirement, crainte de vous ennuyer, pour-ce que je voy qu'aymez estre seule.

Clemence. Ma maison est tousjours ouverte aux gens de bien qui vous resemblent. Et si je suis seule, le peril de la renommée me servira

d'excuse, car la femme retirée à part soy bride les mauvaises langues. Ce n'est assez d'estre bonne, mais il ne faut donner opinion ny le moindre soupson du monde d'estre meschante ; à quoy la vefve doit avoir plus d'egard que toute autre femme.

ANCELME. Vous dictes vray. Toutesfois, pour ce qu'il me fasche vous veoir ainsi, je suis venu pour vous donner un remède contre ce peril, et vous exorter à en user.

CLEMENCE. Et quel remède peut mieux conserver ma bonne renommée que ma solitude?

ANCELME. Un mary est meilleur gardien de l'honneur d'une femme que les murailles d'une maison. Ainsi, ma dame, suivant mon conseil, mariez-vous, et soyez contante, aprez avoir long temps esté soubs-mise à ce vefvage, de faire desormais paroistre vostre honnesteté à tout le monde.

CLEMENCE. Monsieur, puisque ceste vie me contente, je ne serois sage la changer.

ANCELME. Vous ne pouvez estre contente, car la viduité est une continuelle guerre, sans esperance de plus grand honneur que de se marier. Si une vefve, surmontant les appetits qui la combattent plus fierement que tous autres, ne reçoit d'avantage de gloire qu'une femme qui en est maistrisée, pourquoy voulez-vous tousjours estre en ces dangers, puis que vous mariant pouvez honnestement vous en delivrer!

CLEMENCE. Ces dangers sont desormais passez; et si quelqu'un demeure, la victoire que j'ay acquise de si longue main, ou par ma bonne garde, ou par mon bon heur, m'asseure de les pas-

ser comme les autres. Ainsi, Monsieur, pensant me consoler, par vostre conseil m'afligez davantage.

ANCELME. Dieu m'en gard! tout mon conseil ne tend qu'à vous mettre à vostre aise, et sçay qu'il est sincère et doux.

CLEMENCE. Le miel est encor doux ; toutesfois, prins pour remède, aigrit les playes. Le conseil qu'apliquez à mon mal m'a r'ouvert ceste playe dont je fus navrée par la mort de mon mary, playe, helas! qui jamais ne se consolidera, ains sera tousjours verde en ma mémoire. Plustost se fermeront ces yeux qu'ils regardent jamais autre part, car celuy auquel je fus premierement jointe a emporté mes amours avecques luy.

ANCELME. Ja, à Dieu ne plaise que, par mon conseil, telle amitié soit rompue, et vous prie m'excuser si par mesgarde j'ay meslé de l'amertume parmy le doux de la ferme souvenance qu'avez de vostre mary. Par mon ame, quand je l'ay veuë pleurer, elle m'a faict si grande pitié que j'ay quasi pleuré avec elle. La vertueuse femme! Pleust à Dieu que toutes les vefves luy resemblassent! Helas! Bonaventure, tu peux bien chercher une autre amoureuse, et te pourveoir ailleurs. Mais je l'en veux aller advertir.

SCÈNE V.

M. Ancelme, Bonaventure, Clemence, courtizane ; *Guillemette.*

ANCELME.

Si c'est generosité avoir aymé une honneste femme, c'est folie l'aymer encores estant privé de toute esperance d'en jouyr. Seigneur Bonaventure, ceste-cy a la memoire de son mary si bien gravée en son cœur, qu'il est impossible y pouvoir tailler une autre forme. Que luy eussé-je peu replicquer? C'eust esté vouloir persuader à un sainct quitter sa religion.

BONAVENTURE. O rare exemple d'amour! Je voudrois estre luy mort, pour vivre en elle. Il est vif vivant en sa mémoire, et je suis mort n'ayant vie en celle que plus je desire.

CLEMENCE. Mon gentil-homme, à toutes les fois que je vous ay veu, vous avez resveillé en moy la souvenance de la chose que plus j'aymois en ce monde. C'est pourquoy je suis contrainte vous prier me dire vostre nom. Et Dieu veuille que ne sois trompée de ce que je pense!

BONAVENTURE. Ma dame, je ne vous puis refuser une si honneste demande : j'ai nom Bonaventure, de Nantes en Bretaigne.

CLEMENCE. Mon Dieu, qu'est-ce que j'oy? Helas ! mon esprit s'esgare au récit de ces tant bonnes nouvelles.

GUILLEMETTE. Ho! madame, vous changez de couleur; appuyez-vous sur moy.

CLEMENCE. Comme se peut-il faire que soyez Bonaventure? Comme croyrai-je que, l'ayant veu de ces propres yeux entre les plus cruelles vagues de la mer, seulement aydé d'un ais, il ne soit pery?

BONAVENTURE. J'eschappé par la grace de Dieu.

CLEMENCE. Je vous croy, et n'en veux autre tesmoignage, ô mon doux et tant regretté mary, que je tiens plus cher que moymesme! Voicy vostre femme entre vos bras, je suis vostre Clemence, qui sans vivre a vescu jusques icy, etant separée de vous.

BONAVENTURE. Comme se peut-il faire que soyez Clemence, si les morts ne resuscitent?

CLEMENCE. J'estois morte, privée de vous qui est ma vie, et suis maintenant resucitée, pour ce que, vous ayant retrouvé, j'ay retrouvé ce qui me faict vivre.

BONAVENTURE. Le vaisseau fut-il pas submergé, estant crevé de tous costez?

CLEMENCE. Non, car depuis qu'eustes empoigné ceste planche sur laquelle estiez, le vaisseau donna à sec contre un escueil, où il se rompit. Ainsi demeurasmes sur la roche jusques au lendemain, que fusmes enlevez par une fregate qui passoit.

ANCELME. Je suis tellement estonné que je ne puis ouvrir la bouche.

BONAVENTURE. L'air de vostre visage ne me peut faire penser que soyez Clemence.

CLEMENCE. Helas! je voy bien que ne vous

estes souvenu de moy comme j'ay eu memoire de vous. Pleust à Dieu que je peusse retrouver en vous l'ancienne amitié que je vous ay tousjours portée, et que la longueur du temps n'a pu effacer de ma memoire!

GUILLEMETTE. Qui est loing des yeux est loing du cœur. Ces hommes ne sont charnels comme nous, non!

CLEMENCE. Doncques, contre toute esperance, me voyant, après une si longue suite d'années, en pays estrange, et affligée de si longs pleurs et soupirs, vous ne pensez que ce visage soit de Clemence? Je m'esmerveille comme je suis vive.

BONAVENTURE. Songé-je, ou si je veille?

CLEMENCE. Que l'amour qu'avez eu à ma jeunesse passée ne se refroidisse, et que Clemence vous plaise autant en cest aage meur comme elle vous a pleu jeune; vostre visage couvert de poil ne m'est moins agreable que lors qu'il estoit sans barbe.

GUILLEMETTE. Voila vos amours, et sçay que vous en contenterez, car jamais homme ne la seulement veue à la fenestre, ains a tousjours esté enfermée en sa maison comme le diamant en l'or.

BONAVENTURE. Vous voyez, Messire Ancelme, quel miracle voicy. Mais comme estes-vous icy, et non à Nantes?

CLEMENCE. Allons au logis, et je vous le diray, car je suis tellement transportée de joye que je ne me puis plus tenir debout.

BONAVENTURE. Monsieur, je vous prie m'excuser si je ne vous tiens compagnie.

ANCELME. Allez vous consoler. O malheureux, miserable et pauvre homme, d'estre mary

d'une si orde et sale putain! Combien en ce monde est grande la faute, soubsmettre la renommée des hommes aux appetits des femmes! Ce chetif merite beaucoup, est accort et bien apris; neantmoins, par les fautes de ceste-cy, reçoit une si cruelle playe en son honneur, qu'elle saignera pour jamais, et ne puis luy en faire l'ouverture qu'à mon grand regret.

GUILLEMETTE. Faictes vostre compte qu'il ne la trouvera telle que jadis; pensez-vous qu'elle ne sache bien faire l'honneste quand il en est besoin? Ce ne seroit pas la première qui se seroit retirée après s'estre donné quelque peu de bon temps. Il faut que la jeunesse se passe. Mais vous estes... vous m'entendez bien, et voulez toutefois maintenant faire de l'ypocrite.

ANCELME. Qu'entens-tu par cela?

GUILLEMETTE. Comment gouvernez-vous ceste vefve? Quoy? je gage que vous ne sçavez que je veux dire. Hé! mon amy, je vous ay bien veu.

ANCELME. L'amour n'est bien sceant à mes semblables.

GUILLEMETTE. Ains voz semblables ne font autre chose que faire l'amour.

ANCELME. J'ay desormais quitté les armes, et puis j'ay trop de neveux.

GUILLEMETTE. Vous resemblez la vendange, vous gastez qui vous approche; mais c'est tout un: il ne se faut espargner tandis que le sang est chaut.

ANCELME. Allez, m'amye, allez, faictes voz affaires.

GUILLEMETTE. Vostre amye n'est pas si noire.

Allez vous-mesme! Si eussiez voulu avoir patience et n'estre si fascheux, j'estois pour vous faire plaisir. A Dieu.

SCÈNE VI.

Gourdin, Alexandre, Guillemette.

GOURDIN.

O le brave homme que le seigneur Ambroise! Ce vilain avoit preparé un banquet pour faire nopces. Comme je m'y suis guedé, comme l'alaine me flaire bon! Nous avions d'entrée la fricassée, le poulet en potage, le bizet aux choux, la caille sur l'assiette, et le gros coq d'inde tout farcy de clous de giroffle, et si tendre qu'il avoit les os plus douilletz que la coste d'une feuille de chou. Item, marchoit après une grasse poictrine de veau, les chappons, perdrix, levrault, lappereaux en croix, et pigeonneaux qui rendoient une si bonne odeur qu'ils eussent esveillé l'appetit aux plus desgoustez. Pour l'issue nous eusmes popelin, gasteau feuilleté, tarte seiche, force fruitz et de toutes sortes, force confitures, avec la belle bouette de cotignat de Gennes, bon pain, blanc comme la neige, vin blanc de Bar sur Aube et d'Anjou, et clairet d'Orléans et d'Yrancy. Je vous laisse penser comme j'ay galloppé des machoires; j'en escrimois de tous costez, de manière que j'ay finablement esté contraint faire trève avec les viandes, tant mon menton estoit las de branler : pour ce que nous autres, qui en nos maisons avons

abondance de sommeil, resemblons aux menestriers, qui ne font jamais bonne chère qu'aux despens d'autruy : ainsi, quand le hazard me vient, je m'emply jusques à la gorge; mais cela ne dure rien, car, si je dors tant soit peu après le repas, je fays si bonne digestion que j'ay l'appetit plus ouvert qu'au paravant. Mais je ne me soucye pas pour tout cela; aussi ne suis-je comme aucuns, lesquels, après avoir consommé tout leur bien, se desplaisent de telle sorte qu'avec le leur ils perdent encor le jugement et l'industrie. Si je n'ay rien, je n'ay faulte de rien : car je m'acommode au vivre du jour d'huy. J'endure mille poltronneries, mille injures, et quelquefois mille blessures. Si je me rencontre avec ces souffle-nues de cour, je suis tousjours attaché à leurs espaules, et, si je ne les sçay avoir, à mon dam. Si je vas au Palais, tous ces clercz sont alentour de moy; l'un me mène aux Trois poissons, l'autre à la Pomme de pin; cestuy-cy veult que je l'acompagne chez sa maistresse, cet aultre que je l'aille voir dancer; bref, je suis tousjours parmi eux, chacun est à mon commandement. Les uns me saluent, les autres me demandent si je n'ay affaire de rien, et me font tant bon accueil qu'il semble que tout le monde soit mien. En effect, je ne sache qui ayt meilleur estat que moy, ni qui vive plus aysement. Il vous semble peut-estre que je n'ay rien en ce monde; regardez-moy : quelles joues sont-ce là? Si je n'avois de quoy les entretenir, elles ne seroient pas si enflées, ny mon minois tant enluminé.

ALEXANDRE. O quel fouët pour donner la discipline aux filles penitentes! Il est tantost temps que tu te laisse reveoir, yvrongne que tu es, tavernier!

GOURDIN. Il semble que m'ayez trouvé coupant une bourse. Vous ay-je pas cent fois dict que parliez à moy avec plus de respect? Vous sçavez que je suis sorty de gens de bien.

ALEXANDRE. Si tes parents ont esté gens de bien, tu doibs te taire, car ramentevoir leur vertu est allumer une chandelle pour esclairer et mieux faire cognoistre tes vices. Tu eusses esté bien gasté me venir dire quelle responce t'a faict Guillemette !

GOURDIN. Je l'ay envoyée porter vos lettres, et ne l'ay pas veue depuis.

ALEXANDRE. Non, car tu ne l'as pas voulu; tu as mieux aimé embesoigner tes dents que tes oreilles. Au moins que ne m'es-tu venu dire qu'elle y estoit allée? Ne sçais-tu que l'attente n'esveille moins la colère aux amoureux que le jeusne à vous autres?

GOURDIN. Encor devez-vous penser qu'il faut que je vive. J'avois prins tant de peine à la chercher, que je n'en pouvois plus si je n'eusse beu un coup.

ALEXANDRE. N'avois-tu pas desjeuné au logis?

GOURDIN. Ce n'estoit que m'esveiller l'appetit; vous devez sçavoir qu'il faut que je mange incessamment pour ne corrompre ma complexion.

ALEXANDRE. Je pense que tu es enfant de la faim.

GOURDIN. Mais plustost suis-je sa mère, puisque je l'ay dans mon ventre; et, vrayement, c'est un grand miracle que je l'ay portée plus de neuf mois, voire plus de neuf ans, et que à toute heure elle me donne des tranchées, me tenant tousjours en travail; toutefois je n'en puis acoucher.

Alexandre. Tu es peut-estre de la race des elefans, qu'on dict porter leurs petitz dix ans entiers.

Guillemette. Dieu gard de mal la compagnie.

Gourdin. Attendez, Guillemette.

Guillemette. Qui tient boutique doibt parler à chacun; nous autres sommes les procureurs et advocatz, qui ne vont jamais qu'ils n'ayent le vent aux oreilles.

Alexandre. Comme est contente Emée venir avecques moy ?

Guillemette. Helas! il y a bien de la diablerie.

Alexandre. Dieu me soit en ayde!

Guillemette. Leonard estoit en la maison, m'a osté voz lettres, et, pour eviter à tout inconvenient, a envoyé Emée en religion.

Alexandre. Voilà le beau conseil de Gourdin! Que maudite soit l'heure que jamais je l'ay creu! Ah! que j'avois bien occasion de doubter de ceste poursuitte!

Guillemette. Pauvret! je suis marrye vous avoir donné ce desplaisir.

Gourdin. Ne vous donnez point de peine pour cela.

Alexandre. Tu es un brave homme de la langue.

Gourdin. Il ne faut que l'espouser en cour d'eglise.

Guillemette. Tu dis vray, et puis que Leonard face du pis qu'il pourra.

Alexandre. Par Dieu! je trouve ce conseil bon : nous nous promettrons la foy l'un à l'autre

devant tesmoings ; après, laissez-moy faire. Allez luy dont dire, Guillemette, et que je l'iray trouver à ce soir ; ce pendant, qu'elle se donne garde des parens du vieillard.

SCÈNE VII.

Guillemette, Ambroise.

GUILLEMETTE.

N'avez-vous point de honte? C'est à ces coureuses à qui il faut tenir telz propos.

AMBROISE. Ne bougez, on en dict bien autant aux femmes de bien.

GUILLEMETTE. Ne m'interrompez point, je dys mon chapelet.

AMBROISE. Pour faire bien, on doit laisser à dire bien.

GUILLEMETTE. Quel est ce bien? que voulez-vous que je face?

AMBROISE. Que me mettiez en la bonne grace de madame Clemence, pource que je la veux espouser. Gourdin vous l'a-il pas dict?

GUILLEMETTE. Je le veux bien. Oy, il me l'a dict.

AMBROISE. Je n'oblieray pas le plaisir que vous m'y ferez.

GUILLEMETTE. Qui faict œuvres charitables ne demande point de recompense.

AMBROISE. A la bonne heure! Je feray pourtant mon devoir. Je vous prie donc en avoir soin : car, si vous sçavez comme cet amour...

GUILLEMETTE. C'est assez, ne m'en parlez plus : je l'ay essayé.

AMBROISE. Je n'ay autre chose à vous dire; vous m'en advertirez.

GUILLEMETTE. Seigneur Ambroise, escoutez: j'obliois vous dire que je m'estois vouée me faire brave, si j'avois trouvé qui me donnast une robbe.

AMBROISE. Vous voudriez que je vous la donnasse, est-il pas vray?

GUILLEMETTE. Oy, s'il vous plaist.

AMBROISE. Voyez si je l'ay entendu, m'amye! Je ne vous puis refuser; tenez, voilà deux escus.

GUILLEMETTE. Grand mercy. Je voudrois qu'il y eust beaucoup de tels hommes. Si j'avois encores dix francs, je retirerois mon frère de prison; je vous bailleray gage, s'il vous plaist me les prester.

AMBROISE. Ho! ô! foin! c'est trop, cela.

GUILLEMETTE. Si c'est trop pour vous, c'est peu pour moy; il ne despend pas qui despend pour l'amour.

AMBROISE. Tenez, tenez, et vous souvenez de moy; je puis bien dire item perdu.

GUILLEMETTE. Tousjours pesche qui en prend un; si l'affaire chemine tousjours sur ce pied, il ne peut qu'il n'aille bien.

ACTE III.

SCÈNE I.

M. Ancelme, Gourdin, Alexandre.

ANCELME.

Si n'estiez non plus que moy transporté de passion, vous cognoistriez que ce n'est bien faict se marier en cachette.

GOURDIN. A quoy est bon tout ce que vous dictes? La necessité et l'amour ne sont subjects à l'honnesteté. Allons, allons, venez si vous voulez. O Monsieur, vous devenez pasle; vostre maistresse doibt estre de vif argent, et vous de metail, puis qu'aprochant d'elle vous perdez couleur.

ALEXANDRE. Mon Dieu, comme mon cœur se debat en ma poitrine!

SCÈNE II.

Guillemette, Ambroise.

GUILLEMETTE.

Voilà pas une grande pitié? Ceste rusée n'a jamais voulu que ce pauvre homme, dont elle jouë à la pelotte, soit allé querir sa bougette, affin que par les chemins quelqu'un ne luy decouvrist qu'elle est une bonne putain, et des plus cogneues de Paris, ains l'a con-

traint y envoyer une servante faicte à sa main, pour mieux faire tout evanouyr. Voylà grand cas, qu'elle luy a sceu si bien faire croire qu'elle est sa femme. Mais qui luy a conté toutes ces fortunes? Vous diriez à l'oyr qu'elle y estoit presente. Elle sçait tant bien dire : Mon cœur, mon ame, mon bien, mon mary. Il est aussi vray que je vous touche. Et, luy saultant au col, l'embrasse, le baise, le succe, et le flatte en tant de façons qu'elle me le feroit encores croire, combien que je sois femme. En bonne foy, elle m'a quasi mise en colère; aussi, n'a-elle point honte faire toutes ces petites folies devant moy? Il est vray qu'elle me cognoist, mais c'est tout un; cependant elle me faict venir l'eau à la bouche. Je suis de sang et d'os aussi bien qu'elle, et, toute vieille que me voyez, je n'ay pas l'estomac si cru que je ne digerasse bien encores une andouille.

Ambroise. A Dieu, Guillemette, à Dieu; par mon ame, vous m'avez faict un si grand plaisir que je vous en seray tenu à jamais.

Guillemette. Je pense, quant à moy, que ceste madame Clemence vous ayme comme ses menus boyaux, car je ne suis jamais auprès d'elle qu'elle ne parle de vous; mais sçavez-vous comment? d'une telle affection que ne croiriez pas.

Ambroise. La pauvrette est bien heureuse de m'avoir rencontré. Voilà, je l'ay tousjours aymée, encor que mon frère m'en ait voulu empescher; le cueur me disoit bien que je n'abboyois pas aux nues. Il me faisoit vieil et cassé; mais je voy bien ce qui en est, puis que je luy agrée.

Guillemette. Cassé! Vous me semblez un cherubin.

AMBROISE. Je vous jure, Guillemette, que, depuis que je suis devenu amoureux de ceste-cy, il n'est jour que je ne sois chez maistre René, le parfumeur.

GUILLEMETTE. Où il put il faut du parfum.

AMBROISE. Vous voulez donc dire que je le fais pource que je pu?

GUILLEMETTE. Pardonnez-moy, je veux dire que n'en avez besoin, mais qu'où il put il fault du parfum.

AMBROISE. Ce que j'en fais n'est que pour gaigner sa bonne grace.

GUILLEMETTE. Il ne la faut tant inciter, vous la feriez devenir folle après vous. Oh! que vous sentez bon!

AMBROISE. Mon Dieu! si elle m'avoit ainsi entre ses bras.

GUILLEMETTE. Il luy seroit advis qu'elle embrasseroit un rosier.

AMBROISE. Comment, un rosier!

GUILLEMETTE. Pource que sentez bon et la picqueriez.

AMBROISE. Pourquoy la picquerois-je? Je ne suis pas si mal apris.

GUILLEMETTE. La picqueriez-vous pas? La perceriez-vous pas comme on perce les femmes?

AMBROISE. Ha! ha! ha! que vous estes mauvaise. Or sus, faictes quelque chose pour moy, et m'advertissez quand je pourray parler à elle.

GUILLEMETTE. Aussi feray-je, laissez moy faire.

SCÈNE III.

Leonard, Valentin, son fils;
Gourdin, Saincte.

LEONARD.

Sœur Celestine me l'a envoyé dire par la tourière.

VALENTIN. Que voilà qui est beau à Alexandre! faire ces choses en cour d'eglise!

LEONARD. Ha! par Dieu, j'en veux aller advertir la justice.

GOURDIN. Oh diable! ceux-là l'ont sceu.

VALENTIN. Mon père, il vaut mieux faire assez de mal et peu de bruict. Maintenant que ma femme est aux champs, il faut user de finesse, et soubs quelque fausse occasion faire venir Emée en nostre logis; puis, quand elle y sera, nous ferons coucher mon frère avec elle. Ainsi nous mettrons fin à tous ces soupçons et aux desseins d'Alexandre.

LEONARD. Tu dis vray; depeschons donc. Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.

VALENTIN. Hurtons à l'huis de madame Clemence, et appellons sa servante. Tic, toc.

SAINCTE. Qui est là?

VALENTIN. Escoute, Saincte: va vistement trouver Emée, et luy dy qu'elle vienne tout à ceste heure avecques toy, et que ma femme, sa sœur, s'est rompue la jambe en allant aux champs. Cependant j'iray chercher un chirurgien.

SAINCTE. O la pauvre femme! Se l'est-elle rompue toute nette ?

VALENTIN. Va, te dis-je ; j'ay bien autre chose à faire que m'amuser icy ; appelle quelque voisine pour te tenir compagnie.

SAINCTE. Jesus, que la pauvre fille en sera marrie !

GOURDIN. Tu bieu, quel soufflet! J'en vas advertir Alexandre, car, si le pauvre homme ne prend garde à soy, je voy bien que tout ira mal.

VALENTIN. J'ay pensé, mon père, qu'elle ne se voudra coucher avecques Constant, ains fera mille folies ; et de l'y contraindre, nous ne sçaurions sans grand scandale.

LEONARD. Tu dis vray, car il n'y a pas grand plaisir en ce garçon.

VALENTIN. Le bon vin mesme ne plaist pas tousjours aux malades ; ceste-cy a tellement mis son affection en Alexandre que tout autre luy desplaist. Il faudra faire en ceste sorte : nous luy dirons qu'il est trop tard, et qu'elle ne peult pour meshuy aller veoir sa sœur, mais que demain au matin nous l'y conduirons, et, pour ce que sçavons qu'elle n'ose dormir seule, que la fille de nostre voisine viendra coucher avecques elle et luy tiendra compagnie. Ainsi nous ferons desguiser mon frère, puis le mettrons au lieu de ceste voisine en la chambre d'Emée ; s'il ne sçait faire le reste, à son dam !

LEONARD. C'est bien advisé ; allons le trouver.

SCÈNE IIII.

Gourdin, Alexandre.

GOURDIN.

Vous voyez, elle vient d'entrer chez Leonard!

ALEXANDRE. O que je suis malheureux! Que feray-je? Si je les mects en justice, ce ne sera jamais faict. Cependant Constant cueillera la première fleur. Leonard, arrache-moy le cœur, fay-moy mourir, puis que tu m'ostes mon Emée!...

GOURDIN. Commandez-vous un petit.

ALEXANDRE. A quelle plus grande ruine reserve-je à me desesperer! Qu'atten-je que je n'entre leans et ne la luy oste de force!

GOURDIN. Vous esmouveriez une sedition.

ALEXANDRE. Que Paris soit renversé ce que dessus dessoubs! Que le monde perisse! Que me sçauroit-il advenir pis?

GOURDIN. Patience! Laissez-vous conseiller: j'ay pensé à je ne sçay quoy. Envoyez seulement querir Guillemette, mais en diligence, car voicy vos ennemis.

SCÈNE V.

Constant, Saincte.

CONSTANT.

Si je prenois garde aux niaiseries d'Anne, je perdrois mon assignation de ce soir. Et puis on dict que les jeunes hommes ne sçavent se gouverner. Il n'y a en tout Paris fille plus belle, plus gentille, ny plus sage qu'Emée, et ce qui me conforte, c'est qu'avec industrie je la rendray mienne, à la barbe d'Alexandre.

SAINCTE. Ah! cruel, vous serez plus inhumain que les bestes sauvages, puis que ne voulez vous aprivoiser.

CONSTANT. Ne me parle point d'Anne; j'ay maintenant autre paille au bec.

SAINCTE. Vous la voulez donc laisser mourir?

CONSTANT. Si elle veut mourir, qu'elle meure!

SAINCTE. Les tourmens, les langueurs et cruelles peines que luy donnez, vous esmeuvent-elles point à pitié?

CONSTANT. Non plus que t'esmeut à pitié la facherie que tu me donnes.

SAINCTE. O race de cailloux! Comme avez-vous le courage tant endurcy, que ses prières ne peuvent arracher une larme de vos yeux?

CONSTANT. Mes yeux sont de pierre de ponce. Je me reserve pour ceste nuict pleurer, souspirer et faire toutes ces solemnitez.

SAINCTE. O pauvre Emée, si Gourdin ne

t'aide, tu auras pour mary un que tu n'aymes point. Ce bon apostre est entré chez Ambroise, qui me faict penser que ce n'est pour esplucher ses cirons. Que la pauvre fille fut faschée quand je luy allé rapporter ce que Gourdin m'avoit dict, et que Leonard la vouloit decevoir! Ha! voicy mon Robert : s'il n'estoit avecques son maistre, nous le ferions un coup tout debout.

SCÈNE VI.

Alexandre, Robert, son serviteur; *Gourdin, Saincte.*

ALEXANDRE.

Robert, es-tu secret?

ROBERT. Oy.

ALEXANDRE. As-tu volonté me faire service?

ROBERT. Oy.

ALEXANDRE. Tiens la langue en la bouche.

ROBERT. N'ayez pœur que je la crache.

ALEXANDRE. O mon gentil Robert, je t'ay tousjours trouvé de bonne amitié.

ROBERT. Ces flatteries ne me presagissent que je ne sçay quoy de tempeste.

ALEXANDRE. Pourquoy?

ROBERT. Pource qu'hier vous vous jouiez avec moy, puis incontinant me chargeastes de menu bois.

ALEXANDRE. C'estoit par amitié.

ROBERT. Quelle amitié! Hoo! l'amour se

manye avec autres bastons que de boys. Et bien! que me voulez-vous?

ALEXANDRE. Je te prie croire que je me fie du tout en toy.

ROBERT. Ce commancement ne me plaist point.

ALEXANDRE. Bien, passons oultre : saches donc que j'ayme.

ROBERT. Voilà de grandes nouvelles. Sçay-je pas tout ce qu'avez faict avec Gourdin? Pensez-vous que je dorme? Ai-je pas esté adverty des amours de vous, des filles de la vefve et de Constant? Ne gouverné-je pas Sainete, qui me conte tout, puis que voulez que je le vous dise?

ALEXANDRE. Pour conclusion, Leonard a faict venir Emée en son logis afin de la faire coucher avecques Constant.

ROBERT. Feste au diable! c'est assez pour vous donner le martel et à Emée le manche.

ALEXANDRE Et tout par le conseil de ce meschant Valentin.

ROBERT. Il le faut faire devenir bon.

ALEXANDRE. A ceste cause je veux que tu alles querir Guillemette; puis, à ton retour, je te diray le demeurant.

ROBERT. Où la trouveray-je à ceste heure qu'il est nuict?

ALEXANDRE. Va, va hardiment : elle resemble la lune, qui se monstre plus de nuict que de jour. Ce pendant j'entretiendray Gourdin, que voicy qui vient. Et bien! Gourdin, mon mignon, y a-il esperance que je puisse vivre?

GOURDIN. Venez avecques moy.

ALEXANDRE. Dy-moy quelque chose si tu veux.

GOURDIN. Venez, vous dis-je, et me laissez

faire. Non, non, attendez : je vay sçavoir de Saincte si elle a conté à Emée ce que je luy dis chez Leonard. Tic, toc.

SAINCTE. Qui va là ?

GOURDIN. Comme dis-tu à Emée quand je t'envoyay parler à elle ?

SAINCTE. Je remontay en la chambre et luy dis : Emée, sachez que Leonard et Valentin vous ont faict croire que vostre sœur Magdelaine avoit la jambe rompue, afin de vous faire ceste nuict coucher avecques Constant, car Gourdin, qui est là-bas, me l'a dict en passant ; et que l'espée ne peut estre engaynée si le fourreau n'est tenu ferme.

GOURDIN. Que te respondit-elle ?

SAINCTE. Elle demeura plus morte que vive, et s'en vouloit fuyr, si Leonard ne fust arrivé, lequel luy promit qu'ils iroient le lendemain ensemble veoir sa sœur, et que ceste fille qui devoit dormir avec elle viendroit incontinent.

GOURDIN. Or sus, c'est assez, retourne au logis ; je vas parler à Alexandre. Monsieur, Monsieur, courage, courage ! je vous donne ville gaignée.

ALEXANDRE. Tu te mocques.

GOURDIN. J'entray leans pour brouiller tout, à l'aide du sire Ambroise, auquel j'avois desjà faict entendre le tort que l'on faisoit à ceste pauvre fille, de mode qu'il estoit deliberé en aller faire une reprimende à son frère, quand je l'en empeschay, crainte de quelque scandale ; joint que j'ay pensé tromper le trompeur par sa mesme tromperie.

ALEXANDRE. Tu merites estre coronné, si tu vaincs ton ennemy par ses propres armes.

GOURDIN. Comme avez entendu, Leonard a dict à Emée qu'une fille de leurs voisins iroit dormir avec elle, parce qu'il a deliberé faire coucher Constant à ses costez, desguisé en cette fille, afin qu'elle n'en face aucune difficulté. Or j'ay pensé qu'il faut qu'en ce mesme habit vous devanciez Constant, et prenez premier la place. Et pour empescher que Constant ne survienne, j'envoyeray où il souppe un homme qui l'entretiendra plus de deux grosses heures. Ce pendant vous aurez loisir d'emmener la fille.

ALEXANDRE. O Gourdin! ingenieux Gourdin! il n'y a chose tant dangereuse qu'un esprit accort n'y trouve remède.

GOURDIN. Moulons tandis que l'eau court; mais allons premierement vous abiller.

ALEXANDRE. Allons.

SCÈNE VII.

AMBROISE.

O heureux Ambroise, heureux, dis-je, si Gourdin te tient promesse, car tu mettras aujourd'huy fin aux misères de tes travaux. Clemence! ô Clemence, m'amour, mon autre moy, le bien de mes pensées, apreste, apreste; maintenant tes belles et delicates joues, plus fresches que la rose, afin qu'en guise d'une conserve de Provins, je les devore à force de baiser. O Ambroise, heureux Ambroise! ce soir tu entreras en une profonde mer de toutes delices. Ce sera lors qu'il te faudra faire preuve de tes

gayetez, souplesses, force de reins, adresse de corps, roideur de nerfs, et monstrer à ceste mauvaise ce que tu sçais faire, luy emplissant les oreilles de si douces parolles qu'elle soit contrainte respandre une pluye de larmes, pour la compassion qu'elle aura de mes misères Mais, mon Dieu, que ma vieillesse est jeune! Je ne pense qu'à mon ayse, et ne me souviens pas que Gourdin m'attend, et peut-estre encores ma Clemence! Que sçay-je si, ne me trouvant pas, elle se pourroit depiter? Les femmes sont subjettes au changement, comme les girouettes au vent.

SCÈNE VIII.

Robert, Gourdin, Alexandre, desguisé en fille; *Leonard.*

ROBERT.

Je ne l'oblieray jamais! tu ne m'as point gardé à soupper, et as tout devoré comme un loup affamé.

GOURDIN. Il n'y avoit pas si grand chose que je n'eusse bien souppé encores un coup.

ALEXANDRE. Ne me rompez point icy la teste.

ROBERT. Comme voulez-vous que je me taise? je n'ay pas souppé, je suis plus vuyde qu'une citrouille : il a tout mangé.

ALEXANDRE. Te veux-tu taire?

ROBERT. Quand je me tairay, mes boyaux crieront.

ALEXANDRE. Si tu ne te tais, je t'arracheray les yeux de la teste.

ROBERT. Je parlerai encore estant aveugle.

ALEXANDRE. Je te coupperay la langue.

ROBERT. J'abboyeray comme les muets.

ALEXANDRE. Tu fais du gallant pource que tu me voys ainsi abillé. Sus, desloge; il est tard : il sera tantost dix heures.

ROBERT. Fust-il my nuict.

ALEXANDRE. Tu es plus lunatique qu'une escrevisse; maintenant que j'ay affaire de toy, tu entres en ton ver coquin.

ROBERT. Ne sçavez-vous que la faim faict mourir les chiens en Beausse?

ALEXANDRE. Tien, que le diable t'emporte! va toy demain souller à la taverne.

ROBERT. O mon bon maistre, mon amy, cet argent-cy faict miracle. Je suis devenu tout amour.

ALEXANDRE. Voicy la porte. Dieu m'en doint bonne issue!

ROBERT. Vous n'y estes pas encor entré. Prenez courage: la fortune, comme femme, ayme ordinairement les jeunes hommes.

GOURDIN. Il se faut icy resoudre que les grandes entreprises ne sont jamais sans perils. Heurtez, et vous souvenez de parler peu et de fuir la lumière.

ALEXANDRE. Tic toc.

LEONARD. Qui va là?

GOURDIN. Asseurez-vous, Monsieur.

LEONARD. Te voici desjà! Je voy bien qu'il ne te falloit pas ramentevoir que tu vinses de bonne heure.

ALEXANDRE. Il m'est advis qu'il est tard.

LEONARD. Il te le semble. A peine avons-nous souppé. Je ne sçay si Emée est couchée; entre, et

ne te monstre point jusques à ce que tu la tiennes soubs toy. Mais escoute : ne la tourmente pas trop du commancement, car elles ne se veullent jamais rendre au premier assaut. Entre donc. O quel genereux garçon ! c'est moy tout craché. Mais atten, je vas veoir qu'elle faict.

GOURDIN. Ces longueurs ne me plaisent point.

LEONARD. Tu es trop diligent : à peine estelle entrée au lict; toutesfois je t'excuse. Tu ne dis mot ?

ALEXANDRE. Je suis en volonté de faire, et non de dire.

LEONARD. Il me semble que ce n'est point là la voix de Constant.

GOURDIN. Dieu le veuille ayder.

ALEXANDRE. Je parle en femme, afin qu'Emée ne me cognoisse.

LEONARD. Voire avecques moy ! Et que ne parles-tu comme tu as aprins ?

ALEXANDRE. Pour m'y accoustumer.

ROBERT. O le brave homme !

LEONARD. Apportez icy de la chandelle ; hause ce taffetas, que je te voye un peu au visage.

GOURDIN. Le voilà descouvert !

ROBERT. Laisse-moy faire : Ah ! poltron, c'est à ceste heure que je me vangeray de l'injure que tu fais à mon maistre.

LEONARD. Fuy-t'en, mon enfant, sauve-toy !

ROBERT. Laissez-moy aller, qu'en despit...

LEONARD. Fuy, Constant; et toi, demeure. Que veux-tu faire ?

ROBERT. C'est donc ainsi que vous voulez violer les filles, et par tromperies faire des mariages ? Non, non, il n'en ira pas ainsi; mon

maistre a bien sceu que vous voulez faire coucher Emée avec vostre fils, et je vous ay descouvers, meschans, volleurs, bourreaux que vous estes.

LEONARD. Mais vous-mesmes, qui la voulez enlever ?

ROBERT. Je m'en vas querir le guet, qui vous la sçaura bien oster d'entre les mains.

LEONARD. Ce pendant je me recommande; faictes-la après medeciner et recoudre sa playe. Comme diable Alexandre l'a-il sceu! Je ne sçay qui luy peult avoir dict.

ROBERT. Escoutez.

LEONARD. Quel bruict est-ce là? Je gage qu'Emée aura cogneu Constant.

ROBERT. Je gage que la servante aura cogneu Alexandre.

LEONARD. Je m'en veux esclaircir.

ROBERT. Nous sommes perdus.

LEONARD. Voyez, elle s'est prise à crier quand il s'est mis au lict, puis s'est appaisée tout-à-coup avec un petit murmure; j'avois tousjours bien dict qu'elle s'apaiseroit quand elle sentiroit l'onction, car les filles resemblent aux pouletz, qui s'aprivoisent au grater. Or, puisque c'en est faict, qu'il face l'enragé; je sçay bien qu'il ne l'aura pas pucelle. Je m'en vas coucher.

GOURDIN. Par mon ame, elle a passé par les piques. Cependant Leonard l'a pensé descouvrir. Il n'y avoit autre remède que cet assault à l'espagnolle. Mais quel bruit pouvoit-ce estre?

ROBERT. C'est qu'Emée s'est prinse à cryer quand elle a senti que c'estoit un homme, et non une femme, puis s'est apaisée quand elle a cogneu que c'estoit Alexandre.

ACTE IIII.

SCÈNE I.

Ambroise, Robert, Gourdin.

Ambroise.

Il est tantost temps que Gourdin vienne. Mon Dieu, qu'il ennuye à qui attend!

Robert. Que faict là ceste beste?

Ambroise. Quand il partit, il me promit m'en faire joyr; je ne sçay qu'en croire. Ce pendant ceste esperance m'a tellement mis le feu aux reins que je brusle de toutes partz.

Robert. Il engendrera des hommes d'armes. Mais voicy Gourdin; il vaut mieux que je me retire.

Gourdin. Maintenant que j'ay servy à Alexandre, je me suis tout dedié pour tromper Ambroise. Par ma foy, le voilà sur le pas de sa porte. Bon soir, sire Ambroise.

Ambroise. Tu as bien demeuré.

Gourdin. Touchez-là.

Ambroise. Et bien?

Gourdin. Madame Clemence vous viendra trouver jusques au lict.

Ambroise. Si je le pensois, je te baiserois un œil.

Gourdin. Pensez-le, et me les baisez tous deux, et les mains encor.

Ambroise. O gentil Gourdin, comme as-tu faict?

GOURDIN. Quand je vous vins trouver pour vous parler d'Emée, il me souvint qu'icelle estant chez vous pourroit estre occasion d'y faire venir la tante à faulses enseignes, laquelle, vous aymant de tout son cœur, jaçoit que, comme jalouse de son honneur, elle ne se veulle descouvrir, je jugey, si la fiction estoit colorée, qu'elle fermeroit les yeux, se laissant tromper, car en ces cas les femmes se contantent qu'on croye qu'elles vont à la bonne foy et qu'on pense les avoir deceues, affin de maintenir leur honneur.

AMBROISE. Elles font comme les morte-payes, qui pour honorablement rendre la place veullent un assault.

GOURDIN. Estant donc sorty de vostre logis, je m'en allay conseiller à Guillemette, et conclusmes ensemble luy jouer un tour de nostre mestier. Ainsi Guillemette alla parler à elle et luy dict : Madame, Emée est en la maison du sire Leonard, affin de la faire coucher avec Constant, dont elle est tant desesperée qu'elle s'en est fuye chez le sire Ambroise, le priant les bras en croix et les larmes aux yeux luy sauver son honneur. Cest honneste homme, la voulant contanter sans toutesfois vouloir desplaire à son frère, m'a envoyé vous dire que pour l'asseurer vous allez coucher avec elle, entrant en sa chambre le plus couvertement qu'il vous sera possible, affin que Leonard n'en sache rien.

AMBROISE. Oh! et si elle vient en ma chambre et qu'elle ne l'y trouve, elle n'y voudra arrester.

GOURDIN. Foin! il faut parler à vous avec fondement : vous resemblez le pigeon de colom-

bier, qui jamais ne se perche en haut des arbres. Guillemette luy a dict qu'Emée s'est enfermée en vostre garderobbe, et que Leonard s'est couché en la chambre de devant, de peur qu'elle ne s'en alle. Tellement que madame Clemence a pensé, affin que Leonard ne s'aperçoive de la venue, de passer sans chandelle à travers la chambre et entrer en la garderobbe.

Ambroise. Après?

Gourdin. Après, vous vous coucherez en ceste garderobbe, feignant estre Emée, commandant à vostre servante que, quand elle viendra, elle la conduise tout bellement et à veuglette jusques à vostre lict; vous ferez le demeurant. Si on vouloit alleguer qu'il n'est vray semblable qu'elle se laisse mener à tastons, je respond que, si elle vouz ayme, elle se laissera tromper, faisant comme celui qui preste à usure : car, combien que sa conscience luy dise que le contract est illicite, il feint ne s'en apercevoir et de pecher par ignorance.

Ambroise. Tu as un esprit familier, car un autre que toy ne se fust jamais advisé de ceste ruse. Je ne sçay comme je t'en pourray jamais recompenser.

Gourdin. Je ne veux autre recompense que vostre bonne grace et un bout à vostre table.

Ambroise. Tu n'en manqueras point. Adieu.

Gourdin. Allez en vostre logis, et vous aprestez comme je vous ay dict, car elle viendra tout à ceste heure.

Robert. Que causes-tu tant?

Gourdin. Je veux faire coucher Guillemette avec Ambroise, affin qu'il ne descouvre nostre

secret. Je la vas querir; garde qu'elle ne te voie.

ROBERT. Je pense que mon maistre n'est descendu parce que Ambroise est ceans. Ceste beste de Gourdin a tendu un filet qui nous pourra encores prendre au tresbuchet. Voilà pourquoy il ne se faut trop fier au temps.

SCÈNE II.

Guillemette, Gourdin, Robert.

GUILLEMETTE.

Oh! Emée sçait-elle bien que je vas coucher avec elle?

GOURDIN. Vous ay-je pas dict que je luy ay envoyé dire que ce seroit sa tante? Et, pource qu'il ne nous est pas possible l'y faire aller, il faut qu'y allez au lieu d'elle.

GUILLEMETTE. Si Alexandre est asseuré qu'elle ne couchera avec Constant, qu'importe qui y alle coucher?

GOURDIN. Ne sçavez-vous pas que le soupson n'est jamais asseuré? Voilà pourquoy, encores que je luy aye juré qu'Ambroise, qui l'a en sa garderobbe, ne luy laissera faire villenye, elle veut surtout, pour mieux la contenter, qu'une personne seure couche avec elle, et vous a choisie sur toutes autres. Allez donc, et feignez estre la tante; que craignez-vous? qu'il vous despucelle?

GUILLEMETTE. Je crains cet enragé Leonard: sçais-tu pas comme il est aspre?

GOURDIN. Le vinaigre est aspre aussi, neant-

moins on en boit. Allez si vous voulez, car il est couché.

GUILLEMETTE. Dieu me soit en aide ! Je iray par l'huys de derrière.

ROBERT. Par mon ame ! si tu te mocques d'elle en ceste façon, attens-toy qu'elle t'assaillira souvent à belles injures.

GOURDIN. Il y a telle difference entre le mol et le dur qu'entre elle et madame Clemence, tellement qu'Ambroise s'en apercevant, il vous la fouettera comme elle merite, de mode que, davant qu'elle succe le brouet en la jatte, elle secouera le museau.

ROBERT. Oy, s'il y prend garde.

GOURDIN. La peste l'estouffe ! s'il ne s'en advise, à son dam ! Il faut jouer telles trousses aux vieillards amoureux, affin qu'ilz cognoissent que l'amour se nourrit de jeune chair. Mais quoy qu'il en soit, saches que Guillemette demeurera mocquée, et moy je seray tousjours le bon et le beau, tombant tousjours debout comme un dé.

ROBERT. Je crain bien fort que Constant ne vienne.

GOURDIN. N'en ayes doute, car, quand j'ay sceu où il soupoit, je luy ay envoyé un vieillard qui est après pour le marier, lequel l'entretiendra toute nuict. Or fay bien le guet, parce que je m'en vay un peu sommeiller ; puis je reviendray incontinent.

ROBERT. Je prie à Dieu que ce sommeil puisse estre de fer, affin de durer tousjours.

SCÈNE III.

Constant, habillé en fille; *Robert.*

CONSTANT.

Que maudicts soient les babillards! ils ne sçavent pas que, comme ce metal qui en peu de pièces vaut assez est le meilleur, qu'ainsi les discours qui en peu de parolles ont beaucoup de sens plaisent d'avantage. Escoutez un peu le beau conte: quand nous eusmes soupé, voicy qu'on vient hurter à la porte; on demande qui va là, il est respondu: C'est Lambert Dauphin. On ouvre, il monte appuyé sur son baston, il me choisit entre les autres, me prend, me mène loin d'eux, et, commanceant dès le vieil Testament, alleguant à chasque mot Ciceron et Sainct Pol, me requiert enfin que j'espouse une sienne niepce. Or, voyez s'il avoit choisi le temps! Quant à moy, pour la reverence que je luy portois, je m'excusois le mieux qu'il m'estoit possible, disant que j'en voulois parler à mon père; lors il me disoit: Ne m'interrompez point, car ces discours meritent estre faits à loisir. Quelles affaires avez-vous qui vous pressent vous en aller si tost? Je suis content que le disiez à vostre père, mais il faut que me le promettiez premierement. Peut estre que vous doutez n'avoir assez bon mariage; voicy la declaration de ses biens et heritages. Et, mettant ses lunettes sur la croupe de son nez, commence à lire les testamens de ses bisayeux

et tous les contracts de leurs acquisitions, de mode qu'enfin s'en allant, à sa malheure et malediction de toute la compagnie, me laissa tant ennuié qu'à peine sçay-je où je suis. Que devant qu'il soit demain les poulmons te puissent seicher, ô malheureux vieillard que tu es!

ROBERT. Gourdin lui en a baillé d'une.

CONSTANT. Or Dieu soit loué! me voicy en nostre maison, autant vaut. J'oublie toutes choses quand je me regarde. Helas! que les larrecins d'amour sont plaisans!

ROBERT. Tu feras comme le fantosme. Que diable mon maistre ne vient-il?

CONSTANT. Je sçay que mon père s'esbahira que j'ay tant demeuré. Tic, toc.

ROBERT. Qui bat ceste porte?

CONSTANT. Qui est là, qui me le demande?

ROBERT. O sieur Constant, je vous ay attendu quatre heures à la porte du seigneur Louys, jusques à ce que, pensant que fussiez ailleurs, je vous suis venu attendre icy.

CONSTANT. Qui es-tu? Qui sçais-tu qui je suis? Va, va à tes affaires.

ROBERT. Adieu, adieu, je ne fais point de message à qui ne me veult escouter.

CONSTANT. Quel message dict cestuy-cy? Hé! escoute, vien si tu veux.

ROBERT. Je n'en feray rien si ne me priez.

CONSTANT. Tu as grace. Et bien! retourne donc, je t'en prie.

ROBERT. Ayez patience, car je suis ainsi faict.

CONSTANT. Quel message as-tu à me faire?

ROBERT. Le sieur Leonard, vostre père, m'a

commandé vous dire qu'Emée, se soupçonnant de trahison, s'en est retournée en son logis.

CONSTANT. Dis-tu vray?

ROBERT. Je ne sçay, mais je dy ce qu'il m'a dict.

CONSTANT. Voyez! je perdray mon assignation. Ah! fortune traistresse!

ROBERT. Ne vous desespérez pour cela, vous coucherez avecques elle, quoy qu'il en soit.

CONSTANT. Comment, quoy qu'il en soit?

ROBERT. Laissez-moy faire : cet habit vous servira pour la decevoir encores chez elle; allez, et, quand serez près de son logis, attendez-moy. Je vais cependant mettre ordre à tout.

CONSTANT. Qu'est-ce cy?

ROBERT. Vous ne me croyez pas? je vous planteray là.

CONSTANT. Je suis tout esmerveillé. Or sus, marche devant. Que me peut nuire l'espreuve? Au pis aller, il ne me coustera que des pas. Il faut que cestuy-cy en ait entendu quelque chose. Que sçavoit-il d'Emée, et que j'eusse à la decevoir en cet habit? Mon père luy aura commandé que dès chez Louys il me mène droit icy, affin qu'en cet accoustrement je n'aille faire mes monstres par la ville.

SCÈNE IIII.

Robert, Saincte, Constant.

ROBERT.

Tic! toc! Ceux-cy sont en leur premier somme. Tic! toc! On peult heurter seurement, il n'y a que des amis en la maison. Tic! toc!

SAINCTE. Je prie Dieu que les mains te puissent seicher.

ROBERT. Ne desire tant de mal à qui t'aime.

SAINCTE. Ne donne tant d'ennuy à qui dort. Que cherchez-vous à ceste heure qu'il est nuict?

ROBERT. Tu as apris m'aymer plus de nuict que de jour.

SAINCTE. Ho, ho, Robert! Je suis endormie, à peine puis-je ouvrir les yeux.

ROBERT. Veux-tu que je te les face ouvrir? Esveille-toi et m'escoute : Madame Clemence n'est au logis, est-il pas vray?

SAINCTE. Oy, elle n'y est pas; elle est chez Madame Leonor, qui est en travail.

ROBERT. Escoute : tu sçais que Leonard avoit deliberé faire coucher Emée avecques Constant, qui la devoit decevoir desguisé en femme; mais nous y avons introduit Alexandre. Et pource que Constant est survenu, je luy ay faict croire (car il ne me cognoist pas) qu'Emée est revenue ceans, et que, s'il vouloit coucher avecques elle, il falloit qu'en ce mesme habit il la vint trouver. Et le

voicy que j'ai faict arrester icy près, attendant que j'aye parlé à toy.

SAINCTE. Que fera-il ceans, quand Emée n'y est pas ?

ROBERT. Tu le feras coucher avec Anne. Enten-tu, sotte? Tiens l'huis ouvert, et, quand il entrera, pren-le par la main, disant que tu as esteint la chandelle affin qu'il ne soit cogneu, puis le mène au lit de la fille.

SAINCTE. Et si elle n'en est contente !

ROBERT. Que tu es beste! elle le voudroit desjà tenir. Dy-luy que devant toute chose elle se face promettre mariage et retire un anneau de luy pour gage de ceste promesse : car il ne faut point qu'elle pense l'espouser si elle n'use de ceste ruse. Il ne faut point qu'elle ait honte. Vaut-il pas mieux faire ainsi que vivre tousjours en tribulation. Que sçauroit dire la mère quand cela se decouvrira, et que Constant luy a promis mariage? Il faut que du commencement elle faigne estre Emée ; après, quand il sera bien confit en douceurs, qu'elle se decouvre. Que diable! ne sçauroit-elle avoir sa revanche du peu de comte qu'il faict d'elle ! Va donc l'advertir, et puis retourne.

SAINCTE. Et nous ?

ROBERT. Quand il sera entré, nous y penserons. Je vay veoir s'il est encores icy près. Pfiijchen! pfiijchen!

CONSTANT. Me voicy.

ROBERT. Je viens de là : j'ay trouvé une servante qu'on appelle.... j'ai oublié son nom.

CONSTANT. Saincte.

ROBERT. Oy, c'est Saincte; elle a mis ordre à

tout. Je ne sçay comme la tromperie est dressée; mais qu'avez-vous à faire le sçavoir? Ce vous est assez pourveu que soyez conduict à Emée et en jouissiez.

CONSTANT. Qui me conduira?

ROBERT. Saincte, qui vous attend à la porte.

CONSTANT. Entreray-je?

ROBERT. Oy, et, si elle n'y est, attendez-là un petit. Or je m'en vay trouver mon maistre. Mais pourquoy faire? Il n'est pas possible qu'il sorte jusques à demain. Il vaut mieux que j'alle un petit me rechauffer entre les cuisses de Saincte; puis je me feray prester une eschelle, ou j'iray advertir mon maistre que demain de grand matin, si tost que l'huis sera ouvert, il se diligente de sortir : car, n'y ayant au logis que Leonard et une chambrière, ils ne le pourront arrester

---

SCÈNE V.

M. Ancelme, Mad. Clemence, Croquet, serviteur de *Bonaventure.*

M. ANCELME.

Que je fis un grand coup quand je me trouvé en ce monastère, lors qu'Alexandre et Emée faisoient complot et prenoient leur assignation, par ce que de là je prins occasion de vous venir trouver pour vous parler du sire Bonaventure; et vous le sçavez bien : car après que je vous eus fait le discours de l'amitié qu'il vous portoit, et du desir qu'il

avoit à vous espouser, me semblant vous avoir conté chose qui vous pleust, il me fut dict (comme on entre de propos en autre) que celuy avec lequel je vous voulois aujourd'huy marier a retrouvé sa femme, et, quand je le vous nommay, vous le recogneustes pour vostre mary.

M. CLEMENCE. Comme souvent par sinistres moyens Dieu envoye une bonne fin! Mais allons, je vous prie, car ceste meschante arroze maintenant mon plant.

M. ANCELME. Quand ainsi seroit, il le faut endurer : la pudicité de l'ame vous doibt suffire, car l'adultère du mary ne desplaist à la femme pour autre raison sinon qu'elle croit que luy, comme plongé en autres amours, ne se contante d'elle. Mais vous estes asseurée qu'iceluy, pensant avoir joy de vous, n'aura pas eu l'esprit ailleurs.

M. CLEMENCE. Vos raisons ne penètrent jusques à mon cœur, car je ne me plains de Bonaventure, mais que mon bien et plaisir est communiqué à une autre, que mon lict marital est violé et que je ne puis plus dire : Cecy appartient à moy seule, cecy est mon propre, qui, sans qu'aucun y puisse pretendre droit, devoit estre entierement mien.

M. CLEMENCE. Nous voicy bien près de la maison où demeure ceste femme.

M. ANCELME. C'est ici; bucquez, encor, encor plus fort, si vous voulez estre oye; recommancez encor.

CROQUET. Qui est là qui rompt ceste porte? Quoy! pensez-vous que la ville doibve la faire refaire?

M. ANCELME. Es-tu le serviteur du seigneur Bonadventure?

CROQUET. Maintenant que j'ay sommeil, je ne servirois pas le roy.

M. ANCELME. Fay ton devoir : eveille-le, et luy dis qu'il vienne jusques icy pour chose qui luy importe.

CROQUET. Je ne luy diray pas ainsi : que sçay-je si la chose luy importe ou non? Je luy diray qu'un prestre qui conduict une femme le demande.

M. CLEMENCE. Messire Ancelme, ne vous pouvant satisfaire de tant d'obligations dont je vous suis redevable, je vous supplie prendre ma bonne volonté en payement, et m'excuser si je vous ay donné tant de peine pour m'enseigner ceste maison. Je vous donneray le bon soir, me recommandant à vostre bonne grace, car, puis que mon mary est ceans, je n'ay pour ceste heure plus besoin de vostre compagnie.

M. ANCELME. Je n'ay faict que mon devoir, et vous prie penser que je ne vous abandonneray que je ne vous aye tous deux reconduicts jusques en vostre maison.

M. CLEMENCE. Si vous desirez que je ne me fasche des travaux que je voy que prenez pour moy, vous incommodant ainsi à mon occasion, je vous prie vous aller reposer. Faictes-moy ce plaisir.

M. ANCELME. Vous ne debvriez tant vous tourmenter, car je suis bien à mon aise. Toutesfois, pour vous obeir, je feray ce qu'il vous plaira.

SCÈNE VI.

Bonadventure, Mad. Clemence, Croquet, Clemence.

BONADVENTURE.

Quelle nouveauté est-ce-cy? Qui vous meut venir ceans à ceste heure?

M. CLEMENCE. Pour me r'avoir moy-mesmes, que en vous perdant emportastes avecques vous, ô lumière de mes yeux! puisqu'il plaist à Dieu qu'après tant d'années je vous revoye.

BONADVENTURE. Ma dame, retirez-vous : l'amitié que je vous portois s'est refroidie, puis que j'ay retrouvé ma femme.

M. CLEMENCE. Je m'aproche de vous puis que l'avez retrouvée; je suis vostre Clemence, et non ceste rusée, qui, par astuce et tromperie, vous distraict de moy.

CROQUET. Croyez cela! elle estoit au paravant avec un prestre.

CLEMENCE. Qui est ceste bonne pièce qui va desbauchant les maris d'autruy?

M. CLEMENCE. Tu peux bien dire que je desbauche tes maris, puis que chacun est mary de vous autres.

BONADVENTURE. Qu'est-ce-cy? Je suis plus froid qu'un caillou.

CROQUET. Vous aurez fort à faire de contanter deux femmes.

CLEMENCE. Donc je seray mise en arbitrage! donc je ne suis pas vostre Clemence! et ceste-cy sera venue pour tout gaster!

M. CLEMENCE. La maison et le train que tu tiens en faict foy, et l'audace et outrecuydance dont tu as usé envers luy.

BONADVENTURE. Quelle disgrace est la mienne, qui ne me reserve le jugement!

CROQUET. Je vous prie, que voulez-vous, si au lieu d'une vous en trouvez deux? Voyez que c'est: quand les maris sont quelque peu dehors, les femmes doublent bien souvent.

CLEMENCE. Ceste-cy vous a-elle point enchanté? Quelle plus grande affection vous sçaurois-je monstrer? Si cela ne suffit, pourquoy mes pleurs, soupirs et lamentations ne vous font-ils cognoistre que je suis vostre?

M. CLEMENCE. Pour ce que je suis la pierre de touche qui descouvre tes pleurs, soupirs et lamentations estre d'alquemye.

BONADVENTURE. Je me desespère.

CROQUET. Ma foy, vous estes homme pour avoir deux femmes.

CLEMENCE. Helas! si mes prières ont quelque puissance, que ces tant injustes soupsons ne refroidissent l'affection que me devez porter! Que cet amour qu'en vostre si longue absence je vous ay tousjours porté pareil vous esmeuve, je vous supplie, si le plaisir qu'on reçoit en mariage vous fut jamais doux et agreable! J'ay par l'espace de quinze ans mené ceste vie pour l'amour de vous, me nourrissant de soings et travaux, et m'abruvant de larmes; et avez bien esprouvé aujourd'huy, par les anciens contantemens, comme, de-

meurant privée de vous, je ne cesseray de me tourmenter.

CROQUET. Si c'estoit moy, je m'arresterois à ceste-cy, qui se lamente si bien.

M. CLEMENCE. Tu t'envelopperois en la glus comme un oyseau, et te prendrois aux filets comme un jeune chevreil.

CROQUET. Quelles femmes! Ceste-cy mord, ceste autre rue!

M. CLEMENCE. Bonadventure, retournez à vous-mesmes; contentez-vous, pour tout tesmoignage, du vray lineament des traits de ma face et des accens de ma voix. Et quant à toy, je ne te respond autre chose, sinon que si tes semblables te resemblent en simulation, tu les surpasses en l'effrontement de ton visage, n'ayant honte de te presenter devant les femmes de bien.

BONADVENTURE. Vray Dieu! je suis tant enveloppé aux propos de chacune d'elles, que je ne me puis resouldre.

CROQUET. Je vous en resouldray. M'avez-vous pas autresfois dict que la femme que perdictes estoit grosse?

BONADVENTURE. Oy. Pourquoy?

CROQUET. Puis que cestes-cy sont deux, il faut que l'une d'elles vous ayt enfanté l'autre.

BONADVENTURE. Tu t'y entends. Or sus, puis que maintenant je n'y puis rien discerner, ny me donner à chacune d'elles, viens çà: va querir ma bougette où sont mes joyaux; car, pour ne passer ceste nuict en malaise, je me veux donner à l'une, et mes biens à l'autre.

CROQUET. Il seroit meilleur qu'en prinsiez l'une, et moy l'autre.

CLEMENCE. Le mien sera donc controversé? Toutesfois, estant vostre, je ne puis vouloir que ce qu'il vous plaist; c'est à vous choisir ma personne, ou me donner vostre bien, car il me faut monstrer modeste, malgré que j'en aye, afin que la modestie de ceste autre ne me soit prejudiciable.

M. CLEMENCE. Tu es si accoustumée plaire à tout le monde, que tu es tousjours preste à faire plaisir; mais quand à moy, je suis faicte tout au rebours de toy, car je ne veux, comme je ne consentiray jamais, que tu sois à luy, ny que ses biens soient à toy.

CROQUET. Mon maistre, je ne sçay qu'est devenue vostre bougette.

BONADVENTURE. Cherche, cherche bien.

CLEMENCE. Afin que n'ayez disette des deux choses à la fois, vous me laisserez ceste-cy, aux conditions que coucherez seul jusques à ce que vous vous soyez mieux esclaircy de la verité.

M. CLEMENCE. Tu ne l'as guères laissé coucher seul.

BONADVENTURE. Elle n'estoit pas encore entrée au lict.

M. CLEMENCE. Je le veux bien, et me voilà contente, puis que je suis asseurée d'un tel doute. Que les debats cessent, que les biens et tresors perissent, pourveu que veniez avecques moy.

CROQUET. Vert et bleu! mon maistre, j'ay trouvé vostre bougette cachée derrière l'huys. Ceste-là vouloit avoir de vous autre chose que le bidaut.

BONADVENTURE. Maintenant je vous recognois pour Clemence; vos dernières parolles m'ont si fort penetré en l'esprit que tout soudain j'ay

oblié ce doubte que ce trouble m'avoit apporté, de mode que mon entendement, en estant purgé, laisse la liberté de la veue à mes yeux. Vous estes ma vraye Clemence, et je suis vostre Bonadventure, duquel pouvez disposer, puis qu'elle a choisi mes biens, et vous ma personne.

CROQUET. Vous pleurez? Cestè-cy est-elle de fumée? Toutesfois je pense que ne serez pas long temps avec elle que ne la trouviez de feu.

CLEMENCE. Or je suis descouverte, et confesse ma faute, de laquelle je ne vous demande pardon, par ce que c'est le mestier de nous autres de tromper les hommes, comme aux juges chastier les meschans; nous cherchons les usurper, et nous donnons en proye à plusieurs, afin qu'ils subviennent aux frais de nostre despence, aprenant de la souris, qui a tousjours deux ou trois trous, afin que, si on en bousche l'un, elle se sauve par l'autre. Nous achetons tout, fors le jour et la nuict, tellement que personne ne se plaint de nous, parce qu'aucun n'est contraint venir en nos maisons; mais qui y vient, il void escrit sur la porte que nous resemblons la louve, qui, ne pouvant tondre la brebis, l'escorche. Je vous prie me rendre ce que j'ay despendu en ceste menée, car, outre que j'ay orné et repoly la maison, je vous ay faict bonne table pour vous reschauffer en l'amour. Car, comme il est necessaire que l'oiseleur despende en apas et gluaux devant qu'il prenne les oyseaux, ainsi, au commancement, nous abandonnons tout aux hommes, affin que, pensans que nous les aymons, ils ne se donnent garde du piege que nous leur dressons.

BONADVENTURE. Ton parler tant libre me con-

traint te donner quelque chose, au lieu de me vanger de toy. Tien, voila six escuz.

M. CLEMENCE. Laissons-la là, et allons au logis.

BONADVENTURE. Croquet, pren ceste bouette et marche devant.

CLEMENCE. A Dieu. Commandez-moy, car je m'accommode autant au bien qu'au mal.

BONADVENTURE. Je vous sçay dire, Clemence, que, si je n'eusse esté engeollé par les tromperies de ceste-là, je m'en fusse allé, tant je vivois desesperé en vostre amour. Comme estes-vous venue en ceste ville?

M. CLEMENCE Je le vous diray quand nous serons au logis.

ACTE V.

SCÈNE I.

Constant, en son premier accoustrement.

CONSTANT.

Qui est aujourd'huy plus heureux que moy? Qui, aujourd'hui, est plus en grace de son amye que moy de mon Emée? Il ne m'estoit jà besoin user du stratagème des vestemens, car je sçay qu'elle m'ayme plus que cent mille Alexandres. Je ne fus pas si tost mené à son lict, qu'elle m'embrassa si tresdoulcement que je devins tout amour, puis me requit qu'avant toute œuvre, je luy promisse mariage, me disant: Constant, soyez content, je

vous prie espouser celle qui vous ayme plus que soy-mesmes ; et je, qui estois au comble de tout mon contentement, luy respondois : Et quoy ! m'amour, doubtez-vous de mon amitié ? Ceste industrieuse tromperie vous rend-elle pas asseuré tesmoignage de ma foy ? Si les amoureuses tromperies, dit-elle, peuvent faire foy de l'amitié et esmouvoir les obstinez, fiancez-moi ; ainsi la tromperie prendra honneste fin. Après, nous nous donnasmes tant de plaisir, au grand contentement d'un chacun, que je maudi le mal'heur qui m'a separé d'elle. Desjà, m'accollant de rechef, elle commançoit à me dire : Si les tromperies des amans doibvent valoir, comme me disiez n'aguères, vous estes mon prisonnier. Donc l'industrie a esté necessaire entre nous, affin que fussions joincts ensemble. Ainsi elle me tenoit en suspens sans que je sceusse où elle vouloit venir, quand Saincte est accourue criant : Fuyez, fuyez, voicy ma dame ! Adont, estant tout transporté, je m'en suis fuy par l'huys de derrière en la maison de Louys, pour reprendre mes accoustrements. Mais luy ayant faict un entier discours de ce qui s'estoit passé, il m'a tancé de quoy je m'en estois fuy, et par ma foy il dict vray : car qu'en eust sceu dire sa tante ? Nous avions tenu ce moyen comme jaloux d'Alexandre, et m'estois en fin trouvé avecques une qui m'estoit destinée pour femme et qui ores est mienne. Iceluy m'ayant donc ainsi persuadé, je vas pour me descouvrir, car puis qu'il faut qu'elle le sache, j'ayme mieux en estre le messager qu'un autre.

SCÈNE II.

Robert, Gourdin.

GOURDIN.

Qui est celuy-là qui entre à ceste heure chez la vefve?

ROBERT. Tant y a que, si tu as sommeillé, je n'ay pas dormi, car Saincte m'a donné entre autres choses une cuisse de chapon froid et tout l'estomach d'une perdrix.

GOURDIN. Ne me ramentoy point cela, je te prie.

ROBERT. Et te jure que de la seule odeur tu en eusse vescu quatre jours.

GOURDIN. Comme si je resembloie à ces astromares indiens qui vivent d'odeur. Je te le monstrerois bien si tu avois dequoy m'employer.

ROBERT. Je croy que tu te farcirois bravement la bedaine; les feves seiches te seroient sucre. Mais je vas voir que fait mon maistre; je me suis tousjours amusé à entretenir Constant, de peur qu'il n'entrast au logis.

SCÈNE III.

Bonadventure, Constant, Saincte.

BONADVENTURE.

Comment! faire telle meschanceté en Paris! Me vituperer, et puis encor s'en venir vanter devant moy!

CONSTANT. Soyez mary de madame Clemence, et tel que vous voudrez estre; vous avez beau faire et dire, j'ay fiancé Emée et ne delibère espouser jamais autre que elle.

BONADVENTURE. Pourquoy ne metz-je la temperance à part? Sçavez-vous pas bien qu'Emée est chez vous, et que sceans vous avez couché avec Anne, ma fille?

CONSTANT. Quelle Anne? quelle fille? Vous voudriez me faire dire ce qu'il vous plaist, affin de me la faire espouser. Je voy bien où vous tendez; je n'en veux point d'autre qu'Emée, et qu'Anne cherche hardiment un autre mary si elle veult.

BONADVENTURE. Je veux que l'aage me commande, et que vostre trop sale et deshonneste audace ne m'esgare de ma modestie. Je me vas plaindre à vos parens; je sçay où est vostre logis, et s'ils ne m'en font raison, je chercheray me la faire à coups de poignard.

CONSTANT. J'en suis content; ils vous sçauront bien renvoyer avec vostre Anne. Je ne me suis pas si tost excusé du moyen que j'ai tenu pour fiancer Emée, que dame Clemence et cestuy-ci,

qui se dict son mary, commencerent à cryer après moy que j'avois couché avec leur fille Anne, me bravans que si je ne la voulois espouser, ils feroient et diroient merveilles. Mais ne puissent-ils manger jusques à ce qu'elle soit ma femme.

SAINCTE. Seigneur Constant, attendez-moi: je vous veux dire quelque chose!

SCÈNE IIII.

Bonadventure, Ambroise.

BONADVENTURE.

Comme l'envieuse fortune prend plaisir nous advancer quelque felicité pour augure d'une future disgrace! Après tant de travaux, je me reputois tres heureux, ayant, contre toute esperance, retrouvé ma femme, et d'elle, que j'avois laissée grosse, encor une fille; mais je n'ay pas si tost gousté ceste doulceur que j'ay senty l'amer. Ce seroit une grande prudence à l'homme qui retourne d'un lointain voyage penser au train de son mesnage, au desordre, aux malades, aux morts et aux scandales, affin que le dommage qu'il y trouve (comme preveu) luy alterast moins l'esprit, et ne l'y trouvant (comme gain) luy causast tout contentement.

AMBROISE. Non, non, je n'en feray rien, je ne vous laisseray pas aller seule; mais retirons-nous, voicy quelqu'un.

BONADVENTURE. Je pense que c'est icy la maison. Tic toc.

AMBROISE. Qui est là?

BONADVENTURE. Estes-vous le vieillard de ceans?

AMBROISE. Vieillard vous-mesme; à qui pensez-vous parler?

BONADVENTURE. Vous meritez que je vous dise encores pis.

AMBROISE. Qui estes-vous, qui me venez braver jusques en ma maison?

BONADVENTURE. Je suis Bonadventure, mary de Clemence.

AMBROISE. Qu'est-ce que j'oy? Dieu me soit en ayde! Comment, son mary, veu qu'il y a long temps qu'il est noyé?

BONADVENTURE. Fusse-je veritablement noyé, puisque la fortune me reserve à ce deshonneur.

AMBROISE. Helas! je suis perdu! C'estuy aura sceu que sa femme est chez moy.

BONADVENTURE. Vous ne dictes mot? Est-il honorable que deshonoriez ceste maison, veu qu'en estes allié?

AMBROISE. Pardonnez-moy, car je ne pensois pas que vous fussiez en vie.

BONADVENTURE. Soit que je fusse ou vif, ou mort, deviez-vous faire cela?

AMBROISE. Je sçay que je devois attendre son frère; mais le trop grand desir que j'avois de l'avoir me l'a faict faire.

BONADVENTURE. Faictes en sorte que Constant l'espouse, si vous voulez paix avec moy.

AMBROISE. M'avez-vous pas dict qu'estes son mary?

BONADVENTURE. Quel mary? Je suis son père, et non son mary.

Ambroise. Si vous estes son père et la voulez marier, je la veux pour moy, et non pour Constant, car je me la suis acquise la lance sur la cuisse.

Bonadventure. O quel gallant jouvenceau, pour lui donner une pucelle !

Ambroise. Comment, une pucelle! Vous semble-il que madame Clemence soit une pucelle?

Bonadventure. Que radotte cestuy-cy? La honte luy auroit-elle bien osté l'entendement? Je dy que je veux que Constant espouse Anne, ma fille; m'entendez-vous à ceste heure?

Ambroise. Il ne s'est pas advisé de sa femme. Pardonnez-moy, je ne vous avois pas entendu: je suis encore tout endormy; et puis je ne suis pas père de Constant. Mais entrez et attendez un petit, je le vous ameneray incontinent.

SCÈNE V.

Constant, Saincte.

Constant.

S'il est ainsi, pourquoy ne me plyeray-je à une tant parfaicte amitié qu'elle me porte, comme elle m'a faict veoir par une si plaisante tromperie?

Saincte. Entrez, je vous le feray toucher et veoir au doigt et à l'œil; car vous ne trouverez ame vivante ceans qu'Anne.

Constant. Il me souvient que quand tu me menas à elle, que par les propos que tu luy avois tenus, elle m'avoit desjà descouvert. Or sus,

qu'elle soit mienne, et que je purge mon erreur par une conjonction maritale d'elle et de moy, puis que j'ay faict comme le chat qui par son grommelement descouvre son larrecin.

SCÈNE VI.

Leonard, Bonadventure, Ambroise.

LEONARD.

Et bien, vous qui vous dictes mary de madame Clemence, dequoy vous plaignez-vous de Constant?

BONADVENTURE. Qu'est-il besoin vous le dire, veu que c'est vous qui luy avez faict faire?

LEONARD. Je luy ay faict faire voirement, pource qu'elle estoit destinée pour luy; car son père me le promist ainsi devant qu'il partist de ceste ville.

BONADVENTURE. Tant y a que Constant n'en veult point.

LEONARD. Comment, il n'en veut point! Quand vous l'a-il dict?

BONADVENTURE. Tout à ceste heure.

LEONARD. Quoy! à ceste heure, depuis deux heures en çà?

AMBROISE. Gardez de vous equivoquer.

LEONARD. Taisez-vous et me laissez dire, il ne parle pas à vous.

BONADVENTURE. Oy, tout à ceste heure; que voulez-vous dire?

LEONARD. Je veux dire que l'avez prins pour un autre.

BONADVENTURE. Comment! M'a-il pas dict qu'il estoit Constant, et qu'il ne vouloit autre qu'Emée?

LEONARD. Ha! ha! Vous disiez tantost qu'il n'en vouloit point; et, s'il la veut, de quoy vous plaignez-vous?

BONADVENTURE. Je me plains qu'il ne veut espouser Anne, ma fille; entendez-vous?

LEONARD. Comment, Anne! j'entendois que parlassiez d'Emée.

AMBROISE. Et moy aussi.

LEONARD. Laissez-moy parler, de par le diable! Pourquoy voulez-vous qu'il l'espouse?

BONADVENTURE. Pource qu'il l'a deshonorée

LEONARD. Et quand?

BONAVDENTURE. Ceste nuict, tantost.

LEONARD. Feste-bieu! cestuy luy en aura baillé d'une, puisqu'il luy a faict croire qu'il estoit Constant, car Constant est là haut, et n'est homme pour faire telle meschanceté.

BONADVENTURE. Clémence l'a-elle pas bien recogneu?

AMBROISE. Leonard, faisons-le entrer: il verra au moins que Constant est avec Emée.

LEONARD. C'est bien dict, j'en suis content.

SCÈNE VII.

Constant, Mad. Clemence.

CONSTANT.

Vous me pardonnerez, car puis qu'Anne est desjà mienne, je l'espouserai, s'il vous plaist.

M. CLEMENCE. Cela est bon, pourveu que vostre père le veuille accorder. Je le vay trouver, car autre que moy ne sçauroit mieux desduire mes raisons que je feray, ains que avec ceste chaleur qui me boult en l'estomac, laquelle me fera parler d'une telle vehemence qu'il n'aura le courage me le nier. Je voudrois que vinsiez encores avecques moy, pour l'asseurer de ce qui s'est passé.

CONSTANT. Qu'en est-il besoin? Quand il sçaura que je l'ay fiancée, et qu'autrement je ne pouvois vous reparer vostre honneur, que pensez-vous qu'il dise? Croira-il pas que le tout sera advenu comme vous luy direz? A ceste cause je vous prie que je demeure icy.

M. CLEMENCE. Mais escoutez : qu'est-ce que j'enten? Mananda, c'est chez Leonard.

SCÈNE VIII.

Leonard, Bonadventure, Ambroise, Mad. Clemence.

LEONARD.

Ah! traistre, volleur! tu as donc la hardiesse venir en ma propre maison suborner celle qui doit estre ma bru?

AMBROISE. Of! madame Clemence est sortie!

LEONARD. Je fais bon vœu à Dieu que je te feray chastier par mes enfans devant que tu m'eschappes.

BONADVENTURE. Bonsoir et bonne nuict, Messieurs? Qu'y a-il? Il se faut resjouir.

LEONARD. Comment, resjouir! Je ne sçaurois que je n'aye veu pendre ce ruffien.

AMBROISE. S'en sont-ils aperceus?

M. CLEMENCE. Que dictes-vous, seigneur Ambroise?

LEONARD. Que je suis malheureux d'avoir moy-mesme introduict le larron en mon logis!

M. CLEMENCE. Quoy! n'estes-vous pas bien joyeux que Constant l'a fiancée?

LEONARD. Et un autre que Constant en a jouy, et y ay encores moy-mesme esté trompé, car j'ay trouvé Alexandre avec elle.

AMBROISE. Oh m'amour!

LEONARD. Il luy a faict par amour! Failloit-il que par amour il fist ces meschancetez?

M. CLEMENCE. Que dites-vous d'Alexandre?

BONADVENTURE. Clemence, il y a encores icy de la diablerie. Je pense que ta niepce Emée aura esté trouvée avec Alexandre.

M. CLEMENCE. O malheur! Jamais une fortune ne vient seule.

BONADVENTURE. La plus honorable vengeance qu'on en sçache prendre est de la luy faire espouser.

SCÈNE IX.

Ambroise, Robert, Gourdin, Guillemette.

AMBROISE.

Oh! que voilà une femmye qui est sage! Mon Dieu, qu'elle sçait bien dissimuler! Pour eviter à tout soupçon, elle a feint ne m'entendre.

ROBERT. Il faut faire ce que l'on pourra pour le sauver.

GOURDIN. Je luy aideray avec la langue; mais quant aux armes, je le laisseray faire.

ROBERT. Corps de ma vie! ne doibt-on pas faire toute chose pour son amy et maistre?

GOURDIN. Je feray ce que je pourray; mais ne pense pas que je vueille hazarder le manche de mon ame: les sages employent tout ce qu'ils peuvent premier que recourir aux armes.

AMBROISE. Qui est là? qui entre chez moy? J'ay entendu quelques uns.

GUILLEMETTE. Quoy! me deshonorer de la façon! me faire la fable d'un chacun, après que je me suis gardée tant d'années!

Ambroise. O ho ! vieille maquerelle que tu es.

Guillemette. Je ne m'en tairay pas ! Estre pauvre et avoir perdu l'honneur ! Payez-moi, mercy Dieu ! ne pensez pas avoir faict vostre plaisir de moy pour neant.

Ambroise. Atten, atten, je te payeray tantost.

Guillemette. Il ne cessoit tout le jour de me dire : Ma douce Guillemette ! Guillemette m'amie ! Bricque ! il avoit envie de succer ce doux.

Ambroise. Quel doux ? Tu es autant amoureuse que belle ; mais c'est toy qui me disois tousjours que j'estois gaillard et fort dispost. Et, sot que j'estois ! je ne t'entendois pas.

Guillemette. Voire, parce que le lys n'est pas beau.

Ambroise. Tu feras bien de te taire, et me laisser en patience ; autrement je te...

Guillemette. Je ne suis qu'une vieille, mais, par la merci Dieu ! je m'en vengeray. Il n'y a poil qui n'ayt son ombre. Bien, patience ! J'eusse peu trouver pis, joint que je n'en suis que plus gaillarde.

SCÈNE X et dernière.

Ambroise, Gourdin.

Ambroise.

oylà grand cas que je ne l'aye jamais cogneue ! Regardez si la vilaine se vint proprement coucher avecques moy ! Je pense qu'entre nous hommes sommes

la calamité des femmes, de mode que les tirons après nous comme l'aymant le fer.

GOURDIN. Nopces, nopces ! pasté de lard ! Tout le monde est mien. Je suis pourvoyeur, despensier et maistre d'hostel de trois bancquets.

AMBROISE. Qui est ce fol qui crie ainsi ?

GOURDIN. O ! seigneur Ambroise, voicy votre Gourdin plus joyeux que jamais.

AMBROISE. Le diable t'emporte, eventé que tu es!

GOURDIN. Quoy ! est-ce là le salut que donnez à vostre Gourdin !

AMBROISE. Estoit-ce à moy à qui il failloit bailler ceste trousse ?

GOURDIN. Comment ! je diray injure à qui se sera mocqué de vous ! Parlez que je vous entende.

AMBROISE. Tu m'entens bien, tais toy ; je t'en payeray : tout vient à point qui peut attendre.

GOURDIN. Si je vous entend, que je sois chassé des nopces comme un chien qui pisse en l'église, que je ne puisse jamais boire ny manger en vostre compagnie, et sois comme un Tantale un mois entier entre les viandes !

AMBROISE. Tu sçais bien que ceste meschante Guillemette est venue coucher avec moy au lieu de madame Clemence.

GOURDIN. En un mesme lict ?

AMBROISE. Ains en un mesme corps.

GOURDIN O la vieille mule ridée ! Crioit-elle point ? Faisoit-elle pas la femme de bien ?

AMBROISE. Elle se plaignoit comme les chats.

GOURDIN. Je vous asseure que toute la faulte vient d'elle. Voyez si la vilaine a bien sçeu jouer son patelin ! Of ! que j'en suis fasché! Si je vy l'aage d'un petit chien, croyez que j'en auray la vengeance.

AMBROISE. Je la poursuivray jusques à la mort.

GOURDIN. Mais oblions tout cela : qu'importe-il que ce ayt esté Guillemette ou la vefve? Je vous prie, ne troublez point la feste.

AMBROISE. Quelle feste?

GOURDIN. Comment, quelle feste! Devant qu'il soit longtemps tout ira par escuelles en vostre maison. Constant espouse Anne, avec quinze mille francs, car il a esté ainsi accordé par Leonard et Bonadventure, qui baille encor Emée, sa niepce, à Alexandre. Et quant aux autres, j'ay si bien faict que tout est d'accord.

AMBROISE. Mon Dieu! que tu me fais aise, s'il est ainsi.

GOURDIN. Comment, s'il est ainsi! Je suis faict chef du festin; demain j'iray delivrer du gibet ces chappons et poullets qui se trouveront prisonniers au poulailler.

AMBROISE. Si Bonadventure ne s'y trouvoit, je serois encore de la feste; mais patience!

GOURDIN. Ne vous souciez : car, comme Guillemette vous a trompé venant au lieu de madame Clemence, ainsi elle vous aura menty quand elle vous a dict qu'elle vous aymoit. Que pensez-vous qu'il en doibve advenir! Il y a plus de femmes que de chappons.

AMBROISE. Je m'en vas donc resjouyr avec eux.

GOURDIN. Or, je suis en ma boyte. Que ne suis-je tout de ventre! Mon Dieu! que nature m'a faict tort me le faisant si petit! Regardez que c'est là! Au moins si je l'avois comme celuy de ces femmes, qui tient un chrestien tout entier, voire

quelquefois deux, et toutesfois pour cela elles ne laissent de manger plus que quinze, de mode qu'il semble qu'il n'en est pas plus plain! O! que si quelqu'une me vouloit prester le sien, comme je l'emplirois bien et à bon escient! Or sus, demeurez-en paix, car j'ay sommeil; et si la comedie vous a pleu, montrez-le par un signe d'allegresse.

FIN.



LES ESPRITS

TROISIESME COMEDIE

PAR PIERRE DE LARIVEY

CHAMPENOIS

1579

LES PERSONNAGES.

HILAIRE, viellard.
ELIZABET, sa femme.
FRONTIN, serviteur de Fortuné.
URBAIN, amoureux.
RUFFIN, maquereau.
FORTUNÉ, amoureux.
DESIRÉ, amoureux.
SEVERIN, viellard.
M. JOSSE, sorcier.
PASQUETTE, servante.
GERARD, viellard.



PROLOGUE.

Que nostre aage se vante tant qu'il luy plaira de l'esprit et sçavoir de ses nourrissons, et se glorifie en son erreur et vaine persuasion, si est-ce que je diray tousjours que nos devanciers ont esté tant ingenieux en leurs estudes, et sceu si bien dire et faire, qu'il nous est impossible pouvoir parfaictement faire ou dire aucune chose, sinon ce qui a esté dict ou faict par eux : car, tout ainsi qu'un sculpteur ou peintre ne peut graver ou pourtraire aucune figure dont il puisse acquerir honneur, si premierement il ne void les modeles et patrons antiques desquels il forme sa figure, ainsi nous ne pouvons faire aucune chose qui soit belle, si, comme en un mirouer, nous ne nous representons ceste antiquité. Voylà pourquoy l'auteur, pensant à toutes ces choses, mesmes que Plaute et Terence ont esté grands imitateurs (car l'un a suivy Epicarme, et l'autre Menandre), et que ce luy seroit une trop grande presomption, voire expresse ignorance, si encor il ne suyvoit les traces de ceste sacrée antiquité, il a faict ceste comedie à l'imitation et de Plaute et de Terence ensemble. Or, j'espère qu'elle vous plaira, pour estre toute plaine de variables humeurs, affections, plaisirs et passions. A ceste cause, Messieurs et Dames, vous nous ferez ceste faveur de vous tenir chacun en vos places, et de ne parler d'encherir le pain, ny si ces prochaines vendanges

nous aurons bonne vinée; de ne discourir aussi des armées qui se voyent en l'air, des monstres qui naissent sur la terre, ny si la Flandre sera bien tost paisible, et si le nombre moindre commandera encor long temps au plus grand, par ce que demain matin, vous pourmenant en la salle du Palais, vous en pourrez deviser plus commodement et à loisir. Au reste, l'autheur a pensé que ce seroit chose superflue vous reciter l'argument, parce que, d'acte en acte, la comédie vous le declarera. A Dieu, je me recommande.





LES ESPRITS

COMEDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Hilaire, viellard ; *Elizabet,* sa femme.

HILAIRE.

Ce que je dis est vray. Et vous asseure que la plus part des meurs et coustumes de la jeunesse, soient bonnes ou mauvaises, procedde de leurs pères et mères, ou de ceux qui en ont la charge.

ELIZABET. Oy bien pour le regard des pères et precepteurs, mais non quant aux mères, parce qu'estans femmes, elles ont autant petite part en cecy comme aux autres choses du monde.

HILAIRE. Le contraire de ce que vous dictes se void ordinairement, et que les femmes ont plus de puissance sur leurs enfans que les pères, et non seulement sur leurs enffans, mais encores sur leurs mariz. Et pour n'en chercher les exemples plus loin, souvenez-vous comme mon frère Severin et moy, qui avons esté eslevez d'un mes-

me laict, en mesme temps, par mesmes père et mère, et mariez en mesme saison, duquel mariage il a eu trois enfans : Urbain, Fortuné et Laurence, et nous pas un, puis qu'il plaist à Dieu, commança deslors à devenir chiche, tacquin, avare, et tel que le voyez, et moy, au contraire, me suis tousjours maintenu en ma première façon de vivre, qui me fut laissée par mon père; qui me faict penser que de ce changement on ne peut alleguer autre occasion que sa femme, qu'avez cogneue si mauvaise, chiche, fascheuse, revesche, et tant meschante que jamais mon frère ne fut plus heureux que quand elle eut la terre sur le bec, combien qu'il luy fust advis avoir faict une grande perte, d'autant qu'il s'estoit desjà accommodé à ses conditions.

ELIZABET. O mal'heureux sexe, puis qu'à vostre compte les pauvres femmes sont cause de tous maux, et ne bienheurent jamais une maison que par leur mort!

HILAIRE. Qui voulez-vous donc qui ayt ainsi gasté le bon naturel de mon frère, et qui de liberal l'ayt faict si mecanique? Vous sçavez comme il a vescu jusques icy, à raison de quoy je remercie la fortune qui luy a plustost qu'à moy envoyé ce malencontre, car je me souviens que mon père a plusieurs fois doubté s'il vous devoit donner à mon frère ou à moy. Toutesfois, il se resolut en fin si bien que j'ay occasion m'en louer. Et s'il a eu trois enfans, il n'en a plus que deux, parce que, voyant que n'en avions point, il nous a donné Fortuné, son plus jeune, que nous entretenons, aymons et caressons comme s'il estoit de nous deux, et peut-estre d'avantage,

pource que vous ny moy n'avons eu de luy les peines et travaux que donnent les enfans quand ils sont petitz.

ELIZABET. Ne dictes pas cela, car ce ne sont peines, mais plustost (comme je pense) des gaillars soucis de faire passer et evanouyr les chagrins et fascheries qui acompagnent la viellesse, et rends graces à Dieu de ce qu'il luy a pleu nous adresser ce jeune gars, pource que (si l'amitié que je luy porte ne me deçoit) j'espère que quelque jour il sera le baston de nostre vieillesse. Toutesfois, Hilaire, mon amy, il me semble que ne luy devez tant lascher la bride sur le col que ne le puissiez après retenir comme vous voudrez. Vous luy laissez si librement faire ce que il veult, que il n'a maintenant soing d'autre chose que de faire l'amour et aller à la chasse; qui me faict craindre qu'ayant passé l'ardeur de sa jeunesse, il ne se repente un jour d'avoir en vain despendu son temps, et se plaigne de vous, qui n'y avez pourveu quand en aviez la commodité.

HILAIRE. Je m'esmerveille de vous et de tous ceux qui pensent les enfans se pouvoir retirer de leur naturelle inclination ou par force ou par menaces, car je vous advise que, si je voulois empescher Fortuné de se recreer et prendre ses plaisirs, qu'il en feroit cent fois pis; mais il faut que, luy permettant une legère chose où il a son cœur, je lui deffende toute autre de consequence, l'accoustumant ainsi à m'obeyr, non par force, mais par amour; car quiconques faict bien par crainte, le continue autant longuement qu'il pense qu'il sera sçeu, et faict secrettement le mal quand il en peut avoir la commodité. Voyez Urbain, con-

tre lequel son père a tousjours le poing levé, le tenant ordinairement aux champs avec une sienne sœur, affin qu'il ne despende et hante en la ville, où il dict que sont les compagnies desbauchées et la licence de mal faire : neantmoins il n'y a pas long temps qu'il est venu en ceste ville, où, comme j'ay entendu, il a mis la moitié du peuple en tumulte, pour avoir desbauché une fille d'icy près, et faict assés d'autres choses pires beaucoup que ce que faict Fortuné, d'autant qu'il est necessaire que la jeunesse ayt son cours. Si donc c'est une necessité, combien est-il meilleur les accoustumer à craindre d'offenser leur père, et rougir en eux-mesmes s'ils font choses vilaines et deshonnestes, que autrement? Toutesfois, Severin pense que, pour le tenir aux champs, il perdra l'envye de despendre et faire beaucoup de folies. Et je sçay tout le contraire, et que sans beaucoup de respect il faict et l'un et l'autre, tandis que le bon homme, poussé d'une extrême avarice, se tue le cœur et le corps pour amasser, labourant ses terres luy-mesme de ses propres mains. Mais s'il sçavoit que de nuict il vient à Paris, ou qu'il despendist un liard, il se pendroit. Et voilà comme ils vivent tous malcontans, jusques à ceste pauvre fille, laquelle, desjà grande et preste à marier, se desespère, voyant la sanglante avarice de son père, qui, pour ne despendre un denier, ne tient compte de luy donner party, jaçoit qu'il ayt plus de deux mille escuz contans en une bource qu'il porte ordinairement sur luy, et a tant peur que je la voye, que c'est merveille, pour ce que je le tanse à toute heure de ce qu'il laisse ainsi en une maison champestre envielir

ma pauvre nièpce; mais je n'y gagne rien, car il me respond tousjours une mesme chanson, qu'il est pauvre et n'a point d'argent pour la marier, pensant que je luy en doive donner. Et s'il advient, lors qu'il se plaint à moy d'Urbain, et que Fortuné le desbauche, que je luy dise qu'il le faut marier, il me respond qu'aujourd'huy le mesnage a trop grandes dentz, et que ce n'est peu de chose augmenter sa maison d'une bouche qu'il faut nourrir. Bref, il ne songe à autre chose qu'à l'avarice, et seroit content que chacun le resemblast.

ELIZABET. Je ne voudrois que vous vous monstrassiez fascheux envers Fortuné comme Severin envers Urbain, mais je serois bien aise que luy deffendissiez faire je ne sçay quoy qui ne luy est bien seant. J'ay entendu (je ne veux dire qu'il soit vray) qu'il est devenu amoureux d'une nonnain que je ne veux nommer pour ceste heure. Est-ce bien faict, à vostre advis, veu que cela est desplaisant à Dieu et aux hommes? My Dieux! ce luy est une grande honte, et à vous aussi, qui l'endurez.

HILAIRE. Je n'en ay jamais oy parler, et s'il estoit ainsi je n'en serois trop content, ains mettrois toute peine l'en destourner, combien qu'on souffre à la jeunesse plus de choses que peut-estre vous ne pensez; et suis bien ayse que m'en ayez adverty, pource que j'en veux sçavoir la verité, pour après faire ce que Dieu me conseillera. Mais voicy Frontin, son serviteur, qui sçait tout ce qu'il pense et ce qu'il songe. Il m'en pourra mieux informer que pas un.

ELIZABET. Vous tirerez plustost de l'huille d'un

mur que luy faire dire ; cognoissez-vous pas Frontin?

HILAIRE. Allez au logis, car il se donne garde plus de vous que de moy; après je vous iray retrouver.

ELIZABET. Bien, je n'en bougeray.

SCÈNE II

Frontin, serviteur de Fortuné; *Hilaire.*

FRONTIN.

Il semble que la fortune prenne plaisir inciter les espritz des hommes vouloir ce qui est plus difficile à obtenir. Je ne pense point qu'il y ait femme en Paris qui ne fust bien aise faire plaisir à Fortuné; neantmoins il est devenu amoureux d'une qu'on ne peut voir qu'à travers les barreaux d'une cage, comme si c'estoit quelque lynotte.

HILAIRE. Il parle à soi-mesme de cecy.

FRONTIN. Il m'envoye à ceste heure luy presenter ses recommandations, sçavoir qu'elle faict, qu'elle dict, et comme elle se porte. Voylà mes commissions ordinaires, et à quoy tous les jours j'employe mon temps.

HILAIRE. Je le veux appeler devant qu'il change de rue. Frontin! hé! Frontin!

FRONTIN. Qui m'appelle? O Monsieur! que vous plaist-il?

HILAIRE. Où est ton maistre, qui se fit hier attendre à soupper?

FRONTIN. Il souppa et coucha avecques Urbain, en la maison du seigneur Severin.

HILAIRE. Où vas-tu maintenant? porter quelque message au monastère?

FRONTIN. Quel monastère? qui vous l'a dict?

HILAIRE. Je le sçays bien.

FRONTIN. Ma foy, il est vray. Il m'envoye sçavoir si la dame a besoin de quelque chose

HILAIRE. Vrayement, Fortuné me fait tort. Tu sçays si je luy complais et favorise en ses volontez et amours, pourveu qu'il y ait de la raison; mais quant à cecy, il n'y a point d'ordre, et devroit pour le moins avoir quelque egard à son honneur et au mien. Je croy qu'il luy est advis qu'il n'y a point de femmes à Paris, puis qu'il en va chercher jusques aux religions.

FRONTIN. Je luy ay dict assez souvent. Mais quoy! vous sçavez qu'amour n'a point de loi. Il y a desjà fort long temps qu'il en est amoureux, et non sans cause: car, par ma foy, c'est une bien belle et honneste fille, et gaige que, si l'aviez veuë, qu'en auriez plus de compassion que vous n'avez. Aussi je vous promets qu'il seroit plus possible faire transformer Fortuné en un autre homme que luy faire oublier ses amours, et vous veux dire bien davantage : il delibère de l'espouser.

HILAIRE. Voire! et qui oyt jamais dire que les religieuses se mariassent?

FRONTIN. Ho! o! elle n'est religieuse et ne le voudroit pas estre, aussi n'a-elle faict profession; mais on a envie qu'elle le soit, deust-elle crever, pour ce qu'elle est niepce de l'abbesse du lieu, à laquelle, et au couvent, le père, par son testament, a donné tout son bien, pourveu que sa fille, qu'il

avoit mis leans pour apprendre, y voulust demeurer religieuse. Voilà pourquoy les moynesses ne la font que prescher, la tenant si estroitement que, quand ores elle auroit des aisles, il ne luy seroit possible de sortir.

HILAIRE. Cela est excusable, puis qu'elle n'est professe ; mais dy-moy, de qui est-elle fille, et quel est son bien ?

FRONTIN. Elle est de la rue Sainct-Denis, et n'a plus ny père ny mère ; quant à son bien, elle est riche, à ce que j'ay oy dire, mais je n'en sçay autre chose. Toutesfois il faut penser qu'il y en a, autrement ces nonnains n'en seroient tant soigneuses.

HILAIRE. C'est assez ; escoute : conseille Fortuné laisser ceste poursuite, qui n'est ny belle ny honneste, et luy remonstre que, s'il se veut marier, les femmes ne luy manqueront point.

FRONTIN. Si feront bien, s'il n'a ceste-cy, qu'il ayme sur toutes choses.

HILAIRE. Je verray si tu y feras ton devoir.

FRONTIN. Pour vous obéyr, je feray ce que je pourray ; mais je crain bien que je ne travaille en vain.

HILAIRE. Je vas jusques au Palais ; fay qu'à mon retour le disner soit prest.

FRONTIN. Aussi feray-je. O! quel bon père est cet homme de bien ! Je pense que, s'il pouvoit, il la retireroit luy-mesme de religion pour la mettre aux costez de Fortuné, et que, s'il sçavoit le tourment qu'il souffre pour elle, qu'il mourroit de regret. Aussi, pour dire vray, le pauvre jeune homme craint scandaliser la fille, le couvent et luy-mesme tout en un coup, d'autant qu'elle est grosse

de son fait, et si preste d'enfanter qu'elle n'attend que l'heure; et, qui pis est, ne peult trouver moyen la tirer de là dedans ou la faire secretement accoucher. Il me dict tousjours que j'y pense et repense; mais il est besoin qu'il y pense et repense luy-mesme, et face en sorte qu'il n'ait à s'en repentir. En forgeant on devient fèvre. Dieu soit loué qu'il n'a affaire à un homme tel que Severin! Mais, à propos de luy, Urbain doit estre encores après son Ruffin; il ne se souvient de retourner au village; si son père s'en aperçoit, il fera une telle tempeste qu'il estourdira toute la parroisse. Mais voicy le gallant.

SCÈNE III.

Urbain, amoureux; *Ruffin*, maquereau; *Frontin*.

URBAIN.

Et bien! Ruffin, quand m'ameneras-tu mes amours?

RUFFIN. Quand il vous plaira.

URBAIN. Hé, mon Dieu! va la donc querir.

RUFFIN. Je ne puis.

URBAIN. Pourquoy?

RUFFIN. Pource que je resemble aux archevesques : je ne marche point si la croix ne va devant.

URBAIN. Sçais-tu pas bien que je t'ai promis?

RUFFIN. Oy, mais promettre et tenir ce sont

deux, et puis j'ai tousjours oy dire que *beati garniti* vaut mieux que *expectans expectavi.*

URBAIN. Tu me fais mourir à petit feu.

RUFFIN. Et vous me consommez en fumée.

FRONTIN. Regardez si ce rustre sçait bien le mestier d'escorcher les hommes.

RUFFIN. Voulez-vous pas que pour contenter vos desirs je me mette au hasard de ma vie sans espoir de recompense? Je n'en feray rien.

URBAIN. Non, je te veux contenter, et auras ce que je t'ay promis devant que je dorme. Va la donc querir, mon mignon.

RUFFIN. A d'autres! je suis desniaisé. Mon stile est des requestes du Palais : en baillant baillant.

FRONTIN. Je ne sçaurois plus endurer que ce vilain parle ainsi à cheval.

RUFFIN. Que dirois-tu si je n'en voulois rien faire?

FRONTIN. On te romproit la teste. Ce n'est de luy qu'il se faut mocquer.

URBAIN. Je le ferois bien, voirement; mais je ne veux qu'il face rien pour rien.

RUFFIN. Nous voilà d'accord ; çà, de la bille, et je l'iray querir. J'ay parlé à elle devant que venir icy.

URBAIN. Mon Dieu! tu en auras ; je t'ay promis dix escus, est-il pas vray?

RUFFIN. Oui.

URBAIN. Je te les donneray à ce soir.

RUFFIN. Je les veux avoir à ceste heure, sinon torchez vostre bouche.

FRONTIN. Je ne pense point qu'en tout le monde il y ait un plus meschant vilain que cestuy-cy.

URBAIN. Atten au moins jusques après vespres.

RUFFIN. Je ne puis.

FRONTIN. Hé, Ruffin! fay cela pour l'amour de moy.

RUFFIN. C'est bien dict, pour l'amour de toy.

URBAIN. Or sus! Ruffin, touche-là. Je te promets, foy d'homme de bien, te les donner incontinent après disner.

RUFFIN. Qui m'en asseurera?

URBAIN. Ma foy.

RUFFIN. La foy est aujourd'huy pire que fausse monnoye; je vous veux bien dire que, si n'avez autre gage, vous n'avez point de credit.

FRONTIN. Hé! ne doit-on pas croire un homme de bien sur sa foy? Penses-tu qu'il s'en vueille fuir pour dix escus?

RUFFIN. Baste, j'ay mal aux pieds.

URBAIN. Vertu de moy, que tu es incredule! Mort bieu! si je te manque de promesse, va-t'en à mon père, dy-luy que j'ay rompu la porte de ton logis; que je t'ay battu; que j'ai emmené ta niepce, ta cousine, ta fille, comme tu la voudras nommer; que j'ai levé les serrures de tes coffres et emporté ton argent; bref, que je t'ay vollé, ce que je ne voudrois que tu fisse pour tous les biens du monde, ny qu'il en oyst seulement le vent.

RUFFIN. Je la vas querir, allez, pour vous faire plaisir; mais, par bieu, si me faillez, je ne vous failliray pas.

URBAIN. Va, ce m'est tout un; fay du pis que tu pourras, pourveu que je l'aye.

FRONTIN. Cependant il faut trouver dix escus.

URBAIN. Voilà grand cas, Frontin! Si l'on

pensoit tousjours aux choses, on ne feroit jamais rien. Je sçay que tu m'aideras, et penseras quelque bon moyen pour en trouver.

SCÈNE IIII.

Frontin.

FRONTIN.

Il est bien vray qu'il n'y a chose qui face plus raffolir les hommes que l'amour. Urbain est autant sage qu'autre qu'on puisse trouver; neantmoins, il est maintenant tant aveuglé qu'il ne sçait qu'il faict. Il est venu du village au desceu de son père, qui est si facheux que le pauvre jeune homme n'oseroit toucher, ains seulement regarder une femme entre deux yeux. Or, devinez donc qu'il fera s'il sçait qu'il est icy venu pour faire la desbauche. Il le voudra estrangler. D'avantage, il a promis dix escus à ce maquereau pour lui faire avoir ceste fille; ce luy est autant possible que prendre la lune aux dents, s'il ne les desrobbe, car il n'a pas un liard, et luy semble avoir bien asseuré ses affaires quand il dit que j'y pense; mais il doit penser que, si mon maistre ne m'avoit commandé le servir comme luy-mesmes, je ne sçay que je ferois. Voilà, je sème mes peines et travaux, et un autre en recueille le plaisir et contentement. Mais voicy mon maistre : il me tancera, pour-ce que je n'ay pas esté où il m'envoyoit, et je luy diray que si; il me croira s'il veut; sinon, qu'il y aille veoir.

SCÈNE V.

Fortuné, amoureux; *Frontin*.

FORTUNÉ.

Mais quel plus grand mal-heur m'eust-il peu jamais advenir? Engrossir une fille du premier coup!

FRONTIN. Il ne parlera jamais d'autre chose!

FORTUNÉ. Et ce qui plus m'afflige est la crainte que j'ay que, vaincue d'une honteuse douleur, elle ne se mefface. O Dieu! vous pouvez seul faire que cecy soit secret.

FRONTIN. Voilà rentrer de flux!

FORTUNÉ. Au moins, si je n'en estois tant amoureux! Mais quoy, il n'est en ma puissance m'en retirer, et, quand je le pourrois faire, je ne voudrois, et ne puis vivre si tous les jours je n'ay de ses nouvelles. Il y a deux heures que j'ay envoyé Frontin par devers elle, mais je croy qu'il a oublié le chemin.

FRONTIN. Tant plus je demeure, tant pis pour moy; il vaut mieux que je me monstre. Bon jour, Monsieur.

FORTUNÉ. Tu me traistes tousjours de ceste façon : dy-moy premierement ce que plus je desire sçavoir; après tu me salueras tout à loisir.

FRONTIN. Vous sçavez quelles sont ces femmes : devant que j'aye jamais peu avoir responsе, elles m'ont faict attendre une heure au parloir;

puis à mon retour j'ai rencontré vostre père, Urbain et Ruffin, qui m'ont encores amusé deux grosses heures.

FORTUNÉ. J'ay tousjours tort, et tu as bonne cause; mais qu'attens-tu à me dire ce qu'elle t'a dict?

FRONTIN. Je vous feray tesmoigner par Urbain combien nous avons esté après Ruffin devant que le faire accorder.

FORTUNÉ. Ce n'est pas ce que je te demande: dy-moy comme elle se porte.

FRONTIN. De façon qu'il luy a fallu promettre...

FORTUNÉ. Je n'ay que faire de tout cela. T'a-elle point donné charge me dire quelque chose?

FRONTIN. Elle se recommande à vos bonnes graces.

FORTUNÉ. Ne t'a-elle dict que cela?

FRONTIN. Non.

FORTUNÉ. Comme se porte-elle?

FRONTIN. Comme de coustume.

FORTUNÉ. Voicy des maigres responses.

FRONTIN. Je les vous baille telles qu'elle me les a baillées.

FORTUNÉ. T'a-elle point dict que je l'alle veoir?

FRONTIN. Elle ne m'a dict autre chose.

FORTUNÉ. O Dieu! la pauvrette deviendra folle!

FRONTIN. Mais vous-mesmes?

FORTUNÉ. Frontin, que doy-je faire?

FRONTIN. Il faut aller disner, et puis nous y penserons; vous prenez tant les matières à cœur que je crains que n'en soyez mallade. Il ne faut ainsi vous tourmenter.

FORTUNÉ. Je ne m'en sçaurois garder. Helas!

que tu parles bien à ton ayse, n'endurant aucune passion !

FRONTIN. Qui vous l'a dict? Pensez-vous que vos tourmens ne soient pas les miens? Je vous jure que toute la nuict je n'ai pas fermé l'œil pour penser à vos affaires, et ne suis hors d'esperance que ne facions quelque chose de bon.

FORTUNÉ Dieu le vueille!

FRONTIN. Allons donc disner, car Urbain nous attend.

FORTUNÉ. Où est-il?

FRONTIN. Il est leans avecques sa brassée, et faictes votre compte qu'ils sont maintenant aux fers.

FORTUNÉ. O malheureux que je suis! Il est sans commodité, sans moyens, sans denier et sans maille, et a un père le plus fascheux du monde; neanmoins il joyt de ses amours, et moy qui ay toutes ces choses ne puis esperer pouvoir joyr de ce que j'aime.

FRONTIN. Obliez tout cela: vous sçavez que la fortune ayde aux amoureux.

FORTUNÉ. Tu as grand pœur que le disner se gaste; va faire dresser, et, quand tout sera prest, vien m'appeller.

FRONTIN. J'en suis content.

FORTUNÉ. Je vas souvent pensant en moy-mesme quelle des ces deux conditions en amour est la pire: ou aymer sans estre aymé; ou, aymant et estant aymé, et desirant une mesme chose, estre empesché par des murailles, des grilles de fer, des portes et des gardes, comme ores j'esprouve en mon Apoline, laquelle je sçay ne desirer autre chose qu'estre avecques moy. Mais enfin je me resouls que ma condition est la plus

malheureuse. Et, jaçoit que ce soit un grand contentement sçavoir estre aymé de qui on ayme, ce m'est neantmoins un extreme desplaisir veoir qu'il n'y a rien qui empesche l'execution de nos desirs qu'un petit morceau de fer. Je resemble à Tantale, qui, estant en l'eau jusques aux lèvres, n'en peut seulement avaller une goutte pour apaiser sa continuelle soif; ainsi j'approche de si près mon Apoline que le moins du monde d'avantage me rendroit content, et toutesfois par ce seul petit empeschement je ne la puis seulement baiser. Helas! fussé-je au moins du tout semblable à Tantale, et que, comme il ne peut gouster de l'eau, qu'ainsi je n'eusse jamais gousté les douceurs de ma maistresse, car je ne serois maintenant en la peine que je suis. Mais voyez à quoy le malheur me conduit, de souhetter n'avoir faict ce que j'ay plus aymé et desiré que ma propre vie, non pour du tout mettre fin à ma douleur, mais pour aucunement la soulager.

FRONTIN. Si vous voulez rire, venez veoir quelque chose de beau.

FORTUNÉ. Qu'y a-il?

FRONTIN. Urbain et Feliciane sont au lict, où ils font bravades : l'un veut tuer son père s'il retourne du vilage, et l'autre Ruffin, s'il vient demander de l'argent. Ainsi, remplis de fureur, disent les plus belles choses du monde. Mais entrez dedans, car la viande se gaste.

FORTUNÉ. Mais la gueulle te gaigne! Se veullent-ils pas lever?

FRONTIN. Non; ils disent qu'ils disneront, soupperont et coucheront là.

FORTUNÉ. Et eux sages!

ACTE II.

SCÈNE I.

Desiré, amoureux ; *Frontin*.

DESIRÉ.

Je ne pense point qu'il y ait chose au monde dont les hommes se puissent plus justement douloir que de la fortune, quand elle donne ses biens à qui en est indigne, comme richesses, enfans, santé, beauté, et choses semblables, d'autant qu'elle offence tellement ceux qui les meritent, que, voyans les meschans avancez par dessus les bons, ils ne se souviennent cultiver leurs esprits, ains, enclins à l'usage qui naturellement les tire, à sçavoir au mal, ils s'y precipitent volontairement, d'où vient qu'on en trouve assez peu de bons, et beaucoup de meschans. Et de là les fols prennent occasion nyer la providence divine, disans que, si Dieu estoit prevoyant et juste, qu'il ne souffriroit jamais que certains hommes incapables de tous biens abondassent en excessives richesses, et que les gens de bien demeurassent pauvres et indigens. Et, jaçoit que je sache et croye ceste opinion estre entierement faulse, si est-ce, quand je viens à considerer les facultez de ce monstre Severin, qui n'est digne de vivre, je ne puis que je n'en doubte, au moins qu'il ne me face mal au cœur de le veoir ce qu'il est, et moy ce que je suis. Il est avare,

envieux, ypocrite, superbe, nonchallant, mensonger, larron, sans foy, sans loy, sans honte, sans amour, bref, un monstre engendré des vices et de la sottise. Toutesfois il est riche en biens, en thresors et en beaux enfans (thresor inestimable); mesmes a une fille, laquelle (si l'amour ne me deçoit) est la plus belle et plus gentille, non seulement de Paris, mais de tout le monde; neantmoins la laisse vieillir aux champs, n'en ayant non plus de soin que d'une pauvre chambrière. Il y peut avoir quatre ans que je commançay à luy vouloir bien, l'aymant plus que moy-mesme, de façon qu'il n'estoit possible que mon desir peust augmenter davantage. Et ce qui m'entretenoit en ses bonnes volontez estoit que je ne la trouvois moins affectionnée en mon endroit que moy au sien, dont elle me faisoit assez bonne preuve par les honnestes missives que quelque fois elle m'envoyoit pour respondre aux miennes, car nous escrivions souvent l'un à l'autre. Enfin, estant venu au point qu'il ne m'estoit plus possible vivre sans elle, et ne trouvant plus court chemin pour satisfaire à mes desirs que la demander à femme, j'en conferé avec mon père, qui ne le trouva mauvais, de mode qu'il delibera en parler à Severin, pensant que ce fust desjà faict, et qu'il ne restoit plus que le consentement des partyes. Mais il fut trompé, car ce viel taquin luy fit responce qu'il seroit bien aise la marier et qu'aliance luy plaisoit beaucoup, mais qu'il estoit pauvre et n'avoit moyen de luy donner grand argent en mariage. Tellement que par ceste maigre response, ce que je pensois desjà tenir m'eschappa des mains, pource que mon père, voyant la cruelle avarice de ce vi-

lain, me deffendit espouser la fille qu'elle ne m'apportast pour le moins mille escus; sinon, que je ne me presentasse jamais devant luy. Ainsi, craignant lui desobéir, j'ay esté contraint baisser les espaules et chercher ailleurs pasture, car il estoit autant possible faire desbourser mille escus à Severin que de le faire devenir homme de bien. Or, ayant depuis trouvé nouveaux moyens, j'ay deliberé poursuivre tousjours ma pointe; mais le malheur fut que (comme je croy) il se douta de quelque chose, tellement qu'il y a desjà plus d'un an qu'il alla demeurer au village, où il tient ceste pauvre fille, la faisant labourer et houer la terre comme une simple chambrière, elle qui meriteroit d'estre royne.

Frontin. Je reviendray tout incontinent.

Desiré. Ainsi, par la sanglante avarice de son père, elle usera inutilement sa jeunesse en lieu champestre, entre les bœufs et les moutons

Frontin. Qui est cest homme qui se scandalise ainsi?

Desiré. Cestuy-cy m'aura oy.

Frontin. Ha! ha! ha! c'est l'amoureux de Laurence; et puis, que vous le dict le cœur?

Desiré. Ho! ho! Frontin, y a-il long-temps que tu es icy?

Frontin. Oy, il y a bonne pièce, et ay bien oy ce qu'avez dict.

Desiré. Si je n'eusse voulu estre oy, je ne l'eusse pas dict.

Frontin. Je me mocque, ma foy, je ne fais que d'arriver; mais, pource que les discours des amoureux sont tousjours de mesme impression, et que j'en ay oy d'autres que vous, il me semble

que je puis veritablement dire que je vous ay oy.

DESIRÉ. Les miens ne sortent de ceste presse ; ils sont extraordinaires.

FORTUNÉ. Ils disent tous ainsi ; mais je suis marry que je n'ay loisir demeurer plus long temps avec vous, car j'ay quelque chose à vous dire. Si me voulez attendre, je le vous diray à mon retour.

DESIRÉ. Pourveu que ce soit quelque chose de bon, je t'attendray dix ans.

FORTUNÉ. Je le vous diray tout à ceste heure, je reviens.

DESIRÉ. Que diable me veut-il dire? Il me veut parler de Laurence, car il sçait que je n'ay autre maistresse, ou me conter quelque chose de consequence ; autrement, il ne me feroit icy attendre. Mais, fol que je suis, de quoy me tourmenté-je? Quasi comme si je ne sçavois ce qu'ont accoustumé faire les serviteurs : ces gallans trouvent tousjours certains ergoz sofistiquez qui ont apparence de verité. Et puis Dieu sçait comme ils s'en sçavent bien ayder. Mais ses propos ne m'escorcheront les oreilles : il est tousjours bon escouter beaucoup d'advis ; le choix en est reservé. Ha! le voicy desjà de retour.

FORTUNÉ. Regardez si je disois pas bien que c'en seroit? O pauvre Urbain! Il te faut bien maintenant penser à autre chose qu'à jouer avec ta Feliciane.

DESIRÉ. Tu es bien tost de retour.

FORTUNÉ. Non si tost que je voudrois. Je vous adverty que Severin est à Paris.

DESIRÉ. Est-ce tout ce que tu me voulois dire?

FORTUNÉ. Non, mais j'ay plus haste que jamais.

DESIRÉ. Tu as plus d'affaires que le legat.

FORTUNÉ. Seigneur Urbain, ô seigneur Urbain! Mon maistre, oh! mon maistre! Sortez un peu de leans.

DESIRÉ. Que veult dire cecy? Il y a de la diablerie : je me veux un peu tirer à quartier pour voir ce que ce peut estre.

SCÈNE II.

Urbain, Frontin, Fortuné, Desiré.

URBAIN.

Qui m'appelle?

FRONTIN. Vous avois-je pas bien dict que vostre père viendroit?

URBAIN. Mon père?

FRONTIN. Oy, vostre père; il est venu et sera tout à ceste heure icy.

URBAIN. Mon père?

FRONTIN. Vostre père, oy.

URBAIN. Qui l'a veu?

FRONTIN. Moy, avec mes yeux.

URBAIN. T'a-il point aperçeu?

FRONTIN. Non, car je me suis caché.

URBAIN. Helas! Frontin, je suis perdu!

FORTUNÉ. Que ferons-nous?

URBAIN. Je dis que je suis perdu; je suis ruiné, Frontin, si tu ne m'aydes.

FORTUNÉ. Que voulez-vous que je face?

URBAIN. Quelque chose de bon, Frontin, mon amy.

FRONTIN. Il faut oster ce lict, ceste table et tout ce qui est ceans, et sur tout destourner ceste femme.

URBAIN. Ceste femme, helas! Et pourquoy?

FRONTIN. Voulez-vous que vostre père la trouve icy?

URBAIN. Où veux-tu que je l'envoye ainsi seule?

FRONTIN. Où elle a accoustumé de demeurer, et que par un autre chemin vous retourniez au village.

URBAIN. Quoy! en la facon que je suis? Eh! Frontin, trouve moyen que je ne sois separé de ma Feliciane.

FRONTIN. Je le feray, pourveu que vostre père ne vienne icy. Si nous avions loisir et estions tous d'accord, à peine pourrions-nous trouver remède à ce desordre; or devinez donc qu'on pourra faire maintenant.

FORTUNÉ. Il est vray: si vostre père vous trouve icy, que pensez-vous faire?

FRONTIN. Je m'esmerveille comme il demeure tant, car il estoit desjà bien avant dedans la ville; il est vray qu'il va pas à pas, appuyé sur son baston.

URBAIN. Ne seroit-il point meilleur que je m'enfermasse en l'une des chambres avec Feliciane?

FRONTIN. Voilà bien rencontré: voudra-il pas voir par tout!

URBAIN. Il craindra peut-estre d'y entrer.

FRONTIN. Or sus, je vous entend. Prenez cou-

rage; j'ay trouvé dequoy remedier à tous ces maux. Entrez leans avec Feliciane; et vous, mon maistre, demeurez icy.

FRONTIN. Que veux-tu faire de bon?

FORTUNÉ. Fermez la porte aux verrouils par dedans, et n'y laissez entrer personne du monde, et deust-on tout rompre. Ce pendant gardez-vous bien de faire tant soit peu de bruict, ny mesmes que le lict craquette, sinon quand vous m'entendrez cracher; alors faictes le plus grand tintamarre qu'il vous sera possible, et jettez mesmes des tuilles en la rue. Mais gardez-vous bien d'oublier ce que je vous dis : autrement ce seroit faict et de vous et de moy.

URBAIN. Ne te soucye, laisse faire.

FORTUNÉ. Que diable veux-tu faire, Frontin?

FRONTIN. Vous le verrez; mais il vaut mieux qu'alliez trouver vostre père, affin que, si avions besoin de luy, il nous peut ayder. Despeschez, voicy Severin; gardez qu'il ne vous voye icy alentour. Je me veux retirer aussi.

FORTUNÉ. A Dieu donc!

DESIRÉ. Par Dieu! voicy mon usurier. Que veult dire cecy? Je suis deliberé en voir la fin, et me mettre en lieu où je ne puisse estre veu.

SCÈNE III.

Severin, Frontin, Desiré.

SEVERIN.

Où diable trouveray-je ce malheureux? Je pense qu'il est tombé aux privez, parlant par reverence. O pauvre Severin! regarde pour qui tu te travailles ainsi à credit. A qui cherches-tu amasser tant de biens? A un qui te trahit tous les jours, qui à toute heure te donne nouveaux ennuiz, et qui desire plus ta mort que ta vie.

DESIRÉ. Il y en a d'autres aussi bien que luy qui souhettent le semblable.

SEVERIN. Mais j'emporteray plustost tout en la fosse avec moy, que laisser la valleur d'un double rouge à ce belistre, qui me tourmente en tant de façons. J'ay pensé ce matin mourir par les chemins, estant venu à pied jusques en ceste ville, dont je suis tant las que je n'en puis plus, et crains bien fort que je n'en sois malade, et tout à l'occasion de... à peine que je ne dis. Mais qu'atten-je que je n'entre en mon logis pour me descharger de ma bourse, qui me pese trop soubs le bras, pour après aller chercher si je le trouveray, affin de le chastier comme il merite? Voy, je ne sçay où sont mes clefs; ha! les voicy.

DESIRÉ. Par mon ame! il porte sa bourse sur luy.

SEVERIN. Dieu! qu'est-cecy? La serrure seroit-elle bien meslée? Il ne faut pas tourner deça, car

je la fermerois d'avantage. Il semble que l'huys soit fermé par dedans. Je sçay bien toutesfois qu'Urbain n'en a la clef, voilà pourquoy je crains que ce ne soient quelques larrons. Or il faut qu'il y ayt icy de la meschanceté.

FRONTIN. Qui est ce fol qui touche à ceste porte?

SEVERIN. Pourquoy suis-je fol de toucher à ce qui m'appartient?

FRONTIN. Seigneur Severin, pardonnez-moy; mais encor que la maison soit vostre, si ferez vous bien vous en retirer.

SEVERIN. Pourquoy n'y entreray-je pas?

FRONTIN. Si vous m'en croyez, vous ferez ce que je vous dis.

SEVERIN. Mais pourquoy?

FRONTIN. Pour ce que la maison est plaine de diables.

(Il crache, et ceux du logis font bruict.)

SEVERIN. Helas! que dis-tu? Est-il vray? Plaine de diables!

FRONTIN. Escoutez : les oyez-vous pas? Or sus, vous voyez si je dis vray.

SEVERIN. Helas! oy.

FRONTIN. Vrayement, vous en oyrez bien d'autres.

SEVERIN. Et qui diable a endiablé ma maison, Frontin?

FRONTIN. Je ne sçay.

SEVERIN. Vray Dieu! ils me desroberont tout.

FRONTIN. Et quoy, s'ils ne vous desrobent les toilles des iragnes?

SEVERIN. N'y a-il pas des huys, des fenestres et autre mesnage?

FRONTIN. Vous avez raison; je ne me souvenois pas de cela.

SEVERIN. Je m'en souvien bien, car il me touche.

DESIRÉ. O les beaux meubles, et precieux!

FRONTIN. Vous tremblez, ce semble; n'ayez peur : ils ne vous feront autre mal, sinon que ne joyrez de vostre maison.

SEVERIN. N'est-ce rien? Et s'ils vont au vilage?

FRONTIN. Il faudra avoir patience.

SEVERIN. Ils sont mal apris de s'inmiscer ès biens d'autruy; au moins s'ils en payoient les louages! Mais par la croix que voilà, je les en feray sortir, y deussé-je mettre le feu.

FRONTIN. Vous leur ferez plaisir, car ils n'ayment que le feu.

SEVERIN. Tu dis vray, et si ma maison seroit bruslée, quand j'y pense; je leur veux donc coupper la gorge.

FRONTIN S'ils vous entendoient, ils vous feroient bien parler autre langage; veu mesmes qu'ils jettent des pierres et tuilleaux aux passans qui ne leur demandent rien.

(Il crache, et ceux de dedans jettent des tuilles.)

SEVERIN. Oh! ils me gasteront donc tout mon logis.

FRONTIN. Pensez qu'ils ne l'amenderont pas! Voyez comme les cailloux vollent. Retirez-vous, qu'ils ne vous blessent.

DESIRÉ. Je commence à entendre la ruse.

SEVERIN. Helas! Frontin, que j'ay peur!

FRONTIN. Vous en avez occasion.

SEVERIN. Pourront-ils bien jetter jusques icy?

FRONTIN. Non, non, comme je pense.

SEVERIN. Combien y a-il que ceste malediction est advenue? car jamais je n'en ay esté adverty.

FRONTIN. Je ne sçay. Mais il y a environ deux nuicts que, passant par icy, j'oy qu'ilz faisoient un tel bruict qu'il sembloit que le ciel ruynast.

SEVERIN. Ne dys pas cela, tu me fais peur.

FRONTIN. Les voisins disent que quelquesfois ilz chantent et jouent des instrumens, mais plus la nuict que le jour, et que la pluspart du temps ils ne font point de bruict.

DESIRÉ. Voilà la plus plaisante histoire dont j'oy jamais parler.

SEVERIN. Que doy-je faire? Seroit-il pas bon que j'envoyasse une troupe de soldats pour les massacrer?

FRONTIN. Vertu bieu! parlez bas.

SEVERIN. Tu dis vray.

FRONTIN. Il ne faut qu'un sorcier ou un nigromant pour les conjurer et contraindre sortir de leans.

SEVERIN. S'en iront-ils?

FRONTIN. Oy, resolument.

SEVERIN. N'y retourneront-ils point après?

FRONTIN. Peut-estre.

SEVERIN. C'est tout un, car je te promets que, sitost qu'ils seront sortis, que je la vendray, et la deussé-je bailler pour un escu moins qu'elle ne m'a cousté.

FRONTIN. Voire ! et les esprits y auront faict dommage de plus de vingt-cinq escus.

SEVERIN. Mon Dieu, ne me dis pas cela, tu me fais geler le sang! Helas! cecy ne m'advient par ma faulte, ains par les pechez d'Urbain. Où est-il, ce meschant?

FRONTIN. Vous le tenez au village, et me le demandez, à moy qui suis à Paris.

SEVERIN. Tu le doibs bien sçavoir, car Fortuné et toy me le desbauchez.

FRONTIN. Voyez un peu à quoy pense cet homme! il luy semble son logis estre plain d'anges, et il est remply de diables.

(Frontin crache, et ceux de dedans font bruict.)

SEVERIN. Croy-moy, que la meschanceté d'Urbain me faict crever le cœur. Hélas! Frontin, je te prie ne m'abandonner.

FRONTIN. Oh! vous n'avez que faire de moy, puisque je desbauche vostre fils.

SEVERIN. C'est une manière de dire; je sçay bien qu'on ne le desbaucheroit pas s'il ne se vouloit desbaucher. Mais laissons cela; je veux premièrement chasser ces diables de ma maison, puis j'iray trouver mon frère pour me conseiller avecques luy de ce que je doibs faire. Mais que feray-je icy de ma bourse?

FRONTIN. Que dictes-vous de bourse?

SEVERIN. Rien, rien.

FRONTIN. Ceste bourse où il y a deux mille escus seroit-elle bien en ce logis!

SEVERIN. Et où prendrois-je deux mille escus! Deux mille neffles! Tu as bien trouvé ton homme de deux mille escus! Va, va, Frontin, marche devant; j'iray tout bellement après toy.

DESIRÉ. Voyez s'il confessera avoir un denier.

FRONTIN. Venez à vostre aise; je vous attendray bien, s'il vous plaist.

SEVERIN. Va, Frontin, va: je ne te veux faire tancer; fay tes affaires.

FRONTIN. Mà foy, Monsieur, je n'ay que faire, Dieu mercy.

SEVERIN. Je me veux reposer: va-t'en, et me laisse icy.

FRONTIN. Je le veux bien, puisqu'il vous plaist demeurer seul. Je crains que ce grison ne veuille faire quelque meschanceté; toutesfois il n'a pas l'esprit. Je vay trouver Fortuné pour le faire crever de rire.

SEVERIN. Je me veux retirer deça, puisque je suis seul. Mon Dieu, que je suis miserable! M'eut-il peu jamais advenir plus grand malheur qu'avoir des diables pour mes hostes, qui sont cause que je ne me puis descharger de ma bourse! Qu'en feray-je? Si je la porte avecques moy, et que mon frère la voye, je suis perdu. Où la pourray-je donc laisser en seureté?

DESIRÉ. Elle est pour estre mienne.

SEVERIN. Mais puisque je ne suis veu de personne, il sera meilleur que je la mette icy, en ce trou, où je l'ay mise autrefois sans que jamais j'y aye trouvé faute. Oh! petit trou, combien je te suis redevable!

DESIRÉ. Mais moy, si vous l'y mettez.

SEVERIN. Mais si on la trouvoit! Une fois paie pour tousjours. Je la porteray encores avec moy: je l'ay apportée de plus loing. On ne me la prendra pas, non. Personne ne me void-il? J'y regarde, pource que quand on sçait qu'un qui me resemble a de l'argent, on luy desrobbe incontinent.

DESIRÉ. Elle sera mieux au trou.

SEVERIN. Que maudits soient les diables qui ne me laissent mettre ma bourse en ma maison!

Tu bieu, que dis-je! Que ferois-je s'ils m'escoutoient? Je suis en grande peine; il vaut mieux que je la cache, car, puisque la fortune me l'a autresfois gardée, elle voudra bien me faire encores ce plaisir. Hélas! ma bourse, hélas! mon âme, helas! toute mon esperance, ne te laisse pas trouver, je te prie.

DESIRÉ. Je pense qu'il ne la laschera jamais.

SEVERIN. Que feray-je? L'y mettray-je? Oy; nenny; si feray, je l'y vay mettre; mais devant que me descharger je veux veoir si quelqu'un me regarde. Mon Dieu! il me semble que je suis veu d'un chacun, mesmes que les pierres et le bois me regardent. Hé! mon petit trou, mon mignon, je me recommande à toy. Or sus, au nom de Dieu et de sainct Antoine de Padoue, *in manus tuas, domine, commendo spiritum meum*.

DESIRÉ. C'est si grand chose que je n'en puis rien croire si je ne le voy.

SEVERIN. C'est à ceste heure qu'il faut que je regarde si quelqu'un m'a veu. Ma foy, personne. Mais si quelqu'un marche dessus, il luy prendra peut-estre envie de veoir que c'est: il faut que souvent j'y prenne garde et n'y laisse fouiller personne. Si faut-il que j'aille ou j'ay dit, afin de trouver quelque expedient pour chasser ces diables de mon logis Je vay par delà, car je ne veux passer auprès d'eux.

DESIRÉ. Me voilà roy, puis qu'aujourd'hy est arrivé le jour auquel je dois mettre fin à mes misères. Qu'atten-je? que quelqu'un vienne pour me donner quelque empeschement? Je m'en garderay bien. Comme il a espié s'il estoit regardé de personne quand il a caché sa bourse, il faut aussi

que je regarde si ores que je la veux enlever je suis point veu, et par qui. O sainct et sacré trou, que tu me fais heureux ! Quel beau champignon voicy ! Croiriez-vous bien que je l'ayme mieux en mes mains qu'une paire de gands neufs? Cependant je veux veoir dedans : peut-estre que ce n'est que de la monnoye. Tu bieu! comme le soleil y luict! tout y est jaulne. Vray Dieu! quel nouveau et soudain changement! J'avois perdu toute esperance pouvoir jamais joyr des beautez de Laurence, neantmoins tout en un instant, et lors que j'y pensois le moins, elle m'est mise entre les bras. Or, pour luy faire plus grand despit, je veux vuider cette bourse et la remplir de cailloux, affin qu'il pense qu'elle soit tousjours plaine. Mon dieu! que n'ay-je un licol pour mettre dedans ! Si ne me veux-je toutesfois tant laisser transporter à l'alegresse que je ne tempère mes affections, car, comme l'on dict, on ne doit moins supporter un bonheur qu'une adversité ; jaçoit que je sois asseuré qu'un plus grand bien ne me sçauroit advenir, car encores qu'une autre fois je trouvasse dix mil escus, je n'en serois tant aise que de ceux-cy. Mais voicy je ne sçay qui ; je ne veux qu'ils me voyent. Voilà, tout est bien racoustré, et ne semble pas que j'y aye touché.

SCÈNE IIII.

Frontin, *Severin*.

FRONTIN.

Ne vous mettez point en peine de chercher un sorcier, je vous en trouveray un bon, et le plus grand chasse-diables de France.

SEVERIN. J'ai l'esprit tout allegé depuis que j'ay mis ma bourse en seureté.

FRONTIN. Que dictes-vous?

SEVERIN. Je dis que je seray hors d'une grande facherie si une fois ces diables peuvent estre chassez; mais, Frontin, je ne voudrois que cest homme me demandast beaucoup d'argent, car je suis pauvre.

FRONTIN. Ne vous souciez de cela: il est tant raisonnable qu'il se contentera de rien, par manière de dire.

SEVERIN. Ha, a, voilà que j'ayme bien; mais comme les chassera-il s'ils ont verrouillé les huis et fenestres sur eux?

FRONTIN. Par conjurations qui entrent par tout.

SEVERIN. Sortiront-ils par les huis, ou par les fenestres?

FRONTIN. Voilà une belle demande! Ils sortiront par où ils voudront, et en sortant bailleront un signe, affin qu'on cognoisse qu'ils n'y sont plus et s'en sont allez. Mais voicy mon maistre. Allez-moy attendre sous les charniers de sainct Innocent,

et je vous iray trouver si tost que j'auray parlé à luy.

SEVERIN. Allons nous deux, Frontin.

FRONTIN. Allez devant, je reviendray incontinent.

SEVERIN. Je n'en feray rien, je te veux attendre.

FRONTIN. Voyez quel vieil ecervelé est cestuy-cy ! Tantost il vouloit estre seul, et maintenant il veult que malgré moy j'aille avec luy.

SCÈNE V.

Fortuné, Frontin, Severin.

FORTUNÉ.

Hé ! Frontin, vien çà, escoute.

FRONTIN. Allez où je vous ay dict.

SEVERIN. Je me reposeray en t'attendant ; je n'ay pas haste, et puis j'ay pœur, j'enten de ma bourse.

FRONTIN. Faictes ce que vous voudrez. Que vous plaist-il, Monsieur?

FORTUNÉ. Cestuy-cy soigne assez aux affaires d'autruy, mais il ne pense pas beaucoup aux miennes.

FRONTIN. Auriez-vous bien ceste opinion?

SEVERIN. Ce chuchotement icy ne me plaist point.

FRONTIN. Vous ay-je pas dict que j'ay trouvé un moyen pour vous contenter ?

SEVERIN. Qu'il a trouvé?

FORTUNÉ. Oy, mais pource que tu ne m'as dict autre chose, je pensois que cela fust oublié.

FRONTIN. J'ay advisé qu'il faut que vous vous mettiez en un coffre; puis, faignant que luy envoyez des vestemens, vous faire porter en sa chambre.

SEVERIN. Of! le cœur me tremble; mais si je les voy baisser le moins du monde, je crieray.

FORTUNÉ. C'est assez.

FRONTIN. Alors vous sortirez du coffre.

FORTUNÉ. Après ?

FRONTIN. Je le vous diray.

FORTUNÉ. Tu as pensé à ce que je ne voulois que tu pensasse.

SEVERIN. O ma bourse! je voudrois qu'il m'eust cousté un bon carolus, et te tenir.

FRONTIN. Je pense que tout ce que plus desirent les amoureux est de se trouver avec leurs dames; ainsi je ne puis croire qu'esperiez qu'elle vous donne mille escus.

SEVERIN. Pauvre que je suis, helas! Que dict-il de mille escus? Crieray-je?

FORTUNÉ. Ne t'ay-je pas dict que je voudrois trouver quelque moyen de la faire sortir du monastère devant qu'elle accouche.

FRONTIN. Je vous enten; cela se pourra encores bien faire, mais il est plus malaisé. Toutesfois ce ne sera mal faict regarder de l'enlever tandis qu'elle est plaine.

SEVERIN. Helas! ils me desrobbent! Au volleur! au larron!

FORTUNÉ. Quel bruict est-ce là?

SEVERIN. Dieu soit loué! ils n'y ont pas touché.

FRONTIN. Qu'avez-vous, seigneur Severin?

SEVERIN. Je n'ay rien, j'avois pœur.

FRONTIN. Pourquoy criez-vous au larron?

SEVERIN. J'avois peur que les diables me desrobbassent ce qui est en mon logis.

FORTUNÉ Vous ferez devenir fol ce pauvre homme.

FRONTIN. Je voudrois qu'il crevast, car il n'est bon à chose du monde.

SEVERIN. Voulons-nous pas aller?

FRONTIN. Tout à ceste heure; n'ayez pœur, puisque vous estes avec moy.

FORTUNÉ. Où allez-vous?

FRONTIN. Trouver un sorcier qui veulle faire en sorte que puissions tirer des mains de ce viellard dix escus pour donner à Ruffin.

FORTUNÉ. Comme feras-tu?

FRONTIN. Vous le sçaurez.

FORTUNÉ. Va donc, car je ne suis moins aise que tu faces service à Urbain qu'à moy-mesmes; toutesfois je ne veux que tu te souviennes tant des autres que tu m'oblies.

FRONTIN. Je m'esmerveille de vous.

SEVERIN. Allons, Frontin.

FRONTIN. Je m'en vas; me voulez-vous commander autre chose?

FORTUNÉ. Non, je m'en vas jusques au monastère. A dieu, Monsieur.

SEVERIN. Qui est cestuy-là?

FRONTIN. C'est Fortuné.

SEVERIN. Ho! à Dieu, Fortuné; je ne vous avois pas veu.

FORTUNÉ. Je me recommande à vos bonnes graces. Il est fasché contre moy pource qu'il pense

que je desbauche Urbain. Voylà pourquoy il n'a pas fait semblant me cognoistre.

FRONTIN. Que regardez-vous tant derrière vous, que ne venez?

SEVERIN. Rien, rien; je te suy tout bellement.

ACTE III.

SCÈNE I.

Frontin, Urbain.

FRONTIN.

En fin, argent faict tout. Quand j'ay conté à ce maistre aliboron, qui est autant sorcier que moy, ce que je voulois qu'il fist, il a commancé à faire du scrupuleux, d'autant que c'estoit se moquer trop cruellement d'un tel homme que Severin; puis, quand je luy ay promis deux escus, il a changé de chance, et m'a dict que, si je le faisois pour bien, et afin de reunir en bonne concorde et amitié le père avec le fils, qu'il feroit ce que je voudrois, tellement qu'il me faut encores attrapper deux escus de l'argent du viellard, sans les interests. Or, maintenant que je suis d'accord avec cet homme, il ne reste plus sinon que j'aguise mon esprit et regarde comme je pourray contrefaire le diable; mais il n'en est besoin, car je sçay combien grande est la folie des viellards, principalement du nostre, à qui les petits enfans mesmes feroient croire que vessies sont lanternes. Toutesfois, pensant estre sage, il veut donner conseil à qui en sçait plus que luy.

Mais à quoy m'amusé-je, que je n'entre au logis devant que Severin et le sorcier viennent? Tic, toc, holà! hé! ouvrez! Voulez-vous que je rompe ceste porte? Je pense que ceux de leans sont morts, sourds ou endormis. Tic, toc, toc, Urbain! ouvrez! je suis Frontin.

Urbain. Tu as bien faict de parler, autrement tu n'y fusses entré. Te souvient-il pas que je t'ay promis laisser plustost enfoncer la porte que l'ouvrir à personne.

Frontin. Ma foy, si tousjours vous teniez aussi bien vostre promesse comme avez entretenu cestecy, vous seriez un brave homme. Et bien! avez-vous assez joué?

Urbain. Ne sçais-tu pas que le desir des choses belles ne s'estaint jamais?

Frontin. Voicy vostre père, entrez.

Urbain. Que vient-il faire icy?

Frontin. Il n'y entrera pas, n'ayez pœur.

SCÈNE II.

Severin, M. Josse, sorcier; *Frontin*, contrefaisant le diable.

Severin.

Je suis venu devant pour veoir la cache où repose ma bourse, car je ne me puis garder que tousjours je ne luy jette quelque œillade; mais puis qu'il n'y a icy personne, je veux veoir si elle y est encor. O ma bourse! que te voilà bien! je ne te veux autrement

toucher, car tu es comme je t'ay mise. Mon gentil trou, mon mignon, garde-la moy encores une heure seulement; je te la recommande, jaçoit que soys en lieu où je te verray tousjours. Mais voicy le sorcier. Il m'aura veu courbé contre terre, il me faut trouver quelque excuse.

M. JOSSE. Le sire Severin m'avoit dict que je le trouverois icy, toutesfois il n'y est pas encores.

SEVERIN. Dieu gard, maistre Josse! je m'estois baissé pour relever mon mouchoir, que j'avois laissé cheoir à bas.

M. JOSSE. Ha! vous voilà? Je ne vous avois pas veu. Que dittes-vous de cabats?

SEVERIN. Il ne m'avoit pas aperceu, je tourneray la truye au foin: tout vient à la rime. Je dis que je suis venu pas à pas

M. JOSSE. Vous avez bien faict, afin de ne vous trop eschauffer, car c'eust esté assez pour vous faire malade.

SEVERIN. Que voulez-vous faire de ceste baguette?

M. JOSSE. Elle est bonne à mille choses et autres.

SEVERIN. A quoy?

M. JOSSE. A se soustenir, à frapper, à faire des cernes et autres affaires.

SEVERIN. Quoy! vous ne m'entendez pas? je dis si elle est bonne pour les esprits?

M. JOSSE. Pour les esprits? Il n'y a rien pire ny plus dangereux.

SEVERIN. Pourquoy l'avez-vous donc apportée?

M. JOSSE. Pour les chasser et tourmenter.

SEVERIN. Ha! a! je vous enten; vos propos

sont trop ambigus. Et à quoy est bon ce livret que vous tenez?

M. JOSSE. J'en ay affaire.

SEVERIN. Aussi pour les esprits?

M. JOSSE. Vous me demandez de grandes choses.

SEVERIN. Ne vous esbahissez, car je ne vy jamais conjurer les diables.

M. JOSSE. Ne perdons point temps; venez çà, approchez-vous.

SEVERIN. Faut-il estre bien près de la maison?

M. JOSSE. Tout contre la porte.

SEVERIN. Je m'en garderay bien.

M. JOSSE. Pourquoy?

SEVERIN. Pource qu'ils gettent des tuilles et des cailloux. Helas! ils me gasteront tout!

M. JOSSE. N'ayez pœur, car, tandis que serez avecques moy, ils ne vous feront rien.

SEVERIN. Me le promettez-vous?

M. JOSSE. Oy, je le vous promets.

SEVERIN. Par vostre foy?

M. JOSSE. Par ma foy. Approchez-vous donc.

SEVERIN. Je suis bien icy.

M. JOSSE. Il faut vous approcher d'avantage.

SEVERIN. Mon Dieu! ne pourriez-vous pas faire cecy sans moy?

M. JOSSE. Il est requis que le maistre de la maison y soit present, et que vous m'aydiez. Aprochez donc, et vous mettez à genoux en ce cerne.

SEVERIN. Tastez comme le cœur me bat.

M. JOSSE. Je vous croy; n'en jurez pas, car cela faict tousjours ainsi; toutesfois, ne craignez rien tandis que serez avec moy. Aprochez-vous

encores un peu plus de çà, encores, encores un peu ; vous voylà bien. Or sus, ne bougez de là. Que regardez-vous tant derrière vous?

SEVERIN. Et si j'ay pœur?

M. JOSSE. Il n'y a point de remède. Or, je vas commancer ma conjuration ; dictes après moy : *Barbara piramidum sileat miracula memphis.*

SEVERIN. Je ne sçaurois dire cela. Faictes vostre conjuration tout seul, si vous voulez, et parlez françois : peut-estre qu'ils n'entendent pas latin.

M. JOSSE. Il vaut mieux.

Esprits maudits des infernalles ombres,
Qui repairez ceans soir et matin,
Je vous commande, au nom de Severin,
Qu'en deslogiez sans nous donner encombres.

SEVERIN. Ne parlez point de moy ; commandez-leur en vostre nom.

M. JOSSE. Laissez-moy faire, et ne vous souciez que de dire vostre Ave.

(Ils font bruict en la maison.)

Je vous commande, ô esprits contrefaicts,
Au nom de moy, que pouvez bien cognoistre,
Que, delaissans ce logis à son maistre,
Vous en sortiez pour n'y rentrer jamais.

SEVERIN. C'est assez, messire Josse; helas ! c'est assez.

M. JOSSE. Si vous voulez qu'ils sortent, regardez ! c'est à ce coup.

Je vous enjoints encore, et vous commande,
Par la vertu de ce nom : Asdriel,
Que promptement sortiez de cest hostel,
Avec tous ceux qui sont de vostre bande.

FRONTIN. Nous n'en sortirons pas.

M. JOSSE. Que dictes-vous là?

SEVERIN. Jesus Maria! tous les cheveux me dressent de frayeur.

M. JOSSE.

Je vous commande et enjoins, de par Dieu,
Esprits, luytons, farfadets, qu'à ceste heure
Vous me disiez, sans plus longue demeure,
Pourquoy ainsi vous occupez ce lieu.

FRONTIN. A cause de l'abominable avarice de Severin.

SEVERIN. Tu bieu! laissez-moy aller; j'ai affaire ailleurs.

M. JOSSE. Et moy plus affaire de vous que des diables; attendez si vous voulez.

SEVERIN. Je suis honteux de faire...

M. JOSSE. Venez ça; si vous bougez d'icy et levez tant soit peu un des genoux, je m'en iray et laisseray les esprits si long-temps en vostre maison qu'ils s'en ennuyront.

SEVERIN. Hé! ne vous faschez pour cela; j'y seray tant que vous voudrez.

M. JOSSE. Je vous commande, au nom de Balaha, que vous sortiez de...

FRONTIN. Nous sortirons, nous sortirons.

M. JOSSE. Les avez-vous entenduz? Quel signe nous donnerez-vous par lequel nous puissions cognoistre que serez sortis?

FRONTIN. Nous ruynerons ceste maison.

SEVERIN. Non, non; demeurez-y plustost.

M. JOSSE. Nous ne voulons point de ce signe; faictes en un autre.

FRONTIN. Nous osterons l'anneau du doigt de Severin.

SEVERIN. Le diable les puisse emporter ! Mais voyez qu'ils sont fins ! j'ay des gands, et toutesfois ils ont veu mon anneau à travers. Je n'en feray rien ; ils ne me le rendroient pas.

M. JOSSE. Ce signe ne nous plaist ; donnez-nous en un autre.

FRONTIN. Nous entrerons au corps de Severin.

M. JOSSE. Vous voyez, s'ils veulent ils entreront en vostre corps, et n'avez membre qu'ils ne tourmentent ; toutesfois n'ayez peur, car ils ne partiront de là sans mon congé. Sus ! levez-vous, et regardez lequel de ces signes vous aymez le mieux, car il en fault choisir un.

SEVERIN. Je n'en veux pas un ; dictes-leur qu'ils en disent un autre.

M. JOSSE. Je ne les puis contraindre en nommer plus de trois.

SEVERIN. Ne s'en sçauroient-ils aller sans faire un signe ?

M. JOSSE. Ils diront bien qu'ils s'en vont, mais ils ne bougeront.

SEVERIN. Qu'ils y demeurent ! peut-estre qu'ils s'en lasseront.

M. JOSSE. Vous estes bien simple de vouloir perdre une maison de trois ou quatre mil francz à l'appetit d'un anneau de dix escuz.

SEVERIN. Dix escuz ! on me l'a faict valoir en mon partage trente escuz ; c'est une antiquité.

M. JOSSE. Vous ne voulez donc pas qu'ils sortent ?

SEVERIN. Sauf vostre grace.

M. JOSSE. Ils n'en feront rien autrement.

SEVERIN. Bien ; je veux donc qu'ils s'obligent au restablissement des ruynes et demolitions qu'ils ont faictes en mon logis.

M. JOSSE. Cela est raisonnable; laissez m'en la charge.

SEVERIN. Me feront-ils point de mal me l'ostant du doigt?

M. JOSSE. Nullement.

SEVERIN. Ne le pourrois-je pas bien mettre au vostre?

M. JOSSE. Non, il faut qu'il soit tiré d'un des doigts de vostre main.

SEVERIN. Je ne voudrois qu'ils m'esgratignassent. Comme ferons-nous?

M. JOSSE. Il vous faut coupper le poing et le jeter là; ils prendront après l'anneau à leur ayse.

SEVERIN. Je ne feray ceste folie; mais je clorray bien fort les yeux, affin de ne les voir.

M. JOSSE. Attendez: je vous lieray si fort ce mouchoir alentour que ne les verrez pas.

SEVERIN. Ils m'esgratigneront les mains.

M. JOSSE. En façon quelconque. Estes-vous bien?

SEVERIN. Oy! oy!

M. JOSSE. Or sus! nous sommes contens que preniez l'anneau du sire Severin, moyennant que promettez sur vostre foy de restablir tous les dommages que luy avez faicts.

FRONTIN. Nous le promettons.

M. JOSSE. Sortez donc sans nous faire mal ny desplaisir. Seigneur Severin, ne bougez, n'ayez peur, je suis avec vous; prenez courage et tendez bien droict le doigt.

SEVERIN. Jesus! que j'ai peur!

M. JOSSE. C'est faict. Or sus, entrons en la maison; mais ne vous desbouchez pas, pource qu'ils sont encores icy alentour.

SEVERIN. Dictes leur qu'ils s'en allent de tout point.

M. JOSSE. Ils s'en iront bien. Venez, venez.

SEVERIN. Menez-moy, que je ne me blesse.

M. JOSSE. Allons.

SCÈNE III.

Frontin, Urbain.

FRONTIN.

Et bien! ai-je pas bien joué mon personnage?

URBAIN. Le mieux du monde, et ne l'eusse jamais pensé. Tu serois tout estonné si tu savois en quelle fièvre j'estois quand j'entendois parler mon père; j'avois, je pense, plus peur de luy que luy de nous; aussi les genoux me trembloient si fort que je ne me pouvois tenir debout.

FRONTIN. Voilà un grand malheur, que ne vous pouviez tenir debout.

URBAIN. Je m'y tiens bien à ceste heure que la parolle m'est revenue; mais je te prometz que lors il ne m'en prenoit point d'envye.

FRONTIN. Quoy! vous aviez peur en la compagnie de Frontin?

URBAIN. Toute mon asseurance n'estoit qu'en toy.

FRONTIN. Le temps est cher, ne le perdons pas à credit. Je pense qu'il soit tard, ainsi je me doubte que Ruffin ne faillira point de venir demander l'argent que luy avez promis: voylà pourquoy je

suis d'advis vendre ce ruby; nous en aurons quelques vingt escuz.

URBAIN. Je l'ay tousjours oy estimer trente.

FRONTIN. Cela viendra bien à point; il y en aura deux pour le sorcier, dix pour Ruffin, dix pour le pauvre Frontin, et le reste pour vous.

URBAIN. Cela est raisonnable.

FRONTIN. Je le vas vendre, car Ruffin n'est homme d'anneaux.

URBAIN. Ce pendant que ferons-nous?

FRONTIN. Allez chez le sire Hilaire, jusques à ce qu'on ayt faict avec Ruffin; puis vous retournerez au village; tandis, ceste-cy pourra demeurer en la maison de nostre voisin, vostre amy : ainsi il ne sera trop malaisé faire croire à vostre père qu'avez tousjours esté aux champs.

URBAIN. En es-tu d'advis?

FRONTIN. Oy; prenez les clefs de la chambre à mon maistre, et vous enfermez dedans.

URBAIN. Et qu'y ferons-nous?

FRONTIN. Je m'en rapporte à vous; je m'en vas ce pendant faire mes affaires. Mais j'oy ouvrir l'huys de Severin : despeschez-vous, entrez par la porte de derrière.

URBAIN. Tu dis bien.

SCÈNE IIII.

M. Josse, Severin.

M. JOSSE.

Venez seurement; ils s'en sont allez de tout point.

SEVERIN. Dieu soit loué! Je pense qu'ils estoient un monceau de poltrons, de demeurer tout le jour à se veautrer dedans le lict; quand sommes entrez, nous avons trouvé encor la nappe mise. Mais que feray-je de ce lict; de ceste table et de tout ce qu'ils ont apporté icy? car je ne me veux servir des biens des diables.

M. JOSSE. Envoyez-les moy.

SEVERIN. Voudriez-vous toucher à cela? Il vaut mieux que je les face vendre.

M. JOSSE. Il auroit trouvé son homme.

SEVERIN. Au moins, ce sera pour faire reparer les tortz qu'ils m'ont faicts, sans que j'aye la peine à les y contraindre.

M. JOSSE. Quels tortz vous ont-ils faicts?

SEVERIN. Ils m'ont rompu un pot de terre qui servoit à pissèr; ils m'ont bruslé une cuiller de bois, le manche d'un ballet, et tout plaint de busches, comme je pense, car je ne me souviens pas combien il y en avoit.

M. JOSSE. Vous estes un terrible mesnager, de sçavoir le conte de vos busches.

SEVERIN. Qui est pauvre il faut qu'il face ainsi.

M. JOSSE. Et moy, n'auray-je rien pour ma peine?

SEVERIN. Frontin m'avoit dict que vous ne vouliez rien.

M. JOSSE. Il est vray que je luy ay dict que je ne demandois que ce qu'il vous plairoit.

SEVERIN. Ainsi sont les gens de bien. Venez à ce soir soupper avec moy.

M. JOSSE. Je vous mercye, je ne veux mourir de faim.

SEVERIN. Que dictes-vous?

M. JOSSE. Je dy que j'yrois volontiers, car j'ay grand faim.

SEVERIN. Ho! maistre Josse, trop est trop; je vous donneray d'un pigeon qu'hier j'ostay à la fouyne, d'un beau petit morceau de lard, jaune comme fil d'or, et d'une demye douzaine de chastaignes. Voilà pas qui est gaillard?

M. JOSSE. C'est trop; vous deviez vendre ce pigeon.

SEVERIN. On ne l'eust voulu acheter, car la beste luy a mangé une cuissè et presque tout l'estomac. Davantage, je vous dy que, quand aurez affaire de quelque argent, comme d'un teston, venez à moy, je le vous presteray pour un jour, voire deux, en me baillant quelque petit gage. Que vous en semble?

M. JOSSE. Que vous estes un homme qui recognoissez mieux les plaisirs qu'autre que je cognoisse.

SEVERIN. Vous ne sçavez le bien que je vous veux. Par la croix que voilà, je vous jure que, si les diables n'avoient emporté mon rubis, je vous le donnerois, et, par mon ame, j'y ay regret pour

l'amour de vous... et de moy principalement.

M. JOSSE. Je le tiens pour receu, et vous en sçay autant de gré que si me l'aviez donné.

SEVERIN. Je le fais affin que voyez que je ne suis tant avare comme l'on crye. Or, à Dieu, jusques à ce soir.

M. JOSSE. A Dieu donc.

SEVERIN. Je me recommande. Of! qu'il faict bon quelques fois donner du plat de la langue. Je l'ay envoyé aussi content comme si je luy eusse donné ce ruby, que jamais autre que les espritz ne m'eust peu tirer des mains. Mais je demeure trop à prendre ma bourse, pour après aller chercher Urbain, affin de luy faire porter la penitence des pechez qu'il fit jamais, et de ceux qu'il fera cy après. Foin! Voicy quelcun qui vient deçà; il me faut attendre qu'il soit passé.

SCÈNE V.

Ruffin, Severin.

RUFFIN.



Il avoit bien trouvé son niais, par dieu! il me doibt dix escus, et il en vouloit avoir vingt des miens.

SEVERIN. Que dict cestuy-cy d'escus?

RUFFIN. Je luy tiendray ma promesse, qu'il s'en asseure. On m'a dict que Severin est en ceste ville; je le vay chercher pour me plaindre à luy, et m'asseure qu'il me fera bailler de l'argent.

SEVERIN. Que diable veut-il dire de Severin, et d'argent? Dieu me soit en aide!

RUFFIN. Allez, fiez-vous desormais aux personnes! Je ne le feray de ma vie : il n'est que de tenir son asne par le chevestre. Mais quant à cecy, j'en suis autant asseuré que si j'avois gaiges; il est vray que j'en seray payé sur le tard.

SEVERIN. Cestuy me brouille la fantasie; je n'enten point ce qu'il veut dire. O pauvre Severin! chacun te court sus.

RUFFIN. Je ne sçay si c'est icy Severin ou un qui luy resemble; c'est luy-mesme. A la bonne heure vous ay-je recogneu.

SEVERIN. Pourquoy? que veux-tu de moy?

RUFFIN. Chose juste et raisonnable.

SEVERIN. Dy donc que c'est.

RUFFIN. Ce matin votre fils Urbain est venu en mon logis.

SEVERIN. Dis-tu Urbain?

RUFFIN. Je dis Urbain.

SEVERIN. Mon fils?

RUFFIN. Je pense qu'il soit vostre fils, sa mère en sçauroit bien que dire; mais laissez-moi achever : et, trouvant ma niepce seule, de laquelle il estoit eperdument amoureux, aussi c'est une fort belle fille, il a sceu si bien la prescher qu'il l'a convertie à ses devotions, de façon qu'il ne restoit plus sinon trouver le moyen de l'enlever, ce qu'il n'a sceu faire pour lors, d'autant que je suis survenu et ay fay retirer ma dicte niepce en ma chambre, empeschant par là l'execution de leurs desirs; quoy voyant par luy, et qu'il n'en pouvoit autrement joyr, il a deliberé l'emmener par force.

SEVERIN. Helas! qu'est-ce que j'enten?

RUFFIN. Ainsi, s'estant retiré, a espié quand je suis sorty de mon logis, pour y entrer, comme il a faict, où, trouvant ma galande qui faisoit gentiment son pacquet, sans oublier ma bourse, l'a emmenée avec mon plus beau et meilleur. En ces entrefaictes je les ay rencontrez icy près, et, pource que je criois après luy, disant que ce n'estoit bien faict desbaucher les filles, qu'il me faisoit tort et que je m'en plaindrois à tel qu'il m'en feroit faire la raison, je croy que je l'ay faché tellement que, se retournant devers moy, il m'a donné tant de coups de poings et de pieds qu'il m'a faict la teste plus molle que paste, et pense qu'il m'a rompu les costes.

SEVERIN. Où est-il, que je le tue?

RUFFIN. Maintenant qu'il a sceu que j'en voulois faire instance, il m'a envoyé dire qu'il me renvoyeroit ma niepce et mon argent, avec dix escus pour me faire penser. Toutesfois, voyant que je ne m'appaisois pour ces belles promesses, joint qu'il n'a pas un lyard, il m'a voulu engeoller d'une happelourde qu'il me vouloit faire croire estre un ruby de trente escus; mais je m'asseure qu'il ne sçauroit valloir trois sols, car j'en voy ordinairement donner d'aussi beaux pour six blancs et sur le pont aux Musniers et sur Petit-Pont. Ainsi, me voyant mal traicté et cognoissant combien vous desplaisent les choses mal faictes, je me suis adressé à vous pour vous supplier avoir pitié de moy.

SEVERIN. A-il faict cela?

RUFFIN. Oy, et a demeuré toute la journée avec elle en vostre maison.

SEVERIN. En ma maison?

RUFFIN. En vostre maison.

SEVERIN. Qui te l'a dict?

RUFFIN. Ceux qui le hantent.

SEVERIN. Où est ma maison?

RUFFIN. La voilà.

SEVERIN. Je ne sçay si tu te mocques de moy, mais je sçay bien qu'il ne peut avoir esté en ma maison.

RUFFIN. Pourquoy?

SEVERIN. Pourquoy? pource qu'elle estoit plaine de diables, et qu'il y a long temps qu'il n'y entra personne.

RUFFIN. Tant plaine de diables que vous voudrez, si sçay-je bien que j'y ay veu autres que des diables.

SEVERIN. Tu as prins une porte pour une autre, car j'estois present quand ils ont esté chassez.

RUFFIN. Je le veux bien, puis que le voulez; cela n'importe. Je voudrois que me fissiez rendre mon argent et reparer le tort faict à ma niepce.

SEVERIN. Je n'ay point d'argent à te donner; mais je te feray bien rendre la fille, et, s'il est possible, telle qu'il te l'a prinse, te promettant le chastier de telle sorte que tu en auras pitié. Mais où le pourray-je trouver?

RUFFIN. Je l'ay laissé en vostre logis avec Feliciane, ma niepce.

SEVERIN. Tu t'abuses.

RUFFIN. Pardonnez-moy.

SEVERIN. Le monde te peult-il faire si opiniastre que tu penses le sçavoir mieux que moy?

RUFFIN. Demandez-le à Frontin.

SEVERIN. Qu'en sçait Frontin? où est-il?

RUFFIN. Il estoit tantost icy près, qui me vouloit donner ce ruby.

SEVERIN. Quel Frontin dis-tu?

RUFFIN. Celuy que vous pensez.

SEVERIN. Dis-tu Frontin serviteur de Fortuné?

RUFFIN. Celuy-là mesme.

SEVERIN. Il se mesle donc de cecy?

RUFFIN. Il s'en mesle. C'est luy qui faict tout le desordre.

SEVERIN. Je crains que tu ne te trompes. Quel ruby te vouloit-il bailler?

RUFFIN. Un gros ruby en cabochon, escorné un peu d'un costé, toutesfois de bien belle monstre, mais enchassé à la vieille mode. Il dict que c'est une antiquité de vostre maison.

SEVERIN. Je ne sçay si je songe ou si je veille, oyant tes propos. Où dict-il qu'il l'a prins?

RUFFIN. Je ne m'en suis tant informé.

SEVERIN. Aux enseignes, c'est le mien; mais comme cela se pourroit-il faire? Je ne croiray pas du tout cestuy-cy, car il dict beaucoup de choses qui ne peuvent estre veritables.

SCÈNE VI.

Frontin, Ruffin, Severin.

FRONTIN.



Voyez si cet argent ne nous vient pas bien à propos!

RUFFIN. Au moins, je vous prie ne me laisser faire tort.

FRONTIN. J'ay maintenant la main garnie.

SEVERIN. Ne te chaille.

FRONTIN. Il faut icy prendre courage et faire bonne mine en mauvais jeu. Je vous ose dire, seigneur Severin, qu'estes tombé en bonne main.

SEVERIN. As-tu entendu ce que dict cestuy-cy?

FRONTIN. Vrayement, assez souvent; sçavez-vous pas qu'il est fol?

RUFFIN. Comment, fol? Ha! il n'en ira pas ainsi; nous sommes en ville où justice a lieu.

FRONTIN. Tais-toy et t'en va; je te donneray de l'argent.

RUFFIN. Je n'en feray rien que je ne l'aye, et un et deux. Voyez comme il me voudroit chasser!

SEVERIN. Et bien! Frontin, que veut dire cecy?

FRONTIN. Vous ay-je pas dict qu'il est fol?

SEVERIN. Mais que dict-il d'Urbain, d'argent et d'un faux ruby? je ne l'entens point.

FRONTIN. Un malheur luy est advenu, qui luy a faict perdre l'entendement, de manière qu'il n'a autre chose en la bouche que cela, soit qu'il soit seul ou en compagnie, et tous ses propos sont Urbain, Feliciane, faux ruby et argent.

RUFFIN. Regardez la malice de cestuy-cy, qui, pour me priver de mon deu, dict que je suis fol.

SEVERIN. Si me semble-il bien sage et rassis.

FRONTIN. Vous ay-je pas dict qu'il faict tousjours ainsi? Mon bon homme, on ne peult maintenant oyr le recit de tes fortunes; va-t'en à Dieu; une autre fois le seigneur Severin t'escoutera tout à loisir et te fera raison. Je ne te les veux pas donner devant luy.

RUFFIN. Tu ne me feras pas bouger d'icy que

je n'aye ce qui m'appartient, et ma niepce Feliciane encor.

SEVERIN. Il parle tousjours d'Urbain et de Feliciane. Qui est-elle?

FRONTIN. Dict-il pas aussi qu'on l'a emmenée par force?

SEVERIN. Oy.

FRONTIN. Je le sçavois bien.

SEVERIN. Parle plus clairement, qu'on t'entende.

RUFFIN. Je dis que ce matin Urbain et Frontin ont desbauché Feliciane, ma niepce, et emporté tout ce que j'avois, et que je veux qu'ils me les rendent. M'entendez-vous bien?

FRONTIN. Ah! quel importun et presomptueux fol! quand il s'adresse à quelcun, on ne s'en peut deffaire.

SEVERIN. Il en doit estre quelque chose.

FRONTIN. Vous voulez croire aux parolles d'un fol. Tien par dessoubs mon manteau, qu'il ne te voye.

SEVERIN. Il est vray qu'il dit des choses qui ne peuvent estre veritables.

RUFFIN. Je les veux compter.

FRONTIN. Qu'il ne te voye pas, je te prie.

RUFFIN. Que m'en soucie-je s'il me veoit? Je veux sçavoir si tout y est.

SEVERIN. Que gromelez-vous là?

RUFFIN. Puisque je suis payé, je ne demande autre chose.

FRONTIN. Je luy ay donné quelques gettons pour l'apaiser; autrement il n'eust cessé de vous rompre la teste de son babil.

RUFFIN. Je vas au changeur; mais, s'il s'en trouve de mauvais, je les rapporteray.

FRONTIN. C'est bien dit. Va, que le diable t'emporte !

SEVERIN. Tu avois bien des gettons sur toy !

FRONTIN. J'en porte ainsi quelquesfois, pource que je me rencontre souvent en cet homme ; autrement il ne me seroit jamais possible m'en deffaire.

SEVERIN. Mais il disoit qu'Urbain et ceste fille ont ce matin disné en mon logis ?

FRONTIN. Ha ! ha ! ha ! vous disois-je pas bien que c'est un fol ?

SEVERIN. Quant aux autres choses qu'il barbouilloit, je ne sçay qu'en dire.

FRONTIN. Baille-luy belle ! Puis que voyez qu'il dict de si grandes folies, comme pouvez-vous croire le reste ? Mais changer de propos resjouyt l'homme. L'affaire touchant les esprits s'est bien portée, à ce que m'a dict maistre Josse ?

SEVERIN. Eh ! eh ! eh ! hééé !

FRONTIN. Voy, ne sont-ils pas sortis ?

SEVERIN. Oy, et ont emporté mon beau ruby; mais je le r'auray, je sçay bien pourquoy.

FRONTIN. Et moy, n'auray-je rien ?

SEVERIN. Foin, je suis fasché.

FRONTIN. Hé ! au pauvre Frontin ?

SEVERIN. Or sus, je te donneray quelque chose.

FRONTIN. Et quoy ?

SEVERIN. J'y penseray quelque jour; mais pource que je suis seul et n'ay pas encore desjeuné, je voudrois que tu allasse chez mon frère Hilaire dire que je vas prendre un peu de vin en son logis. Il ne faut que demy-septier, un morceau de pain et une ciboulle.

FRONTIN. On ne mange point de ciboulles chez vostre frère.

SEVERIN. Bien, je mangeray de ce qui y est.

FRONTIN. J'y vas, pour vous obeyr.

SEVERIN. Mon Dieu! qu'il me tardoit que je fusse despesché de cestuy-cy, afin de reprendre ma bourse! J'ay faim, mais je veux encor espargner ce morceau de pain que j'avois apporté; il me servira bien pour mon soupper, ou pour demain mon disner, avec un ou deux navets cuits entre les cendres. Mais à quoy despends-je le temps, que je ne prens ma bourse, puis que je ne voy personne qui me regarde? O m'amour! t'estu bien portée? Jésus, qu'elle est legère! Vierge Marie! qu'est-ce cy qu'on a mis dedans? Helas! je suis destruict, je suis perdu, je suis ruyné! Au voleur! au larron! au larron! prenez-le! arrestez tous ceux qui passent! fermez les portes, les huys, les fenestres! Miserable que je suis! où cours-je? à qui le dis-je? Je ne sçay où je suis, que je fais, ny où je vas! Helas! mes amys, je me recommande à vous tous! secourez-moy, je vous prie! je suis mort! je suis perdu! Enseignez-moy qui m'a desrobbé mon ame, ma vie, mon cœur et toute mon esperance! Que n'ay-je un licol pour me pendre! car j'ayme mieux mourir que vivre ainsi. Helas! elle est toute vuyde. Vray Dieu! qui est ce cruel qui tout à un coup m'a ravy mes biens, mon honneur et ma vie? Ah! chetif que je suis! que ce jour ma esté malencontreux! A quoy veux-je plus vivre, puis que j'ay perdu mes escus, que j'avois si soigneusement amassez, et que j'aymois et tenois plus chers que mes propres yeux! mes escus, que j'avois espargnez retirant le

pain de ma bouche, n'osant manger mon saoul, et qu'un autre joyt maintenant de mon mal et de mon dommage!

FRONTIN. Quelles lamentations enten-je là?

SEVERIN. Que ne suis-je auprez de la rivière, afin de me noyer!

FRONTIN. Je me doute que c'est.

SEVERIN. Si j'avois un cousteau, je me le planterois en l'estomac!

FRONTIN. Je veux veoir s'il dict à bon escient. Que voulez-vous faire d'un cousteau, seigneur Severin? Tenez, en voilà un.

SEVERIN. Qui es-tu?

FRONTIN. Je suis Frontin. Me voyez-vous pas?

SEVERIN. Tu m'as desrobbé mes escus, larron que tu es! Ça, ren-les-moy, ren-les-moy, ou je t'estrangleray!

FRONTIN. Je ne sçay que vous voulez dire.

SEVERIN. Tu ne les as pas, donc?

FRONTIN. Je vous dis que je ne sçay que c'est.

SEVERIN. Je sçay bien qu'on me les a desrobbez.

FRONTIN. Et qui les a prins?

SEVER N. Si je ne les trouve, je delibère me tuer moy-mesme.

FRONTIN. Hé! seigneur Severin, ne soyez pas si colère!

SEVERIN. Comment, colère? J'ay perdu deux mille escus.

FRONTIN. Peut-estre que les retrouverez; mais vous disiez tousjours que n'aviez pas un lyard, et maintenant vous dictes que avez perdu deux mille escus?

SEVERIN. Tu te gabbes encor de moy, meschant que tu es!

FRONTIN. Pardonnez-moy.

SEVERIN. Pourquoy donc ne pleures-tu?

FRONTIN. Pource que j'espère que les retrouverez.

SEVERIN. Dieu le veulle, à la charge de te donner cinq bons sols!

FRONTIN. Venez disner. Dimanche, vous les ferez publier au prosne; quelcun vous les rapportera.

SEVERIN. Je ne veux plus boire ne manger; je veux mourir ou les trouver.

FRONTIN. Allons, vous ne les trouvez pas pourtant, et si ne disnez pas.

SEVERIN. Où veux-tu que j'alle? au lieutenant criminel?

FRONTIN. Bon!

SEVERIN. Afin d'avoir commission de faire emprisonner tout le monde?

FRONTIN. Encor meilleur! Vous les retrouverez. Allons, aussi bien ne faisons-nous rien icy.

SEVERIN. Il est vray, car encor que quelqu'un de ceux-là les eust, il ne les rendroit jamais. Jesus! qu'il y a de larrons en Paris!

FRONTIN N'ayez pœur de ceux qui sont icy; j'en respon, je les cognois tous.

SEVERIN. Helas! je ne puis mettre un pied devant l'autre! O ma bourse!

FRONTIN. Hoo! vous l'avez; je voy bien que vous vous mocquez de moy.

SEVERIN. Je l'ay voirement; mais, helas! elle est vuyde, et elle estoit plaine!

FRONTIN. Si ne voulez faire autre chose, nous serons icy jusques à demain.

SEVERIN. Frontin, ayde-moy, je n'en puis

plus. O ma bourse ! ma bourse ! helas ! ma pauvre bourse !

ACTE IIII.

SCÈNE I.

Fortuné, Desiré.

FORTUNÉ.

Où diable estiez-vous, que je ne vous ay pas veu?

DESIRÉ. En un endroit où je voyois tout sans estre aperceu, encor qu'il regardast plus de cent fois à l'entour de luy.

FORTUNÉ. O le grand plaisir!

DESIRÉ. Grand plaisir pour moy.

FORTUNÉ. Par mon ame, vous avez rencontré une bonne adventure, non pour avoir trouvé deux mille escus, car, encor qu'ils soient en vostre puissance, je ne pense pas que les vouliez retenir, cognoissant à qui ils appartiennent, combien qu'aujourd'huy l'on n'ayt pas accoustumé rendre non seulement ce que l'on trouve de l'autruy, mais ce que violentement l'on a desrobé : car je sçay que voudrez vous monstrer homme de bien, tel que vous estes ; mais je dy que rien ne vous pouvoit advenir plus à propos pour vous rendre jouissant de vos amours, par ce que, s'il sçavoit qu'avez ses escus, il n'auroit jamais patience qu'ils ne luy fussent rendus; ou n'en sachant rien, il sera beaucoup plus facile l'attirer à vostre intention.

DESIRÉ. Homme du monde n'en sçait rien que vous, vostre père et Frontin. A ceste cause, je vous prie les advertir qu'ils tiennent cela secret.

FORTUNÉ. Je le feray; mais voicy mon père; laissez-moi un peu seul avecques luy.

DESIRÉ. Je le veux bien; cependant je vas mettre ordre que cest argent soit un peu plus seurement que Severin ne l'avoit mis. A Dieu.

SCÈNE II.

Hilaire, Fortuné.

HILAIRE.

Fortuné m'a dict que je le trouveray icy.

FORTUNÉ. Je vous ay obey, mon père.

HILAIRE. Ho! tu as bien faict.

FORTUNÉ. Que vous plaict-il me commander?

HILAIRE. Tu sçays qu'encores que je te puisse commander, je t'ay tousjours prié, et n'y veux pas encore commancer, mais bien te veux-je advertir.

FORTUNÉ. O Dieu! que ce soit chose que je puisse faire, afin que je ne tombe en desobeissance!

HILAIRE. A ce que je voy, tu t'es imaginé ce que je veux dire.

FORTUNÉ. Je pense que me voulez parler de mes amours

HILAIRE. Il est vray.

FORTUNÉ. Mon père, je sçay que je faux de ce costé-là, et d'autre part je cognois que je ne puis faire autrement, par ce qu'il m'estoit autant

facile du commancement commettre ceste faute, comme maintenant il m'est malaisé, ains imposible y remedier, me trouvant enveloppé entre tant de filets, que je n'espère et ne veux en sortir que par la mort; car, comme pourray-je hayr qui m'ayme plus que soy-mesme, et ne desirer celle où tend le parfaict de tous mes desirs? Cognoissant mesmes qu'en tout le monde il n'y a fille, n'y eut oncques et n'y aura jamais (à mon jugement), qui se puisse paragonner à elle en beauté, gentillesse, courtoisie et bonne grace, outre ce qu'elle n'est moins amoureuse de moy que moy d'elle. De manière que, quand il n'y auroit autre chose que cela, c'est assez pour contraindre et forcer mon liberal arbitre, lequel, toutefois, demeure libre, parce que je le veux ainsi, pour estre mon affection du tout arrestée en elle. A ceste cause, mon père, je vous supplie ne vous vouloir opposer à l'ardeur de mes flammes amoureuses, laquelle ne peut estre estaincte que par le temps; et j'en fais preuve certaine, parce que vos commandemens, qui en toute autre chose me sçavent plyer à vostre volonté, demeurent en cest endroit plus mols que cire, et ma resolution plus dure que marbre. Bref, mon ame ne peut souffrir que j'espluche de trop près si c'est bien ou mal faict se retirer d'une telle entreprinse; mais je sçay bien que j'ay je ne sçay quoy au cœur, qui continuellement me dict que je ne puis et ne dois manquer d'amitié à qui m'ayme de toute son affection.

HILAIRE. Mon fils, j'ay pitié de toy, pour avoir moy-mesme autresfois essayé que c'est de l'amour; neantmoins, je penserois faire tort à mon devoir si en cecy je ne te disois mon advis, et ce que le

monde en pense ; aussi n'y a-il homme, tant meschant soit-il, qui se voulust amuser après une nonnain , non seulement pour le respect de la religion, mais pour ce qu'il semble que l'on faict cela pour estre estimé d'avantage que les autres, ne cognoissant que ces deportemens desplaisent universellement à tous, parce qu'il n'y a chose qui rende l'homme plus odieux que quand, pour quelque particularité, il cherche differer des autres; outre ce qu'on ne doibt faire si peu de cas de desbaucher une religieuse, qu'on n'ayt quelque esgard au lieu et à qui elle est vouée, si non pour l'amour de soy-mesmes, au moins pour la reverence d'autruy, pour ce que qui est en mauvaise opinion de tous est tellement hay, que, quand cecy ne rendroit jamais plus fascheuse odeur que ceste cy d'estre hay et mal voulu, les hommes s'en donneroient garde, se retirans de luy comme d'un pestiferé. Je ne parle du tort que se faict quiconque veut faire l'amour aux filles recluses, des dangers qu'ils encourent ordinairement, eschellant les murailles du couvent, syant les grilles de fer, saultant du haut de la maison à sec, et forceant les portes, choses que l'on doit faire pour acquerir honneur et gloire, et non un si court plaisir qui tire après soy tant de longue penitence. A ceste cause, mon fils, tu feras bien convertir ceste amitié en une plus honorable, dont tu puisse retirer le plaisir d'un heureux contentement; car, graces à Dieu, je pense qu'il n'y a homme en ceste ville, j'enten de ma qualité, qui ne fust bien aise te donner sa fille quand il te prendra envye de te marier, et il en est tantost temps, si tu veux que je puisse voir de tes enfans. Je ne regarde

aux biens ; ce m'est tout un, pourveu qu'elle te plaise et soit fille de bien, car en ce faisant je demeureray content et toy aussi.

FORTUNÉ. Je ne seray jamais content si je n'ay mon Apoline, vous voulant bien dire que voz propos ont telle puissance qu'ils me font penser à ce à quoy je n'eusse jamais songé. Toutesfois, il me semble impossible me pouvoir destourner de la routte que je sçay qu'il faut que je suyve. Neantmoins, je vous prometz et jure par la reverence que je vous doy, et par l'amitié que je vous ay tousjours portée, que je feray tout ce que je pourray pour vous contenter, m'asseurant que cy après vous aurez compassion de moy.

HILAIRE. Cela ne te manquera point ; je te veux ayder.

FORTUNÉ. Voulez-vous de moy ce qui n'est en ma puissance ?

HILAIRE. Non, ny de toy ni d'autre ; mais je te prie te laisser conseiller, d'autant que je sçay que ce que tu trouves estrange et fascheux au commancement te sera enfin aysé et agreable, car telle est la nature des choses bien faictes. Je te le dy pour le bien que je te veux, joint aussi que je suis plus experimenté en ces affaires que tu n'es pas.

FORTUNÉ. Je feray ce qui me sera possible.

SCÈNE III.

Severin, Hilaire, Fortuné.

SEVERIN.

elas!

HILAIRE. Qui est là qui se plaint?

SEVERIN. Helas!

FORTUNÉ. Qui diable est cestuy-là! Par ma conscience, c'est mon père Severin, qui celèbre les funerailles de ses deux mille escuz.

SEVERIN. Il ne me failloit que cela. O fils du diable, né pour me faire mourir.

FORTUNÉ. N'en parlez point, je vous prie, car vous gasteriez tout le mistère.

HILAIRE. Je le veux ayder en ce qui me sera possible.

SEVERIN. En un mesme jour j'ay perdu deux mille escuz, j'ay esté desnyaisé d'un ruby, trompé par Frontin et deshonoré par Urbain, de façon que je n'atten plus que la mort. O fortune, que tu es cruelle, quand tu delibères faire mal à quelcun! je n'ay jamais offencé que moy-mesme.

FORTUNÉ. Il a esté adverty de la tromperie des esprits.

HILAIRE. En effect, la chose a esté trop cruelle.

FORTUNÉ. On ne pouvoit faire aultrement.

SEVERIN. Combien m'eust-il esté meilleur dès le commencement laisser tout aller s'en dessus dessoubs, et, s'il vouloit despendre, jouer, hanter les garces, le laisser faire à sa malle heure! car aussi bien ne fait-il autre chose. Ce pendant je me

tourmente, je me tue, et, pour le chercher et remedier à ses insolences et scandales, j'ay perdu mon tresor, sans lequel je pers l'envye de plus vivre.

HILAIRE. Je suis marry de le voir ainsi : je le vas consoler.

FORTUNÉ. Souvenez-vous de ne luy point parler de cet argent.

HILAIRE. N'ayes peur. Et bien! qu'avez-vous, qui lamentez si fort? Qu'y a-il de nouveau?

SEVERIN. Comment, que j'ay! Tous les maux du monde se sont assemblez pour me tourmenter.

HILAIRE. En verité, je suis marry de la perte qu'avez faicte et du train que mène Urbain, puis qu'il vous desplaist, encor qu'il faille que la jeunesse se passe.

SEVERIN. Vous m'avez tousjours dict ainsi, et avez esté cause de ses desordres.

HILAIRE. Ne m'injuriez point, car je ne vous dirois meshuy mot.

SEVERIN. Oy, vous et Fortuné en avez esté cause.

FORTUNÉ. Il ne luy en seroit que mieux si je l'avois conseillé.

SEVERIN. Mais qu'il face desormais ce qu'il voudra, pourveu que je retrouve mes escuz. Je luy lascheray tant la bride sur le col que peut-estre il s'en repentira.

HILAIRE. Il les faut trouver. Mais vous avez esté un grand fol de mettre deux mille escuz en une bourse.

SEVERIN. Chacun est sage après le coup, fors que moy, qui suis tousjours fol, tousjours malcontent, endurant mille peines et fascheries par le

plus grand ennemy que j'euz jamais au monde, et souffrant que Frontin se mocque de moy, me face croire que ma maison est plaine d'esprits, m'oste jusques à l'anneau de mes doigts et me face la fable de tout Paris.

HILAIRE. Je vous donne le tort quant à cecy, d'avoir esté si simple que de le croire, et, si vous ne vouliez donner à Urbain dix ou douze escuts dont il avoit affaire, où vouliez-vous qu'il les print?

SEVERIN. Douze escuz? Je ne veux qu'il ayt un denier de mon bien. J'en veux estre maistre tant que je vivray, et, après ma mort, je le laisseray à un autre.

FORTUNÉ. Si aura-il pourtant, en despit de voz dentz, tousjours cela sur et tant moins.

SEVERIN. Helas! quand je pense à mes escuz, le cœur me crève, je perds l'entendement et suis tellement abattu que ne me puis soustenir.

HILAIRE. Vous en avez occasion.

SEVERIN. J'en veux aller faire une diligente perquisition, encor que je sache que je perdray mes peines.

HILAIRE. Ce n'est pas mal advisé.

SEVERIN. Puis je m'en iray tant pleurer en mon logis, que Dieu ou le diable auront pitié de moy.

HILAIRE. Il ne faut pas dire ainsi.

FORTUNÉ. Vistes-vous jamais un plus grand fol?

HILAIRE. Ma foy, il y a aussi assez de quoy faire desesperer tout un monde.

FORTUNÉ. O Dieu! que je fus heureux quand il me donna à vous, et qu'il vous pleut me recevoir et tenir pour vostre fils!

Hilaire. Mais qui est celle-là dont Urbain est amoureux ?

Fortuné. C'est une fort belle fille ; celuy qui l'a faict avoir à Urbain m'a dict qu'elle est de ceste ville, et qu'après la mort de sa mère, son père, qui estoit de la religion, voyant recommancer les troubles pour la quatriesme foys, se retira à la Rochelle, laissant ceste fille en la garde d'une sienne parente, à laquelle il la recommanda, la priant en avoir soin comme de ses propres enfans, et que, s'il plaisoit à Dieu le ramener jamais en ceste ville, qu'il recognoistroit les plaisirs qu'elle luy auroit faicts. Or il y peut avoir deux ans dont je parle que ceste fille est demeurée en la garde de ceste parente, qui se tient en la mesme rue où demeure ce bon frippon de Ruffin Advint un jour que mon frère, passant par là, vid Feliciane (ainsi a nom la fille) sur le pas de l'huys de la maison, se jouant avec ses compagnes, laquelle luy pleut tant que dès lors il en devint si fort amoureux que depuis il n'a cessé de chercher les moyens comme il en pourroit joyr. En fin, se souvenant de Ruffin, qui est homme de plaisir, s'advisa l'employer, se persuadant qu'à cause du voisinage il pourroit faire quelque chose, comme il a fait ; toutesfois avec les plus grandes peines du monde, tellement que, jusques aujourd'hier, Urbain ne pouvoit encores qu'en esperer ; neantmoins, ce galant de Ruffin, pour gaigner dix escuz qui luy estoient promis, y employa si bien tous ses cinq sens, et a tellement poursuyvy sa batterie, que finablement la fille s'est rendue à composition, de mode qu'il l'a aujourd'huy livrée entre les bras de mon frère.

HILAIRE. Et le père, quel homme est-ce?

FORTUNÉ. C'est un bien riche marchant, qu'on dict avoir vaillant plus de cinquante mille francz, et n'a enfans que ceste-cy.

HILAIRE. N'a-il point esté tué?

FORTUNÉ. Non, car son serviteur est aujourd'huy arrivé, qui dict que son maistre, père de la fille, sera tantost icy, ou demain au matin.

HILAIRE. Or bien, je m'en vas faire un tour jusques icy près.

FORTUNÉ. Vous plaist-il que je vous face compagnie?

HILAIRE. Non; fay tes affaires et penses à faire ce que je t'ay dict, si tu desires me contenter.

FORTUNÉ. Voyez quelle puce mon père m'a mise en l'oreille! Si je desire le contenter! luy qui m'a tousjours rendu très content, me laissant despendre, jouer, faire l'amour, bref tout ce que j'ay voulu, et en ce où j'ay manqué de moy-mesme à moy-mesme, m'en a faict souvenir, affin qu'en rien je n'aye faute de plaisirs, maintenant me requiert que je luy face un seul plaisir, qui n'est en ma puissance pouvoir faire. O malheur! n'estois-je pas assez tourmenté par la douleur que je souffre, craignant à toute heure qu'elle accouche, sans y adjouster ceste autre icy? L'amitié et l'affection me desmembrent et deschirent de toutes parts, dont j'endure une si extreme passion, que celle que souffre un pauvre patient tiré à quatre chevaux ne sçauroit estre plus grande.

SCÈNE IIII.

Pasquette, servante; *Fortuné.*

PASQUETTE.

Par mon enda, mon maistre en a ce qu'il luy en fault.

FORTUNÉ. O Dieu, secourez-moy!

PASQUETTE. Tant y a que je voudrois qu'il fust mon amoureux.

FORTUNÉ. Helas! Je suis descouvert.

PASQUETTE. Je le ferois courir après moy cent mille fois en une heure.

FORTUNÉ. C'est ceste badine de Pasquette. Hé! sotte, qu'est-ce que tu vas grommelant entre tes dents?

PASQUETTE. Je dis que, si j'estois vostre amourouse, je vous traicterois plus doucement que ne faict Apoline.

FORTUNÉ. Ne parle point d'Apoline qu'en toute reverence. Mais qui diable seroit amoureux de toy, si ce n'estoit le bourreau?

PASQUETTE. Quel bourreau? Faictes vostre compte que j'ay aussi bien un etc. qu'une autre.

FORTUNÉ. Et beaucoup plus grand et plus large. Mais que fais-tu icy à ceste heure?

PASQUETTE. Où m'avez-vous envoyée?

FORTUNÉ. Quoy! Es-tu desjà de retour?

PASQUETTE. Vous le voyez, on ne trouve guères de Pasquettes.

FORTUNÉ. Mesmement de belles comme toy.

PASQUETTE Je suis belle à qui je plais; si ce

n'est à vous, je n'en puis mais. Vous ne cesserez jamais de me dire injure.

FORTUNÉ. Je ne dis que la verité. Viens çà, Pasquette : va au logis, j'y serai aussitost que toy. Mais non ; escoute : retourne au monastère, et dy à la maistresse d'Apoline que je la prie me mander en quel estat se trouve son escholière, et que dict l'abbesse ; puis me revien incontinent trouver.

PASQUETTE. Mon Dieu ! que c'est une grande peine que de servir en ceste ville ; maintenant que je suis tant lasse que je n'en puis plus, il fault que je retourne en ceste religion, et puis, quand je seray de retour, il me faudra retourner d'un autre costé, et puis d'un autre ; voilà comme j'en suis. Il ne faut pas que je pense tant que le jour dure avoir un demy quart d'heure de repos ; mais ce ne seroit rien s'il ne me failloit encores estre debout toute nuict. Au moins, si on faisoit en ceste ville la feste du temps passé, que les serviteurs et servantes estoient huit jours entiers les maistres, et les maistres les serviteurs ! Dieu sçait comme je me donnerois du bon temps, comme je ferois de la madame ! Je me ferois apporter à boire et à manger au lict, d'où je ne bougerois que les huict jours ne fussent passez ; ainsi je ne porterois tant de lettres, je ne ferois tant de messages et ne courrois plus si souvent d'une part et d'autre. Il est vray aussi que cependant je ne verrois pas le ramonneur de ma cheminée, mais ce seroit tout un : huit jours sont bien tost passez ; je le trouverois meilleur après. Mais je demeure trop ; laissez-moy aller où l'on m'envoie, devant que mon jeune maistre retourne : car les amou-

reux ont tant d'espines aux pieds qu'ils ne peuvent demeurer en une place.

SCÈNE V.

Gerard, vieillard.

GERARD.

O douce paix, repos des affligez, tu es finablement venue et as amené avecques toy mon aise, mon bien et mon contentement, puis que, soubs la protection de ta saincte sauve-garde, je puis, sans crainte et en toute seureté, reveoir le toit de ma maison, rentrer en la possession de mes biens et heritages, joyr de la presence de mes amis et parens, et sur tout voir ma chère Feliciane, le seul desir de mes affections et l'unique espoir et consolation de ma vieillesse. Mais que me promets-je? que sçay-je si pendant mon absence quelqu'un l'a subornée et ravy l'honneur de son honnesteté? O Dieu! destourne de ma maison ce malencontre, et me fay ceste grace, je te supplie, que je puisse embrasser ma fille saine, et que sa chaste pudicité luy soit demeurée sauve et entière.

SCÈNE VI.

Pasquette, Hilaire.

PASQUETTE.

Je veux laisser aller cestuy-là. Oh! Fortuné deviendra fol d'avoir un si beau petit enfant. Les religieuses me disent qu'il en sera fasché, je n'en sçay rien; si luy en vay-je porter les nouvelles, et demander mon vin. Pourquoy ne seroit-il bien aise d'avoir un petit garçon? C'est luy qui l'a faict! Oy, mais c'est d'une nonnain. Et bien! en vault-il pis? Je croy qu'elles n'en parlent que par envie; elles font un bruit et bourdonnent par ce convent, qu'il semble que ce soit un jetton de mouches à miel; mais l'abbesse est plus endiablée que les autres : elle dict qu'elle le fera excommunier noir comme la cheminée. Elle fera ce qu'elle voudra, mais je sçay bien qu'elle ne peut faire que sœur Apoline n'ayt faict un enfant; quant au reste, ce ne sont que bayes. Mais que atten-je que je ne le vas dire à Fortuné? Ha! voicy son père; je ne sçay si je l'en doibs advertir.

HILAIRE. Il me semble que voilà Pasquette.

PASQUETTE. Mais elles m'ont deffendu de le dire à autre qu'à Fortuné.

HILAIRE. Pasquette! ô Pasquette!

PASQUETTE. Que feray-je? Encore faut-il qu'il le sçache.

HILAIRE. Es-tu sourde?

PASQUETTE. Par ma fy, je luy diray.

HILAIRE. Que me diras-tu?

PASQUETTE. Que Fortuné...

HILAIRE. Qu'a-il faict?

PASQUETTE. A eu...

HILAIRE. Quoy?

PASQUETTE. Un enfant.

HILAIRE. De qui?

PASQUETTE. De la nonnain.

HILAIRE. A la malheure que Dieu lui envoye!

PASQUETTE, Monsieur, pardonnez-moy, elles m'avoient deffendu vous le dire.

HILAIRE. Que sçais-tu si elle est accouchée?

PASQUETTE. Je le sçay bien.

HILAIRE. Comment?

PASQUETTE. Je viens de là, où j'ay veu l'enfant et la mère qui l'a faict. A raison de quoy tout le monastère est en trouble; mais, par la croix que voilà, Monsieur, vous ne vistes jamais un plus beau petit garsonnet.

HILAIRE Est-il vray? O Hilaire, tes conseils ont esté trop tardifs.

PASQUETTE. J'ay sceu plustost qu'elle estoit accouchée que je n'ay esté advertie de sa grossesse.

HILAIRE. Va au logis, bavarde, et garde d'en sonner mot à personne.

PASQUETTE. Le diray-je pas à Fortuné?

HILAIRE. Moins qu'à pas un.

PASQUETTE. Si faut-il qu'il pourvoye d'une nourrisse et de langes.

HILAIRE. J'y pourvoiray.

PASQUETTE. S'il me void, encore faudra-il que je luy dise quelque chose?

HILAIRE. Ne te monstre pas.

PASQUETTE. Pourquoy? il ne me donneroit pas mon vin.

HILAIRE. O Fortuné! tu me devois dire qu'elle estoit preste à accoucher, sans te vituperer et ce monastère! J'eusse esté trop heureux si cecy ne me fust advenu! Mais quoy, la jeunesse faict tousjours quelque desordre. Je vay parler à l'abbesse pour particulièrement sçavoir que c'en est, affin d'y remedier au mieux qu'il me sera possible.

ACTE V.

SCÈNE I.

Gerard, Ruffin.

GERARD.

Miserable que je suis! Helas! j'estois retourné en ma maison pensant joyr des doux fruicts de la paix, et j'ay trouvé une plus cruelle guerre que la precedente! O dieu, que n'ay-je esté faict le but d'un coup de harquebouzade, ou que les voleurs ne m'ont esgorgé par les chemins, puis que j'ay perdu mon honneur en la perte de ma fille, qui s'est perdue elle mesme? O fortune, estois-tu point assez soulle de me tourmenter, sans adjouster encor ce malheur à mes misères? Helas! je me suis hasté pour trouver ce que je ne cherchois point! Je suis perdu, je suis ruiné, ayant perdu l'espoir de ma consolation; aussi ne reste-il plus qu'un desir, contraire à celuy que j'avois paravant: car, comme je souhettois voir ma fille saine et plaine de vie,

je souhette maintenant la veoir ensevelie en un cercueil, ou qu'elle fust morte si tost qu'elle a esté née, car (encores qu'elle me soit unique) je n'aurois pas tant de regret à sa mort que j'ay à son honneur perdu. Je me doubte bien que ce belistre de Ruffin me l'aura desbauchée ; toutesfois, il faut que j'avalle cela doux comme laict, ne luy en osant parler, crainte que, mouvant trop ceste ordure, l'odeur ne se respande d'avantage parmy le peuple, et que ce qui n'est sçeu que d'un ou de deux devienne la fable du commun. Ce n'est mal faict s'ayder de son ennemy en temps de necessité. Il me promet mons et vaux ; je ne puis faillir de l'escouter. Mais le voicy ! Helas ! Ruffin, te croyray-je, et que du jourd'huy seulement elle est hors de la maison ?

RUFFIN. Oy, par l'ame qui repose dans ce corps ; et vous veux bien dire d'avantage, qu'elle est avec un jeune homme qui ne l'ayme moins que soy-mesme ; aussi luy a-il juré qu'il n'espouseroit jamais autre qu'elle, et je croy que c'en fust desjà faict, n'eust esté l'avarice de son père, qui ne le veut pas avancer d'un lyard, combien qu'il soit riche de plus de vingt mille frans, tant il est marran et taquin, qui me faict penser que, si vous voulez donner une bonne somme de deniers en mariage à vostre fille, que la luy ferez espouser, chose qui retournera au grand honneur de vous et d'elle, effaceant par là tout ce qui a esté faict cy-devant.

GERARD. Qu'il ne tienne à de l'argent, si tu penses que cela se puisse faire.

RUFFIN. L'argent peut tout, principalement envers ce viel avaricieux.

GERARD. Dieu le veuille! Mais je ne puis penser qu'un jeune homme s'accorde jamais espouser une fille dont il a usé comme d'une putain.

RUFFIN. Oh! il sçait bien qu'elle n'a jamais bougé de la maison, et que homme ne l'a oncques touchée que luy.

GERARD. S'il est ainsi, l'argent ne luy manquera, car, Dieu mercy, j'en ay assez. Mais je la voudrois bien veoir.

RUFFIN. Elle est icy dedans, venez. Tic, tac, holà! J'enten je ne sçay qui.

SCÈNE II.

Severin, Ruffin, Gerard.

SEVERIN.

Qui est là?

RUFFIN. Amys.

SEVERIN. Qui me vient destourner de mes lamentations?

RUFFIN. Seigneur Severin, bonnes nouvelles.

SEVERIN. Quoy? elle est trouvée?

RUFFIN. Oy.

SEVERIN. Dieu soit loué! le cœur me saute de joie.

RUFFIN. Voyez, il fera ce que vous voudrez.

SEVERIN. Pense si ces nouvelles me sont agreables. Qui l'avoit?

RUFFIN. Le sçavez-vous pas bien? C'estoit moy.

SEVERIN. Et que faisois-tu de ce qui m'appartient?

RUFFIN. Devant que je la livrasse à Urbain, je l'ay eue quelque peu en ma maison.

SEVERIN. Tu l'as donc baillée à Urbain? Or fay te la rendre et me la rapporte, ou tu la payeras.

RUFFIN. Comme voulez-vous que je me la fasce rendre, s'il ne la veut pas quitter?

SEVERIN. Ce m'est tout un, je n'en ay que faire; tu as trouvé deux mille escus qui m'appartiennent, il faut que tu me les rende, ou par amour ou par force.

RUFFIN. Je ne sçay que vous voulez dire.

SEVERIN. Et je le sçay bien, moy. Monsieur, vous me serez tesmoin comme il me doibt bailler deux mille escus.

GERARD. Je ne puis tesmoigner de cecy, si je ne voy autre chose.

RUFFIN. J'ai pœur que cestuy soit devenu fol.

SEVERIN. O effronté! tu me disois à ceste heure que tu avois trouvé les deux mille escus que tu sçais que j'ay perdus, puis tu dis que tu les as baillez à Urbain, afin de ne me les rendre. Mais il n'en ira pas ainsi : Urbain est emancippé, je n'ay que faire avecques luy.

RUFFIN. Seigneur Severin, je vous enten : nous sommes en equivoque : car, quant aux deux mille escus que dictes avoir perdus, je n'en avois encores oy parler jusques icy, et ne dis que je les ay trouvez, mais bien que j'ay trouvé le père de Feliciane, qui est cest homme de bien que voicy.

GERARD. Je le pense ainsi.

SEVERIN. Qu'ay-je afaire de Feliciane? Vostre

male peste, que Dieu vous envoye à tous deux, de me venir rompre la teste avec vos bonnes nouvelles, puisque n'avez trouvé mes escus!

RUFFIN. Nous disions que seriez bien ayse, que vostre fils doit estre gendre de cest homme de bien.

SEVERIN. Allez au diable, qui vous emporte, et me laissez icy!

RUFFIN. Escoutez, seigneur Severin, escoutez. Il a fermé l'huys.

GERARD. Ruffin, j'ay pœur que tu ne me trompes; je te dis que tu me mènes veoir ma fille, et tu me mènes veoir un fol.

RUFFIN. Je ne sçay que diantre il a trouvé aujourd'huy, il n'y a pas encor longtemps qu'il me parloit de ne sçay quels esprits. C'est le père de l'amy à vostre fille.

GERARD. Ma foy, voilà un gentil personnage! Est-elle leans?

RUFFIN. Je pense que non, puisqu'il y est; mais voicy qui nous en sçauroit bien dire des nouvelles.

SCÈNE III.

Ruffin, Frontin, Gerard.

RUFFIN.



Nous sçaurois-tu enseigner où est Urbain et Feliciane?

FRONTIN. Ah glouton!

RUFFIN. Parle, où sont-ils?

FRONTIN. Au lict.

GERARD. Je commance à me repentir d'estre venu icy.

FRONTIN. Qu'en veux-tu faire?

RUFFIN. Voicy le père de Feliciane, qui la voudroit bien veoir.

FRONTIN. A la bonne heure! Elle desire aussi le veoir, car elle a sçeu qu'il estoit venu; mais elle ne veut retourner à la maison, et, si vous en parlez à Urbain, vous le ferez devenir fol, car en despit de tout le monde il la veut espouser.

GERARD. Il n'y a chose qui ne se fasse. Je te prie me mener où elle est, car je meurs d'envie de la veoir.

FRONTIN. Ils sont chez le seigneur Hilaire. Allons par de cà; nous entrerons par l'huys de derrière.

SCÈNE IIII.

Fortuné, Desiré.

FORTUNÉ.

Ne vous souciez, je feray pour vous envers mon père comme je voudrois qu'on fist pour moy; prenez seulement courage, tout se portera bien.

DESIRÉ. Je vous prie, parce que je suis reduict à ces termes que je ne puis plus vivre si je n'obtiens ce desir.

FORTUNÉ. Laissez-moy faire : je vous promets que je luy en parleray d'avant que je souppe.

DESIRÉ. A Dieu donc, Monsieur, je me recommande à vous.

FORTUNÉ. Je n'ay pas dict à ceste sote qu'elle revint, voilà pourquoy elle ne se haste pas. Que c'est grand pitié de l'indiscretion des serviteurs! Il me prend quelquefois envye de me servir moy-mesme. Elle s'amuse quelque part, car il faut que ces causeuses de femmes babillent tousjours. Il vaut mieux que j'alle au devant d'elle; mais voicy mon père : d'où vient-il?

SCÈNE V.

Hilaire, Fortuné.

HILAIRE.

Il me tarde que je trouve Fortuné.

FORTUNÉ. Il me semble que c'est luy; toutesfois je n'en suis bien asseuré.

HILAIRE. Je ne sçay si je luy dois dire que c'en est faict, ou qu'elle est preste d'acoucher.

FORTUNÉ. C'est luy-mesme.

HILAIRE. Où le pourray-je trouver?

FORTUNÉ. Je veux entendre qu'il dict.

HILAIRE. Je vas veoir s'il est en la maison.

FORTUNÉ. Bonsoir, mon père.

HILAIRE. O Fortuné! je te cherchois; j'ay des nouvelles à te dire.

FORTUNÉ. Dieu me soit en ayde!

HILAIRE. Et peut-estre les meilleures que tu puisses recevoir, s'il est vray ce que naguères tu m'as dict.

FORTUNÉ. Quoy! Apoline a-elle eu congé sortir hors du convent?

HILAIRE. C'est chose meilleure.

FORTUNÉ. Qu'elle n'est pas grosse?

HILAIRE. Encores meilleure.

FORTUNÉ. Et quoy! meilleure? Je ne puis imaginer rien de meilleur.

HILAIRE. Apoline a faict un beau petit garçon.

FORTUNÉ. O chetif que je suis! Voilà la pire nouvelle que j'eusse peu recevoir.

HILAIRE. Laisse-moy dire : et, parce qu'elle n'est religieuse, d'autant qu'elle n'a encor faict profession, comme tu sçais, l'abbesse veut que tu l'espouses.

FORTUNÉ. Vous vous mocquez de moy.

HILAIRE. Il est vray ce que je te dis, à ceste condition que la moitié de la succession demeurera au convent et l'autre moitié sera tienne, qui sont environ dixhuict mille francs.

FORTUNÉ. Cecy me semble si grand chose que j'ay peine à le croire.

HILAIRE. Haa! penses-tu que je me veulle mocquer de toy en choses de si grande consequence? Je te dis d'avantage que, quand tu ne la voudrois espouser, on t'y contraindroit, car tu ne t'en pourrois sauver.

FORTUNÉ. Je vous croy. O Dieu! que je suis heureux! Se porte-elle bien, au moins?

HILAIRE. Trèsbien.

FORTUNÉ. Et qui a moyenné cela?

HILAIRE. Moy-mesmes : car, si tost que j'ay esté adverty qu'elle estoit acouchée, je suis allé parler à l'abbesse, que j'ay trouvée du commancement plus fière qu'un toreau; mais, quand j'ay eu parlé à elle, je l'ay faict devenir plus douce qu'un agneau, et avons conclud cest afaire.

FORTUNÉ. Helas! mon père, je vous suis en cecy aultant redevable comme si de rechef vous m'aviez adopté.

HILAIRE. Demain je l'envoyeray querir, car elle n'est pas bien là.

FORTUNÉ. O Dieu! quel changement est-ce-cy? J'estois le plus mal'heureux du monde, et craignois d'heure en heure l'estre encor d'avantage; et en un moment je suis devenu tant heureux que je ne changerois mon heur à un royaume!

HILAIRE. Il se faut contenir, et regarder de ne faire plus ces folies: car, si ceste-cy a reussy selon ton intention, c'est par hazard.

FORTUNÉ. Par hazard? Non, mais par vostre prudence et bon advis, qui doublement me rendent vostre obligé : premierement pour m'avoir delivré de la plus grande douleur et angoisse que j'euz onques, secondement pour m'avoir faict un tel plaisir qu'autre que Dieu ne m'en sçauroit faire un plus grand.

HILAIRE. C'est trop parlé; il faut seulement que tu penses à te resjouyr avec ton Apoline, puis qu'elle te plaist tant, et faire en sorte que ma bonté ne t'entretienne en desbauches, mais qu'elle serve à augmenter ton bien et ton honneur.

FORTUNÉ. Je m'y efforceray de tout mon pouvoir. Je sçay bien que la jeunesse ne me fera (comme par le passé) decliner de la ferme et bonne intention que j'ay de me bien gouverner et vous obeyr.

HILAIRE. Tu cognois si je sçay excuser la jeunesse.

FORTUNÉ Je n'en ignore, pour l'avoir eprouvé assez souvent. Je ne veux faire comme beaucoup

du jourd'huy, qui en leur prosperité ne se souviennent de leurs parens et amys; ains ores que j'ay ce que je demande, je me veux souvenir de mes amys, principalement de Desiré, qui m'a affectionnement prié vous supplier faire en sorte que, par le moyen des escuz qu'il a trouvez, il puisse espouser ma sœur Laurence; et, vrayment, son desir n'est qu'honneste.

HILAIRE. S'il veult mettre les deniers entre mes mains, je m'oblige les marier ensemble.

FORTUNÉ. Il en rendra la moitié, l'autre sera pour son mariage.

HILAIRE. Oh! voilà autre langage: je ne pense pas que Severin luy veulle bailler mille escuts.

FORTUNÉ. Le père de luy ne veut qu'il l'espouse autrement.

HILAIRE. Voilà le point! Tu sçais qu'il est plus mal'aisé tirer un liard des mains de Severin qu'oster la massue à Hercules. Toutesfois, je luy en parleray. Je suis heureux à faire mariages.

SCÈNE VI.

Frontin, Fortuné, Hilaire.

FRONTIN.



Il semble que le mal'heur veulle que, quand on a affaire de quelcun, on ne le puisse jamais trouver.

FORTUNÉ. Je gage qu'il nous cherche.

FRONTIN Il n'est pas au logis.

HILAIRE. Appelle-le.

FORTUNÉ. Frontin! ô Frontin!

FRONTIN. J'enten la voix de Fortuné.

FORTUNÉ. Où regardes-tu? Nous voicy.

FRONTIN. Ha! Messieurs, je vous cherchois.

FORTUNÉ. Qu'y a-il de nouveau?

FRONTIN. Bonnes nouvelles : le père de Feliciane est arrivé, lequel, après avoir esté deüement informé des deportemens de sa fille, qu'il a baisée et rebaisée plus de mille fois, a prié Urbain, puis qu'il avoit cueilly la fleur de sa virginité, de l'espouser, et il luy baillera en mariage quinze mil francz, ce qu'il a accordé, et est Urbain tant transporté de joye qu'il semble qu'il soit fol; il ne craint sinon que son père ne s'y veulle accorder. Toutesfois, affin de l'y faire consentir, il delibère luy donner deux milles escuts du bien de la fille, au lieu des deux mille qu'il a perduz. A ceste cause, il m'a envoyé par devers vous, pour vous prier en porter la parole à son père et le convertir à cela, s'il est possible.

HILAIRE. Si ce que tu dis est veritable, il ne luy faudra guères tirer l'oreille, car deux mille escuts le feroient marier luy-mesmes.

FRONTIN. Il est comme je le vous dy.

HILAIRE. Qu'il ne se mette point en peine : il ne faut qu'il s'eslargisse tant en promesses; je luy feray faire à moins. Mais il me semble qu'Urbain devoit venir jusques icy.

FRONTIN. Il n'a peu, et voudroit que ce fust vous qui en parlast à son père.

HILAIRE. Cecy avancera les affaires de Desiré, car Severin consentiroit à sa mort mesme, pourveu qu'il eust ses deux mille escuz. Or Desiré les luy rendra, et Urbain en baillera mille à

Desiré pour la dot de sa sœur; ainsi et l'un et l'autre seront contens.

FRONTIN. C'est bien advisé. Envoyez donc, s'il vous plaist, querir Desiré, et en allons dès maintenant parler à Severin, affin que d'un train nous puissions faire trois paires de nopces.

HILAIRE. Frontin, va dire à Desiré qu'il vienne parler à moy et qu'il m'apporte les deux mille escuts.

FORTUNÉ. Va, il sera en son logis.

FRONTIN. J'y vas.

FORTUNÉ. L'adventure d'Urbain a esté bien grande, quand, après qu'il a eu jouy d'une fille, il a trouvé qui luy donne quinze mille francz. Mais quelle adventure a esté plus grande que la mienne? Bref, il vaut mieux une once de fortune qu'une livre de sagesse.

HILAIRE. Urbain craint que son père n'en soit pas content; mais, quand il entendra parler de quinze mil francz, il luy tardera tant, qu'une heure luy durera mille années.

FRONTIN. Je le pense, mais il faut premierement parler de Desiré.

HILAIRE. Aussi feray-je.

SCÈNE VII.

Desiré, Frontin, Fortuné, Hilaire.

DESIRÉ.

Où dis-tu qu'ils sont?

FRONTIN. Les voilà?

FORTUNÉ. Voicy Desiré. Desiré, nous vous voulons marier avec Laurence.

DESIRÉ. Je ne desire autre chose. Voicy les escuz de Severin, et vous jure que, quant à moy, j'ayme et cherche la fille, et non ses biens ; mais il faut que j'obéisse à mon père, qui m'a exprès commandé ne traitter rien avec elle sans cela.

HILAIRE. Nous le sçavons bien. Allons parler à Severin, car sans luy on ne peut rien faire. Quant à vous, Desiré, allez querir vostre père et le menez en ma maison, où je me rendray incontinent avec la compagnie, et là nous traicterons de tout à la fois.

DESIRÉ. J'y vas. Ce pendant, Monsieur, je vous prie vous souvenir de moy.

HILAIRE. Ne vous souciez, laissez-moy faire. Et toy, Frontin, va mettre ordre à la cuisine, car nous soupperons tous chez moy.

FRONTIN. Que diray-je à Urbain?

HILAIRE. Rien : je parleray à luy.

FRONTIN. Il sera faict.

HILAIRE. Fortuné, hurte à la porte.

FORTUNÉ. Tic, tac, toc.

HILAIRE. Frappe plus fort!

FORTUNÉ. Tic, tac, tic, toc.

SCÈNE VIII.

Severin, Hilaire, Fortuné.

SEVERIN.

Qui est là?

HILAIRE. Mon frère, ouvrez!

SEVERIN. On me vient icy apporter quelques meschantes nouvelles.

HILAIRE. Mais bonnes: vos escuz sont retrouvez.

SEVERIN. Dictes-vous que mes escuz sont retrouvez?

HILAIRE. Oy, je le dy.

SEVERIN. Je crain d'estre trompé comme au paravant.

HILAIRE. Ils sont icy près, et devant qu'il soit long temps vous les aurez entre voz mains.

SEVERIN. Je ne le puis croire, si je ne les voy et les touche.

HILAIRE. D'avant que vous les ayez, il faut que me promettiez deux choses: l'une, de donner Laurence à Desiré; l'autre, de consentir qu'Urbain prenne une femme avec quinze mil livres.

SEVERIN. Je ne sçay que vous dictes : je ne pense à rien qu'à mes escuz, et ne pensez pas que je vous puisse entendre si je ne les ay entre mes mains; je dy bien que, si me les faictes rendre, je feray ce que vous voudrez.

HILAIRE. Je le vous prometz.

SEVERIN. Et je le vous prometz aussi.

HILAIRE. Si ne tenez vostre promesse, nous les vous osterons. Tenez, les voilà.

SEVERIN. O Dieu! ce sont les mesmes! Helas! mon frère! que je vous ayme! Je ne vous pourray jamais recompenser le bien que vous me faictes, deussé-je vivre mille ans.

HILAIRE. Vous me recompenserez assez si vous faictes ce dont je vous prie.

SEVERIN. Vous m'avez rendu la vie, l'honneur et les biens, que j'avois perduz avec cecy.

HILAIRE. Voilà pourquoy vous me devez faire ce plaisir.

SEVERIN. Et qui me les avoit desrobez?

HILAIRE. Vous le sçaurez après; respondez à ce que je demande.

SEVERIN. Je veux premierement les compter.

HILAIRE. Qu'en est-il besoin?

SEVERIN. Ho! o! S'il s'en falloit quelcun?

HILAIRE. Il n'y a point de faute, je vous en respond.

SEVERIN. Baillez-le-moy donc par escrit.

FORTUNÉ. O! quel avaricieux!

HILAIRE. Voyez! il ne me croira pas.

SEVERIN. Or sus, c'est assez: vostre parolle vous oblige; mais que dites-vous de quinze mille francs?

FORTUNÉ. Regardez s'il s'en souvient!

HILAIRE. Je dy que nous voulons, en premier lieu, que baillez vostre fille à Desiré.

SEVERIN. Je le veux bien.

HILAIRE. Après, que consentiez qu'Urbain espouse une fille avec quinze mille francs.

SEVERIN. Quant à cela, je vous en prie: quinze mille francs! il sera plus riche que moy.

HILAIRE. Et Urbain est content vous donner mille escus pour bailler à vostre fille, affin que ne desboursiez rien.

SEVERIN. Cela me semble le meilleur du monde.

HILAIRE. Vous semble-il rien d'avoir aujourd'huy gaigné sept mille escus?

SEVERIN. Comment, sept mille?

HILAIRE. Deux mille qu'avez retrouvez et cinq mille qu'on baille à Urbain.

SEVERIN. Faictes comme vous l'entendez.

HILAIRE. Je veux, quoy qu'il en soit, que cela se face.

SEVERIN. Nous ferons donc deux mariages tout à la fois?

HILAIRE. Voire trois, car j'ay marié Fortuné.

SEVERIN. Avec qui?

HILAIRE. Je le vous diray en allant.

SEVERIN. J'en suis bien ayse, vrayement: bon prou luy face.

HILAIRE. Allons, car les autres sont en mon logis qui m'attendent.

FORTUNÉ. Encores faut-il envoyer querir ma sœur Laurence.

SEVERIN. Elle sera demain icy; je l'envoyeray en vostre maison, où nous ferons le festin, s'il vous plaist: car la mienne est tant mal commode qu'on n'y sçauroit danser, baller, n'y faire rien de bon.

HILAIRE. Je vous enten; bien, bien, je suis content. Allons.

FORTUNÉ. Messieurs et dames, vous voyez que c'en est: on ne peult faire le festin à ce soir, pource que Laurence est encor au village, et mon Apoline en couche. Voilà pourquoy je vous supplie nous excuser et faire signe si la comedie vous a pleu. A Dieu, je me recommande.

FIN.



LE MORFONDU

QUATRIÈME COMEDIE

PAR PIERRE DE LARIVEY

CHAMPENOIS

1579

LES PERSONNAGES.

PHILIPPES, amoureux.
CLAIRE, servante.
LOYS, compagnon de Philippes.
LAMBERT, serviteur de Philippes.
CHARLES, amoureux.
LAZARE, vieillard.
AGNÈS, sa servante.
AGATHE, femme de Joachim.
BONIFACE, serviteur de Charles.
LEGER, laquais de Lazare.
JOACHIM, vieillard.
HELAINE, niepce de Lazare.



PROLOGUE.

Si l'autheur de ceste comédie eust pensé qu'elle eust deu venir devant les yeux d'une si honneste et paisible compagnie, comme est celle qu'il void icy assemblée pour nous escouter, specialement de vous, Mesdames, il eust pris plus de peine à l'agencer et luy donner meilleure façon. Toutesfois, cognoissant vostre naturel capable à recevoir tous objects qui vous sont presentés, et que tousjours prenez à bonne fin et en meilleure part tout ce qui vous est dit et faict, il s'est hazardé vous la donner telle qu'elle est, se persuadant qu'y prendrez plaisir, si non pour le subject, au moins pour vous estre presentée par une troupe de jeunes hommes, quasi tous vos parens ou amis, ains tous amoureux de vos beautez, honnestetez, bonnes graces, gentillesses, louable maintien et vertueuses façons, qui, à vray dire, embellissent et ornent nostre siècle. Si donc, pour seulement vous complaire et donner plaisir, ils ont voulu prendre ceste peine, vous devriez estre contentes ne vous monstrer desormais tant revesches en leur endroit, mais bien les recompenser quelquefois et les entretenir en vie par un gracieux clin de teste ou de genoil, un doux soubsrire ou un amoureux regard, d'autant que ces choses, qui vous coustent peu, les soulagent infiniment en leurs passions, sans toutesfois souiller en rien l'honneur de vostre honnesteté, qu'ils desirent vous conserver autant que vous-mesmes en devez estre soigneuses: car un doux accueil, comme j'ay dict, et un regard pitoiable, sans plus, les

peut à jamais faire vivre contens et très heureux, mesmes leur donner occasion de vous mieux entretenir une autre fois. Mais, laissant ces discours à part, je vous advise que la comedie est toute plaine d'amoureuses affections; aussi elle ne traicte que d'amour; amour, dis-je, dont la divinité maintient, conserve, regit et gouverne le ciel, la terre, les hommes et les animaux, ne se pouvant trouver en aucun lieu chose plus noble, plus digne, plus utile ny plus saincte que luy, qui esveille, eschauffe, enflamme et brusle autruy en toute glorieuse entreprise. Mais, sot que je suis, que dis-je? je me travaille pour vous faire croire que le feu est chault, la neige froide, le marbre dur et le soleil luisant, par ce que je croy tout gentil esprit avoir sentiment de ce que peult l'amour. Voylà pourquoy, Mesdames, affin de ne vous ennuyer d'avantage, je vous diray seulement que la comedie est nommée le Morfondu, *à cause d'un vieillard amoureux d'une jeune fille qu'il vouloit espouser, de laquelle il devint si jaloux que, pour l'espier en une nuict, il pensa mourir de froid, comme vous verrez par le progrez de la comédie, s'il vous plaist nous prester un peu de bonne et paisible audience.*





LE MORFONDU

COMEDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Philippes, amoureux ; *Claire,* fille de chambre.

PHILIPPES.

Oste ceste chandelle, que tu ne sois veue en cet accoustrement.

CLAIRE. Qui pensez-vous qui soit à ceste heure par les rues ?

PHILIPPES. Tu monstres bien que tu n'as guères accoustumé cheminer de nuict. Entre leans, te dis-je, et ferme l'huis.

CLAIRE. Mon Dieu ! j'ay peur, demeurant icy toute seule.

PHILIPPES. De quoy?

CLAIRE. Je ne sçay.

PHILIPPES. Il me le semble. Sus, sus, desloge, et pren garde à faire tout ce que je t'ay dict.

CLAIRE. Monsieur, je m'en rapporte à vous; mais, si on me faict autre chose qu'à poinct, sur vostre conscience!

PHILIPPES. Je le veux bien; va donc, et n'oblie à oster la chandelle de la salle, affin qu'on ne te puisse veoir au travers quelque fente.

CLAIRE. Et où la mettrai-je?

PHILIPPES. Porte-la en la cuisine, ou en ta chambre, enten-tu? Mais regarde à la mettre en tel endroit que de la rue on n'en puisse veoir la clarté.

CLAIRE. Et moy, que deviendray-je?

PHILIPPES. Demeure icy, te promenant, jusques à ce que tu entendes le signe.

CLAIRE. Mon Dieu! je voy bien que c'est faict de moy, et que je mourray ceste nuict.

SCÈNE II.

Loys, compagnon de Philippes; *Philippes.*

LOYS.

Par ma foy, le voicy bien à propos.

PHILIPPES. Sainct Anthoine te gardera, que crains-tu?

LOYS. Bon soir, Monsieur.

PHILIPPES. Hé! mon grand ami, quel vent vous pousse en ce quartier?

LOYS. Le desir que j'ay de vous veoir et sçavoir si voulez mander quelque chose à la Cour.

PHILIPPES. Comment! partez-vous si tost?

LOYS. Demain, de grand matin; ainsi, pour

prendre mon loisir et ne vous ennuyer, je me suis advisé après soupper vous venir trouver, et vrayement, si j'eusse tardé encores un peu d'avantage, j'estoy, à ce que je voy, pour vous chercher assez à loysir.

PHILIPPES. Oy, et paravanture sans me trouver.

LOYS. J'en remercie donc ma fortune. Mais quelle fumée vous chasse maintenant de vostre logis? Par Dieu! il y a de la diablerie; autrement ne seriez si tard par les rues.

PHILIPPES. Ma foy, vous dictes vray, et pouvez croire que, si jen'y eusse esté contrainct, ains forcé, je fusse encores en ma chambre.

LOYS. Voy, qu'y a-il de nouveau?

PHILIPPES. Ha! mon frère, mon amy, la colère, le desdain et l'amour, occasionnez par une maudite et sanglante avarice, m'ont poussé en un tel labirinte que, si Dieu ne m'ayde, je ne suis pour en sortir mes brayes nettes.

LOYS. Si ne me dictes autre chose, je ne sçay que respondre.

PHILIPPES. Contentez-vous que, si jamais l'avarice regna en corps humain, qu'elle tient son siége en mon père.

LOYS. Ah! misère infinie! Ah! peste abominable! Comment par mille sortes d'exemples les hommes n'aprennent-ils que la fin de l'avaritieux est mourir desesperé, en la haine de Dieu et au mespris du monde?

PHILIPPES. Il est viel comme ces rues, et, par manière de dire, a desjà un pied dedans la fosse. Toutesfois luy est advis qu'il n'en aura jamais assez. Mais, si ma pensée ne me deçoit, je fay veu

à Dieu qu'il n'en ira pas ainsi qu'il leur est advis. On y a mis tel ordre ceste soirée qu'on me priera vouloir ce qu'on me refuse maintenant.

LOYS. En fin, que voulez-vous inferer par là? qu'y a-il?

PHILIPPES. Si n'estoit que je crain trop m'amuser, je vous conteroy (bien qu'à mon grand regret) la plus grande lascheté et vilenie de mon père qu'on oyt oncques. Mais, par Dieu, par Dieu, il luy coustera plus cher qu'au marché!

LOYS. Hé! faictes, je vous prie, que je vous entende, sans vous excuser sur vostre peu de loysir, car nous n'avons qu'assez de temps.

PHILIPPES. Quelle heure est-il?

LOYS. Quand je vous ay rencontré, cinq heures venoient de sonner.

PHILIPPES. Puis qu'il n'est point plus tard, je veux qu'en sachiez tout le *tu autem*, et cognoissiez la malice et meschanceté d'un viellard et la folie et cruauté d'un autre.

LOYS. Commancez donc, je vous prie.

PHILIPPES. Vous cognoissez bien Charles, fils de ce conseiller nostre voisin.

LOYS. Qui? celuy qui est tousjours avec vous? Je ne cognoy autre; vrayment, c'est un fort honeste et vertueux jeune gentilhomme.

PHILIPPES. Cestuy, estant ardamment amoureux des bonnes graces de ma sœur Lucresse, a supporté et supporte encores, à ceste occasion, mille ennuis incomparables; chose qu'il me celoit tousjours, ne me l'osant declarer, crainte d'alterer l'inviolable amitié qui est entre nous, jaçoit que je l'en priasse très instamment. En fin, ne pouvant plus tenir son mal caché, et voyant qu'il n'y

avoit autre remède, joint que je l'en importunoy sans cesse, delibera se descouvrir à moy, et de faict, ayant quasi les larmes aux yeux, me conta (non sans rougir plus de mille fois) qu'en ma sœur gisoit le repos de ses desirs, le comble de ses pensées et la mort de ses passions; ainsi, que, s'il plaisoit à mon père et à moy, qu'il l'espouseroit fort volontiers et l'advantageroit d'un tel douaire que nous en serions contens.

LOYS. Vrayement, vous ne le devez econduire.

PHILIPPES. Attendez : je le blasmay premierement de sa defiance; après le reconfortay, le remerciant de l'honneur qu'il nous faisoit, et, me semblant avoir vingt-cinq sols pour livre, je la luy promy.

LOYS. Par mon Dieu! c'est un party qui ne doit estre refusé, et ne le devez moins chercher qu'il vous recherche.

PHILIPPES. Escoutez donc : dès le soir mesme je le fi entendre à mon père, qui volontiers y presta l'oreille, voyant que ma mère et moy en estions fort ayses, et ma sœur encores plus contente, d'autant qu'elle le cognoissoit de jeunesse.

LOYS. Je pense en la peine où lors estoit Charles.

PHILIPPES. Il ne receut jamais meilleures nouvelles que quand je luy dy comme son aliance plaisoit egallement à nous tous, le remerciant bien fort au nom de mon père de l'honneur qu'il nous faisoit. Et, pour le faire court, la chose estoit comme conclue, et dèslors eust-on faict les nopces, si elles n'eussent esté desbauchées par nouveaux et estranges accidens.

LOYS. D'où proceda ce destourbier?

PHILIPPES. Du mal que Dieu envoye à qui en fut cause.

LOYS. Et qui en fut cause?

PHILIPPES. Ce radoté viellard de Lazare.

LOYS. Qui? Ce viel singe contrefaict?

PHILIPPES. Oy, que le grand diable l'emporte!

LOYS. Comment cela?

PHILIPPES. Je vous le diray. Cest homme, ayant quelques affaires avecques mon père, venoit souvent en nostre logis, d'où il ne retournoit jamais sans disner ou soupper avec nous, se seant tousjours vis-à-vis ma sœur, à laquelle il faisoit ce qui luy estoit possible pour s'insinuer en ses graces, à quoy (attendu sa foible viellesse) nous ne prenions aucunement garde. Mais que diriez-vous qu'il en devint amoureux?

LOYS. Je vous espioy à ce passage. Ma foy, voilà un vaillant combattant!

PHILIPPES. Iceluy, ayant entendu de mon père comme elle estoit accordée, qui estoit son fiancé et combien il lui donnoit en mariage, fut pour mourir de regret. Toutesfois, dissimulant sa douleur, et après avoir longuement pensé en soymesme comme il pourroit rompre ce mariage, naguères fit dire à mon père que, s'il luy vouloit donner à femme sa fille toute nue, qu'il la vestiroit de toutes sortes d'accoustremens, la bagueroit, feroit les nopces et la doueroit de tout son bien, de mode que, s'il venoit de fortune à mourir le premier, elle se pourroit après richement remarier à qui bon luy sembleroit.

LOYS. Vray Dieu! voyez les trais de la fortune! Et bien, que dict vostre père?

PHILIPPES. Il respondit comme un miserable marane et vilain avaritieux, asçavoir que, où il tiendroit sa parolle, la fille estoit à luy. Après, m'ayant le tout declaré, me commanda porter ces belles nouvelles à Charles, et sçavoir de luy s'il vouloit ma sœur aux conditions et mesme pris du viellard; si non, qu'il torchast hardiment sa bouche, et qu'elle luy passeroit loin des costes.

LOYS. Ah! pauvre Charles! Et que dict-il?

PHILIPPES. Vous le pouvez penser : il blasfemoit le Ciel, despitoit les astres, maudissoit sa naissance et se plaignoit de la fortune, mais beaucoup plus de mon père, acceptant neantmoins les conditions qui luy estoient proposées. Mais ce fut en vain, pource qui luy fut respondu par mon père qu'il estoit marry qu'il ne la luy pouvoit donner, d'autant qu'il estoit encores en puissance de père et de mère, et que, où elle ne luy porteroit un bon mariage, ils estoient et l'un et l'autre pour en endurer après et avoir assez froid aux dents. Ainsi le pauvret fut desarçonné par Lazare, dont il demeura le plus dolent homme du monde, et ma sœur encores d'avantage.

LOYS. O soif insatiable! Se peut-il faire que Joachim, pour sauver la despense, veulle marier sa fille unique à un viellard contrefaict, ne se souvenant qu'avec un dot raisonnable il la pourroit donner à un beau jeune homme, qualifié, gentil, gaillard, honneste, de noble race et bien apris! Voyez la sale cupidité des hommes! O pauvre fille! et pauvres filles encores avec toy toutes celles que le Ciel a destinées prendre naissance de pères tant avaricieux! Mais, contez-moy, qu'en advint-il après?

PHILIPPES. Me semblant que l'on faisoit tort à Charles, je deliberay, pour la grande amitié qui est entre nous, pour les infinies obligations dont je luy suis tenu, pour la raison, qui le requiert, et pour le contentement de ma sœur, ne me soucier de tout le profict qui m'en pourroit advenir; tellement que, ayant mis à part tous les respects que je doy à mon père, je m'accorday avec luy faire en sorte que peussions empescher ce mariage, et y avons tant soigneusement travaillé, à l'ayde de Lambert, son serviteur, que, si le tout reussit à autant bonne fin qu'heureux en a esté le commencement, ils n'auront, ainsi qu'ils pensent, si aysement Pasques au dimanche.

LOYS. Sçauroit-on sçavoir que ce peut estre?

PHILIPPES. Ce Lambert, qui est un fin freté, rusé en toutes espèces de malices s'il en fut oncques, fut, en ses jeunes ans, laquais de Lazare, à raison de quoy il est fort familier avec luy. Ainsi, ces jours passez, ce gallant l'alla veoir, lequel, faignant estre amy de son honneur et desireux de son bien et avancement, après l'avoir longuement entretenu de ne sçay quelles baliverneries, luy fit croire que ma sœur Lucresse, qu'il s'atend espouser, alloit pour le moins deux fois en la sepmaine coucher avec Charles, son maistre, s'offrant, à toutes les fois qu'il voudroit, lui faire veoir ceste pratique.

LOYS. Par Dieu, la voilà bonne.

PHILIPPES. Le viel jaloux, qui le creut aysement, s'alluma dèslors d'un tel desdain qu'il ne sçait maintenant où il en est; de façon que, dès dimenche dernier, qui devoit estre le jour des espousailles, il fist sçavoir à mon père qu'il vouloit

attendre encor cinq ou six jours, et pour cause.

LOYS. Je me resjouiroy, mais je ne voy gluau qui tienne.

PHILIPPES. Vous n'estes encore party. Attendez.

LOYS. Dictes.

PHILIPPES. Ainsi, cest homme, plus que fol desesperé, ne sçait ores de quel bois faire flesches, si que craignant estre trompé, il veut, de ses propres yeux, veoir tout le mistère, et, en ceste volonté, a puis naguères envoyé querir Lambert pour le sommer de sa promesse, et l'advertir en temps et lieu; et pour vous dire ce qui en est, voicy l'heure de l'assignation.

LOYS. Jusques icy, je ne voy chose qui vous puisse beaucoup ayder.

PHILIPPES. Je ne sçay. Tant y a qu'hyer au soir, Lambert m'advertit qu'il avoit arresté avec le viellard que ceste nuict il lui monstreroit la lune au puis. Ainsi, par l'advis de son conseil, nous avons donné ordre à tout.

LOYS. Quel ordre?

PHILIPPES. Escoutez : ma sœur, qui plus que nous-mesmes est desireuse de nos desirs, estant du tout deuement advertie, a tant faict envers nostre fille de chambre, qu'elle l'a convertye à faire cet office et jouer son personnage.

LOYS. Dieu soit loué! Je commance à ceste heure y voir un peu plus de clairté.

PHILIPPES. Ainsi, au desceu de tous ceux de nostre maison, nous avons tant faict que l'avons vestue des accoustremens de ma sœur, avec lesquels Lazare l'a veue plus que beaucoup de fois,

de sorte qu'à ceste heure il semble que ce soit elle-mesme.

LOYS. Et bien! à quoy doit reussir ceste menée?

PHILIPPES. A cela que, Lazare ne voulant point de ma sœur, mon père sera contraint la bailler à Charles.

LOYS. Ainsi vous soit le ciel favorable et la fortune prospère, comme amoureusement vous vous employez pour l'un et pour l'autre!

PHILIPPES. Ce n'est pas tout: je suis encor de la partie, car Lambert m'a dict avoir tant heureusement besongné pour moy qu'en ceste mesme nuict il consommera tous mes desirs, faisant coucher entre mes bras Helaine, niepce de Lazare, pour l'amour de laquelle je brusle vif entre les flammes.

LOYS. Dieu vueille favoriser voz entreprinses! Je voudroys qu'il m'eust cousté grand chose, et que j'en peusse avoir le passe temps avant que partir, mais il faut desloger; parquoy, affin de mettre ordre à mes affaires et ne vous destourner des vostres, je prendray congé de vous, me recommandant à voz bonnes graces. A Dieu, Monsieur.

PHILIPPES. A Dieu, jusques au retour, que j'espère que me retrouverez plus content. Or l'heure s'approche, il vaut donc mieux que j'aille à mon assignation. O Dieu! que je suis aise! Le cœur me saute d'allegresse. O nuict! douce nuict! Helas! quand sera-ce que tu me seras plus claire et belle que le plus beau jour de tous les plus beaux jours! Mais il ne me faut laisser eschapper

le temps, puis que je le tiens par le poil : car qui l'a et le perd tard le rencontre.

SCÈNE III.

Lambert, serviteur de Charles; *Philippes.*

LAMBERT.

Monsieur, vous soyez le tresbien venu. Mais que diable vous estes diligent!

PHILIPPES. N'avons-nous pas prins l'assignation à six heures?

LAMBERT. Oy.

PHILIPPES. Voy ma monstre, l'eguille est doictement sur le point.

LAMBERT. Sus! sus donc ! allons! vertubieu! à quoy resvons nous! Mais il ne seroit mauvais appeller mon maistre en passant, afin que, quand Lazare viendra, nous soyons prestz.

PHILIPPES. C'est bien dict; va l'appeller, trotte!

LAMBERT. Je revien.

PHILIPPES. Il m'est advis que tout ira bien. O vieil peteur, remply de pechez mortelz! Par Dieu! ce n'est viande pour tes oyseaux, quoy que mon père et toy puissiez faire : car noz sages prevoyances font la nicque à vos iniques et trop sottes volontez

---

SCENE IIII.

Charles, amoureux; *Philippes, Lambert.*

CHARLES.

Bon soir, seigneur Philippes. Mon Dieu, que je suis ayse de vous voir !

PHILIPPES. Et moy joyeux de vous avoir trouvé.

LAMBERT. Il semble, veu les caresses que vous vous faictes, qu'il y ayt dix ans que ne vous soyez entreveuz. Vertu ma foy ! laissez toutes ces nyaiseries aux courtisans, et pensez que le temps est devenu basteleur.

PHILIPPES. Et bien, quoy?

LAMBERT. Avez-vous faict ce qu'avions ar resté?

PHILIPPES. Oy.

LAMBERT. Elle n'a faict trop la difficile, non pas?

PHILIPPES. Je renie ma vie que je n'euz jamais plus de peine luy faire consentir, et croy que, sans ma sœur, je n'en fusse jamais venu à mon honneur.

LAMBERT. L'avez-vous enseignée comme elle se doibt gouverner?

PHILIPPES. Oy, de tout point.

LAMBERT. Où est-elle maintenant?

PHILIPPES. A la porte du logis, où elle nous attend.

LAMBERT. Desguisée, cela s'entend?

PHILIPPES. Elle est vestue de tous les accoustremens que ma sœur porte aux jours de feste, avec lesquels Lazare l'a veue assez souvent.

LAMBERT. Comme les avez-vous peu avoir?

PHILIPPES. Te l'ay-je pas dict? Ma sœur les a baillez elle-mesme.

LAMBERT. Cela va bien.

PHILIPPES. Voicy le meilleur : pour ce que ceste fille est plus brune que ma sœur, je luy ay blanchy tout le visage avec du fard.

LAMBERT. Bon. Ne luy avez-vous pas dict que, si tost qu'elle entendra trois fois frapper les mains l'une contre l'autre, qu'elle ouvre l'huys et sorte dehors?

PHILIPPES. Oy, laisse faire ; elle en viendra bien à bout.

LAMBERT. Or sus, de par Dieu! tout va bien. Il ne reste maintenant sinon prendre garde à nous, affin que, si d'adventure Lazare venoit, de ne le rendre soupçonneux : car je sçay qu'il ne demeurera meshuy guères à venir, et m'esbahy bien fort qu'il n'est desjà icy. Mais patience! j'enten hurter à la porte... Escoutez. Retirez-vous, de par Dieu, c'est luy-mesme! Retirez-vous tost! Faictes un pigne!

PHILIPPES. Allons, despeschons, allons!

LAMBERT. Mon maistre, souvenez-vous de ce qu'avez à faire.

PHILIPPES. Ne te soucye.

LAMBERT. Allez au logis, et, si n'avez aultres nouvelles de moy, ne vous laissez voir.

CHARLES. Bien, bien, je t'obeiray pour ce coup.

LAMBERT. Ha! qu'il chemine à l'ayse, le preud-

homme : par Dieu ! il semble qu'il conte ses pas. O l'habille morveux ?

SCÈNE V.

Lazare, vieillard ; *Agnès*, sa servante ; *Lambert.*

LAMBERT.

As-tu oy ce que je t'ay dict ?

LAZARE. A qui en veut-il ?

AGNÈS. Allez, de par Dieu, qui vous vueille conduire et reconduire ! Je prendray garde à tout.

LAMBERT. Ho ! il est aux mains avecques sa servante.

LAZARE. C'est bien dict ! je doy paraventure passer la mer Rouge. Tu ne sçais que tu dis. Je veux, aydant Dieu, estre de retour devant que l'on sonne matines aux cordeliers; car, si tost que j'auray leu et faict response à ces lettres, je reviendray.

AGNÈS. Quant il vous plaira.

LAZARE. Entre en la maison, et garde bien de t'endormir ny ouvrir la porte à homme vivant.

AGNÈS. Bien, bien, laissez-moi faire.

LAZARE. Couvre bien le feu, affin qu'à mon retour je me puisse chauffer d'avant que me mettre au lict.

AGNÈS. Je vous entends.

LAZARE. Or sus donc ! ferme l'huys. Ohé ! co o hé ! co o hé !

LAMBERT. Le voicy qui vient ! Je ne sçay que

faire, ne me monstrer encores; aussi ne feray-je, affin d'entendre ce qu'il dira.

LAZARE. Cohé é! co ohé co! De mal'heur, pour m'achever de peindre, il m'est ceste nuict passée tombé un caterre qui me penètre le cerveau; mais, quoy qu'il en doibve advenir, et deussé-je mourir en la peine, je ne seray jamais à mon aise que je ne sache la verité de tout. Cestuy ma mis une puce en l'oreille que je ne puis maintenant retirer comme je voudrois bien. Aussi ceste chose me semble quasi impossible, car la fille est de trop honnestes parens. Son pere est l'un des hommes de bien de Paris; sa mère, la meilleure femme de France; son frère, tant honneste que rien plus. Elle ne parle, elle ne rit, elle ne hausse jamais la veue : à la voir, il semble qu'elle soit la propre continence, ains la mesme devotion; mais Dieu le sçait!

LAMBERT. Te voilà prins, pauvre homme!

LAZARE. Je ne sçay que dire, sinon qu'elle est femme, et de l'humeur des autres femmes, je m'entends bien! Elle est trop belle et trop jeune, de par Dieu! et Charles est trop beau et trop jeune. Que le diable y ayt part! Mais c'est tout un, nous verrons ce soir que c'en sera.

LAMBERT. Il en a tout du long de l'aulne, le matou.

LAZARE. Encores ce qui plus tourmente ma pensée, est le moyen qu'ils tiennent pour se trouver ensemble. Mais quoy! je l'ay sceu de Lambert.

LAMBERT. Ains de la bouche de la verité.

LAZARE. Et que le tout a esté moyenné par la servante. O que bien souvent elles sont cause de

grand mal ! Par ma conscience, il est bien necessaire à quiconque a des filles, ou une jeune femme, en sa maison, qu'il ayt bon pied et bon œil.

LAMBERT. Il faut que je me monstre, autrement il me feroit icy un sermon. Bon jour, sire Lazare.

LAZARE. Mais bon soir, voulois tu dire, non pas?

LAMBERT. Ha ! ha! ha ! je ne songeois pas qu'il fust nuit, pour le desir que j'ay de vous voir; et puis, combien y a-il que vous estes icy?

LAZARE. Il n'y a pas long temps. Et toy, d'où viens-tu?

LAMBERT. Je ne le veux pas dire ! Je vien de nostre logis. Mais que vous estes resveur ! Je gage que vous pensez à vostre maistresse.

LAZARE. Sa male peste, la vilaine qu'elle est ! elle ne sera jamais mienne, et de sa vie n'entrera chez moy.

LAMBERT. Sire Lazare, escoutez : faictes-moy ce bien n'en parler à personne, et que pour vous avoir faict plaisir je n'en reçoive dommage. Tu Dieu ! si on le sçavoit, je seroys perdu.

LAZARE. Ne te chaille ; je me coupperay plustost ceste langue avec les dents, qu'elle en parlast un seul mot : ne t'ay-je pas engagé ma foy, que j'estime autant et plus que ma vie?

LAMBERT. D'avantage, il en sourdroit un autre inconvenient : vous sçavez que mon maistre est soudain, et le frère d'elle bigerre au possible ; de mode que, s'ils en entendoient le vent, ils se pourroient entretuer et vous jouer quelque mauvais tour.

LAZARE. Non, non, Lambert, je ne me mesle

point de ce qui touche l'honneur des dames, n'ayes peur. Je veux seulement garder que ma maison ne soit diffamée.

LAMBERT. Vous parlez bien.

LAZARE. Et pour en estre asseuré, je le veux veoir avec ces deux yeux.

LAMBERT. Vous avez raison. Or sus, parlons d'autre chose.

LAZARE. C'est bien dict. En quel lieu veux-tu que je me mette pour les veoir et oyr à mon aise?

LAMBERT. Laissez faire à George : il est homme d'age. Escoutez : si tost que mon maistre a eu disné, il s'est allé mettre entre deux draps, et en faict tousjours ainsi à toutes les fois qu'il veut aller coucher avec elle.

LAZARE. Après?

LAMBERT. Or, pource qu'il sçait que j'attendoy aujourd'hui mon frère, je luy feray croire qu'il est venu.

LAZARE. Et bien?

LAMBERT. Je vous vestiray d'un vieil cazaquin que j'ay, et mettray sur vostre teste quelque chose qui vous couvrira jusques sur les yeux. Et pource que portez la barbe raze, je borderay vostre menton d'une fausse barbe, puis je luy diray qu'estes mon frère.

LAZARE. Lambert, regarde bien que tu feras.

LAMBERT. Il ne le vid jamais. Mon Dieu, que vous estes un estrange homme! vous ne croiriez à Dieu que sur bons gages! N'est-ce pas assez qu'il ne vous cognoistra point?

LAZARE. Je ne parle pas seulement de la cognoissance.

LAMBERT. De quoy donc?

LAZARE. Que j'y puisse estre present. Que sçais-tu? il tient peut-être la chose si secrette, qu'il ne voudra permettre que je l'assiste : car plus la chose est celée, plus est-elle incogneue.

LAMBERT. Je luy ay dict que mon frère ne fut jamais en ceste ville, ce qui est véritable, et que d'icy à deux jours il doibt retourner au pays; tellement que, ne cognoissant personne, il ne sçauroit que dire.

LAZARE. Et s'il venoit! puisque tu dis qu'il doibt venir.

LAMBERT. Je le tiendray si bien caché qu'il ne le verra pas; et puis il doit demain aller aux champs, d'où il ne reviendra qu'environ ces jours gras. Ainsi, mon frère pourra venir et s'en retourner sans que mon maistre en sçache rien.

LAZARE. Et moy, que feray-je? car je ne suis pour demeurer long temps en ces accoustrements.

LAMBERT. Je feindray vous envoyer coucher; cependant, vous reprendrez vos vestemens; après je vous ouvriray tout bellement l'huis : ainsi vous en retournerez chez vous, et s'il advient que mon maistre me demande qu'est devenu mon frère, je luy diray qu'il est party dès le point du jour.

LAZARE. Ha! je t'entends, je t'entends. Mais comme me vestiras-tu?

LAMBERT. Ainsi, à la legère.

LAZARE. Fay pour le moins si bien, je te prie, que je ne meure de froid.

LAMBERT. N'ayez doute.

LAZARE. Regarde sur tout que je sois chaudement et que je puisse resembler à ton frère. Et si tu me veux faire plaisir, fay que j'aye la teste bien couverte, de pœur du caterre.

LAMBERT. Je pourvoiray à tout. Mais que voy-je là soubs vostre chappeau?

LAZARE. C'est une callotte doublée de revesche.

LAMBERT. Elle vient bien à propos, car j'ay en nostre logis un grand vieil bonnet gras, lequel, comme je pense, vous adviendra fort bien sur ceste calotte, joint que ceux de mon pays en portent ordinairement de tels. Ma foy, vous ne m'en faictes pas jurer, c'est encor celuy que j'avoy quand je vins en ceste ville.

LAZARE. Mon Dieu, que j'en suis aise! Mais je voudroy bien sçavoir à quant sera l'heure de leur assignation.

LAMBERT. Faictes vostre compte que ce sera dans une demie-heure; que dis-je? mais quand il vous plaira, c'est-à-dire quand serez prest: adoncques je les iray appeller.

LAZARE. Tout m'agrée, je trouve tout bon; neantmoins je fay encor un doute.

LAMBERT. Quel?

LAZARE. Qu'il ne me recognoisse à la parolle.

LAMBERT. Mon Dieu, n'avez-vous point l'entendement de contrefaire vostre voix, de begayer, de parler enroué, ou autrement, que sçay-je? Par mon ame! si ne sçavez faire cela, à grand peine viendrez-vous à bout de plus grand chose.

LAZARE. Je cognoy bien à ceste heure combien c'est une chose belle sçavoir parler plus d'un langage.

LAMBERT. Pour ce qu'il y a bien grande difference de l'un à l'autre! comme si les Parisiens n'entendoient les Champenois! Vous me ferez devenir fol. Baste! parlez comme vous voudrez, c'est

tout un : il ne pensera jamais que ce soit vous.

LAZARE. Voilà qui me reconforte ; joint que, s'il se fie en toy, il ne s'en informera d'avantage

LAMBERT. Je luy diray que je veux que soyez avec moy, ce que je sçay qu'il m'accordera volontiers, d'autant que la plus grande compagnie augmente le courage. Allons donc, devant qu'il face plus nuict.

ACTE II.

SCÈNE I.

Claire, seule.

CLAIRE.

Helas! pauvrette que je suis! il n'y a icy personne; toutesfois il me semble avoir entendu faire le signe. Vray Dieu! que j'ay peur ! Aussi, n'est-ce pas grand charge de conscience, me faire demeurer icy toute nuict, seule, et sans chandelle ny aucune clairté? Mais je suis bien beste, puisque je ne puis estre veue d'aucun, que je ne me contemple moymesme au clair de la lune. Oh! que ne me voit à ceste heure mon amoureux! M'en enda ! s'il m'ayme bien en mes habits de tous les jours, je croy qu'il m'adoreroit, maintenant que je suis brave comme une petite princesse. Miché ! on dict bien vray, que les belles plumes font les beaux oiseaux. Qui me recognoistroit ore pour Claire? Ma fi, personne ; aussi je suis à ceste heure tant mignonne et poupine, qu'aisement on me prendroit pour ma

jeune maistresse, et ne sera de merveille si ce vieillard lousche et morveux de Lazare y est trompé. Mais ces gens icy me feront raffolir devant qu'ils viennent; si faut-il cependant que je prenne si bien garde à moy que je les puisse descouvrir premier qu'ils m'apperçoivent, à fin que j'aye loisir de me retirer. Mais, folle que je suis! je ne devroy estre à ceste heure icy Que sçay-je? si j'estoy rencontrée à l'improveuë par ces rufiens et tireurs de laine qui ne demandent que chappe cheute, ils me pourroient faire quelque chose. Helas! je seroy fille perdue! Il vaut donc mieux que je rentre dedans et tienne l'huys entr'ouvert, pour le fermer soudain que j'entendray quelqu'un.

SCÈNE II.

Agathe, femme de Joachim; *Claire*.

AGATHE.

Claire!

CLAIRE. Paix! qu'est-ce que j'oy?

AGATHE. Claire, où diantre es-tu?

CLAIRE. Mon Dieu! c'est ma maistresse qui m'appelle. Je suis perdue! je suis morte!

AGATHE. Claire!

CLAIRE. Helas! elle est desjà sur le pas de l'huis.

AGATHE. Mais où sera allée cette truande?

CLAIRE. Je ne sçauroy r'entrer dedans qu'elle ne me voye.

AGATHE. Voyez s'elle respondra !

CLAIRE. Et m'en voulant fuyr, je ne sçay où aller.

AGATHE. Claire! es-tu sourde? Claire!

CLAIRE. Elle m'a veue! Jesus!

AGATHE. Malheureuse! vien çà, vien!

CLAIRE. Il faut icy penser à mes affaires; mais, ô mon Dieu! que diray-je? que feray-je?

AGATHE. Escoute, cagnardière! Elle n'a point d'oreilles.

CLAIRE Je diray que je resve, et feray semblant de m'estre levée en songeant. Bricque! c'est tout un: je m'en vay droit à elle, frottant mes yeux, que je tiendray demi-clos et à demy-ouvers. Uum muum, uum.

AGATHE. Vray Dieu! qu'est ce cy? Claire! Claire!

CLAIRE. Uum, muum, uuum.

AGATHE. Claire, n'oy-tu goutte? dors-tu? songes-tu? resves-tu? Grosse effondrée, estourdie, beste chaussée, il semble que tu sois hors du sens! O chetive moy, helas! elle est vestue des meilleurs accoustremens de ma fille! Claire, quelle folie est-ce cy? es-tu folle? A quelle fin, dy-moy, as-tu vestu les habits de Lucresse? Elle ne respondra jà par despit. Claire!

CLAIRE. Uum! Mon Dieu! Uum muu. Qu'est-ce? qu'y a-il? Je dors, je dors.

AGATHE. Comment, tu dors! grosse truye! Dy-moy, où as-tu prins ces vestemens, et pourquoy tu t'en es ainsi parée?

CLAIRE. Vous m'avez rompu le plus beau somme du monde. O que je dormoy bien!

AGATHE. Je croy que tu es insensée. Je te de-

mande qui t'a vestue des accoustremens de Lucresse.

CLAIRE. Vierge Marie! que je suis malheureuse! Il me faut faire chauffer le four.

AGATHE. Pu u u! ceste garce est yvre.

CLAIRE. Je ne sçay où est mon escouvillon, et, qui plus est, je gage que ma paste sera trop levée.

AGATHE. Vien çà, aproche; respon à ce que je te demande, et laisse-là le four, escouvillon, paste et levain. A quelle fin t'es-tu ores vestue des meilleurs accoustremens de ma fille? Respon, qui te l'a faict faire?

CLAIRE. Ho, o! oy, oy! Vous dictes vray. Je l'avois dedans mon tablier.

AGATHE. Car, à ce que je voy, tu as toutes ses besoignes, jusques à ses pantoufles.

CLAIRE. O! que me voilà bien ainsi! Est-il pas vray? Hé! je vous prie, regardez-moy un petit.

AGATHE. Je croy que tu es hors du sens. Dy-moy, sotte ecervelee, qui t'a desguisée en ces vestemens, et que tu cherches icy à ceste heure.

CLAIRE. Ma dame, me voulez-vous croire?

AGATHE. Comment, croire?

CLAIRE. Je ne sçay que je fay.

AGATHE. Tu ne sçais que tu fais!

CLAIRE. Non. Il est vray que je sçay bien qu'hier au soir je m'allai coucher de bonne heure, et me despouillay nue comme quant Dieu me fit; mais je ne sçay comme je suis maintenant icy, ny qui m'a ainsi habillée.

AGATHE. Seigneur Dieu! tu me fais esbahir! Helas! quelle merveille est-ce cy?

CLAIRE. Je ne sçay d'où vous vient cest es-

bahissement; si ne fay-je pas les merveilles.

AGATHE. Je voy que c'en est : tu te seras levée en songe, et resvant auras faict tout ce beau mesnage. O! que je suis heureuse que lors j'estoy resveillée, pource que, t'oyant faire du bruict par le logis, pensant que ce fussent des larrons, je me suis levée, et, t'appellant sans cesse, suis allée à tastons jusques à ton lict, où, cherchant en vain, j'ay encores en vain cherché tous les coings du logis en t'appellant tousjours, et jusques icy, que je t'ay trouvée, comme tu vois.

CLAIRE. Dieu en soit loué, ma Dame! Enanda! j'estoy pour me perdre, ou tomber ès mains de quelque mauvais garson, qui m'auroit despouillée ou faict peut-estre quelque deshonneur, que sçait-on?

AGATHE. Voyez la pitié! Tu penses donc en estre quitte à si bon marché, grosse effondrée, ivrognesse! Si tu buvois moins le soir, cela ne t'adviendroit pas. Va à la male heure, va là haut, tire, que je t'aille desabiller. Regardez, elle a jusques à ses gands! Ha! petite effrontée, il y a ici de la meschanceté. Comme as-tu ouvert le coffre, qui estoit fermé à clef? En songeant on ne trouve pas tout si bien à point. A peine que tu ne me fay dyre autre chose. Tenez, elle est encor fardée!

CLAIRE. Ma Dame, je crain que, comme je resvoy tantost, vous ne resviez maintenant. Tant y a que je ne sçauroy dire comme cela s'est faict, comme je suis icy, ny qui m'y a menée, si ce n'a esté quelque esprit malin. Et quant au fard, jamais je n'en usay.

AGATHE. Si on ne me rompt les bras, nous le verrons tantost, et si le mauvais esprit t'a conduite

en ce lieu. Va, va, despesche, entre leans, maudite creature : car je veux tout à loisir trouver la pointe de ce cloud.

SCÈNE III.

Philippes, Charles.

PHILIPPES.

Tant y a que je ne me pouvoy garder de rire, oyant ce meschant Lambert si bien le persuader.

CHARLES. Parlez autrement, de par le diable! S'il vous avoit entendu, il seroit homme pour tout gaster.

PHILIPPES. Vistes-vous ces chausses qu'il vouloit mettre par dessus les siennes, de peur du froid?

CHARLES. J'ay tout veu et entendu comme vous, mais je ne sçay qu'il veut dire par ce frère et ce pays de Champaigne.

PHILIPPES. Que diable! par Dieu, je pense qu'il est fol, et que sommes pour faire une chose et luy une autre.

CHARLES. Quant à cela, je n'en doute point.

PHILIPPES. Que dictes-vous?

CHARLES. Je dy que je ne sçay qu'il dict.

PHILIPPES. Que ferons-nous donc pour l'entendre?

CHARLES. Il le faudra oyr parler.

PHILIPPES. Cependant il ne seroit mauvais que j'allasse faire un tour jusque au logis, afin

que, si de fortune on me demandoit, je peusse respondre.

CHARLES. Allez donc. Par mon ame, à ce que j'ay peu entendre par ce trou, le pauvre viellard est bien froid amoureux, puisqu'il craint tant estre morfondu !

SCÈNE IIII.

Boniface, serviteur de *Philippes*, *Philippes*, *Charles*.

BONIFACE.

Où le pourray-je trouver à ceste heure?

PHILIPPES. Ma foy, nous ferions encores mieux l'attendre un petit : car, si nous n'y estions à temps, ce seroit pour tout gaster.

BONIFACE. Au moins si je sçavoy comme je me doy gouverner !

CHARLES. Mais voyez, est-ce pas là vostre serviteur qui vient à nous?

PHILIPPES. Il me le semble, et si me semble que non.

BONIFACE. Je ne sçay qu'en dire, mais je voy clairement qu'il y a de la diablerie.

PHILIPPES. C'est luy-mesme. Ma foy, me voilà bien obéy ! Boniface! hé ! Boniface !

BONIFACE. O mon maistre ! que j'estoy en peine de vous trouver !

PHILIPPES. Est-ce cy le service que tu me fais? Que t'ay-je dict?

BONIFACE. Que je vous attendisse en la cham-

bre basse, et n'en bougeasse que ne fussiez de retour.

PHILIPPES. Pourquoy donc es-tu sorty?

BONIFACE. Pour un cas nouveau et estrange qui est survenu.

PHILIPPES. Quel cas? dy, parle viste.

BONIFACE. Vostre mère a trouvé Claire en fraude.

PHILIPPES. Helas! que luy as-tu oy dire? Nous sommes morts! Conte-moy, despesche.

BONIFACE. Comme j'ay peu entendre, elle estoit sur le sueil de l'huis ou dehors, desguisée de ne sçay quels accoustremens.

PHILIPPES. Voyez quel malheur!

BONIFACE. Tellement que madame vostre mère l'a surprinse à l'impourveu. Je pense qu'elle luy demandoit pourquoy elle estoit là si tard, qui l'avoit ainsi abillée, à quelle fin et qui elle attendoit.

PHILIPPES. Envieuse fortune! Et que respondit-elle?

BONIFACE. Je n'en peu entendre autre chose, pource qu'elles montèrent en haut.

PHILIPPES. O Dieu! et mon père en a-il rien oy? Nous serions perdus. Ah ciel ennemy! Achève.

BONIFACE. Pensant veritablement que ceste toille estoit par vous ourdie, sans tarder d'avantage je deliberay vous en advertir.

PHILIPPES. Tu as bien faict; mais escoute, Boniface; cours, va tost trouver ma mère, et luy dy ainsi : Ma dame, mon maistre vous mande dire par moy que d'autant que l'aymez et tenez chère sa vie, son bien, son profict, et vostre honneur et le

sien, que ne disiez ou faciez aucune chose à Claire, jusques à ce qu'il ayt parlé à vous, d'autant que, pour chose qui importe de son avancement, il a esté contrainct faire ce qu'il vous dira, et vous prie sur tout que son père ne soit resveillé, et n'en sache rien. Cours donc, va poste diligente.

BONIFACE. J'y vas.

PHILIPPES. Boniface!

BONIFACE. Monsieur?

PHILIPPES. Dy-luy que je seray là tout à ceste heure, et me vien rendre response.

BONIFACE. Je revien.

PHILIPPES. Voyez si la fortune a pas tousjours son arc tendu pour offencer autruy en lieu où elle sçait qu'elle luy fera plus de dommage et desplaisir!

CHARLES. Si de malheur vostre père s'est eveillé, et a quelque chose entendu de nostre menée, je n'y voy point de remède. Mais quoy, vostre mère l'aura appellé, quant ce ne seroit pour autre chose que luy demander conseil sur cest affaire.

PHILIPPES. Je ne sçay, mais je ne le puis croire, pour ce qu'il est couché en une autre chambre qui respond sur le derrière; et puis les femmes sont naturellement curieuses, qui me faict penser que ma mère, pour sçavoir tout par le menu, n'aura eu loisir l'en advertir, tellement que, si Boniface y arrive assez à temps, je me promets qu'il n'en oyra jamais le vent venter.

CHARLES. Et puis prenons le cas que jamais il n'en sache rien, est-ce pas assez qu'elle le sçait? Et nos desseins ne luy estans agreables, quel remède avons-nous?

PHILIPPES. Pleust à Dieu que la chose fust autant secrette à mon père que je viendray bien à bout de ma mère ! Mais voicy le plus dangereux : comme entretiendra l'on Lazare jusques à ce que j'aye esté au logis et en sois de retour ?

CHARLES. Par ma foy, nous y voilà ! O les habiles gens que nous sommes !

PHILIPPES. Voyez que la fin du jeu nous rendra confus. Qu'en despit du malencontre ! Ainsi n'y voy-je ny voye ny sentier.

CHARLES. Encor si nous pouvions parler à Lambert, car je ne doubte point que par son bon advis nous ne trouvassions quelque eschappatoire !

PHILIPPES. Comment, s'il est empesché à l'entour de ce grison ? Et le pis que j'y voye est que je crain que ce pendant il ne me vienne appeller.

CHARLES. Helas !

PHILIPPES. Et ne me trouvant point, que tout ne soit gasté.

CHARLES. Que ferions-nous ?

PHILIPPES. Je ne sçay, par Dieu, chose qui vaille.

CHARLES. Helas !

PHILIPPES. Mais voicy Boniface qui revient. Et bien ! qu'as-tu faict ? Mon père en a-il rien entendu ?

BONIFACE. Nenny, Monsieur.

PHILIPPES. Que faisoient ces autres ?

BONIFACE. Claire pleuroit ; vostre mère estoit auprès qui l'interrogeoit quant je suis arrivé, mais elle n'avoit encor peu arracher une parole de sa bouche. Adonc je luy ay dict ce dont m'aviez donné charge.

PHILIPPES. Que respondit ma mère?

BONIFACE. Elle me pria quasi en pleurant que je lui disse la cause de ces nouveautez et estranges accidens. Alors je luy dy la chose estre de très grande importance, comme elle pourroit aprendre de vous, qui l'iriez incontinent trouver; responce qui l'estonna tellement, qu'elle m'en demanda mon advis.

PHILIPPES. Que luy conseillas-tu?

BONIFACE. Qu'elle fist vostre volonté; et, affin qu'on n'esveillast vostre père, je fis tant que descendimes à bas, où je la priay vous attendre, tandis que je vous viendroy trouver.

PHILIPPES. Mon amy, Dieu a voulu que pour mon grand profict tu m'ayes desobéy; mais puisque tu as tant bien commancé, il faut que tu faces encore d'avantage.

BONIFACE. Dictes hardiment, Monsieur, car, pour l'amour de vous, je feroy de la faulse monnoye.

PHILIPPES. Nous voudrions parler à Lambert, laquel est maintenant avec un autre en la maison de Charles; mais, regarde, nous voudrions que cest autre n'en apperceust rien.

BONIFACE. Je hurteray à la porte, et quant on m'aura ouvert, j'entreray et l'appelleray, disant à cet autre qu'il attende un petit et que Lambert retournera incontinent. Adonc je le vous ameneray.

PHILIPPES. Tu n'entens pas! nous ne voulons que cet autre s'en aperçoive, ny seulement qu'il se doute qu'on le demande.

BONIFACE. Comme voulez-vous, si deux sont devisans ensemble, en appeler un que l'autre ne s'en aperçoive ou entende qu'on le demande?

PHILIPPES. Que sçavons-nous? Regardes-y un peu, je te prie.

BONIFACE. Je ne sçay comme autrement faire, si je n'avoy l'anneau d'Angelique ou l'elitropie, qui rend les personnes invisibles.

PHILIPPES. Helas! nous n'avons rien faict.

CHARLES. Quand le diable veut aller en procession, il n'a jamais faute de croix.

BONIFACE. Sy du commancement vous m'eussiez adverty de ceste menée, j'y eusse prins garde, ou bien vous eusse enseigné quelque bon expedient.

PHILIPPES. J'en suis marry jusques au cœur; je n'y ai pas pensé. Mais quoy! il n'est plus temps.

BONIFACE. Pourquoy?

PHILIPPES. Pour ce que la chose est trop hastée. Ainsi donc, Boniface, mon mignon, je te prie, d'autant que tu m'aymes et mon honneur, trouve-nous quelque subtil moyen.

BONIFACE. J'y pense.

PHILIPPES. Là donc, courage, mon bedon.

BONIFACE. Je le tiens! Patience, tout ira bien.

PHILIPPES. Comment?

BONIFACE. Escoutez : l'un de vous prendra un boisseau qu'il roulera sur le pavé : ce bruict montera jusques aux oreilles de Lambert, lequel, se doutant cecy estre faict à la main, se despestrera incontinent de son homme, faignant vouloir voir que ce pourra estre ; ainsi vous viendra trouver.

PHILIPPES. Cela me plaist; que vous en semble?

CHARLES. Bon.

PHILIPPES. Sortez donc, seigneur Charles.

CHARLES. Je m'en vas.

PHILIPPES. Voyez ceste autre, je pense que de sa vie elle ne fut veue debout à telle heure.

BONIFACE Feste au diable, et qu'est-ce cy?

PHILIPPES. Tu le sçauras, ne te soucye; atten un petit.

BONIFACE Je pense que je suis tout transporté. Quelle meslange faictes-vous? Qui a ainsi accoustré Claire, et à quelle fin, je vous prie?

PHILIPPES. Tu as plus de haste que celuy qui trespasse de nuict

BONIFACE. Je le voudroy bien sçavoir.

PHILIPPES. Il n'est pas encor demain matin : tu le sçauras; mais oys-tu point le tintamarre que faict Charles?

BONIFACE. Je pense qu'il a un tabourin d'Aleman, au bruict qu'il faict.

CHARLES. Si Lambert n'est sourd, je croy qu'il l'aura entendu.

PHILIPPES. Ha! le voicy! le voicy!

CHARLES. Helas! cet idiot le suyt pas à pas.

PHILIPPES. Lambert! ô Lambert! nous voudrions bien parler à toy.

CHARLES. Et pour chose d'importance.

SCÈNE V.

Lambert, Lazare, Philippes, Charles, Boniface.

LAMBERT.

O mon Dieu ! tost, tost, Messieurs ! faictes semblant vous entrebatre ; et toy, Boniface, feins les vouloir separer. Là donc, criez, menez du bruict, contrefaictes voz voix, affin qu'il ne vous cognoisse. Despeschez tost.

CHARLES. Ah traistre ! est-ce ainsi que tu me prens en homme de bien ?

PHIPIPPES. Ha poltron ! c'est ici que je vengeray le tort que tu m'as faict.

BONIFACE. Holà ! Messieurs, holà ! retirez-vous ; c'est assez, c'est assez.

LAZARE. Qu'est-ce là ? qu'est-ce là ? Lambert, qu'est-ce là ?

LAMBERT. Ce sont des hommes qui s'entrebattent.

CHARLES. O Dieu ! je suis mort !

PHILIPPES. Ah traistre ! tu n'eschapperas de mes mains.

BONIFACE. Tout beau, Messieurs, tout beau, de par Dieu ! c'est assez.

LAMBERT. Hé ! mes gentilshommes ! retirez-vous. (Boniface, demande-moy des armes.) Retirez-vous, je vous supplie.

LAZARE. Retire-toy toy-mesmes, Lambert ; voy-tu pas qu'il n'y a point de proffit ?

LAMBERT. Voyez-vous pas qu'ilz s'entretuent?

BONIFACE. Mon compagnon, je te prie, apporte icy quelques armes, quelque espée ou quelque je ne sçay quoy, pour les separer.

LAMBERT. Boniface, prend mon chapeau et le serre. Sire Lazare, conseillez-moy, que doy-je faire?

LAZARE. Que tu fermes l'huys, tant tu es sot. Te veux-tu perdre? Que penses-tu que ce soit, estre trouvé à ceste heure saisy d'armes?

LAMBERT. Vous dictes vray.

BONIFACE. St! holà! tout beau! attendez! Ils ont fermé l'huis!

PHILIPPES. Mais que nous a-il faict faire?

BONIFACE. Quelque chose, croyez-moy.

PHILIPPES. Dieu le vueille; mais je ne puis penser tout cecy pouvoir reussir à quelque bien.

CHARLES. Lambert n'est pas beste, et vous asseure qu'il n'a rien faict qu'à bonne occasion.

BONIFACE. Il m'a faict serrer son chapeau, qui me faict penser qu'il y a quelque chose en son celier; mais qui diable est celuy que j'ay veu en juppon avecques luy?

PHILIPPES. L'as-tu point cogneu?

BONIFACE Non. O quel masque affamé! Par sainct Picot! il a l'air d'un brave poltron. Avez-vous veu qu'il n'a jamais osé franchir le sueil de l'huis?

CHARLES. Philippes, avez-vous prins garde qu'il a de la barbe?

PHILIPPES. Nenny. Comment, de la barbe?

CHARLES. Oy, de la barbe, oy.

PHILIPPES. Vous ne l'avez pas bien regardé.

CHARLES. Mais vous-mesmes?

PHILIPPES. Boniface, dy-moy, avoit-il de la barbe?

BONIFACE. Oy, il en avoit une grande noire, pointue comme celle d'un vieil bouc.

PHILIPPES. Par ma conscience! ce n'estoit donc pas luy? Mais voicy Lambert. Et bien! comme se portent noz affaires? qu'as-tu faict du pelerin?

LAMBERT. Je l'ay laissé en prison.

CHARLES. Comment, en prison?

LAMBERT. Bien, car il ne peut sortir sans mon congé.

CHARLES. Vray Dieu! il s'apercevera de la tromperie.

LAMBERT. Il ne sçauroit.

CHARLES. Comme as-tu faict?

LAMBERT. Sitost que fusmes rentrez dedans, je luy dy avoir perdu mon chappeau et que je le voulois aller chercher. Là-dessus je sorty, tirant l'huis après moy, lequel tout bellement je fermay à double resort, de façon qu'il ne peut sortir sans hurter. Je l'eusse fait du commencement; mais il me talonnoit de si près qu'il ne me fut jamais possible.

CHARLES. Voilà un bon traict.

PHILIPPES. Bon, par mon ame!

LAMBERT. Ce pendant nous ferons nos affaires.

PHILIPPES. Mais, helas! ce ne sera pas si tost faict.

LAMBERT. Quel danger?

PHILIPPES. Quel? Que par ta trop longue demeure Lazare ne s'aperçoive de ta tromperie, et qu'ainsi noz pensers ne demeurent vains.

LAMBERT. N'ayez crainte; que sçauroit-il faire?

PHILIPPES. Tant, helas! que ce seroit trop.

LAMBERT. Vous avez grand peur. Laissez-moy faire, et entrons seulement dedans, affin que les voisins ne puissent entendre ce que j'ay envye vous dire.

ACTE III.

SCÈNE I.

Agnès, servante de Lazare, à la fenestre; *Leger*, laquais de Lazare, dehors.

AGNÈS.

Qu'y a-il? quoy? qu'est-ce? Je sçay bien que je ne suis pas sourde.

LEGER. Si je ne suis aveugle, je ne voy icy personne.

AGNÈS. Héé! ne l'ay-je pas bien dict?

LEGER. Ma foy, je pensois avoir oy hurter à l'huis.

AGNÈS. Tu me croiras une aultre fois.

LEGER. Si sçay-je bien pourtant qu'on a hurté.

AGNÈS. Je scay bien que non.

LEGER. Et je sçay bien que si.

AGNÈS. Qui a-ce esté?

LEGER. Que diable sçay-je? je me suis hasté pource que je pensois que ce fust le maistre.

AGNÈS. Ne sçais-tu pas bien qu'il a la clef?

LEGER. Ne la peut-il avoir laissée?

AGNÈS. Non, car il la porte tousjours avecque soy.

LEGER. Vous dictes vray : il a ceste grande escarcelle qui resemble quasi la gibecière d'un fauconnier.

AGNÈS. Or sus, sus, entre en la maison et ferme la porte.

LEGER. Ma bonne mère, faictes-moy un plaisir.

AGNÈS. Que veux-tu?

LEGER. Je voudrois bien, pource que j'ay un peu affaire icy près, que m'attendissiez un tantinet et ne fermassiez la porte : je ne feray qu'aller et venir.

AGNÈS. Sainct Gy! je m'en garderai bien, et ne me feras pas faire ceste folie.

LEGER. Pourquoy?

AGNÈS. Pource que je ne veux estre trouvée dehors. Je sçay bien qu'il m'a dict.

LEGER. Je reviendray tout incontinent, croyez-moy.

AGNÈS. Et si de malheur il retournoit, que seroit-ce?

LEGER. Il n'a garde, vrayment.

AGNÈS. Je ne sçay; tant y a que je ne veux pas estre chassée pour tes beaux yeux : je n'en feray rien, et, si tu n'entre vistement, je t'enfermeray dehors.

LEGER. Elle est assez meschante pour faire ce qu'elle dict; voilà pas pitié? Non, non, par dieu! l'on ne sçauroit tirer de ceste vieille un plaisir d'icy là.

AGNÈS. Leger! Leger!

LEGER. Escoutez l'enragée! Que se puisse-elle trançonner la langue?

AGNÈS. Leger, par la croix que voilà, si tu t'en vas, je te fermeray l'huis au néz et te laisse-

ray conter les chevilles : je ne veux estre tansée pour l'amour de toy.

LEGER. Or sus, sus! je vous en quitte. Ma foy, vous estes autant gracieuse que belle.

AGNÈS Et tu es un petit affetté qui ne vaut rien. Cela sied bien, non pas, à un tel babouyn que toy, sortir à ceste heure dehors?

LEGER. Vous dites vray, ma mère, je n'y avois pas pensé.

AGNÈS. Dieu ayt l'ame de l'ayeulle de ma première maistresse; mais elle me disoit tousjours qu'il n'y a que les meschants garnemens, les loups, les chiens et les crapaux qui courent de nuict.

LEGER. Elle disoit vray, la bonne dame.

AGNÈS. Après, après, retirons-nous d'icy vistement : car, si le sire venoit, ce ne seroit pas tout un.

SCÈNE II.

Philippes, Charles, Lambert, Claire, Boniface.

PHILIPPES.

Or sus, ne disois-je pas bien que ma mère en seroit contente? D'une seule chose elle a esté marrie : que je ne luy ay faict sçavoir plustost. Mais où est Lambert?

CHARLES. Le voilà, que Boniface entretient.

PHILIPPES. Ce belistre fust mort s'il n'eust tout sceu.

BONIFACE. Mon Dieu! que voilà un plaisant compte!

LAMBERT. Tu en riras.

PHILIPPES. Et bien ! hé ! Boniface, sera-ce pas tantost assez causé ? Mais, malheureuse, que fais-tu icy ? Par mon ame, je voy bien que tu gasteras tout.

CLAIRE. Hu u u u ! que sçay-je ? je suis demie folle.

PHILIPPES. Je t'en croy. Qu'as-tu faict ? tu menois du bruict.

CLAIRE. Ce furent ces meschantes pantoufles.

PHILIPPES. Je te l'ay bien dict, coquine ! Que faisois-tu ?

CLAIRE. Si tost que fustes party, pour vous obeyr, j'allay soudain cacher la chandelle aux privez, et, en y allant, je m'advisay de prendre mes pantoufles, d'autant que j'avoy froid aux pieds.

PHILIPPES. Tu me veux icy conter quelque meschanceté.

CLAIRE. Meschanceté est-elle bien ?

PHILIPPES. Tay-toy, ne me romp plus la teste.

CLAIRE. Ainsi, m'en retournant, soit pour ce que je n'ay guères accoustumé cheminer à veuglette, ou que les degrets soient malaisez.....

PHILIPPES. Que fis-tu ?

CLAIRE. Je tresbuchay tellement qu'une pantouffle m'eschappa du pied, laquelle pensant recueillir, l'autre me tomba je ne sçay comment, de façon que toutes les deux, roullans par les degrez, firent un grand bruict.

PHILIPPES. Vous semble-il qu'elle soit quelque chose qui vaille ?

CLAIRE. Madame vostre mère estoit lors levée, pource que l'amarry l'avoit tourmentée toute nuict, laquelle, oyant ce tintamarre et craignant (ainsi

qu'elle m'a dict) que ce fussent des larrons, descendit à bas, où elle me trouva ainsi vestue que je vous attendois. Quant au surplus, vous le sçavez mieux que moy.

PHILIPPES. Tu es une gentille morveuse !

BONIFACE. Voilà! voilà! elle faict des siennes.

CLAIRE. Regardez un petit : voy-tu, si je....

PHILIPPES. Paix! paix! Or sus, Lambert, deslogeons.

LAMBERT. Vous dictes bien, car il est tantost temps d'aller eslargir mon prisonnier.

PHILIPPES. Comme la meneras-tu avec luy?

LAMBERT. Ne vous en souciez.

CHARLES. Laissez-le faire, et soignons seulement à nous.

PHILIPPES. Claire, parleras-tu bien?

CLAIRE. Oy, Monsieur.

PHILIPPES. Escoute : va au logis, et pren bien garde à ce que tu as à faire, entens-tu? que tu ne me viennes dire après : Je n'y pensois pas.

CLAIRE. N'ayez pœur de ce costé-là.

PHILIPPES. Que deviendra Boniface?

LAMBERT. Il retournera aussi en la maison, d'où il ne bougera, si de fortune il n'advenoit quelque malencontre.

PHILIPPES. As-tu bien oy?

BONIFACE. Très bien.

PHILIPPES. Que tu ayes l'œil bien ouvert, affin que, si on a besoin de toy, tu nous viennes incontinent secourir.

BONIFACE. Que servent tant de propos? Me cognoissez-vous pas?

PHILIPPES. Or sus donc, allez. Claire, desloge.

BONIFACE. Marchez, l'espousée. Mon Dieu! que tu fais bien le pois verreux.

LAMBERT Laissez-les aller. Escoutez, mon maistre, ce n'est pas tout, il faudra que faciez bonne mine, pource que j'ay deliberé vous faire croire qu'il est mon frère.

CHARLES. Comme veux-tu que je face?

LAMBERT. Que respondiez à propos à ce que je diray.

PHILIPPES. O le plaisir! je ne desire qu'oyr et veoir ce passetemps.

LAMBERT. Il est aisé; il ne vous faut que cacher en un coin ou en quelque porche.

PHILIPPES. C'est bien advisé, je le feray. Je crève d'allegresse, et me semble qu'une heure me dure un an, tant il me tarde oyr leur devis. Qui eust jamais pensé que ce vieillard, qui a tousjours vescu en bonne estime et reputation, vaincu par les fausses persuasions d'un meschant serviteur, et sans avoir esgard à son honneur, se fust tant sottement jetté en ce bourbier? Peut-il si legerement croire qu'une fille honneste, bien née, sage, de bonne maison et d'honorables et vertueux parens, encoure si aisement en un tel vitupère? Mais quoy! voyons-nous pas tous les jours combien peult la jalousie, principalement ès espris de ceux lesquels, ou pour estre trop chargez d'ans, ou par deffaut de nature, ne peuvent plaire à leurs femmes? Quelle merveille, puis qu'il adjouste entière foy aux bourdes de ce meschant Lambert? Et puis fiez-vous aux serviteurs! Mais, par ma conscience! cela est bien deu à ce vieil resveur, qui, courbant l'eschine sous le faix de l'aage, ne cherche plus qu'à marchander au fos-

soyeur la longueur de son tombeau, neantmoins se veult marier. Mais les voicy qui viennent ; il me fault retirer et mettre en lieu où, sans estre veu, je puisse veoir et entendre tout.

SCÈNE III.

Lambert, Lazare, Philippes.

LAMBERT.

Voyez, sire Lazare : mon chapeau estoit en ceste place : il vinrent de ce costé là, et l'un....

LAZARE. Tu me devois achever ce conte au logis, puis que j'y ay tant esté, et me dire comme tu m'enfermas.

LAMBERT. Je vous le diray. Je sorty, comme avez entendu, pour recouvrer mon chapeau, et, tirant l'huis après moy, il se ferma sans y penser, de telle façon qu'on ne le pouvoit ouvrir sans clef.

LAZARE. Ce pendant j'ay enduré une telle froidure aux pieds que je m'en sentiray à jamais.

LAMBERT. Helas! et moy! je pensay bien mourir d'un autre costé.

PHILIPPES Que dict-il là de mourir?

LAZARE. Aussi tu voulus sortir trop tost.

LAMBERT. Il est vray ; mais ils me prindrent pour un autre, et, comme je vous ay dict, venans tous deux de là bas, l'un se presenta à moy, et l'autre, voyant l'huis ouvert, s'avança et me vint fermer le passage.

PHILIPPES. Il en sçait, il luy en baille d'une.

LAMBERT. Et, ayant mis la main à l'espée, me tira soudain un grand fendant sur la teste; mais Dieu voulut que l'espée tourna en sa main, autrement il m'eust fendu jusques aux oreilles.

LAZARE. O Jesus! regardez en quoy consiste la vie de l'homme.

LAMBERT. Estonné de ce coup, je couru incontinent pour me sauver en la maison; mais, trouvant cet autre à la deffense du passage, je rebrossay chemin tant que jambes me peurent porter. Toutesfois, en fuyant, il me jeta un tel revers que je pensois estre mort.

LAZARE. Of! et s'il t'eust couppé en deux?

LAMBERT. Je n'eusse plus eu de jambes.

PHILIPPES. Escoutez la belle bourde!

LAZARE. Dieu seul t'a aidé; retournes-y une autre fois!

LAMBERT. C'estoit le plus beau coup dont on oyt jamais parler : car l'espée, ayant gauchy, vint à donner contre le coing d'une muraille, laquelle, jaçoit qu'elle fust d'une dure pierre de taille, si ne peut-elle estre si forte qu'un grand quartier n'en fust abbatu. Quant je vy ce coup, et moy de galopper; il ne falloit pas chercher mes pieds en un boisseau : je pense que, devant qu'il eust retiré son espée, j'estois desjà à la porte Sainct-Jacques.

PHILIPPES. Je commance à l'entendre.

LAZARE. Je croy que tu ne regardois pas derrière toy.

LAMBERT. Sainct Jan, non! Tu Dieu! il m'estoit tousjours advis qu'ils me lardoient les fesses à grand coups de poignard.

LAZARE. Tant y a qu'il n'estoit lors temps de t'amuser.

LAMBERT. Quant je fu bien loin, je m'arrestay, et, ne voyant personne à ma suyte, je m'asseuray aucunement; en fin, me souvenant de vous, je pensay mourir de regret, qui fut cause que je deliberay, quoy qu'il en peust advenir, retourner, aymant mieux tomber entre leurs mains que de vous laisser occasion de vous plaindre de moy.

LAZARE. Tu ne pensois pas m'avoir enfermé?

LAMBERT. Ma foy non, et, si je l'eusse sçeu, je n'eusse si tost retourné.

LAZARE. Tu m'eusse bien accoustré!

LAMBERT. Patience! par mon ame, ils me baillèrent bien la course. Mais Dieu soit loué, puisque nous sommes icy sains et sauves!

LAZARE. Or sus, sus, c'est assez! va où tu sçais.

PHILIPPES. O la gentille invention! est-il possible en imaginer une meilleure?

LAMBERT. Sire Lazare, escoutez: gardez-vous bien de trop parler.

LAZARE. Ne t'en donne point de peine.

LAMBERT. Pource que de moy-mesme je feray tout ce qu'il faudra : ce sera assez que sachez bien aproprier deux ou trois mots.

LAZARE. Va donc, à la bonne heure.

LAMBERT. Ne vous eslognez pas trop de la porte.

LAZARE. Je t'enten bien. Je crain que la fin de tout cecy ne m'apporte quelque malencontre. Je ne suis pas trop bien chaussé, et, qui est le principal, ma teste n'est guères bien couverte de ce meschant bonnet, qui est percé à jour de tous costez. Si me faut-il toutesfois attendre jusques au bout : la feste n'est pour durer longuement; puis, quand j'auray tout veu et oy, et que je seray as-

seuré de leur beau mesnage, je m'en retourneray très bien en mon logis. Mais je ne puis bien croire ces choses, et, si je ne les voy avec ces deux yeux, j'en seray tousjours en doute. Oh! st! les voicy qui sortent; si je ne me trompe, Charles marche le premier.

SCÈNE IIII.

Lambert, Charles, Lazare, Philippes.

LAMBERT.

Mon maistre, voicy mon frère, dont je vous ay parlé au paravant.

CHARLES. Que ne l'as-tu envoyé coucher? Tu monstres bien que tu n'en fais pas grand conte. Y a-il long-temps qu'il est arrivé?

LAMBERT. Ce soir, bien tard.

CHARLES. Bon homme, as-tu souppé?

LAZARE. Oy, Monsieur.

LAMBERT. Je l'ay faict soupper de bonne heure.

CHARLES. Que ne le fais-tu couvrir? il est morfondu. Oy-tu pas comme il parle?

LAMBERT. Il est ainsi enroué de nature.

CHARLES. Or bien, bien, allons.

LAMBERT. Patience, nous avons bon loisir.

CHARLES. Après? veux-tu point envoyer coucher cest homme?

LAMBERT. Non, car je pense qu'il ne sera mauvais qu'il demeure avecques nous, d'autant que,

s'il nous survenoit quelque fascherie, il nous pourroit ayder.

CHARLES. N'y a-il point de danger?

LAMBERT. Aucun, aucun : car demain, de grand matin, je le r'envoiray au pays, d'où peut-estre il ne reviendra jamais. Je l'ay faict attendre exprez, pour nostre plus grande seureté.

CHARLES. Tu as bien faict; allons donc viste.

LAMBERT. Cheminez devant, et vous, suyvez-moy.

PHILIPPES. Mais qu'est-ce-cy? Est-il possible que ce soit le Lazare?

CHARLES. Lambert, retires-toy un peu à quartier avec ton frère, afin que, s'il advenoit quelque chose, chacun se mist en devoir.

LAMBERT. Comme si je ne sçavois que j'ay à faire!

CHARLES. C'est assez.

LAMBERT. Vous estes trop près, reculez-vous un petit plus loin.

LAZARE. Puis que j'y suis, je veux tout veoir à mon aise; je suis bien.

LAMBERT. Tenez-vous y donc. Mais quel danger quand elle vous verroit? Aprochez-vous un peu plus avant.

LAZARE. Je suis bien, te dis-je!

CHARLES. Batt.

LAMBERT. Mot! escoutez : il a donné le signe.

CHARLES. Batt, batt.

LAMBERT. Elle a desjà ouvert. Regardez bien.

SCÈNE V.

Charles, Claire, Lambert, Lazare, Philippes.

CHARLES.

M'amour, vous soyez la très bien trouvée.

CLAIRE. Et vous le très bien venu, ô seul soustien de ma vie!

LAZARE. Ah Christ!

LAMBERT. Vray Dieu! parlez bas.

PHILIPPES. Bon, bon.

LAZARE. C'est elle, c'est elle sans autre. Je n'en veux plus, si, je n'en veux plus. Ha Lucresse!

LAMBERT. Taisez-vous, taisez-vous, Lazare. Jesus! parlez bas.

CHARLES. Ferme la porte.

CLAIRE. Voulez-vous qu'allions en vostre logis?

CHARLES. Oy, mon cœur, s'il vous plaist.

CLAIRE. Boniface! Boniface!

BONIFACE. Ma dame!

CLAIRE. Ne bouge d'icy-bas, enten-tu? et tien tousjours la porte fermée.

LAMBERT. Ah miserable! ce pendart la tient par la main.

CLAIRE. Et veille jusques à ce que je sois de retour, afin que, si tost qu'entendras hurter contre la porte, tu ouvres incontinent.

BONIFACE. Vous plaist-il autre chose, Madame?

CLAIRE. Non, fay cela et le fay bien.

LAZARE. Ce sera bien faict à toy.

LAMBERT. Mon Dieu! Lazare, vous sçauriez vous taire!

CHARLES. Entrez, mon cœur.

CLAIRE. Qui sont ces gens-là?

CHARLES. C'est Lambert et son frère.

CLAIRE. A la bonne heure.

PHILIPPES. On ne sçauroit mieux desirer.

LAZARE. Mais à ta malencontre!

LAMBERT. Stt, helas!

CLAIRE. O Lambert! mon mignon! comme te portes-tu?

LAMBERT. A vous servir, ma dame. (Mon maistre, faictes semblant me dire quelque chose en l'oreille.)

CHARLES. Laisse faire. Sus donc, ma douce esperance, allons.

CLAIRE. Allons, mon amy, où il vous plaira.

LAMBERT. Que vous en semble?

LAZARE. Rien qui vaille.

CHARLES. Hé! Lambert!

LAMBERT. Attendez-moy icy. Que vous plaict-il, Monsieur?

CHARLES. Vien çà, escoute. As-tu entendu?

LAMBERT. Fort bien, je ne failliray pas. Tant y a, Lazare; vous voyez?

LAZARE. J'en ay trop veu et oy. Qu'au diable soient les femmes et qui les ayme de ceste sorte!

LAMBERT. Regardez! les voilà qui entrent. Of! il l'a baisée un bon coup, pourtant.

LAZARE. La vilaine!

LAMBERT. Ah! sire Lazare, où est maintenant la chasteté!

PHILIPPE. Il l'a desjà avallée.

LAZARE. En ma presence! à ma barbe! mort! par la... Si ne m'attacheront-ils pas ces cornes, car le jour ne se monstrera plustost que j'iray trouver Joachim et luy quitteray sa fille.

LAMBERT. Vous ferez ce qu'il vous plaira, mais pour le moins que je n'y sois point meslé.

LAZARE. Aussi ne seras-tu. Tay-toy.

LAMBERT. Et si on vous demande pourquoy?

LAZARE. Je respondray comme les femmes, pource que je le veux, pource que je ne le veux pas. Comment! s'il me donnoit tout Paris pour l'espouser, je n'en voudrois point.

LAMBERT. Sachez-m'en gré au moins, car vous en estiez coiffé.

LAZARE. Il est vray, mais qui l'eust jamais creu? car, à la veoir, il sembloit que ce fust la mesme devotion.

LAMBERT. Il n'est pire eau que celle qui dort.

LAZARE. Or bien, Dieu soit loué! j'ay veu et trouvé ce que je ne voulois ny veoir ny trouver, dont je ne suis trop marry, pour ne souiller ma maison de ceste villenie. Mais encor, Lambert, penses-tu que si je l'espousois elle abandonnast ceste meschante vie?

LAMBERT. Non, je ne le pense pas, et croy qu'elle en feroit encores pis.

PHILIPPE. Cela est sans doute.

LAZARE. Si n'auroit-elle pas ces commoditez avecques moy, ny le bon temps qu'elle prend. Je sçay bien comme je traitte ma niepce. Regarde un peu, la vys-tu jamais ou à la porte, ou à la fenestre, ou sortir dehors, sinon aux dimanches et jours de feste, pour aller oyr une petite messe? Encore est-elle tousjours de retour devant soleil levé.

LAMBERT. Les femmes ne se laissent pourtant aujourd'huy manier de ceste façon. Priez Dieu que vostre niepce ne face pis. Qui l'empescheroit

maintenant de faire comme ceste-cy? Peut-estre que devant qu'il soit jour elle fera...

LAZARE. Quoy?

LAMBERT. Ce que font les autres, un pertuis dedans un trou.

LAZARE. C'est bien rencontré! j'ay laissé ma servante en la salle et mon laquais à la porte de sa chambre, qui est bien fermée, lesquels, je m'asseure, feront bonne sentinelle jusqu'à mon retour.

LAMBERT. S'ils s'endorment, de fortune, pourra-elle pas sortir?

LAZARE. Aucunement, car je porte la clef en mon escarcelle.

LAMBERT. J'en suis tresaise; or gardez-la bien, car vous voyez comme il en prend à ceux qui n'y prennent garde.

LAZARE. Aussi fay-je, et assez soigneusement. Je cognoy ma servante pour par plus de mille fois avoir esprouvé sa fidelité, et quant au laquais, encor qu'il soit un peu actif et remuant, si pensay-je qu'il n'y a point de malice.

LAMBERT. Vous cognoissez les asnes au bast. Il est le plus vicieux du monde : je sçay combien il est meschant.

LAZARE. Que dis-tu?

LAMBERT. Je dy qu'estes tresheureux en serviteurs, et qu'il vous les faut bien entretenir.

LAZARE. Aussi fay-je. Mais laissons ce propos et me vien rendre mes vestemens; je me veux aller revestir... bu... bu... bu..., car je commance à avoir froid.

LAMBERT. Vous tremblez.

LAZARE. Je t'en croy; penses-tu que je sois accoustumé aux froidures comme toy, qui ne fais

que le cerf veiller trois ou quatre nuicts d'arrache-pied.

LAMBERT. Que ferons nous, car il est impossible entrer maintenant au logis?

LAZARE. Que dis-tu?

LAMBERT. Je dy que mon maistre, pour se donner du plaisir, est couché avec Lucresse, et que ne sçauriez avoir voz abillements que dix heures ne soient sonnées.

LAZARE. Comment! Bu... bu... bu... Je seray mort de froid autant de fois.

LAMBERT Que voulez-vous que j'y face?

LAZARE. Que tu ailles là et faces semblant chercher quelque chose. Ils sont sur le coffre près la couchette. Mais, helas! si Charles les avoit veuz, nous serions perduz.

LAMBERT. C'est bien rencontré! il a, par Dieu! bien autre chose en la teste que s'amuser à des accoustremens!

LAZARE. Va-y donc, je te prie... Bu... bu... bu... Je suis plus roide qu'un glaçon.

PHILIPPE. Je pense qu'il tremble.

LAMBERT. Dieu m'en garde! Vistes-vous pas qu'il me parloit en l'oreille?

LAZARE. Oy.

LAMBERT. Il me commandoit lors que je n'entrasse en la chambre ny mesme en la maison que trois heures ne fussent sonnées.

LAZARE. Et quoy! veux-tu qu'ainsi abillé à la legère je demeure encores icy deux heures ainsi au serain?... Bu... bu... bu... bu... bu... Helas!

LAMBERT. Que la fortune nous en veult bien! Voicy grand cas; jamais il ne leur avoit prins envye venir ceans qu'à ce soir.

LAZARE. Où se voyoient-ils les autres fois?

LAMBERT. En la maison de la fille.

LAZARE. Au moins, si j'avois ma gibecière, je m'en irois vistement chez moy; et, criant dès la porte que chacun s'allast coucher, je ferois esteindre la chandelle, puis m'irois mettre chaudement entre deux beaux draps. D'y aller hurter en cet accoustrement, je ne le feray jamais, pour ne leur donner mauvais exemple, joint que j'aurois beau conter les chevilles, ilz ne m'ouvriroient pas.

LAMBERT. J'en suis marry, mais je n'y sçaurois que faire.

LAZARE. Lambert, regarde, trouve moyen que je me puisse chauffer ou coucher quelque part, sinon j'iray desesperé demander mes habitz. Bu... bu... bu... bu...

LAMBERT. Helas! avez-vous si peu de consideration que me vouliez ruyner et vous scandalizer tout à un coup?

LAZARE. Veux-tu... bu... bu... bou... que je meure icy de froid?

LAMBERT. O! chétif que je suis, helas!

LAZARE. C'est moy qui a occasion de me plaindre, car je suis gelé. Bu... bu... bu...bu...bu...

LAMBERT. Courage, sire Lazare, rejouissez-vous, je me vien de souvenir qu'il y a moyen....

LAZARE. Moyen quoy?

LAMBERT. De vous faire chauffer ou coucher.

LAZARE. Dieu t'en vueille oyr!

LAMBERT. Oystes-vous pas ce que Lucresse dict à Boniface?

LAZARE. Oy.

LAMBERT. Ainsi il est donc attendant en bas. Or, je heurteray tout bellement à la porte, que il ne

m'oseroit refuser, pource qu'il sçait (comme vous sçavez) que je suis le dabo. Adonc je luy diray qu'estes mon frère, et le priray qu'attendant les dix heures, il nous baille la collation d'une bourrée, ou vous preste quelque lict pour vous reposer.

Lazare. C'est bien advisé. Mon Dieu! qu'attendons-nous ? Heurte donc, je te prie, Lambert, despesche. Jesus! que j'ay grand froid! Bu... bu... bu... Voilà l'huys.

Lambert. J'y vas, patience. Tic, tac, toc.

Lazare. Je pense que, si ces haillons estoient de papier, qu'ils me tiendroient encor plus chaudement.

SCÈNE VI.

Boniface, Lambert, Lazare, Philippes.

Boniface.

Qui va là?

Lambert. Boniface, vien çà, un peu de passetemps ; respon-moy seulement à propos, et me luy en donne comme il le merite.

Boniface. Laisse-moy faire. Et quoy, Lambert, est-il heure de r'amener le porc au tect?

Lazare. Tes ordes fièvres quartaines!

Lambert. Boniface, parle un peu plus honnestement ; ta langue ne cessera jamais de mal dire.

Boniface. Ha! ha! ha! pardonne-moy, je n'avois pas veu cet homme de bien. Qui est-il?

Lambert. C'est mon frère.

PHILIPPES. O pauvre homme! tu te fais la proye des serviteurs.

BONIFACE. Et pourquoy le mènes-tu maintenant avec toy?

LAMBERT. Pour nous tenir compagnie.

BONIFACE. Que craint Charles? a-il peur que Lazare la luy vienne oster? Ce ne sera pas pour meshuy, et puis il l'espousera demain, dont je suis bien ayse, d'autant que je n'auray plus tant de mauvaises nuicts.

LAMBERT. Estime que je le desire aussi, pour ce que je n'ay moins de peines que toy.

BONIFACE. Lazare doibt bien remercier Dieu de ce que Charles luy trace le chemin.

LAZARE. Ta malepeste!

BONIFACE. Car son coursier, estant gaillard et jeune, luy ouvrira tellement le passage, qu'il le pourra suyvre à son ayse avec sa meschante et retive haridelle qui choppe à tous coups.

LAZARE. Tu en as menty par la gorge!

BONIFACE. Joint que, si ces vieilles rosses ne trouvent la voye large, plaine et battue, il n'est possible les faire aller, car ou elles bronchent ou elles reculent, de façon que c'est une mort que de les chevaucher.

LAMBERT. Ce n'est pas l'advantage de ceux qui montent dessus.

BONIFACE. J'aymerois aussi beaucoup mieux aller à pied et les mener en main.

LAMBERT. Il est cent fois meilleur. Mais laissons cela. Sçais-tu de quoy je te voudrois prier?

BONIFACE. Non.

LAMBERT. Que tu logeasse un peu mon frère à couvert.

BONIFACE. Qu'il faict bonne contenance! il semble qu'il ayt un eschalas fiché au cul. Tu n'as guères de discretion, quand j'y pense, de l'amener si mal vestu à ces froidures.

LAZARE. Bu... bu... bou...

BONIFACE. Vois-tu pas comme il tremble? Par ma foy, il m'est advis qu'il est l'ambassadeur des gelées.

LAMBERT. Si tu veux gaigner les œuvres de misericorde, fais-le un peu chauffer.

BONIFACE. Mais voyez, diriez-vous pas que c'est une ymage?

LAMBERT. Fay-moy ce plaisir, je te prie, ou de luy allumer un peu de feu, ou le faire chaudement coucher en quelque lict.

BONIFACE. Ha! ha! ha! ha!

LAMBERT. Qu'as-tu à rire? que regardes-tu tant? L'as-tu veu autresfois?

BONIFACE. Je ne sçay si cestuy-cy est veritablement un homme.

LAMBERT. Que diable! aurois-tu bien oppinion qu'il fust contrefaict?

BONIFACE. Ha! ha! ha! ha! je pense que tu as vestu un espouventail de chenevières; je veux voir.

LAZARE. Tu as bon temps, eh!

BONIFACE. C'est quelque animal de chair, puis qu'il parle.

LAZARE. Quoy! penserois-tu que je fusse de vieux drappeaux par le corps?

BONIFACE. Oyez quelle voix! Diriez-vous pas qu'elle sort des limbes? Neantmoins il faict du Roland.

LAZARE. S'il escheoit, je te donnerois bien encores...

BONIFACE. Vertugoy! il entre en colère! Dieu me soit en ayde! O la belle representation d'un brave homme!

LAMBERT. Boniface, tu as tort, je ne me voudroy pas ainsi mocquer de tes parens.

BONIFACE. Contemplez sa barbe, diriez-vous pas qu'elle est collée contre son menton?

LAMBERT. Or sus, quand j'en auray bien enduré, je seray contraint me fascher. Tay-toy, qu'à la fin il n'y ayt de l'ordure! C'est trop causé.

LAZARE. Il ne demande autre chose sinon que je luy rompe la teste.

LAMBERT. Ne vous en ebaissez, Jean : il est des copieux de la flesche, qui ne font que se gabber d'autruy.

BONIFACE. Il a donc nom Jean?

LAMBERT. Oy, il s'appelle Jean.

BONIFACE. Jean, pardonnez-moy, je pensois que fussiez homme de raillerie; je me jouois avecques vous comme je fay ordinairement avec vostre frère, Jean.

LAZARE. Je ne m'en esbahy plus, puis que tu es Angevin. Toutesfois tu devois avoir quelque respect, si non à ma personne, pour le moins à mon aage.

BONIFACE. Ma foy, Jean, je suis marry d'avoir usé envers vous de tant de privauté.

LAMBERT C'est assez dict, il faut que tu le recompenses d'autre chose que de parolles.

BONIFACE. Je ne puis maintenant luy allumer

du feu, pource que je ne veux pas faire du bruict, crainte d'esveiller personne; mais je le mettray bien en un bon lict, et le couvriray à l'advenant.

LAMBERT. C'est assez.

BONIFACE. Fay-le venir.

LAZARE. Me voicy. O Dieu! bu! bu! allons tost.

LAMBERT. Escoutez, n'en bougez jusques à mon retour, entendez-vous?

LAZARE. Oy, oy. Bu! bu! bou!

BONIFACE. Entrez donc.

LAMBERT. Les affaires commencent par ordre à bien succeder; je vous sçay dire qu'il est logé, et freschement.

PHILIPPES. Puisque Lazare est party, qui empesche que je ne me monstre? Hé Lambert! Par mon ame! vous l'avez bien accoustré.

LAMBERT. Mon Dieu! je vous cherchois. Et bien! avez-vous tout veu?

PHILIPPES. Oy, mais je ne vous ay guères bien entendu.

LAMBERT. C'estoit un passetemps de ce que ce meschant Boniface luy a dict.

PHILIPPES. Je sçay que le gallant a eu une fort plaisante nuictée.

LAMBERT. Parlez bas, il n'est encores guères loin.

PHILIPPES. Laissons-les aller, et contons un peu de mes affaires. Qu'en dis-tu, irons-nous?

LAMBERT. Il n'est pas temps; mais voicy desjà Boniface qui revient.

PHILIPPES. Et bien! qu'as-tu faict de Lazare?

BONIFACE. Je l'ay logé en vostre chambre.

PHILIPPES. Comment?

BONIFACE. Of, pource que vous n'en sçavez rien, il est demy-mort de froid.

PHILIPPES. Il m'estoit bien advis que je le voyois bien trembler. Il ne luy falloit que cela, le pauvre homme, pour l'achever de peindre! Il est fort mal vestu, et si vieil et caduc qu'il n'a pas grande chaleur en soy, qui me faict croire que l'amour sera sorty de son corps, la jalousie de sa teste. Qu'ainsi en puisse-il prendre à ces vieux radotez qui cherchent les jeunes femmes!

BONIFACE. Je l'ay tant couvert qu'une charrette ne sçauroit porter ce que j'ay laissé sur luy.

PHILIPPES. Il est donc couché?

BONIFACE. Oy, mais tout vestu, ayant seulement osté ses souliers.

PHILIPPES. Quand sortira-il?

LAMBERT. Quand nous aurons faict.

PHILIPPES. Il est donc temps penser à nous.

LAMBERT. Allons en nostre logis; là je vous enseigneray ce qu'avez à faire.

PHILIPPES. Remue-toy, va, ouvre la porte.

LAMBERT. Entrez vistement; passe, Boniface.

ACTE IIII.

SCÈNE I.

Leger, seul.

J'ay beau regarder, je ne voi ici ame vivante. Par la mort de Pilate! il me tarde tant que cecy se face, que je ne puis penser que jamais il sorte à effect. Lambert m'a mille et mille fois prié et reprié luy tenir

promesse et que je toucherois deniers, ce que j'ay creu, et, de faict, ayant ceste apressoupée veu le vieillard sortir de la caze (chose qui depuis que je suis à son service, ne luy estoit jamais advenue), j'ay faict ce que peult faire mon semblable, vous m'entendez bien; mais, voyant qu'ils sont si longs à venir, je commence à doubter qu'il ne soit survenu quelque cas extravagant qui ait tout brouillé, et voilà pourquoy, laissant cet huys entre ouvert, je veux aller chercher Lambert, tandis que nostre vieille sorcière de servante, dormant au coing du fouyer, roufle comme je ne sçay quoy. Mais où diable les pourray-je trouver à ceste heure? ce me sera chercher des poissons sur les tours de l'eglise Nostre-Dame. Ma foy, je pense que ce sera mon meilleur retourner à mon giste, et là, les attendre : s'ils viennent, à la bonne heure; si non, à leur commandement.

SCÈNE II.

Lambert, Philippes, Boniface.

LAMBERT.

Vous avez entendu?

PHILIPPES. Ne te soucie.

LAMBERT. Quand vous serez à la porte, ouvrez, ne craignez rien; j'ay donné ordre à tout, et parlé au laquais, qui vous viendra esclairer. Ce faict, et estant entré, vous luy direz ce qu'il faudra qu'il face, affin que, si de fortune Heleine crioit, la servante, courant au bruict, ne vous donnast quelque destourbier,

chose que je ne puis croire, si ce que m'avez dict est veritable.

PHILIPPES. Il n'est rien plus vray ; mais pour besoigner plus heureusement, il me semble qu'il seroit bon l'envoyer quelque part.

LAMBERT. Baillez seulement de l'argent à Leger et le laissez faire.

PHILIPPES. C'est par là que je veux commancer.

LAMBERT. N'obliez ce que je vous ay dict!

PHILIPPES. Non feray-je ; mais, dy moy, que faict Boniface?

LAMBERT. Il yvrongne auprès des tisons. L'appelleray-je?

PHILIPPES. Oy!

LAMBERT. Boniface! hé Boniface!

BONIFACE. Qui va là?

LAMBERT. Tavernier, vieil sac à vin, descen et vien parler à ton maistre.

PHILIPPES. Le gallant est en ses buvettes, contant des fables au coing des chenets.

LAMBERT. Et bien! qu'avons-nous à faire? il est temps d'y penser.

BONIFACE. Que feray-je?

PHILIPPES. Va remener Claire au logis, fay-la despouiller et l'envoye coucher ; mais, sçais-tu, donnes-toy garde d'esveiller mon père.

BONIFACE. Que veut dire cecy? Par le vray Dieu, Monsieur, vous me semblez un vray porteur de rogatons.

PHILIPPES. Va! va! desloge ; mais escoute : quand tu auras faict tes affaires, vien te promener cy-devant, affin que, si j'ay besoin de toy, je te trouve prest. Lambert, tu peux bien, si tu veux,

t'en aller avecque luy, pource que de moy-mesme je feray bien le surplus.

BONIFACE. Escoutez! qu'est-ce que j'oy?

PHILIPPES. Helas! je n'ay pas prins l'escarcelle.

LAMBERT. Comme voulez-vous donc ouvrir la porte? Avecques des parolles, je le croy. Sus! sus! il la faut retourner querir.

PHILIPPES. Allons viste. O le mal-heur! elle est demeurée sur la couchette.

BONIFACE. J'enten du bruict, je gage que ce radotté aura faict quelque folie; aussi j'ay très mal faict de l'avoir ainsi enfermé au serain.

SCÈNE III.

Joachim, vieillard; *Boniface*.

JOACHIM.

Boniface, d'où viens-tu maintenant?

BONIFACE. Des affaires de Philippes.

JOACHIM. Qu'as-tu affaire avec ce Champenois?

BONIFACE. Ainsi que j'attendois vostre fils, je l'ay trouvé qui mouroit de froid.

JOACHIM. Pourquoy l'as-tu mis en la maison?

BONIFACE. Il m'en requist pour l'amour de Dieu, et, prenant pitié de luy, qui est hors de son pays, je l'ay logé.

JOACHIM. Tu es terriblement misericordieux; mais, grand pendart, pourquoy l'as-tu enfermé en la cour? Le voulois-tu faire geler de tout point?

BONIFACE. Je le voulois mettre en ma cham-

bre, quand, dès la cour, j'oy Philippes m'appeler, à raison de quoy je couru incontinent à luy, et y allant tiray la porte après moy sans y penser.

JOACHIM. Pourquoy as-tu tant demeuré à revenir?

BONIFACE. Pource que Philippes m'avoit empesché.

JOACHIM. Où est il maintenant?

BONIFACE. Au logis d'un sien compaignon.

JOACHIM. A jouer, non pas?

BONIFACE. Pardonnez-moy.

JOACHIM. Il est donc avec quelque garce à consommer son bien ?

BONIFACE. Sauf vostre grace.

JOACHIM. Que faict-il donc?

BONIFACE. Il voit jouer une comedie.

JOACHIM. Vrayment, ce pauvre homme avoit bel attendre, s'il n'eust crié..

BONIFACE. A-il faict du bruict?

JOACHIM. Je croy que oy; il hurloit et crioit de telle sorte qu'il sembloit qu'il eust le feu aux pieds.

BONIFACE. Il vous aura resveillé.

JOACHIM. J'eusse esté bien endormy, oy, et la plus part des voisins. Si tost que je l'entendy, je m'abillay vistement, et courusmes en bas, ma femme et moy. Adonc je l'interrogé, luy demandant qu'il faisoit là et qui il estoit. Me fit responce que tu t'estois mocqué de luy, qu'il estoit du pays de Champagne, et comme ceste nuict il estoit arrivé en ceste ville avecques le chasse-marée, et qu'ayant oblié le nom de la rue et de la maison où il avoit affaire, cherchant de tous costez, il s'estoit trouvé icy, où tu luy as joué ce tour d'amy.

BONIFACE. Qu'en avez-vous faict?

JOACHIM. Il est là-haut avec ma femme, qui luy a allumé un bon feu, car le pauvre homme en avoit bien besoin.

BONIFACE. Tout le mal ne sera pour luy.

JOACHIM. J'ay l'œil tellement esveillé, qu'il seroit impossible que je le peusse fermer pour dormir ceste nuict.

BONIFACE. Vous plaist-il que je face quelque chose ?

JOACHIM. Va allumer de la chandelle, et la porte en mon contoir; je m'amuseray, attendant le jour, à reveoir mes pappiers. Ce pendant, sçay-tu que tu feras?

BONIFACE. Dites.

JOACHIM. Si tost que Philippes sera de retour, tire luy ses chausses, et l'ayde à desabiller; après, va entretenir cest homme jusques au jour, puis l'envoye à ses affaires.

BONIFACE. Aussi ferai-je.

JOACHIM. Vien viste, entre : il me semble que j'oy quelqu'un.

SCÈNE IIII.

Claire, Lambert, Boniface.

CLAIRE.

llons tost, tant il m'ennuye d'estre ainsi! et puis j'ay tant sommeil que je ne sçaurois plus ouvrir les yeux.

LAMBERT. Je t'en croy : mon maistre t'a bercée peut-être comme il t'a gouvernée?

CLAIRE. Que sçay-je? despeschons-nous, frappe à la porte.

LAMBERT. Je le veux bien, va, pour l'amour de toy. Tic, tac, toc.

BONIFACE. Mon Dieu! passe viste, passe viste. Lambert!

LAMBERT. Qu'y a-il? Que veux-tu faire de ceste chandelle?

BONIFACE. Je la porte à mon viel maistre.

LAMBERT. Quoy! est-il eveillé?

BONIFACE. Entrez vistement; mais attendez un petit que je sois revenu, je ne feray qu'entrer et sortir.

CLAIRE. Ne nous fay pas icy attendre toute la nuict.

LAMBERT. Mais souvien-toy de retourner.

SCÈNE V.

Leger, Agnès.

LEGER.

Crocque, pourtant! tousjours pesche qui en prend un; voicy trois escus de monnoye blanche qui serviront bien pour me remener en mon pays: aussi bien ne sçaurois-je gaigner un lyard avec ce viel avaricieux de mon maistre, qui me grongnera quinze jours durant si je luy fais seulement desbourser un carolus pour faire mettre un bout à mes souliers, disant que je ne fais que despendre, et que c'est assez s'il me nourrit, comme si j'estois un chien. Mais que diable! ceste vielle demeure; encor, s'elle

estoit jeune, je ne dis pas... Peut-estre qu'elle se farde, que sçait-on? elle ne seroit pas la première. Holà! hé! vielle! ord touaillon! Agnès! ha! ma dame Agnès!

AGNÈS. Que diantre te faut-il?

LEGER. Sortez! vielle sorcière, sortez!

AGNÈS. Tu me donneras, s'il te plaist, loisir de reprendre mon vent, petit demeurant de gibet! Que n'y vas-tu? Voilà qui est beau, qu'une femme comme moy soit à ceste heure par les rues!

LEGER. Vous y pouvez desormais aller en toute seureté.

AGNÈS. Tu serois bien gasté d'y aller, pain perdu.

LEGER. Voyez-vous pas que je vas porter des lettres à la poste, qui demeure à une demye lieue d'icy, et Dieu veuille que le courrier ne soit party!

AGNÈS. Où dis-tu qu'il les a laissées?

LEGER. En son estude, sur son bureau; entendez-vous, sans cervelle?

AGNÈS. Hé! petit belistre, n'as-tu point de honte? Je serois bien deux fois ta mère.

LEGER. Je serois bien pourveu de mère.

AGNÈS. Et moy d'enfant.

LEGER. Despeschez, et ne revenez point sans les apporter; vous sçavez qu'il en est tant amoureux qu'il ne s'en peut passer.

AGNÈS. Tu dis vray; et toi, que fais-tu?

LEGER. Voyez-vous pas? je m'en vas.

AGNÈS. Vray Dieu! que cest homme a haste! N'eust-il sceu attendre jusques à demain! Mais, hélas! je ne m'apercevois pas que la lune est si belle et claire que je puis bien esteindre ma chan-

delle : à quoy faire? Je n'en feray rien, car on dict tousjours que la clairté est demye compagnie; mais quoy, je suis desormais si vielle, que (comme dict le laquais) je puis bien seurement aller partout. Voyez comme en devisant le temps se passe! me voicy desjà où l'on m'envoye. Attendez, laissez-moy bien regarder, que je ne prenne un huys pour un autre. Ho! ho! c'est cestuy-cy. Tic, tac. Vierge Marie! il est ouvert! Holà! qui est leans? Personne ne dict mot, ils seront endormis; non seront, car il n'y a pas long-temps que mon maistre en est de retour. Il me faut heurter un peu plus fort. Tic, tac, toc. J'y fais autant que si je battois de l'eau en un mortier. Or, je sçay bien que je vas faire : je vas entrer dedans pour escouter si j'entendray quelqu'un.

SCÈNE VI.

Lambert, Claire, Boniface.

LAMBERT.

Enfin, je ne le veux plus attendre; qu'il demeure là tant qu'il voudra.

CLAIRE. O Lambert! Lambert! le voicy! le voicy!

BONIFACE. Je vous dy...

LAMBERT. Respon, pourquoy as-tu tant demeuré?

CLAIRE. Tu nous l'as baillé belle.

BONIFACE. Vous n'entendez pas : ma chandelle s'est esteinte, et me l'a fallu aller rallumer deux ou trois fois; mais un peu devant que vous vinsiez, j'ay quasi veu tout c'en dessus dessous.

LAMBERT. Comment s'est-il levé?

BONIFACE. Lazare a tant crié qu'il l'a resveillé.

LAMBERT. La sotte beste! pourquoy crioit-il?

BONIFACE. Pource qu'il en avoit occasion.

LAMBERT. Tu luy avois donc faict quelque chose?

BONIFACE. Je l'avois enfermé en nostre court.

LAMBERT. Oh! diable, il n'estoit trop à son aise.

BONIFACE. Il y est maintenant, car il est auprès d'un beau feu.

LAMBERT. Or sus, va, ayde à despouiller Claire et la fay coucher.

BONIFACE. C'est bien dict, car je croy qu'elle a besoin de repos.

CLAIRE. Tu te penses mocquer, mais tu dis vray, car je n'ay pas accoustumé veiller les nuicts.

LAMBERT. Après, tu retourneras entretenir Lazare jusques à mon retour, qui sera si tost que Philippes aura faict ses affaires. Remue-toy donc, va et luy trouve quelque excuse.

BONIFACE. Laisse-moy faire. Allons, la belle!

CLAIRE. Allons.

LAMBERT. Premièrement une chose, et puis une autre. Le soleil n'est pas encore levé, et, jaçoit qu'ayons souffert mille tourmentes, si est-ce qu'en despit des vagues et des vents ma petite barque prendra port.

SCÈNE VII.

Agnès, Lambert, Lazare.

AGNÈS.

Je pourrois escouter et hucher toute nuict : ils dorment comme des tessons, et encor, de malheur, ma chandelle s'est esteinte.

LAMBERT. Helas ! qui est ceste femme qui sort ?

AGNÈS. Par mon anse, je m'en retourne ; s'il veut ses bezicles, qu'il les aille chercher.

LAMBERT. C'est la servante de Lazare.

AGNÈS. Je ne sçay que faire : fermer l'huys ? non feray ; je le laisseray comme je l'ay trouvé.

LAMBERT. La medecine doit avoir faict son operation.

AGNÈS. Ceste venue me coustera cher, car la teste me commance à faire mal, tant le serain est fascheux.

LAMBERT. Laissez-la aller, je vous prie. O que je suis ayse qu'elle ne m'a veu !

AGNÈS. Me voicy de retour, par la grace de Dieu. Tic, tac, toc.

LAZARE. Je vous ose asseurer que je n'euz jamais une telle nuict.

AGNÈS. Tic, tac. Voy ! que veut dire cecy ?

LAZARE. Finablement, ce malicieux m'enferma en un lieu où, si je n'eusse crié, je pense qu'à ceste heure je serois mort.

Agnès. Tic, tac, toc. Voyez ce petit vilain! il sera endormy.

Lazare. Foy de mon corps! Joachim est un vray homme de bien, et sa femme bonne personne...

Agnès. Tic, toc. O! ô! je me fascheray.

Lazare. Et suis marry que ce traistre Charles luy faict ce deshonneur.

Agnès. Tic, tac, toc. Vray Dieu! Que sera-ce-cy?

Lazare. Comme je me chauffois, elle passa à travers la salle, si belle et tant gentille qu'eussiez dict que c'estoit un ange.

Agnès. On se mocque de moy! Tic, tac, toc. Mais voyez la pitié!

Lazare. Et ce meschant Boniface (ce traistre serviteur) luy servoit d'escuyer, l'accompagnant au lict. Ah! pauvre père, tu dors!

Agnès. Par la croix de Dieu! vous ne m'y retenez plus. Tic, tac, toc.

Lazare. Qu'est-ce que j'oy?

Agnès. Douce dame! que feray-je icy toute nuict? Tic, tac, toc.

Lazare. Qui peut estre ceste femme-là qui frappe à ma porte?

Agnès. O chetive que je suis! Que feray-je? Voicy venir un homme.

Lazare. Est-ce pas ma servante?

Agnès. Vray Dieu! qu'il me faict peur, tant il me regarde ententivement!

Lazare. C'est elle-mesme. Agnès, que fais-tu là?

Agnès. Vous voyez, mon maistre m'a enfermée dehors.

LAZARE. Tu raddotte ! Qui t'a enfermée, dy, malheureuse ?

AGNÈS. Mon maistre, vous dis-je.

LAZARE. Helas ! qui est ton maistre?

AGNÈS. C'est le sire Lazare.

LAZARE. Et qui suis-je, ivrongnesse ?

AGNÈS. Que scay-je ? quelque cagnardier qui devriez avoir honte vous arrester à moy. Allez, de par Dieu, allez à vos affaires.

LAZARE. Ce sont cy mes affaires, vilaine ! Que fais-tu icy ? pourquoy es-tu à ceste heure hors du logis ?

AGNÈS. Mon Dieu! laissez-moy en patience et vous en allez. Voilà un bel honneur, vous amuser à une vieille ! Allez au diable qui vous emporte !

LAZARE. Il est force que je me descouvre. Que maudite soit la barbe! Regarde-moy à ceste heure : qui suis-je ?

AGNÈS. Hu, u, u, sire, vous avez tout le visage de mon maistre. Jesus ! Jesus ! voicy quelque esprit ! *In nomine patris et filii et spiritus sancti.*

LAZARE. Ne fay point le signe de la croix ; non, je ne suis pas le diable, mais me dy pour quoy tu as laissé Helaine seule, veu que t'avois commandé ne bouger d'auprès d'elle. Où est Leger ?

AGNÈS. Misericorde ! si je n'avois laissé mon maistre en la maison, je dirois que seriez luymesme.

LAZARE. Helas ! et qui est au logis au lieu de moy ?

AGNÈS. C'est mon maistre, vous dis-je ! m'entendez-vous pas ?

Lazare. Comment! O Dieu! voicy merveilles! Je suis ton maistre, me cognois-tu point?

Agnès. Pour le moins, vous luy resemblez fort bien.

Lazare. Je te dy que c'est moy-mesme.

Agnès. Si vous n'estes son ame, vous ne pouvez estre son corps.

Lazare. Ou ceste-cy est demoniacle, ou j'ay le diable en la cervelle. Agnès, je suis Lazare, en chair et en os, en ame et en corps; je dy ton maistre, Lazare.

Agnès. U, u, u, hu! o, o, oh!

Lazare. Ha! que je suis miserable! Je voy bien que ceste-cy a esté trompée. O Helaine! qui est maintenant avecques toy! O Leger! ô Lambert! traistres affronteurs!

Agnès. Ilz m'ont envoyé en la maison du maistre de Lambert.

Lazare. Te dis-je pas que tu ne bougeasse?

Agnès. Qu'y feray-je, si j'en ay veu un vestu comme vous, lequel vous resembloit comme deux gouttes d'eau?

Lazare. L'as-tu pas cogneu?

Agnès. Comment?

Lazare. A sa voiz et à son visage.

Agnès. Je ne le peu voir en la face, pource que j'estois toute endormye, et puis il passa sans dire mot.

Lazare. Et Leger?

Agnès. Leger portoit la chandelle devant luy, comme il a accoustumé faire quand vous venez.

Lazare. Où est-il?

Agnès. A la poste.

LAZARE. Comment! O moy miserable! je suis ruyné!

AGNÈS. Quelcun vint devant, qui soudain ouvrit la porte. Adonc, Leger me dict : Escoutez, voicy le sire; et, prenant la chandelle, alla au devant de cestuy-là, qui, passant avec vostre chappeau et voz accoustremens, alla droit en la chambre, qu'il ouvrit, où, sans dire autre chose, s'enferma avec Leger autant que je pourrois demeurer à dire un *Credo*. Quant à ce qu'il luy dict, je n'en sçay rien; mais je sçay bien que Leger sortit incontinent avec la plus grande haste du monde, tenant un gros pacquet de lettres, et me vint dire de vostre part que j'allasse en diligence en la maison de Charles querir voz lunettes, qui estoient demeurées sur son bureau en son estude.

LAZARE. O la meschanceté!

AGNÈS. Mais avec une telle furie (voyez) qu'il ne me laissoit pas mettre un pied en terre, de façon qu'à peine euz-je loisir de prendre ce bout de chandelle.

LAZARE. Après?

AGNÈS. Je me mis en chemin, croyant fermement ce qu'il m'avoit dict.

LAZARE. A la fin!

AGNÈS. J'allay à la maison de Charles, où je hurtay et rehurtay sans que jamais aucun me voulust respondre, encor que la porte fust ouverte, qui fut cause, après avoir attendu quelque temps, que je m'en suis revenue icy, où j'atten encor qu'on m'ouvre.

LAZARE. Et ce pendart, où est-il?

AGNÈS. Vous ay-je pas dict qu'il est allé porter des lettres?

LAZARE. O meschant glouton! O traistre Lambert! Ils se seront accordez ensemble et baillé mes vestemens à quelcun.

AGNÈS. Il est ainsi ; mais à qui les aviez-vous laissez?

LAZARE. Que je suis miserable !

AGNÈS. Et qui vous a vestu en ceste sorte? Il semble que vous soyez un cagnardier.

LAZARE. Lambert en est cause ; que se puisse-il rompre le col au premier pas qu'il fera !

AGNÈS. Hu! u! u! Que voicy un cas bien estrange !

LAZARE. Allez ! fiez-vous-y ! Voilà : j'en suis tout asseuré, j'ay ceste nuict enduré plus d'injures qu'il ne passe d'eau soubz le pont aux Musniers ; et descouvrant la meschanceté de celle qui devoit estre ma femme, j'ay donné occasion à ma niepce de ne faire moins qu'elle.

AGNÈS. Misericorde ! Seigneur Dieu ! Que dictes-vous?

LAZARE. Ha! a! pauvre Lazare ! Va te maintenant... à peine que ne dy! Perdu l'honneur, à quoy veux-tu survivre? Mais, par le sang de tous les martirs ! je jure que je m'en vengeray, et que quelcun s'en repentira! Mais quoy? Jesuschrist fut vendu par des traistres! Or voilà! Puisque je suis scandalizé, je ne veux plus craindre la vergongne.

AGNÈS. A! quel propos!

LAZARE. Me cognoisse qui voudra ; tant y a que je veux aller chez Charles, et hurter et crier tant que l'on me responde.

AGNÈS. Et moi, que feray-je icy seule?

LAZARE. Vien avec moy.

AGNÈS. Hu u! qu'elle folie est-ce cy? Je suis demy folle.

ACTE V.

SCÈNE I (1).

Charles, Lambert, Lazare, Agnès.

CHARLES.

Je ne sçay comme diable il a peu sortir.

LAMBERT. Boniface ne l'a sceu bien entretenir.

LAZARE. Ah Dieu! est-ce la façon de faire en Paris?

LAMBERT. Escoute! qu'est-ce que j'oy?

LAZARE. Que je sois vollé en ma maison!

LAMBERT. Helas! c'est Lazare! Monsieur, courez, courez vistement au logis!

CHARLES. Que veux-tu que j'y face?

LAZARE. Je crieray tant que je seray entendu.

LAMBERT. Emportez lictz, linceux, couvertures, vaisselle, linge, bref tout ce qui est bon à prendre.

LAZARE. Qui oyt jamais parler de choses semblables?

CHARLES. Que veux-tu faire?

LAMBERT. Vous le verrez; faictes ce que je vous dy, puis vous cachez, mais en diligence.

CHARLES. Je te croiray.

(1) Dans l'édition originale, cette scène est la VIIIe du IVe acte, et le Ve acte n'est composé que des huit scènes suivantes. Nous avons suivi la division adoptée plus tard par l'auteur.

LAZARE. Ha! je sçay que nous ne sommes entre les Turcz!

LAMBERT. Le voicy venir; laissez-moy faire : il est encores assez loin.

AGNÈS. Vous dictes vray, sire.

LAZARE. La justice en sera advertie, par Dieu!

LAMBERT. Le voicy desormais si proche qu'il me peut entendre. O moy miserable! A! que je suis infortuné!

LAZARE. Stt! arreste! Qu'est-ce que j'enten?

LAMBERT. Combien eust-il esté bon pour moy n'avoir jamais esté né!

LAZARE. Il me semble à la voix que c'est ce meschant Lambert.

LAMBERT. Helas!

LAZARE. C'est luy-mesme. Ah le traistre! il se plaint.

LAMBERT. Las, mon maistre! que direz-vous quand en serez adverty?

LAZARE. Quelque malencontre est encore survenu.

LAMBERT. Et moy chetif, que deviendray-je?

LAZARE. Dieu me vueille ayder en mes disgraces!

LAMBERT. Ah malheur! ah maudite fortune!

LAZARE. Il faut que je l'appelle pour sçavoir ce qui luy est survenu de nouveau. O Lambert!

LAMBERT. Qui jamais l'eust pensé?

LAZARE. Es-tu sourd? Hé Lambert?

LAMBERT. O mon bon maître, helas! où sont vos biens?

LAZARE. Respon, hé Lambert, qu'y a-il?

LAMBERT. O sire Lazare, helas!

LAZARE. Qu'est-ce qu'il y a? qu'as-tu?

LAMBERT. J'ay que, pensant vous faire service, j'ay trouvé mon mal'encontre.

LAZARE. Que veux-tu dire?

LAMBERT. Et pour mon maistre encor! Helas! que sera-ce quand il le sçaura?

LAZARE. Que faut-il qu'il sache, dy moy? de quoy parles-tu?

LAMBERT. Il fera le diable de Vauvert, il se desesperera, il se pendra, car il est destruict.

LAZARE. Lambert, qu'y a-il, dy moy, je te prie?

LAMBERT. Principalement s'il a perdu sa boette.

LAZARE. Parle si tu veux, et me dy pourquoy tu fais ces lamentations?

LAMBERT. Mon maistre a esté desrobé.

LAZARE. Comment?

LAMBERT. Et par ma faute.

LAZARE. Pourquoy?

LAMBERT. Pour l'amour de vous.

LAZARE. Comment! pour l'amour de moy?

LAMBERT. Estant après vos affaires, j'ay, faute de clef, laissé nostre huys ouvert toute nuit, au moyen de quoy des larrons y sont entrez, lesquels ont entierement vuydé la maison.

LAZARE. Qu'ont-ilz prins?

LAMBERT. Si la boete que mon maistre gardoit à un marchand de Florence est tombée entre leurs mains, ilz luy ont emporté force rubis, diamans, esmerauldes, perles et autres pierres precieuses qui vallent la rançon de six rois, sans l'or monnoyé.

LAZARE. Et ne l'ayant trouvée?

LAMBERT. Il n'aura pas tant perdu.

LAZARE. Mais encor, qu'a-il perdu?

LAMBERT. Que scay-je? on a prins matelas,

linceux, couvertures, et plusieurs sortes d'accoustremens.

LAZARE. Helas! les miens y sont-ilz point?

LAMBERT. Je ne scay, je n'ay pas eu le loisir d'y regarder.

LAZARE. Je m'asseure qu'ils n'y sont pas.

LAMBERT. Donc, vous sçavez bien qui les a desrobez?

LAZARE. Tant y a, Lambert, que je pense que nous prendrons le renard. Le gallant est en ma maison.

LAMBERT. En vostre maison! Qu'en sçavez-vous? Dieu le vueille!

LAZARE. Et je voudrois qu'il ne l'eust point voulu.

LAMBERT. Allons, entrons à couvert, affin que plus à l'aise me puissiez compter tout ce mistère.

LAZARE. Allons! mais s'il sort cependant, que ferons-nous?

LAMBERT. Attendez, je l'en empescheray bien.

LAZARE. Que veult faire cestuy-cy? Que sert la medecine à l'homme mort? Helas! qu'est cecy? Lambert, que veux-tu faire de ce baston? Quelle folie te meine?

LAMBERT. Je revien à ceste heure à vous.

AGNÈS. Bricque, je ne sçay où j'en suis. Que veut-il faire?

LAZARE. Je crains qu'il ne soit hors du sens; mais, oh! oh! il a trouvé le moyen.

LAMBERT. S'il n'a secours du dehors, il est impossible qu'il puisse sortir, car il n'y a point de fenestre sur le toict de la maison; celles qui regardent sur la rue sont grillées, et les murailles si hautes, qu'on n'y peut monter sans eschelles:

de façon qu'à peine les pourra-il franchir sans se mettre en danger de se rompre le col, ou une jambe pour le moins.

LAZARE. Je n'ai pas pœur qu'il sorte, maintenant.

LAMBERT. Tant mieux ! Entrons donc. Hé ! que faict ceste-cy ? je ne l'avois pas veuë.

LAZARE. Par ta foy ! tu te mocques.

LAMBERT. Non fais, croyez-moy ; passez devant, l'honneur vous appartient.

LAZARE. Entrons, au nom de Dieu !

AGNÈS. Et des bonnes herbes !

SCÈNE II.

Boniface seul.

Qui trop embrasse mal estraint. J'avois tant gentiment besongné avecques Lazare, et si bien faict, que rien mieux : tellement, que je pouvois seurement demeurer avec luy auprès du feu, attendant que Lambert le vint querir, et, faignant croire qu'il fust son frère, luy conter ce que j'eusse voulu ; toutesfois, à mon occasion et par ma folie, je voy tout le monde en peine. Ceste malheureuse gueulle me fera quelque jour damner. Si tost que ceste-la fut deshabillée, je descendy en la cave, et, mettant le foret en un tonneau, puis en un autre, j'allois tastant qui estoit le meilleur : je goustay de celuy d'Orleans, je beu de celuy d'Irancy, et me remply si bien de ce blanc trouble d'Arbois, que j'en suis encore gentil compaignon. Mais comme m'excuseray-je envers mon maistre

de ce que je n'ay entretenu Lazare? Que voulez-vous! je me suis trop emancippé. Où diable pourroit-il estre allé? On ne voit ny enten-on icy personne. Laissez-moy escouter si ceans on fait quelque bruit. Philippes est aux prinses avec sa maîtresse. Mais, o ô! que veult signifier ce baston mis à travers ceste porte? On a faict cecy afin que ceux de dedans ne puissent sortir. Je prie Dieu, mon maistre, qu'il vous soit en ayde. Il me prend envie de l'oster; pourquoy faire? que sçay-je si, pensant ayder, je pourrois nuire? Je le laisseray! Cependant, je m'en vay en ceste autre rue, sur laquelle respondent les fenêtres de la chambre où couche Helaine, et escouter si j'entendray point quelque bruict.

SCÈNE III.

Lambert, Lazare, Philippes.

LAMBERT.

Vous irez cependant chez la sœur de vostre servante.

LAZARE. Et toy!

LAMBERT. J'iray querir Boniface, affin que le puissions mieux et plus seurement prendre.

LAZARE. Tu pourras aussi amener Charles.

LAMBERT. Je ne veux pas qu'il en sçache rien jusques à ce que le larron soit prins.

LAZARE. Faisons donc vite, affin que devant qu'il soit jour tout puisse estre depesché.

LAMBERT. Allez, ne demeurez guères; mais escoutez : le premier venu attendra son compagnon.

LAZARE. J'enten bien ; mais, dy moy, comme entrerons-nous au logis?

LAMBERT. Il y a moyen, nous romprons la porte. La maison est-elle pas vostre?

LAZARE. Au nom de Dieu, pourveu qu'il soit pris.

LAMBERT. Quantes fortunes, quantes disgraces, quantes adversitez me sont arrivées ceste nuict! Je sçay maintenant que m'ont vallu mon audace et astuce ; toutesfois ce sot Boniface a pensé tout gaster. Or, ce n'est pas tout; je m'en vay mettre Philippes en liberté devant que ce vieillard retourne. Le voilà bien, puisque que j'ay osté le baston ; il ne reste plus que l'appeller : Sfiijchen, st. Que diable, je croy qu'il dort, Vfijchen, st. Vous verrez que nous n'aurons faict à temps. Pfiijchen! Combien de fois luy ay-je dict qu'il tint l'oreille ouverte quand je sifflerois! Vfiijchen! Pfiijchen!

PHILIPPES Que dis-tu? Il ne sera jour de quattre heures.

LAMBERT. Mon Dieu! venez tost, depeschez-vous!

PHILIPPES. Qu'y a-il?

LAMBERT. Le temps est cher, ne le perdons point, je vous prie, à m'interroger; mais faictes ce que je vous dy, venez-vous-en.

PHILIPPES. Et bien, me voicy.

LAMBERT. Le voilà maintenant en seureté. O Lazare, Lazare! si tu me donnes tant de loisir que je puisse executer ce que j'ay en la fantasie, jamais homme ne besongna mieux que moy.

PHILIPPES. Lambert, quelle furie? Qu'y a-il de nouveau?

LAMBERT. Tant qu'il y en a plus qu'assez.

PHILIPPES. Ce m'est tout un : que la fortune face maintenant ce qu'elle voudra, je suis accommodé.

LAMBERT. Comment, accommodé?

PHILIPPES. Bref, c'est la plus honneste et la plus gentille (sans faire tort aux autres) qui soit en Paris.

LAMBERT. Ne me tenez point en ces longueurs.

PHILIPPES. Puisque tu es tant hasté, je ne m'arresteray à te conter toutes les particularitez.

LAMBERT. Non, je vous prie, dictes-moi seulement le subject.

PHILIPPES. Il fallut devant que jamais je l'a peusse baiser que je luy promisse mariage, en signe de quoy je luy laissé mon anneau.

LAMBERT. Eh! vous mocquez-vous?

PHILIPPES. Je le dy au meilleur escient que j'aye.

LAMBERT. Comment! sans le consentement de Lazare ny de vostre père! Et s'ils n'en sont contens?

PHILIPPES. Baste, elle en est contente, qui est le principal.

LAMBERT. Doncques Helaine est vostre femme?

PHILIPPES. Oy, Helaine est ma femme.

LAMBERT. Vous croiray-je?

PHILIPPES. Oy, si tu veux, et te dy que j'ay faict laquelle chose de par Dieu.

LAMBERT. Vous n'avez encores touché les deniers du douaire.

PHILIPPES. Je les toucheray plustost que tu ne penses.

LAMBERT. Il faut doncques que Lazare sçache

tout le mistère, mesmes la supposition de Claire, les villenies de Boniface, et mes malices et tromperies.

PHILIPPES. Qu'y feray-je?

LAMBERT. Vous ne luy deviez rien promettre; j'eusse bien pourveu à tout.

PHILIPPES. Que t'importe cela?

LAMBERT. Excusez-moy, je ne sçaurois achever ce que j'ay commencé.

PHILIPPES. J'en suis mary; mais quoy! il n'y a point de remède, la pierre est jettée!

LAMBERT. Si m'eussiez dict que la vouliez espouser, je me fusse gouverné d'une autre façon.

PHILIPPES. Lambert, mon amy, je ne suis pas devin.

LAMBERT. En fin, je voy bien que tout ce potage sera renversé sur moy. Dieu m'est tesmoing si à autre fin sinon pour vous complaire et obeyr à mon maistre j'ay faict ce que j'ay faict. Joachim s'accointera avec Lazare, et ensemble me feront quelque tour qui ne vaudra guères, l'un à cause de ce qui a esté faict en sa maison, et l'autre en vengeance des froidures et injures qu'on luy a faict supporter. Qui ne sçait que mes semblables sont à la fin chastiez? Dieu sçait comment! Nostre ordinaire est tousjours d'un gibet, d'une estrapade, ou d'une galère, à un besoin. Mais, par Dieu! par Dieu! on ne m'y tient pas, car je seray contraire au jour, je me cacheray si tost que il se monstrera.

PHILIPPES. Et puis?

LAMBERT. Au camp de la Charité.

PHILIPPES. Lambert, que veux-tu faire?

LAMBERT. A Dieu, à Dieu.

PHILIPPES. Tu me pers, helas!

LAMBERT. A Dieu, vous dis-je.

PHILIPPES. Que feray-je icy! Encor s'il m'avoit dict où est Lazare. Je ne sçay si je doibs aller en mon logis, ou chez Charles, ny que je doy faire. Le cueur me faut bien au besoin. Encor si je trouvois mon serviteur, j'apprendrois de luy quelque chose. Voicy grand cas qu'il faut que je cherche qui me doit chercher; mais quoy! ainsi va le monde.

SCÈNE IIII.

Lambert, Boniface, Philippes.

LAMBERT.

Je voudrois, s'il estoit possible, avant que partir, que je peusse veoir mon maistre; mais je ne voudrois pas qu'il me retint, pour après estre cause de ma ruine. Au moins si je trouvois Boniface, je luy donnerois charge faire mes excuses envers luy. Helas! pourquoy la fortune m'a-elle esté tant contraire! Car, si ce que j'avois en mon esprit eust sorty effect, jamais serviteur ne triompha de plus glorieuse victoire que moy. Mais oyez : qu'est-ce que j'enten? Ma foy, c'est l'huys de Lazare. Quels hommes sont-ce là? Ho! ho! c'est Boniface et son maistre; il vaut mieux que je me retire à quartier pour escouter ce qu'ils diront.

BONIFACE. Tant y a que tout se porte bien, Dieu mercy.

PHILIPPES. Qui l'eust jamais pensé?

LAMBERT. Ils ont bonnes nouvelles.

BONIFACE. Je voudrois que peussions maintenant trouver Lambert.

PHILIPPES. Pourquoy?

BONIFACE. Pource que sans luy malaisement en viendrons-nous à bout.

LAMBERT. Ils ont affaire de moy.

PHILIPPES. Pense à autre chose, car il a si peur, que je croy qu'on ne le pouroit trouver en tout le calendrier.

BONIFACE. Au nom de Dieu! c'est tout un, il s'en faudra passer; ce pendant vous irez chez Charles, d'où ne bougerez que n'entendiez autres nouvelles.

PHILIPPES. Je te croiray.

BONIFACE. J'ay trouvé deux bons moyens, avec chacun desquels, si la fortune ne m'est contraire, j'espère pacifier toute chose; mais, sans mentir, je besongnerois plus seurement si Lambert y estoit.

LAMBERT. Il vaut mieux que je me monstre.

BONIFACE. Mais où le pourroit-on trouver maintenant?

LAMBERT. Et faire mine que je n'en ay rien oy.

BONIFACE. Ce seroit chercher des raisins sur des groseillers.

LAMBERT. O Boniface, que fais-tu que tu ne te caches? Fuy-t'en, malheureux! fuy-t'en, te dis-je!

BONIFACE. Pourquoy m'enfuyrai-je?

LAMBERT. Pource que nous sommes perdus, puis que Philippes espouse Helaine.

BONIFACE. Je dy le contraire.

LAMBERT. Veux-tu bien faire?

BONIFACE. Oy.

LAMBERT. Vien t'en avec moy, et nous retirons, afin qu'on ne nous face croistre d'un demi pied plus que ne voudrions.

BONIFACE. Penses-tu qu'il n'y ayt que toy qui sache sortir d'un bourbier?

LAMBERT. Pleust à Dieu que tu fisses si bien que nos maistres parvinsent à leurs attentes, et les viellards fussent apaisez !

BONIFACE. Tu verras ! Allons, viens avec moy.

SCÈNE V.

Lazare, Helaine, sa niepce.

LAZARE.

Accah, uccuh, occoh ! on ne commit jamais plus grande meschanceté ! neantmoins, je luy pardonneray tout, pourveu qu'Helaine n'ayt esté violée, car il ne peut rien avoir transporté ny estre encor sorty. Mais puisque Lambert ne vient point, je m'en vas devant ; je sçay qu'il ne sauroit meshuy gueres demeurer. Il me tarde que je cognoisse le galland. Vous verrez qu'il s'en sera fuy, puisque le baston est osté. Tic, tac toc.

HELAINE. Qui est là?

LAZARE. Ouvre, Helaine, c'est moy.

HELAINE. J'y vas.

LAZARE. Voy, ceste-cy est levée aussi bien que les autres. Que veut dire cecy?

HELAINE. Vous soyez le bien venu, mon oncle.

LAZARE. Je pensoy te trouver pleurant, et je te voy toute gaye.

HELAINE. Si je ne suis joyeuse à ceste heure, quand voulez-vous que je le sois ?

LAZARE. Oh ! je n'eusse jamais pensé que tu eusses osé lever les yeux pour regarder le ciel.

HELAINE. Pourquoy ?

LAZARE. Elle demande encor pourquoy! De honte que tu devrois avoir! Que veut dire que tu es maintenant levée?

HELAINE. Pour-ce que n'en sçavez rien !

LAZARE. Tu me la bailles belle ! Comme veux-tu que je le sache? Quelqu'un est-il venu ceans en mon nom?

HELAINE. Si l'avez envoyé, qu'est-il besoin le demander?

LAZARE. Serois-je point ceste nuict devenu un autre que moy ? Diable ! suis-je pas moy-mesme, suis-je pas Lazare ?

HELAINE Oy, vous estes Lazare.

LAZARE. Je sçay bien que je ne suis pas yvre, car je n'ay beu qu'un peu de vin, encores bien trempé. Je sçay bien que je ne songe pas, car je suis esveillé. Je sçay encores bien que je ne resve point, car je n'ay pas la fièvre. Dy moy qui a envoyé Agnès et le laquais en ville ?

HELAINE. Ce fut un jeune homme qui me dict que l'aviez envoyé icy, ce que j'ay creu veritablement.

LAZARE. Et bien, que fit-il ?

HELAINE. Pour vous dire en un mot, me monstrant vos accoustremens pour enseignes, afferma que me l'aviez donné pour mary.

LAZARE. Après, que s'ensuivit-il?

Helaine. N'y pouvant resister, nous fismes ce que l'homme faict avec la femme.

Lazare. O sotte, malheureuse, n'as-tu point de honte? Cestuy-là t'aura deceue, il t'aura deshonnorée.

Helaine. Non, non, pardonnez-moy, je sçay bien que non : voilà l'anneau qu'il m'a donné en nom de mariage.

Lazare. Oyez l'estrangeté de ceste adventure, qui feroit desesperer les plus constans! T'a-il au moins dict son nom?

Helaine. C'est un homme de bien.

SCÈNE VI.

Boniface, Joachim, Lambert, Lazare, Helaine.

Boniface.

Lambert, vien vistement, tu n'as que faire d'allumer la torche.

Joachim. Il est vray, car la lune est si claire qu'on pourroit cognoistre un lyard. Va viste, despesche, cour, devant qu'il le tue.

Lazare. C'est bien un larron, et tresmeschant affronteur.

Helaine. Vous ne direz pas ainsi quand sçaurez qui il est.

Boniface. Voyez, voilà Lazare : hastons-nous.

Joachim. Tu dis vray, allons.

Lazare. Ha meschante! il t'aura dict un autre nom.

JOACHIM. Bonne nuict vous doint Dieu, Lazare.

LAZARE. O Joachim, quel vent vous mène?

JOACHIM. Mon fils se recommande à vous.

LAZARE. Comment, vostre fils?

JOACHIM. De vous deppend sa vie.

LAZARE. Je crain que je ne sois enveloppé d'astarots et d'esprits folets. Que diable dictes-vous?

JOACHIM. Je dy que vous seul le pouvez garentir de mort.

LAZARE. De quelle mort? Comment?

JOACHIM. Et d'autant plus qu'il vous est allié, et a fiancé vostre niepce.

HELAINE. Donc mon amy est en danger de sa vie?

JOACHIM. Lazare seul le peut sauver!

HELAINE. Helas! mon oncle, pour l'amour de Dieu, secourez-le!

LAZARE. Dieu me vueille ayder! Ce sera miracle si ceste nuict je ne deviens fol. Quelles choses sont-ce-cy? Si j'avois une autre teste, je la baterois tant contre la muraille qu'on me verroit le cerveau.

BONIFACE. Sire Lazare, je veux que sachez la plus grande adventure, et le cas plus estrange et nouveau dont on oyt jamais parler depuis que le monde est monde

LAZARE. Misericorde! je ne sçay que je fais. Dy donc!

BONIFACE. Je vas querir Lambert, qui vous le contera mieux que moy.

JOACHIM. Despesche, et dy à Charles qu'il ne luy face point de desplaisir, et que je le rembourseray de toutes ses pertes.

LAZARE. Quel desplaisir? Quelles pertes?

JOACHIM. Lambert vous le dira; mais le voicy. Et bien, que sera-ce de mon fils?

LAMBERT. Tout se portera bien : il vit, il est sain et hors de danger.

JOACHIM. Jesus-Christ en soit loué!

HELAINE. Et sa benoiste mère pucelle!

LAMBERT. Sire Lazare, où avez-vous laissé Agnès?

LAZARE. Qu'en veux-tu faire?

LAMBERT. Pource que je vous veux conter quelque chose d'estrange, et je voudrois qu'elle en fust tesmoin.

LAZARE. Elle viendra tantost; elle est chez sa sœur.

LAMBERT. C'est ceste sœur, peut-estre, qui vous a presté ces accoustremens?

LAZARE. Tay-toy, tu es une beste.

LAMBERT. N'ayez pœur, escoutez.

LAZARE. Dy, mais ne me viens point parler de...

LAMBERT. Allons en vostre logis, seigneur Joachim; venez, ne perdons point de temps.

JOACHIM. Je le veux bien, afin que tu m'ostes de ces peines.

LAMBERT. Entrez, je vous raconteray merveilles.

LAZARE. Que diras-tu?

LAMBERT. Quelque chose, ne vous souciez.

SCÈNE VII.

Leger, Boniface.

LEGER.

Je puis bien dire que je suis mal'heureux de tout point; aussi la fortune se joue de moy comme elle veult. Je fusse mort si je n'eusse joué pour perdre tout ce que j'avois, de manière qu'il ne m'est pas demeuré un rouge double. Que diable feray-je? Il me faut aller chercher Lambert, pour le prier qu'il me fasse donner quelque chose par son maistre pour m'ayder à faire mes despens. Mais il ne me luy fault pas dire que j'ay joué, de par Dieu! Laissez faire, je trouveray bien mon excuse.

BONIFACE. Cet homme en a si grande envye, qu'il meurt sur les pieds...

LEGER. Voicy grand cas que je ne voy personne.

BONIFACE. Et m'envoye sçavoir comme le tout a succedé.

LEGER. Qui est cestuy qui vient ainsi grommelant? Par ma foy! c'est Boniface. Hola! hé! Boniface, où vas-tu?

BONIFACE. O l'homme de bien! que fais-tu icy?

LEGER. Que sçay-je? rien! Me sçaurois-tu enseigner où je trouveray Lambert?

BONIFACE. Pourquoy?

LEGER. Je voudrois parler à luy; autrement je suis perdu!

BONIFACE. Je ne sçay où il est ; mais si tu veux parler à son maistre, je te meneray à luy.

LEGER. Je t'en prie ; peut-estre que je feray si bien avec luy que je me passeray aisement de Lambert.

BONIFACE. As-tu pas eu de la bille ?

LEGER. Oy, mais tant y a que je suis tousjours mal'heureux.

BONIFACE. Qu'y a-il ?

LEGER. Après que j'euz faict mon devoir, j'allay coucher aux estuves, où l'on m'a desrobbé tout l'argent que m'avoit donné Philippes ; tellement que me voilà demeuré sans denier ny sans maille.

BONIFACE. O petit sot ! où l'avois tu mis ?

LEGER. En la pochette de mes chausses, enveloppé en du papier.

BONIFACE. Ne te soucie, vien avecque moy : je pense que tout se portera si bien que tu t'en pourras resentir.

LEGER. Si tu sçais quelques bonnes nouvelles, que ne m'en fais-tu part ?

BONIFACE. Aussi feray-je ; allons !

LEGER. Allons !

SCÈNE VIII.

Lazare, Joachim, Lambert.

LAZARE.

Ne bougez, Joachim ; nous mettrons ordre à tout.

LAMBERT. Entretenez Lucresse cependant.

JOACHIM. Je crains tant que Charles ne luy face quelque tort, que j'en meurs sur les pieds.

LAZARE. Laissez-nous faire

LAMBERT. Allez, ne vous en souciez point.

JOACHIM. Bien, je me remects du tout à vous.

LAZARE. Il me tarde que nous ne soyons que nous deux. Et puis, Lambert, qu'as tu faict?

LAMBERT. J'ay sauvé l'honneur de vous, de Lucresse, de Philippes et d'Helaine.

LAZARE. Cela est donc vray de Philippes?

LAMBERT. Oy. Ce jeune homme, estant extremement amoureux de vostre niepce, n'estoit point content s'il ne voyoit une fois le jour pour le moins les fenestres de la chambre où elle couche. Ainsi, se promenant ce soir en la rue, vous vid sortir, et (comme je vous ai dict) entrer quant et moy en nostre logis, puis en resortir desguisé en ces vestemens; et, ayant oy tout ce que nous avions dict, entra chez nous, où il se vestit de voz habitz, et ainsi masqué alla en vostre maison, où, s'estant accordé avec Leger, il a faict ce que sçavez.

LAZARE. Jamais on n'oyt telle merveille.

LAMBERT. Mais tandis qu'il estoit avec Helaine, il vint veritablement un larron qui desrobba tout.

LAZARE. Agnès me dict bien que vostre huys estoit ouvert.

LAMBERT. Ce faict, Philippes, estant de retour pour despouiller voz vestemens et reprendre les siens, fut surprins par Charles, qui, le voyant desguisé et tout son mesnage sens dessus dessoubs, pensa qu'il y estoit venu pour le desrober, tellement que, l'ayant enfermé, m'envoya pour l'in-

terroger. Ainsi, j'aprins de luy tout ce que je vous ay raconté. Mais l'ayant rapporté à mon maistre, il s'alluma de telle colère que c'estoit pitié; quoy voyant, et craignant qu'il ne luy fist quelque desplaisir, j'en allay soudain advertir Joachim.

LAZARE. Mais si Charles estoit avec Lucresse en ceste mesme chambre, comme a-il peu estre desrobbé?

LAMBERT. De malheur ilz estoient en la chambre haulte, et empeschez, comme pouvez penser, de façon qu'ilz n'en virent ny oyrent rien.

LAZARE. Pourquoy m'as-tu envoyé Joachim me prier donner secours à son fils!

LAMBERT. Pource que, baillant Lucresse pour femme à Charles, vous pourrez, comme vous pouvez, faire la paix.

LAZARE. S'il ne veut que cela, autant vaut faict. Mais dy moy, comme est-il sorty de ma maison, veu que tu avois mis un baston en l'anneau de la porte?

LAMBERT. Je ne sçay; il faut que le baston soit cheut en demenant l'huys.

LAZARE. Il ne peut estre autrement; mais penses-tu que Joachim croye ce que tu luy as dict de moy?

LAMBERT. Jesus, oy! et les jeunes hommes le croiront aussi.

LAZARE. Comme ferons-nous avec Leger, qui sçait toute l'histoire d'Helaine?

LAMBERT. Il n'y a point de danger, puisque Philippes l'a fiancée; mais si voulez tout apaiser, il vous faut apaiser Charles.

LAZARE. Comment?

LAMBERT. Faisant tant (comme je vous ay dict) que il espouse Lucresse.

LAZARE. Cela est aisé.

LAMBERT. Allez donc cependant entretenir Joachim ; de ma part, je m'en vas chercher mon maistre et Philippes, pour les amener icy.

LAZARE. Tu dis bien ; mais le voicy venir.

JOACHIM. Je suis en fièvre, tant ay peur qu'il ne face quelque tort à mon filz.

LAZARE. Ne vous en souciez point.

JOACHIM. Et bien ! qu'avez-vous faict avec Lambert ?

LAZARE. Il est allé querir les compagnons ; il sera tout à ceste heure icy.

JOACHIM. Qui eust jamais pensé qu'en ceste sorte mon filz deust espouser vostre niepce ! Mais je veux que tout se face à la fois.

LAZARE. Quoy ?

JOACHIM. Qu'espousiez Lucresse.

LAZARE. Moy ? Dieu m'en gard ! ma fantasie en est passée ; je ne me veux plus marier; mais je vous conseille la bailler à Charles.

JOACHIM. Je le faisois pour vous faire plaisir. Et quoy ! vous en estiez encor hier tant amoureux !

LAZARE. Tant y a que je vous remercye : elle luy sera plus propre, pour mille bonnes raisons ; ce m'est assez que je sois vostre parent et amy.

Scène IX et dernière.

Lambert, Joachim, Lazare, Charles, Philippes, Boniface.

Lambert.

Venez viste, Philippes ; retirez-vous un peu et ne vous monstrez que je ne vous appelle.

Joachim. Quant à moy, je la luy donneray volontiers; mais je ne sçay s'il la voudra.

Lambert. Mon maistre, avancez-vous. Voyez : les voilà ensemble.

Lazare. J'y feray ce que je pourray.

Lambert. Sire Lazare, voicy mon maistre.

Charles. Dieu vous gard, Messieurs.

Lazare. O ! ô ! vous soyez le bien venu.

Joachim. Charles, dy-moy un peu, que t'a faict mon fils ?

Charles. Le sçavez-vous pas ? Il m'a desrobbé.

Joachim. Sçais-tu pas bien que ce n'a esté luy?

Charles. Tant y a qu'il en est cause.

Lazare. Laissez cela ; je payeray tout. Que pouvez-vous avoir perdu ?

Charles. Environ la valeur de vingt ou vingt-cinq escuz.

Lazare. Ce n'est pas grand cas. Or sus, accordons le tout. Charles, si tu ne le sçais, Philippes a ceste nuict fiancé ma niepce. Voilà pour-

quoy je veux tout payer ; et si tu n'as assez de vingt-cinq escuz, tu en auras quarante. Mais j'ay pensé qu'il faut que soyons tous parens ou alliez : que Joachim te donne sa fille, comme autrefois il te l'a promise, et qu'on ne pense plus à ce qui est passé. Qu'en dictes-vous, Joachim ?

JOACHIM. Ce qui luy plaira. Je sçay que la mère en est contente.

LAZARE. Et Lucresse encore d'avantage. Tu ne dis mot, Charles ? Je suis d'avis que tu te faces prier !

CHARLES Je ne desire autre chose.

LAZARE. Allons en mon logis ; Helaine, comme je pense, aura faict bon feu ; là nous conclurons tout.

CHARLES. Comme il vous plaira.

JOACHIM. Où est Philippes ?

LAMBERT. Allez devant, je le meneray après.

LAZARE. Entrez, Joachim ; passe, Charles ; Boniface, cour devant et dy à Helaine, puis qu'elle est seule, qu'elle allume des chandelles.

BONIFACE. C'est faict.

LAZARE. Lambert, va-t'en chercher Philippes ; ne demeure guères ; vois-tu, je laisse l'huis entr'ouvert.

LAMBERT. Je seray incontinent de retour. O ! Philippes ! Philippes !

PHILIPPES. Holà !

LAMBERT. Venez, le bec de l'oye est orlé.

PHILIPPES. Comme se porte le tout ?

LAMBERT. Bien, bien ; la chose est allée selon nos desirs.

PHILIPPES. Dieu soit loué !

LAMBERT. Mais où est Leger ?

PHILIPPES. Je l'ay envoyé coucher: il mouroit de sommeil.

LAMBERT. Qu'avez-vous envie d'en faire?

PHILIPPES. Luy faire pardonner par Lazare; sinon, le vestir de neuf et luy bailler argent pour s'en retourner en son pays.

LAMBERT. Or sus, allez contenter un chacun.

PHILIPPES. Tu me laisseras prendre mes vestemens, s'il te plaist.

LAMBERT. Ne sçavez- vous pas qu'il faut que faignez qu'ils vous ont esté desrobbez, afin que la feinte ait quelque chose de vray-semblable?

PHILIPPES. Ha! ha! ha! tu dis vray; mais pourquoy n'entres-tu?

LAMBERT. Cheminez, je seray aussi tost que vous. Messieurs et Dames, nous allons conclure ces mariages, accorder quand et où se fera le banquet, faire les memoires des viandes, boire chacun un coup, puis nous mettre entre deux beaux draps pour reposer nostre humanité. C'est pourquoy je serois d'advis que fissiez le semblable, et chacun se retirast à sa chacunière. Toutesfois je vous prie, avant que partir, nous faire entendre par un petit bruit d'allegresse que nostre labeur vous est agreable. A Dieu. Resjouissez-vous.

FIN.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

Avis du libraire. v

Les comedies de Larivey.—Epistre 1

Le Laquais 7

La Vefve 103

Les Esprits 199

Le Morfondu. 293

